

COLLECTION MICHEL LÉVY, 1 fr. 25 c. le volume (Extrait du Catalogue)

A. Achard.
Brunes et Blondes.
La Chasse Royale.
Dernières Marquises.
Les Femmes honnêtes.
Parisiennes et Provinciales.
Petit-fils de Lovelace.
Rêveurs de Paris.
La Robe de Nessus.
D'Arnim.
Contes bizarres.
A. Adam.
Souvenirs d'un musicien.
Dern. Souv. d'un musicien.
Ainsworth.
Gentilh. des grandes routes.
...
Madame la duchesse d'Orléans.
Hélène de Mecklenbourg-Schwerin.
Arnould et Fournier.
Le Fils du Czar.
Héritier du Trône.
Struensée.
Assolant.
Fant. fant. de Pierrot.
Augier.
Poésies complètes.
Le duc d'Aumale.
Institut. milit. de la France.
Zouaves et Chass. à pied.
Autran.
Millanah.
Balzac.
Théâtre complet.
Barot.
Hist. des idées au XIX^e siècle.
M^{me} de Bassanville.
Secrets d'une jeune fille.
M^{me} de Bawr.
Nouvelles.
Raoul ou l'Énéide.
Robertine.
Soirées des jeunes person.
Beaumarchais.
Théâtre.
G. de Beaumont.
L'Irlande sociale, politique et religieuse.
Roger de Beauvoir.
Aventurières et Courtis.
Cabaret des morts.
Chevalier de Charny.
Chevalier de Saint-Georges.
Écolier de Cluny.
Histoires cavalières.
La Lescombat.
M^{me} de Choisy.
Moulin d'Heilly.
Mystères de l'île St-Louis.
Les Œufs de Pâques.
Le Pauvre diable.
Soirées du Lido.
Les Trois Rohan.
M^{me} Roger de Beauvoir.
Confidences de M^{me} Mars.
Sous le Masque.
H. Béchade.
Chasse en Algérie.
M^{me} Beecher Stowe.
Case de l'oncle Tom.
Souvenirs heureux.
Princ. de Belgioso.
Asie Mineure et Syrie.
G. Bell.
Scènes de la vie de château.

Benjamin Constant.
Adolphe.
A. de Bernard.
Le Portrait de la Marquise.
Charles de Bernard.
Les Ailes d'Icare.
Un Beau-Père.
L'Écueil.
Gentilhomme Campagnard.
Gerfaut.
Un homme sérieux.
Néand Gordien.
Le Paratonnerre.
Le Paravent.
Peau du Lion et chasse aux Amants.
Bern. de St-Pierre.
Paul et Virginie.
Berthou.
La Bastille Rouge.
Les Chauffeurs.
Dernier Irlandais.
La Roche Tremblante.
Berthoud.
Secrets de Femme.
C. Berton.
Rosette.
A. Blanquet.
Belle Féronnière.
Maîtresse du Roi.
...
Hommes du Jour.
Salons de Vienne et de Berlin.
C. Bodin.
La Cour d'assises.
Le Darné.
Mémoires d'un Confesseur.
Le Monstre.
Ch. de Boigne.
Pet. Mem. de l'Opéra.
L. Bouilhet.
Mélénis, conte.
R. Bravard.
L'honneur des Femmes.
Une petite Ville.
Revanche Georges Dandin.
A. de Bréhat.
L'Amour au Nouv.-Monde.
Amoureux de vingt ans.
Amours du beau Gustave.
Amours d'une noble Dame.
L'Auberge du Soleil d'Or.
Le Bal de l'Opéra.
Cabane du Sabotier.
Chasseurs d'hommes.
Chasseurs de tigres.
Château de Villebon.
Chauffeurs indiens.
Les Chemins de la Vie.
Cousin aux millions.
Deux Amis.
Drame à Calcutta.
Drame à Trouville.
Une Femme étrange.
Histoires d'Amour.
Orphelins de Tréguère.
Scènes de la vie contemp.
La Sorcière noire.
Vengeance d'un Mulâtre.
Brillat-Savarin.
Physiologie du Goût.
Max Buchon.
En Province.
Bulwer.
La Famille Caxton.
Le Jour et la Nuit.

E. Carlen.
Deux jeunes Femmes.
E. Carrey.
Amazonne.
Sous l'Équateur.
Les Métis de la Sarine.
Les Révoltes du Pays.
La Dernière N'hambas.
H. Castille.
Histoires de ménage.
Champfleury.
Les Excentriques.
Sensations de Josphin.
Souvenirs des Fumambules.
Succession Le Camus.
Chateaubriand.
Atala. — René. — Dern.
Abencérage.
Essai sur la Littér. angl.
Gén. du Christianisme.
Études Historiques.
Histoire de France.
Itinér. de Paris à Jérusalem.
Les Martyrs.
Les Natchez.
Le Paradis perdu.
Les Quatre Stuarts.
Voyages en Amérique.
G. Claudin.
Point et Virgule.
M^{me} L. Colet.
45 Lettres de Béranger.
H. Conscience.
L'Année des Merveilles.
Aurélien.
Batavia.
Bourgeois de Darlingen.
Bourgmestre de Liège.
Le Cantonier.
Chemin de la Fortune.
Le Conscrit.
Coureur des Grèves.
Démon de l'Argent.
Démon du Jeu.
Drames Flamands.
Fiancée du Maître d'École.
Fléau du Village.
Gant perdu.
Gentilhomme pauvre.
Guerre des Paysans.
Le Guet-Apens.
Heures du Soir.
Hist. de 2 Enfants d'Ouvr.
Jeune Docteur.
Jeune Femme pâle.
Lion de Flandre.
La Maison Bleue.
Maître Valentin.
Mal du Siècle.
Marchand d'Anvers.
Martyre d'une Mère.
Mère Job.
L'Oncle et la Nièce.
L'Oncle Reimond.
L'Orpheline.
Pays de l'Or.
Un Sacrifice.
Le Sang humain.
Scènes de la vie flamande.
Souvenirs de Jeunesse.
Tombe de Fer.
Tribun de Gand.
Veillées Flamandes.
Voleuse d'Enfant.
H. Corne.
Souv. d'un Proscrit polon.

E. Chevallier.
Derniers Iroquois.
Fille des Indiens Rouges.
La Huronne.
Les Nez-Perçés.
Peaux-Rouges et Peaux-Blanches.
Les Pieds-Noirs.
Poignet d'Acier.
La Tête-Plate.
P. Cornille.
Œuvres.
Comtesse Dash.
Un Amour coupable.
Amours de la Belle Aurore.
Les Bais masqués.
Belle Parisienne.
La Chaîne d'or.
La Chambre bleue.
Chât. de la Roche-Sangl.
Châteaux en Afrique.
La Dame du Château muré.
Dernière expiation.
Duchesse d'Éponnes.
Duchesse de Lauzun.
Femme de l'Aveugle.
Folies du cœur.
Fruit défendu.
Galanter. de la Cour de Louis XV.
Régence.
Jeunesse de Louis XV.
Les Maîtresses du Roi.
Le Parc aux Cerfs.
Le Jeu de la Reine.
La jolie Bohémienne.
Les Lions de Paris.
Mad. de la Sablière.
Mad. Louise de France.
M^{me} de la Tour du Pin.
La Main gauche et la Main droite.
Marquise de Parabère.
Marquise sanglante.
Neuf de Pique.
Poudre et Neige.
Princesse de Conti.
Un Procès criminel.
Rivale de la Pompadour.
Le Salon du Diable.
Secrets d'une Sorcière.
La Sorcière du Roi.
Soupers de la Régence.
Suite d'une faute.
Trois Amours.
Général Daumas.
Le grand Désert.
Delécluze.
Dona Olimpia.
M^{me} Justine de Liron.
La Première Communion.
E. Delessert.
Voyage aux Villes maudites.
Deltuf.
Aventures Parisiennes.
Dickens.
Contes de Noël.
Contes d'un inconnu.
Contes p. le joyeux Boiz.
Historiettes et romans du Joy.
Neveu de ma Tante.
Diderot.
Une Fille de Roi.
Madame George.
M. Du Camp.
Salon de 1857.
Les Six aventures.

COLLECTION MICHEL LÉVY

— 1 franc 25 cent. le Volume —

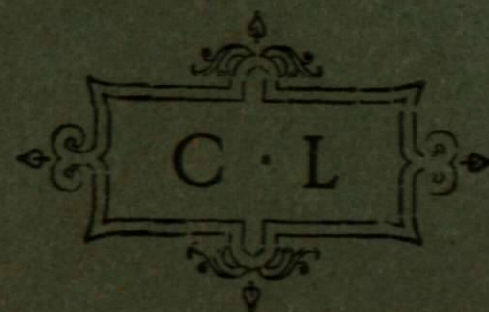
PAR LA POSTE, 1 FR. 50 CENT.

CLÉMENTINE ROBERT

— ŒUVRES COMPLÈTES —

MANDRIN

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Boulogne (Seine). — Imprimerie JULES BOYER.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CLÉMENCE ROBERT

MANDRIN



ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CLÉMENTE ROBERT

Publiées dans la collection Michel Lévy

L'AMOUREUX DE LA REINE.	1 vol.
LES ANGES DE PARIS.	1 —
L'ANGE DU PEUPLE.	1 —
L'AVOCAT DU PEUPLE.	1 —
LE BARON DE TRENCK.	1 —
LA BELLE VALENTINE.	1 —
LA CHAMBRE CRIMINELLE.	1 —
LA COMTESSE THÉRÈSA.	1 —
LA FAMILLE CALAS.	1 —
LA FONTAINE MAUDITE.	1 —
LES FRANCS-JUGES.	1 —
LA JACQUERIE.	1 —
JEANNE DE MONTFORT.	1 —
JEANNE LA FOLLE.	1 —
LES JUMEAUX DE LA RÉOLE.	1 —
LE MAGICIEN DE LA BARRIÈRE D'ENFER.	1 —
MANDRIN.	1 —
LE MARTYR DES PRISONS.	1 —
LES MENDIANTS DE LA MORT.	1 —
LES MENDIANTS DE PARIS.	1 —
MICHELY.	1 —
LA MISÈRE DORÉE.	1 —
LE MOINE NOIR.	1 —
LE MONT SAINT-MICHEL.	1 —
LE PASTEUR DU PEUPLE.	1 —
LE PAVILLON DE LA REINE.	1 —
LA PLUIE D'OR.	1 —
LES QUATRE SERGENTS DE LA ROCHELLE.	1 —
LE SECRET DE MAÎTRE ANDRÉ.	1 —
UN SERF RUSSE.	1 —
LA TOUR SAINT-JACQUES.	1 —
LE TRIBUNAL SECRET.	1 —
WOLF LE LOUP.	1 —

Les autres ouvrages paraîtront successivement.

R. 195

George Bonnet

MANDRIN

PAR

CLÉMENTCE ROBERT

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 45, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

—
1876

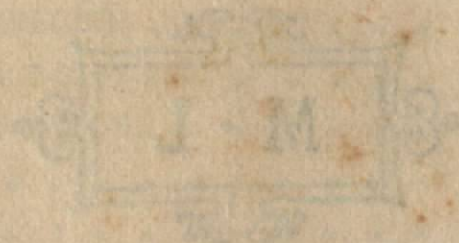
Droits de reproduction et de traduction réservés



M. A. N. D. R. I. N.

CLEMENTINE ROBERT

RECEIVED



PARIS

NOTICE

TO THE PUBLIC

BY

THE

...

...



AVIS DE L'ÉDITEUR

L'ouvrage que nous publions aujourd'hui, annoncé depuis longtemps, a déjà attiré l'attention du public. Mandrin, qui prit toujours le titre de *capitaine*, et gouverna sa troupe avec une discipline militaire des plus rigoureuses, appartient à un type entièrement effacé de nos jours, à celui des voleurs de grands chemins qui descendaient des anciens chevaliers errants, faisaient comme eux la guerre pour leur compte, mêlaient des principes d'honneur et de générosité à leurs violentes exactions, et acquéraient une véritable célébrité. Ces bandits chez lesquels se retrouvent à un certain degré l'indépendance, le courage, la fierté, quelquefois la loyauté de la chevalerie, et dont le nom devient populaire, sont tout à fait perdus dans notre siècle : le vol et le meurtre sont descendus dans des rangs si bas qu'on ne sait pas même le nom de ceux qui les ont commis ; le brigandage subsiste toujours, mais le brigand a disparu.

Un des personnages les plus curieux de nos annales est donc celui d'un homme qui seul, avec quelques bandits rassemblés par lui, fit trembler un moment toutes les provinces méridionales de la France.

Mandrin, contrebandier, faux-monnayeur, voleur de grands chemins, était en même temps un jeune homme doué par la nature d'une très-belle figure, d'un esprit supérieur et de ces formes distinguées et élégantes qu'on n'acquiert ordinairement que dans le monde ; il réunissait à un courage de lion, à une audace indomptable, une âme tendre et passionnée.

C'est dans le Dauphiné que se passe le plus grand nombre de ses barbares exploits.

Là, le fond du tableau est en harmonie avec le personnage qui s'y dessine.

Le Dauphiné, qui forme maintenant les départements pittoresques de l'Isère, de la Drôme et des Hautes-Alpes, est un pays de montagnes et de forêts ; les routes qui le sillonnent aujourd'hui n'existaient point au dix-huitième siècle, la force armée n'y était pas organisée, la justice avait peine à y pénétrer.

Il y avait dans l'intérieur des terres de nombreuses parties non encore explorées, particulièrement la côte Saint-André et ses environs.

Ce fut au milieu de ces pics escarpés, de ces glaciers, de ces forêts vierges, de tous ces lieux où le pas de l'homme n'avait jamais pénétré, où la culture n'avait rien soumis, que s'établirent ces brigands incultes, sauvages comme cette nature, et en dehors comme elle de toutes les lois humaines.

Le nombre des hommes qui se ralliaient au célèbre brigand augmentait avec une rapidité prodigieuse ; voués aux volontés de leur maître, participant de son audacieux génie, ils étaient plutôt ses disciples que ses soldats. A l'opposé de la marche ordinaire des choses, les hommes civilisés qui entraient dans la bande des contrebandiers redevenaient vagabonds et sauvages. Leurs exploits semblaient surtout avoir pour but de braver les lois et la religion, ils respectaient toujours les maisons des pauvres pour s'en prendre aux édifices publics et aux temples du Seigneur ; et une ironie amère se mêlait à leurs victoires.

L'auteur du roman historique de Mandrin a mis en regard du chef de contrebandiers, qui était l'homme de l'indépendance et du libre arbitre poussé à l'excès, le jeune chrétien enthousiaste, qui offre l'exemple le plus frappant de l'obéissance à la loi, du sacrifice de sa vo-

lonté à des ordres supérieurs, du dépouillement de soi-même et de tous les biens de ce monde pour un bonheur futur et idéal. Ces deux caractères sont suivis avec soin dans tout le cours de l'ouvrage, et le dernier est on ne peut plus touchant et sympathique.

Une passion profonde que Mandrin éprouva pour une noble demoiselle, près de qui il s'était introduit sous un faux nom, changea toute son existence, lui fit prendre en dégoût sa carrière de brigandage, lui ôta la force et l'adresse dont il avait fait preuve jusque-là pour se soustraire à la justice, et amena sa fin exemplaire et terrible.

Cette histoire dramatique dont on n'a eu, jusqu'à présent, que d'arides résumés ou de fausses indications, est développée avec une vérité et un talent admirables dans le roman historique que nous publions aujourd'hui.

Nous ferons bientôt suivre ce tableau de la vie de Mandrin d'une histoire de Cartouche*, contenant des détails ignorés sur le caractère et les actes de ce voleur célèbre, et écrite par l'un des littérateurs les plus versés dans l'histoire et les mœurs du dix-huitième siècle.

Cartouche eut un nom aussi populaire que celui de Mandrin, ses barbares exploits causèrent autant de retentissement : mais son existence est dépouillée de ce prestige de grandeur qui entoure celle du chef de contrebandiers.

Nous en donnerons ici une rapide analyse.

Celui dont le nom devint dans la langue française synonyme de voleur, de brigand, naquit à Paris, dans la rue Saint-Antoine, vers la fin du dix-septième siècle.

Ses parents étaient sans fortune ; et la protection toute particulière qu'accordait à cette famille d'artisans le Père Lachaise, confesseur de Louis XIV, les fréquen-

* Gabriel Raux, éditeur. 4 vol. in-18. Prix : 4 fr.

tes visites que le vénérable Père faisait dans cette humble demeure, donnèrent lieu à la folle supposition d'un lien intime qui aurait existé entre l'un des chefs de l'Église et le futur brigand qui venait au monde dans la maison bénie par la présence de l'auguste prélat.

Dès son enfance, Louis-Dominique Cartouche montra un penchant très-décidé pour le vol. Chassé d'un collège dans lequel le Père Lachaise l'avait fait placer, pour les escroqueries de quelques objets de gourmandise, par lesquelles il commença sa carrière, il revint dans la maison paternelle, où il dérobaît aussi ce qui se trouvait à sa portée dans la caisse de ses parents.

Ceux-ci l'ayant à leur tour expulsé de leur demeure, il quitta Paris sans ressource et tomba une nuit entre les mains d'une bande de voleurs qui ravageaient la Normandie.

Il s'instruisit bientôt à leur école, fit de nombreuses battues avec eux dans des maisons de campagne isolées; puis dans de petites villes, et revint ensuite à Paris pour y exercer son industrie sur une plus grande échelle.

Une troupe aguerrie choisit bientôt Cartouche pour son chef. Il exerçait sur tous les membres de cette armée secrète une autorité despotique. Il fit des règlements pour organiser de la manière la plus solide une troupe qui devenait chaque jour plus nombreuse; il lia ses adeptes par les serments les plus forts, et se réserva sur eux en toute circonstance le droit de vie et de mort.

Cette association étant ainsi organisée, on n'entendit plus parler dans Paris que de vols et d'assassinats. Les rues qui étaient encore mal éclairées, fermées de toute part, et où ne passaient, pendant la nuit, que de rares et faibles patrouilles, offraient un favorable champ de bataille.

Les magistrats, ne pouvant faire arrêter Cartouche, proposèrent une forte récompense à celui qui le met-

trait entre les mains de la justice, mais il échappa longtemps à toutes les recherches.

Ayant appris qu'un jeune soldat aux gardes françaises, entré depuis peu dans sa bande, avait eu la pensée de le trahir, Cartouche fit assembler sa troupe dans la plaine de Grenelle pendant la nuit, fit mettre à genoux le jeune homme qu'il soupçonnait, et ordonna à ses camarades de l'égorger, ce qui fut exécuté au même instant.

Cependant, après une carrière laborieusement remplie, et où il se joua d'une manière audacieuse et souvent amusante de toutes les autorités, Cartouche fut arrêté dans un cabaret de la Courtille, le 14 octobre 1721, par des agents de police déguisés, et conduit au Châtelet.

On l'enferma dans un cachot profond, que sans perdre de temps, et tandis que son procès s'instruisait, il se mit à creuser par dessous les fondations, avec une patience et de vigoureux efforts qui eurent plus tard de nombreux imitateurs. L'ouvrage avançait en même temps que les débats de l'affaire, si bien qu'au jour du jugement on ne trouva plus de criminel dans le cachot.

Celui-ci avait traversé par le passage souterrain plusieurs caves, et il était arrivé dans une maison voisine qu'il croyait inhabitée, et dont il pensait sortir pendant la nuit. Mais là il fut trompé dans son espoir ; les habitants de la maison s'emparèrent de lui et il retomba de nouveau entre les mains de la justice.

Cartouche fut enfin condamné à être rompu vif.

Malgré les souffrances de la question, il refusa de nommer ses complices. Il était bien persuadé que ses gens se réuniraient en masse pour le sauver au dernier instant.

Arrivé sur la place de Grève, il regardait de tous côtés d'un œil ardent s'il verrait briller les armes qui devaient le délivrer ; mais il interrogea en vain l'espace,

il ne vit dans toute l'étendue que des spectateurs applaudissant à sa mort, et autour de lui, que des gardes et des bourreaux.

Alors il se fit reconduire à l'Hôtel-de-Ville, où il avoua tous ses brigandages, et nomma ses nombreux complices, qui pour la plupart furent arrêtés.

Cartouche fut exécuté le 28 novembre 1724.

Sa mort produisit l'effet d'un événement public pour toute la capitale; les journaux du temps donnaient chaque jour les circonstances les plus extraordinaires de sa vie, et on s'en occupait avec la plus vive curiosité. Dans le temps même de son procès, on représentait une pièce dont cet homme populaire était le héros; et la comédie se jouait sur la scène le même jour où le drame s'accomplissait sur la place publique.

Nous pensons, après Mandrin et Cartouche, donner l'histoire dramatisée d'un certain nombre de brigands populaires. Série curieuse et intéressante, à ce que nous croyons, et que commencera d'une manière brillante le roman historique de madame Clémence Robert.

Nous n'avons pas besoin de rappeler ici les titres littéraires qui assurent d'avance à cet auteur les sympathies du public. Ses feuilletons obtiennent tous les jours d'heureux succès dans nos premiers journaux; ses derniers ouvrages : *le Pasteur du Peuple*, *les Sergents de la Rochelle*, *les Anges de Paris*, *Nena-Sahib*, *le Tribunal secret*, etc., etc., sont placés au rang des plus beaux romans de l'époque par la hauteur des pensées, l'intérêt du drame, la pureté, la grâce, l'énergie du style. Les personnages historiques y sont peints avec une vérité et un talent d'observation incontestables; et auprès des héros de l'histoire, on voit avec plaisir se grouper des créations originales, les figures charmantes qui naissent dans l'imagination de l'auteur.

Les romans historiques sont maintenant les plus goûtés et les plus recherchés par la classe des lecteurs. Cette préférence s'explique naturellement par le caractère plus sérieux de notre âge. Les hommes de ce siècle, les femmes même, dont la jeunesse a été studieuse, ont pris l'habitude d'apprendre en lisant, et sont encore influencés par une éducation plus forte dans le choix des livres qu'ils ouvrent pour se distraire. Les uns et les autres aiment à reconnaître les personnages et les événements des temps passés, qui viennent de fixer leur attention dans les livres d'histoire; ils aiment à retrouver les impressions dont ils ont été saisis, à voir achever et développer davantage par un autre les jugements qu'ils ont portés. Car, quelle que soit sa perspicacité de regard et de pensée, celui qui n'a parcouru qu'une fois la page profonde de l'histoire, ne peut pas y avoir vu autant de choses saisissantes et vraies que celui qui en a fait l'étude de ses journées et la méditation de ses nuits.

Le goût du public pour le roman historique tient aussi à la progression de celui-ci. Autrefois, on prenait dans les chroniques des noms, des dates et des faits; on y appliquait le langage, les idées du moment, les mœurs des salons à la mode, et les amours qu'on trouvait à côté de soi. Actuellement, l'histoire étudiée, comprise, vivifiée par l'admirable intelligence de notre siècle, fait presque seule les frais du roman historique, car rien n'est romanesque et aventureux comme la vérité. Les temps qui ont passé sur notre sol offrent des créations si brillantes, des situations si fortes, si imposantes, des contrastes si multipliés, si éblouissants, des scènes si pittoresques, tant de *roman* enfin, que le conteur aujourd'hui se borne à prendre les figures de ces grands tableaux pour les mettre

en relief, et se montre plus intéressant que jamais.

On préfère généralement aujourd'hui les récits nourris d'intrigues, d'événements à ceux qui ne renferment que des scènes intimes : mais on veut que ce drame fasse ressortir des pensées et soit susceptible d'applications philosophiques.

Autrefois quand les nations se résumaient dans le trône et les bannières seigneuriales qui flottaient alentour, dans la famille royale et les groupes dorés des grands vassaux, quand le monde semblait commencer au premier baron et finir au jeune page, au delà duquel on ne voyait plus rien, les passions, les désirs, les moindres faits et gestes de ces personnages étaient de la plus haute importance, influaient en bien ou en mal sur tout le royaume, et gouvernaient la destinée de tous.

Maintenant toutes les classes ont pris leur place dans le monde ; il y a donc des personnages célèbres dans tous les rangs de la société, et le roman historique peut choisir ses héros dans les plébéiens, les artistes, les prolétaires.

Mandrin, aussi bien que les précédents ouvrages de madame Clémence Robert, offre un rare mélange de force et de douceur, de scènes énergiques et de peintures gracieuses ; les caractères y sont dessinés avec une extrême vigueur, l'intérêt y est soutenu et les émotions variées avec un art et une adresse dont un talent supérieur est seul capable.

On pourrait dire que le roman historique de Mandrin ressemble au personnage dont il retrace la vie ; c'est la beauté, la douceur, la séduction, la grâce, unies à la force, à l'énergie, aux allures indépendantes et hardies de l'heureux chef de brigands.

MANDRIN

I

L'ASSAUT.

Dans une mémorable soirée du mois d'avril 1745, la jolie ville de Saint-Romain, assise entre les bords de l'Isère et de fertiles campagnes, florissante par son commerce et ses fortunes nobiliaires, payait bien cruellement ses rares prospérités : elle venait d'être attaquée par la bande de Mandrin.

Au milieu des antiques remparts dont la ville était encore à demi entourée, une porte incendiée avait donné passage aux brigands. Les soldats de la maréchaussée, les bourgeois armés à la hâte, défendaient pied à pied l'entrée de la rue, tandis que du haut de la voûte démolie, des pierres noircies et brûlantes, des charpentes enflammées, roulaient à grand bruit sur les combattants.

Du côté où les flots rapides de l'Isère défendent seuls la ville, les assaillants avaient trouvé un plus facile accès, et leur bande inondait déjà le quartier découvert; mais, là aussi, les défenseurs avaient porté la plus grande partie de leurs forces. Les soldats de troupe réglée, exaspérés d'avoir à combattre contre des voleurs armés, répondaient par une charge violente aux attaques imprévues, bizarres, tortueuses des brigands. Les habitants des plus fortes maisons, embusqués dans leurs murailles, faisaient de chacune des façades, un rempart d'où pleuvaient sans relâche des pierres et des brandons, dont la flamme allait éclairer, au milieu de l'ombre qui commençait à tomber, les corps gisants sur le pavé.

Cette vigoureuse résistance allait triompher, et déjà les contrebandiers se repliaient sur eux-mêmes en jetant ce cri sauvage qui leur était propre, et qui avait quelque chose du rugissement des animaux féroces, lorsque soudain les assaillants, les défenseurs, les pierres, les

mousquets, le tumulte, le bruit, tout cessa, tout s'arrêta pour faire place à cette acclamation qui partit de toute part :

— C'est lui !... lui !... le voilà !...

Sur le haut d'un bastion qui dominait la ville venait de paraître Mandrin.

Le sentiment du danger s'efface devant l'ardente curiosité de voir ce chef de brigands, qui a désolé dix provinces, qui a porté la terreur de son nom du midi au nord de la France, et que nul dans la contrée n'a jamais aperçu.

Les contrebandiers ont suspendu le feu, attentifs au commandement qui va se manifester par un signe de leur maître. De tous les points de la ville les habitants se mettent aux balcons, se penchent aux fenêtres, montent sur les terrasses, sur les toits, et tournent des regards avides du côté du bastion.

Mais leur attente est presque entièrement trompée.

La nuit approche, et la lueur du crépuscule rougit le ciel sans arriver à la terre. On ne voit sur la pointe du rempart que la silhouette d'un cavalier et de son cheval. Un chapeau à long panache et les contours d'un ample manteau se découpent seuls autour de cette forme noire, qui se détache sur la chaude nuance de l'atmosphère, et semble bordée d'un liseré de flamme par la réverbération du soleil couchant. Sur cette surface plane et sombre cependant on voit reluire les armes du brigand, qui, par l'éclat surnaturel dont on les croit revêtues, ou par l'excellente trempe de leur acier, ont le pouvoir de briller dans l'ombre.

Auprès du cavalier se distingue aussi la forme d'un soldat de taille colossale, également voilée par l'obscurité.

Mais les habitants sont tout à coup arrachés à leur contemplation vaine par le cri : « Au feu ! » qui part des quatre coins de la ville.

Les contrebandiers ont reçu, par un geste de leur chef, l'ordre d'incendier un certain nombre de maisons, et ils viennent de l'exécuter.

Pour Mandrin, il a déjà disparu du rempart.

Courant en tumulte aux points où le danger est le plus pressant, soldats et bourgeois roulent à flots pres-

sés dans les rues ; ils se heurtent aux brigands, échangent de rapides coups de sabre avec eux, et continuent leur course vers les maisons où le feu se déclare. Mais par ce mouvement, ils laissent à découvert l'intérieur de la ville, les églises, où les bandits se précipitent pour les dévaster, et les abords de la Maison-de-Ville, entrepôt de la ferme générale, est le premier but de l'attaque des contrebandiers.

Dans le tableau saisissant, tumultueux qu'offre cette ville attaquée, pillée, sanglante, semée de flammes, un épisode, qui se passe dans une des parties retirées de l'enceinte, doit être rapporté ici, parce que c'est là que commencent les événements qui vont se succéder avec vitesse dans l'existence d'une femme dont nous aurons à suivre l'étrange destinée.

Parmi les habitations atteintes par les flammes se trouvait une jolie maison blanche et sculptée, située sur la limite de la ville, au bord de l'Isère. Le jardin renfermait une serre chaude, une volière, des statues, des bassins, et tous les objets d'agrément que rassemblent dans leur demeure les habitants de mœurs douces et paisibles.

Une jeune fille de dix-sept ans s'y trouvait en ce moment seule maîtresse de maison : c'était mademoiselle Isaure de Chavailles, fille du maire de Saint-Romain, que son père avait confiée à cette habitation retirée, tandis qu'il s'était porté à l'hôtel municipal, où le danger de la ville l'appelait.

Épouvantée des gerbes de feu qui s'élançaient de la toiture et retombaient de toute part autour d'elle, la jeune fille errait en tout sens dans le jardin, jetant des cris d'effroi, levant les mains au ciel ; et dans tous ces mouvements elle était suivie d'un grand et lourd domestique qui répétait ses gestes, ses cris, et l'aidait à se désespérer.

— Mes orangers !... mes beaux orangers ! disait Isaure en s'agitant devant la serre chaude dont un jet de flamme venait de faire craquer et tomber à grand bruit les vitraux. Et mes daturas qui étaient près de fleurir, et qui vont brûler !... Eustache, sauve mes daturas !... Non, mes camélias !... Non, mes orangers !...

— Mademoiselle, que faut-il prendre ?

— Tout !... Sauve tout à la fois...

Eustache prenait des pots de fleurs à ses mains, sur ses bras, sur ses épaules, et courait ainsi par tout le jardin, semblable à une de ces petites îles flottantes des fleuves d'Amérique : mais voyant tomber des étincelles partout où il voulait poser les fleurs, il revenait haletant auprès de sa maîtresse.

— Ah ! les brigands ! criait-il ; ah ! les misérables contrebandiers !... Si mon devoir ne me retenait ici, je prendrais ma carabine et je les étendrais tous sur la poussière... tous, jusqu'au dernier !

La jeune fille qui avait dix-sept ans à peine, et tenait encore par quelques points à l'enfance, venait de courir auprès de sa volière et regardait en pleurant la flamme ruiner le fragile édifice. Comme tous les enfants nourris dans le sein de l'aisance, elle ne connaissait de choses utiles et précieuses que celles qui l'amusaient, et ne songeait nullement, dans ce désastre, aux objets de prix que renfermait la maison.

Une vieille gouvernante, restée seule dans le corps de logis, que le feu envahissait de toute part, descendit le perron en jetant les hauts cris.

— Ah ! sainte Vierge, miséricorde ! disait-elle ; mademoiselle, au nom du ciel, venez vite sauver les papiers, l'argent de M. le comte !... et toute notre vaisselle plate !... et nos vases d'orfèvrerie qui sont depuis deux cents ans dans la famille !... Ah ! sainte Vierge ! miséricorde !

Puis, voyant Eustache qui tenait toujours les pots de fleurs et ressemblait parfaitement à un étalage de fleuriste :

— Que fais-tu de tous ces bouquets, nigaud, ne vas-tu pas souhaiter la fête à quelqu'un ? Jolie fête, vraiment ! quand Belzébuth lui-même, quand Mandrin vient d'entrer dans la ville.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mes oiseaux ! disait toujours la jeune fille, en voyant les nids renversés par la chute de la volière.

— Eh bien ! vos oiseaux, ils sont bien heureux, le bon Dieu leur a donné des ailes pour fuir ce lieu de désolation !... et nous allons faire comme eux.

— Vous voulez vous envoler, madame Blondeau? demanda Eustache.

— Certainement, les chevaux sont à la voiture, et nous allons nous sauver à Saint-Marcelin, chez la tante de mademoiselle; mais il faut emporter tout ce qu'il y a de plus précieux au logis.

Cependant Eustache avait lâché les fleurs, et toujours pour plaire à sa jeune maîtresse, tâchait de courir après les oiseaux.

— Veux-tu bien laisser cela, niais, butor, reprenait madame Blondeau, et courir à la maison enlever tout ce que tu trouveras! Et vous, mademoiselle, pouvez-vous bien vous amuser à de semblables bagatelles quand la fortune de votre père, les titres de votre famille sont menacés!... Jésus, mon Dieu, moi qui vous ai nourrie de mon lait, et élevée depuis que vous n'avez plus de mère; moi qui vous ai vue prendre dix-sept belles années, et devenir à chacune plus jolie et plus charmante, en vérité, moi je vous croyais plus raisonnable que cela.

Et la bonne gouvernante, qui reprochait à la jeune fille de perdre un temps si précieux en enfantillages, le perdait elle-même à des sermons, qui sont les enfantillages de la vieillesse.

Isaure ne l'écoutait pas... Mais tout à coup, en regardant la façade de la maison, elle poussa un grand cri.

— Dieu! dit-elle, la chambre de ma mère!

La pièce qu'elle indiquait venait de s'illuminer à l'intérieur, et des jets de flammes sortaient par les croisées.

— La chambre où ma mère est morte! où nous avons réuni tout ce qui lui appartenait, où est encore suspendu son portrait! répétait la malheureuse enfant, en tenant ses yeux fixes et hagards attachés sur cet endroit.

Tout à coup, elle s'élance d'un bond aussi léger que rapide, franchit le perron, monte l'escalier, malgré la flamme qui l'envahit, et le fait craquer sous ses pas, arrive à la chambre consacrée et détache le portrait... Puis un instant, étourdie par la fumée, perdue dans le labyrinthe de l'incendie, elle est près de succomber à sa terreur... mais serrant le portrait sur son cœur :

— Oh! je veux le sauver, dit-elle.

Alors elle rassemble toutes ses forces, se recommande à Dieu, puis traverse la maison en serpentant entre les lames de feu, et gagne la cour extérieure.

Un instant après, la jeune demoiselle était avec sa nourrice et son domestique dans une calèche qui fuyait de la ville : elle tenait toujours sur ses genoux le cher objet qu'elle avait arraché des flammes.

Madame Blondeau s'était agitée sans rien faire devant le bâtiment d'où la terreur l'éloignait : mais voyant un grand coffre qu'Eustache avait placé dans la voiture, elle pensa que le domestique était parvenu à sauver l'argent et l'argenterie de la maison, et lui demanda ce que la caisse contenait.

— Ah ! dit Eustache, c'est tout notre bon vin d'Espagne qui est là-dedans !

— Vilain ivrogne, as-tu bien pu songer à cela ? s'écria la vieille dame, plus désolée que jamais.

— Dame ! c'est pour mademoiselle, dit-il ; si la frayeur allait la faire défaillir en route, il ne serait pas mal d'avoir une bouteille de bon vin pour la remettre.

Bientôt la voiture perdit de vue la ville de Saint-Romain, dans laquelle nous allons maintenant entrer.

Les soldats de Mandrin étaient maîtres du champ de bataille. Depuis la porte principale, qui avait été enfoncée et brûlée jusqu'à la Maison-de-Ville où étaient les fonds de la ferme générale, ils occupaient tous les postes, montaient la garde, et deux rangs des leurs formaient une double haie le long de la grande rue qui aboutissait à l'hôtel municipal.

Ce fut par ce chemin, bardé de fer et illuminé de torches, que le lieutenant de Mandrin et les principaux chefs de la bande se dirigèrent vers l'entrepôt général.

Si les regards troublés par la terreur prêtaient à tous ces hommes un effrayant aspect, ce n'était pas entièrement l'effet de l'imagination. Les soldats de Mandrin, recrutés parmi les hommes déshérités de la société et révoltés contre elle, portaient tous sur leurs traits l'expression de la force sauvage, des passions impérieuses qui conduisent aux partis extrêmes, et qui, par les profonds sillons qu'elles creusent sur le visage, y impriment le cachet de la puissance barbare.

C'étaient donc en effet des yeux armés d'un feu sa-

tanique, de formidables sourcils, des bouches brûlées par l'imprécation et le blasphème, des membres taillés en massues pour briser tout obstacle, des corps d'une vigueur menaçante, habillés de cuir, de fer, qu'on voyait passer à la lueur rouge des torches.

Dans la salle du conseil de l'Hôtel-de-Ville étaient réunis le fermier général, Jean de Marillac, plusieurs traitants, le comte de Chavailles, maire de Saint-Romain, et ses adjoints. Ces autorités, sans aucun espoir d'arrêter les déprédations qui allaient être commises, témoignaient au moins, par leur présence, de leur courage et de leur résolution de ne céder le dépôt général qu'à la plus impérieuse nécessité. Une partie des fonds avaient été cachés dans les caves du bâtiment, dans l'espérance de soustraire quelques sommes au pillage.

Les chefs des contrebandiers se présentèrent devant eux accompagnés d'hommes armés jusqu'aux dents, ils déposèrent dans la salle des ballots de tabac et de marchandises étrangères, qu'ils vendaient ordinairement dans les provinces par fraude ou par violence, et que, dans un raffinement d'audace, ils prétendaient faire acheter à la ferme générale elle-même.

Ils exigèrent, pour prix de cette livraison, l'argent qui se trouvait alors dans les caisses centrales, les ouvrirent de vive force, et en vidèrent les espèces dans leurs sacs de cuir.

Le lieutenant de Mandrin dit aux autorités réunies que, pour les mettre à l'abri de tout reproche, il allait leur donner un reçu des sommes qui venaient de passer entre ses mains, l'écrivit en effet et le signa effrontément :

Fauster, lieutenant, pour le capitaine Mandrin.

Puis il demanda qu'il lui fût donné également un reçu des marchandises qu'il avait livrées.

Pendant que ces étranges formalités se remplissaient dans la salle du conseil, les autres parties du bâtiment étaient envahies par les bandits, qui exerçaient de toutes parts le pillage le plus actif.

Le jeune David de Marillac, fils du fermier général, était descendu au rez-de-chaussée, chargé par son père de surveiller le transport des coffres d'argent qu'on avait déposés dans le fond des caves, et d'observer si

en effet ces sommes demeuraient soustraites à la rapacité des brigands.

Mais le jeune homme, d'une nature impressionnable et exaltée, était trop profondément irrité de l'affront qu'une troupe de misérables faisait subir à son pays, pour mettre de l'importance à la soustraction de quelques sacs de numéraire, et participer à ce soin puéril, qui lui semblait une humiliation de plus pour ses compatriotes.

Il se promenait à pas lents dans une cour intérieure, plantée de hauts tilleuls, et sur laquelle ouvraient les soupiraux des caves où reposait en ce moment une partie des fonds de la ferme, mais ne songeant point le moins du monde à veiller à leur sûreté.

Dans l'esprit de ce jeune homme, inexpérimenté, rêveur, pieux jusqu'au fanatisme, Mandrin n'était pas un voleur de grand chemin, plus hardi et plus heureux que les autres, mais un fléau déchainé par l'esprit du mal sur des provinces entières. D'après ses idées religieuses, celui qui portait les armes dans les églises et le pillage jusqu'à l'autel devait avoir reçu une mission infernale de ruine et de désolation, et il sentait pour cet être maudit la haine profonde, ardente, que, selon les chrétiens, le Dieu de colère éprouve lui-même pour ses ennemis.

Tandis que David soumettait les événements de ce jour au point de vue de son imagination ascétique, les contrebandiers, qui étaient déjà sur la piste des sacs d'argent, parcouraient les caveaux en tous sens pour terminer méthodiquement leur pillage, et par la même occasion déménageaient avec les coffres-forts les tonneaux de vin de l'édifice public.

Le fils du fermier général se tenait appuyé contre le tronc d'un arbre, les bras croisés et le cœur gonflé d'indignation. Autour de lui régnait l'obscurité la plus profonde : la nuit était redoublée par l'ombre épaisse des tilleuls ; il y passait seulement de loin en loin des lueurs rouges que jetaient les lanternes des bandits, en circulant dans les espaces souterrains.

Un léger bruit se fit entendre près du jeune homme : c'était le frôlement d'un manteau qui passait entre les troncs d'arbres. David tourna vivement la tête, et ne put

rien distinguer qu'une ombre mobile. Il crut un instant s'être trompé ; mais des pas presque insaisissables qui allaient et venaient sur les dalles, lui révélèrent la présence d'un homme dérobé dans la nuit. Un mouvement de répulsion qui s'éleva dans son sein bien plus encore que le témoignage de ses sens, lui fit deviner que celui qui l'approchait était un des gens de Mandrin, rôdant autour du bâtiment afin que rien n'échappât à l'avidité de la troupe.

Heureusement David portait une épée, et pouvait soulager un peu le trop plein de sa colère en tuant un de ces brigands subalternes, par simple simulacre de vengeance contre leur chef.

— Malheur à toi, dit-il, qui es venu t'égarer ici ; tu vas payer pour tes compagnons !

A ces mots, il fond sur le sombre fantôme, et lui assène deux violents coups d'épée, au choc desquels son arme se brise dans sa main ; puis il force son regard pour percer l'obscurité et découvrir si le bandit chancelle et va rouler sur la terre...

Mais à l'instant c'est lui qui tombe à genoux, abattu et fixé sur la dalle par une main puissante. Son épée, à lui, s'était brisée contre une forte cuirasse, et maintenant un éclair bleu jeté par l'acier vacille autour de lui, et lui révèle une lame levée sur sa poitrine... Il pense à Dieu et attend la mort.

Une voix calme lui dit, avec un accent mêlé de pitié et d'une légère ironie :

— Tu es jeune et brave, mais tu n'as pas des armes aussi fortes que ton courage ; prends cette lame à la place de ton épée rompue : elle est de bonne trempe et te servira fidèlement, tant que dureront les forces de ton bras.

En même temps, le poignard avec lequel David croyait recevoir la mort demeure dans sa main, et le jeune homme entend un faible bruit de pas qui va en s'éteignant sur la dalle, et lui fait juger que son vainqueur s'éloigne lentement.

Il reste à genoux, plié, brisé d'humiliation ; il est sur le bord de l'une des fenêtres des caveaux ; une lumière assez vive en jaillit ; il se penche, et à cette clarté il lit un nom gravé sur l'arme qu'il vient de recevoir.

C'est celui de MANDRIN.

Il jette un cri sourd, et tombe à demi privé de connaissance sur la pierre.

Peu d'heures après, les contrebandiers s'éloignaient, portant en tête leur drapeau, dont les flammes rouges jetées sur un fond noir se détachaient à la lueur des falots de l'escorte; ayant les selles de leurs chevaux chargées de richesses conquises, des vases, des flambeaux enlevés aux églises, des monceaux d'argent pris à la ferme, des objets d'or et d'argent pillés dans les demeures particulières.

Ils comptaient dans leurs fastes barbares un heureux exploit de plus, et bientôt disparurent dans la nuit qui semblait leur élément.

II

L'INTÉRIEUR DE LA VILLE.

Quelques jours seulement s'étaient écoulés; les chariots des contrebandiers roulaient encore au loin, emmenant le butin amassé dans leur expédition, vers la côte Saint-André, où ils avaient établi leur camp, et la ville de Saint-Romain avait déjà repris son aspect de calme et de sérénité ordinaires.

Dans les belles prairies semées de bouquets d'oliviers qui entouraient la ville, les troupeaux promenaient leur molle oisiveté; sur la route on voyait passer ces grands bœufs, au front large, liés deux à deux et traînant les énormes sapins que produit la contrée et que l'Isère allait transporter vers le Midi; dans de riches fabriques, dont les toits rouges perçaient les touffes de mûriers, les vers à soie accomplissaient silencieusement leur précieux travail.

A l'intérieur de la ville, les familles étaient assises en groupes à la porte de leurs maisons, causant et travaillant. Les femmes filaient du lin, cousaient ces gants auxquels Grenoble donne son nom, et qui sont le commerce du pays. Outre le calme qui régnait parmi les habitants, il y avait encore en eux cette satisfaction intérieure qui

succède aux mouvements violents de l'existence, quand ils n'ont pas laissé de suites funestes.

En définitive, les contrebandiers n'avaient guère fait de mal qu'aux traitants, race que le peuple détestait cordialement. Ils avaient encore brûlé trois ou quatre maisons, mais c'étaient celles des plus riches de la ville; tout cela ne regardait point les bonnes gens qui tenaient leur assemblée dans la rue; et puis, ils étaient si heureux d'avoir eu peur, maintenant que la peur était passée, et leur conversation était si bien fournie d'anecdotes curieuses!

Comme il faisait nuit pendant l'attaque des brigands, et que personne n'avait pu distinguer le terrible Mandrin à son apparition sur le rempart, tout le monde voulait l'avoir vu, afin de donner sur son compte les informations qu'il lui plaisait.

— C'est un monstre de laideur, disait quelqu'un.

— Il est aussi noir qu'il est diable! ajoutait un vétéran.

— Vous n'y voyez pas clair, mon vieux, répondait un sexagénaire : il n'est pas laid du tout; c'est un homme haut de six coudées comme le Philistin Goliath, et il porte un habit tout d'airain comme lui.

— Oui, mais il a des yeux de basilic et une barbe qui semble faite de serpent, dit une autre commère.

— Vous l'avez donc vu aussi, vous?

— Je crois bien, je l'ai regardé tout le temps. Je regrettais toujours de n'avoir pas vu le diable, comme la voisine Nicolle; mais à présent que j'ai vu Mandrin je ne regrette plus rien.

— Moi, je n'ai vu que ses yeux, dit une jeune fille, mais on dirait qu'ils vont dévorer le monde....

— C'est qu'il vous regardait, ma jolie Madelinette, reprit le vétéran.

Un bon père capucin, assis parmi les causeurs, était le seul qui ne dit pas son mot sur la figure de Mandrin; mais il riait dans sa barbe à chaque nouveau renseignement qu'on donnait sur ce sujet.

— Avez-vous vu, dit-on encore, comme le feu des batteries a redoublé, dès que le chef des brigands a paru sur le bastion?

— Et comme les maisons se sont mises à brûler!

— Ah ! dit le vétéran, c'est que le capitaine Mandrin commande à des gaillards qui lui obéissent au doigt et à l'œil. C'est ainsi que lorsque nous marchions sous le grand maréchal de Saxe, à la bataille de...

— Vous n'y êtes pas, vieux, reprit la contrariante grand'mère, c'est que le capitaine Mandrin (le diable veuille avoir son âme) met le feu aux maisons rien qu'en les regardant, et aux mousquets rien quand les touchant du bout du doigt.

— Dieu merci, ces enragés de contrebandiers n'ont pas encore fait tant de mal dans notre province que par toute la Franche-Comté, où ils ont répandu tant de fausses monnaies, qu'il vaut autant avoir dans son escarcelle des feuilles sèches que des écus.

— Et en Bourgogne donc ! où ils entraient dans les églises en plein dimanche, enlevaient les ornements d'autels, les reliques, le prêtre et la messe tout à la fois !

— Et à Beaune, où ils ont tué autant de brigadiers qu'ils avaient besoin de chapeaux à galons d'or pour se parer !

— Et dans la ville d'Autun ! Jésus ! mon Dieu ! quel scandale ! comme ils approchaient des portes, ils rencontrèrent de jeunes séminaristes qui allaient recevoir les ordres à Châlon ; ils les arrêtrèrent et les retinrent en otage, disant que si on ne leur livrait la ville à merci, ils allaient emmener ces pauvres agneaux sans tache pour leur donner les ordres dans leur camp, et en faire des brigands comme eux...

Là-dessus des traits d'une audace inouïe et d'une cruauté bizarre furent encore contés et attribués au chef des contrebandiers. Le père capucin gardait toujours le silence ; mais à chaque récit de ce genre, il secouait la tête d'un air qui voulait dire :

— Ce n'est rien, j'en sais bien d'autres, moi !

Enfin il donna son bras pour appui au vétéran, qui était un de ses vieux amis, et s'éloigna avec lui dans la rue.

Dès qu'ils furent loin de l'oreille des habitants :

— Hein ! dit le moine, ce scélérat de Mandrin m'a bien fait pis à moi qui vous parle.

— Quoi donc ?

— Il m'a sauvé la vie.

— A vous, père Gaspard ? s'écria le soldat en bondissant de surprise. Mais, au fait, ajouta-t-il par réflexion, il n'y a pas grand mal à cela.

— Pas grand mal !... ne parlez pas de cela, mon vieux camarade, vous ne savez pas... Enfin voici comment la chose s'est passée.

Un jour, la bande de contrebandiers en voyage vous lut faire halte dans notre couvent, situé sur la côte e-Belladone. Tous nos frères les ayant vus venir de loin se sauvèrent dans les champs ; moi, je n'eus pas le temid de les suivre, et à l'arrivée des brigands, je me blottp dans un angle noir de la sacristie. Ils se réunirent biens tôt dans cet endroit et se mirent à discuter leurs plans de campagne, ne faisant nulle attention à moi, qu'ils prenaient pour une robe de moine jetée dans un coin. Mais par malheur mes prunelles brillèrent dans l'ombre : alors remarquant que la robe du moine avait des yeux et devait avoir des oreilles, ils voulurent me tuer afin que je n'allasse pas raconter ce qui s'était dit devant moi.

— Pas de ça, mes braves, dit le seigneur Mandrin lui-même, il y a un meilleur moyen de fermer la bouche à ce pauvre moine : il nous a entendus parler de nos expéditions passées et futures, nous allons le forcer à nous donner l'absolution ; dès lors il aura écouté nos secrets sous le sceau de la confession, et, de par son capuchon, il sera bien forcé de les taire.

Les brigands s'amusèrent beaucoup de cette idée ; ils me forcèrent en effet à les remettre de tous leurs péchés, et là-dessus le capitaine me renvoya la vie sauve.

— Eh bien ! mon bon père Gaspard, grâce à cet expédient du chef des voleurs, au lieu de ressembler maintenant à ce vilain crâne d'ivoire qui pend à votre chapelet, vous portez encore la mine la plus fleurie de tous les frères de Saint-François. Voilà tout ce qu'il en est.

— Paix ! paix ; vous ne savez pas ce que c'est que de porter cette sainte robe du cloître et de devoir la vie à un diable de cette espèce... Il faut que cet enragé de Mandrin...

— Soit pendu le plus tôt possible.

— Non pas, il faut qu'il soit converti.

— Ah ! ah ! convertir Mandrin, le diable en personne ! dit le vétéran dont les éclats de rire faisaient branler la tête ; voilà une fameuse idée !... Et qui le convertira, s'il vous plaît ?

— Dieu le sait, répondit le père Gaspard en caressant sa barbe.

Puis, en ce moment, le moine voyant passer un père de l'ordre des Dominicains, quitta promptement son vieux compagnon pour aller rejoindre le religieux.

— Que le ciel soit avec vous, mon révérend père ! dit le capucin en abordant celui qui avait sur lui la priorité dans l'Église ; vous souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite, il y a quelques jours, de me conduire chez le fermier général à qui je désirerais présenter un de ces chapelets bénits à Jérusalem, qu'un voyageur arrivant de Judée a déposés dans notre couvent, pour qu'ils fussent vendus au bénéfice de la pauvre communauté.

— Le fermier général n'est pas de très-favorable humeur, après le désastre qu'il vient d'éprouver et dont il ne se relèvera de longtemps ; cependant, comme son âme est toujours ouverte à la bonne semence, il est possible qu'il accepte la précieuse relique que vous venez lui offrir.

— J'ai justement sur moi deux de ces chapelets rapportés de la Terre-Sainte (c'est-à-dire, ajouta mentalement le bon Père, qu'ils sont faits avec les graines de notre jardin : mais comme tous les coins de la terre, qui appartient au bon Dieu, peuvent être appelés terre sainte, c'est toujours la même chose).

— Venez donc avec moi chez M. de Marillac ; je vais lui rendre compte d'une commission dont il m'a chargé, et vous pourrez lui parler en même temps.

Les deux moines arrivèrent à l'hôtel du traitant. Le père Dominique, habitant de la maison, fit entrer le capucin dans un oratoire détaché du corps de bâtiment, et qui élevait ses légers lambris de sculpture gothique au milieu d'un berceau de vigne vierge.

— Attendons un peu, dit le père Dominique, le fermier-général va venir me trouver ici en se rendant à la Maison-de-Ville.

— Quel bel oratoire ! dit le père Gaspard en examinant l'intérieur du petit édifice.

— Monsieur de Marillac l'a fait construire pour son fils, dont je suis le précepteur, et pour lequel il a voulu une éducation toute religieuse, et entièrement dirigée vers les devoirs et les sentiments d'un chrétien.

— C'est donc un homme bien pieux ?

— Pour lui, il fait peu d'usage des pratiques dévotieuses, quoiqu'il tienne en grand respect tout ce qui touche à la religion : il paraît, au contraire, avoir une forte attache aux choses de ce monde, consacrant tout son temps aux soins de sa fortune et sacrifiant sans cesse au respect humain, dans le désir extrême de consolider sa position sociale et la considération dont il jouit dans la ville.

— Il cache peut-être ses sentiments de piété dans son âme ?

— On ne sait guère ce qui s'y passe dans cette âme. Il la tient enfermée dans une enveloppe de marbre que nul ne peut pénétrer ; et sans que personne ait jamais eu à se plaindre de lui, ce flegme glacial dont il est toujours revêtu inspire un sentiment de crainte et d'éloignement général, dont l'impression se fait sentir même à son fils qui le voit dans de rares visites comme un étranger, mais jamais comme un père.

En ce moment, on entendit venir le fermier général.

M. de Marillac, que nous avons déjà vu à l'assemblée de la Maison-de-Ville, était un homme d'une soixantaine d'années, grand, élancé, portant la tête haute et le corps rejeté en arrière ; il s'avancait d'un mouvement silencieux et droit ; ses pas ne faisaient entendre qu'un faible bruit sec sur les dalles de l'oratoire. La teinte bronzée de son visage maigre et anguleux ressortait davantage au milieu de l'entourage de blancheur que sa large perruque poudrée répandait à l'entour ; ses yeux, affaiblis par le travail, malades et voilés, et qui d'ailleurs ne se portaient jamais sur ceux à qui il parlait, ne pouvaient rien révéler de ce qui se passait en lui ; tout le reste de sa figure avait quelque chose d'une sculpture de pierre, froide et muette.

Comme le père Dominique venait de le dire, l'amour

des richesses dominait en lui, et l'habitude que le financier avait prise de consacrer toutes ses pensées aux affaires d'argent avait nourri et augmenté sans cesse cette passion.

Il avait fait une brillante fortune dans les Indes et était revenu dans son pays, où la place de fermier général avait consolidé sa haute situation. L'estime qu'on faisait de sa personne et la prééminence accordée à son rang, excitaient surtout sa constante sollicitude.

Il faut avoir habité une petite ville pour savoir avec quel empressement et quel fanatisme quelques personnes dévouent toute leur vie et sacrifient les intérêts les plus chers à ce qu'elles appellent considération publique, c'est-à-dire à l'opinion hasardée d'une cinquantaine de petits habitants, et aux propos plus ou moins méchants que la pauvre vengeance tiendra sur leur compte dans ses heures de désœuvrement.

Ces deux passions, argent et respect humain, qui sont toutes de compression et tiennent l'esprit constamment tendu sur les choses mesquines et froides, avaient desséché l'âme du traitant et tari en lui toute source de vie et d'amour.

M. de Marillac accueillit le père Gaspard avec une politesse douceuse, reçut avec beaucoup de respect le chapelet béni qui lui était présenté, et dit qu'il en remettrait le prix au frère quêteur en rentrant du conseil municipal, où il était attendu à l'instant même.

— Vous êtes sans doute fatigué, mon Père, ajouta-t-il, car vous venez de loin, et les chemins de nos montagnes sont âpres et difficiles comme ceux de la vie humaine; veuillez donc accepter quelques rafraîchissements qu'on va vous servir dans la salle à manger... ou sous ce berceau, si le beau temps vous fait préférer de goûter la douceur de l'air et de jouir du soleil.

En même temps, il appela un domestique qui passait, et lui ordonna de servir avec soin le révérend Père.

— Cet homme est froid comme une nuit de décembre, dit à part lui le bon moine en sortant de l'oratoire; j'ai bon besoin de son vin et de son soleil pour me réchauffer un peu d'un certain frisson tout particulier que m'a donné sa présence...

En conséquence, le père Gaspard fit apporter sa col-

lation dans la cour garnie de berceaux de vignes ; et en s'asseyant devant sa petite table, se trouva précisément placé sous une fenêtre de l'oratoire qui n'étant garantie que par les pampres légers et mouvants qui tombaient du berceau, laissait parvenir à lui ce qui se disait à l'intérieur.

Il demeura donc occupé à se rafraîchir, à dire son rosaire, et surtout à écouter les entretiens qui avaient lieu dans l'oratoire.

Le moine dominicain commença par rapporter à M. de Marillac les informations qu'il était allé prendre chez le maire de la ville. Ce magistrat venait de recevoir une dépêche du ministre de la guerre, annonçant que le gouvernement français, après avoir longtemps été sourd aux plaintes du Dauphiné *, avait enfin pris en considération l'état déplorable de cette province, et venait d'ordonner au régiment d'Harcourt de faire route vers Valence et de se mettre à la disposition des autorités du lieu, qui avaient besoin de forces supérieures à celles de la maréchaussée pour combattre la troupe de Mandrin.

— Dieu soit loué ! dit le fermier général, on pourra enfin opposer armée contre armée, et des troupes réglées devront bientôt balayer ces bandits de la contrée, ou les laisser sur le champ de bataille.

— Qui sait rien de l'avenir ? répondit le moine ; Mandrin est un grand homme de guerre et un chef intrépide !...

— C'est parce qu'il est brave, et toujours à la tête de ses soldats, qu'il doit être tué le premier.

— Non ; les troupes ont ordre de ménager leurs coups et de le prendre vivant, afin qu'on instruisse son procès, et que son supplice serve d'exemple.

L'espoir du salut qui se levait pour la province devait sourire à M. de Marillac, et cependant, à ces der-

* Le gouverneur du Dauphiné avait déjà adressé au roi un Mémoire détaillé sur la situation malheureuse de ce pays ; mais les ministres prétendant que cette province jouissait déjà d'assez grands privilèges et avait en elle des moyens suffisants de répression, refusèrent les secours demandés. Enfin les choses en vinrent au point que M. Machault, ministre de la guerre, fit partir le régiment d'Harcourt pour qu'il se portât contre la troupe de Mandrin.

niers mots qu'il entendit, un frisson subit sembla parcourir son corps, il baissa les yeux et dit avec une sourde agitation :

— Où est mon fils?... comment se trouve-t-il ce matin?...

— Mal; depuis cette fatale soirée où l'attaque des brigands a fait une impression trop vive sur son organisation nerveuse, la fièvre ne l'a pas quitté; il paraît agité de sombres pensées qu'il cache en lui-même.

— Qu'il se livre donc à des exercices de piété, qui ramèneront le calme dans son esprit.

— Je crois, au contraire, monsieur, que la vie ascétique qu'il a embrassée, la méditation continuelle des livres saints, la prière, la solitude, tout ce qui anime l'exaltation mentale, peut avoir les plus funestes effets sur ses délicats organes dans cet âge où les facultés de l'homme sont dans tout leur développement sans avoir encore atteint toutes leurs forces.

— Père Dominique, dit M. de Marillac avec un ton impératif et glacé qui réduisait tout au silence, lorsque les moines de votre communauté, après avoir vu leur monastère pillé, ravagé et détruit par les contrebandiers, étaient condamnés à errer sans asile, je vous ai donné une place honorable dans ma maison, avec la charge de précepteur de mon fils. Je ne vous ai point prié alors de terminer l'éducation de David selon la direction que vous jugeriez convenable, mais selon ma volonté, qui était de dégager entièrement sa jeunesse des choses du monde, pour la porter vers les doctrines et les pratiques chrétiennes.

— J'ai obéi, monsieur; mais s'il n'est point dans les dépendances de ma charge de régler les aptitudes d'esprit de votre fils, il en est du moins de vous en apprendre les résultats.

— Quels qu'ils soient, je les accepte; et j'aimerais mieux voir mon fils succomber sous les austérités d'une vie religieuse, que se perdre dans les désordres de jeunes gens impies, révoltés contre les lois divines et humaines, en guerre ouverte avec les traditions saintes de la patrie qui leur a donné le jour, de la famille qui les a nourris. Nos yeux sont frappés de trop affreux exemples de cette licence d'esprit qui se manifeste chez les

uns par le meurtre et le vol de grand chemin, chez les autres par des principes révolutionnaires et sacrilèges, qui seront peut-être plus funestes encore à la France que la hache des brigands.

— Il suffit, monsieur, votre autorité de père est toute-puissante.

— D'ailleurs, il me semble, reprit le financier avec un ton qu'il voulait rendre plus doux, que dans l'application de cette autorité à l'existence de mon fils, je n'ai point oublié la part de bonheur qui lui était due. J'ai fait choix pour David d'une compagne riche, pieuse et belle, qui bientôt, je l'espère, le rattachera à cette terre par des joies pures et légitimes.

— Fasse le ciel qu'il soit encore temps pour lui d'y prendre racine !

Le fermier général s'éloigna, et peu d'instants après le jeune David vint rejoindre son précepteur dans l'oratoire.

L'aspect du jeune homme était en rapport avec celui de ce lieu, où il passait la plus grande partie de ses jours et de ses nuits.

L'intérieur de cette chapelle ne présentait la religion que sous son aspect le plus sévère, et elle semblait consacrée au Dieu de colère et de vengeance. C'étaient partout des tableaux représentant l'archange terrassant le démon, David tuant le chef des Philistins pour anéantir sa race, le feu du ciel dévorant les villes coupables. La voûte était sombre; le jour qui ne pénétrait qu'à travers d'épais rideaux de feuillage, avait cette teinte pâle et mourante qui entretient et berce la tristesse. Et depuis quelques jours, on ne savait pourquoi, un poignard était déposé sur l'autel. Ainsi la figure du jeune David était mélancolique et sévère; il ne portait ni poudre ni habit de couleurs éclatantes, à cause de ses habitudes austères; ses cheveux noirs tombaient lisses autour de son visage pâle, que faisait paraître plus effilé une barbe naissante et trop courte pour être taillée; la foi profonde qui régnait dans son âme ne faisait naître en lui que de tristes soucis, des craintes accablantes, au lieu de cette bonne confiance en Dieu, qui fait penser à sa protection dans le malheur, à son indulgence dans les plaisirs, à sa miséricorde dans les fautes.

Le père Dominique commença l'instruction de ce jour par un chapitre de la Bible, qu'il lisait à son élève en s'arrêtant à chaque phrase, pour y joindre des commentaires de haute théologie.

Mais au milieu de sa lecture, le moine s'interrompit subitement.

— Vous ne m'écoutez pas, dit-il, en voyant le jeune homme qui, par une singularité qui se montrait en lui depuis quelques jours, au lieu de prêter attention aux enseignements de son précepteur, s'amusait à tourner une tête de mort entre ses doigts, vous ne m'écoutez pas, David, répéta-t-il.

— Non, mon père.

— Ce chapitre de la Genèse doit cependant appeler toute votre attention.

— Je ne sais où nous en sommes.

— Voyons, rappelez votre esprit sur ce sujet important.

— Non, j'aime mieux vous faire part d'une idée qui me préoccupe et me poursuit sans cesse comme un fantôme attaché à mes pas. Ne pensez-vous pas, mon père, que ce chef de brigands soit doué d'un pouvoir surnaturel ?

— Encore lui !...

— Toujours lui. Mes yeux se fermeront avant que je l'oublie. Sa marche désastreuse va peu à peu envahir toutes nos contrées où il ne restera plus que l'enfer régnant sur des ruines.

— Nous devons maintenant repousser de telles craintes. La France nous envoie enfin des secours depuis longtemps demandés : on va voir pour la première fois un régiment royal opposé à une troupe de bandits.

Le jeune homme secoua tristement la tête.

— Des soldats ne vaincront point dans de pareils combats, dit-il ; dans quelques jours leurs os seront dispersés dans la plaine.

— Quelle désespérante pensée !

— Regardez, mon père, ces tableaux qui nous environnent : ce n'est pas l'armée d'Israël qui renverse les Philistins ; c'est un jeune homme, un berger, qui tue leur chef impie au milieu des siens ; à côté, c'est une faible femme, c'est Judith qui triomphe de l'ennemi de Dieu et des fidèles. Pour atteindre ces géants

du mal, il faut une âme, un bras inspirés de Dieu.

— Eh bien ?

— Mandrin, lui aussi, est le fléau de notre sainte foi ; il brûle les monastères, les églises ; il frappe, il humilie leurs ministres : il ne peut être puni, renversé que par un homme élu du Seigneur.

— En est-il encore dans nos temps dégénérés !

— Peut-être.

— Où serait-il ?

— Ne pensez-vous pas, père Dominique, qu'il y a une prédestination secrète dans les noms que nous recevons au berceau, et qu'ils sont donnés par la Providence plutôt que par le hasard ?

— Il se peut ; mais que voulez-vous dire ?

— Je me nomme David.

— Eh bien ?

— Eh bien ! ce nom me révèle mon devoir ; il m'apprend que je dois aller, seul avec la jeunesse et la foi du berger israélite, attaquer le nouveau Goliath et le massacrer au cœur de son armée.

— Insensé ! s'écria le digne religieux effrayé de l'exaltation qui brillait dans les yeux de son élève, ne nourrissez pas une semblable pensée que le délire seul a pu enfanter.

— Le délire passe en un moment avec toutes ses images trompeuses, et cette pensée reste constamment dans mon esprit.

— Priez Dieu qu'elle s'efface.

— Quand j'ai prié, elle me possède encore davantage.

— Malheureux enfant !... Du moins n'en parlez jamais à votre père ! Il m'a confié votre jeunesse, et croirait que je l'ai imbue de rêveries dangereuses et de folles exaltations qui peuvent vous conduire à votre perte.

— Mon père ne prend pas tant de soucis de moi, dit David d'une voix mélancolique. Le soleil se lève et se couche souvent sans qu'il se soit souvenu d'avoir un fils ; le matin il sort et va à ses affaires ; il rentre et songe à ses affaires ; il passe près de moi et ne me voit pas. Le soir, il se pare et va dans le monde ; il jette sa fortune en dehors afin d'être flatté, adulé, envié par ses concitoyens ; ensuite il va se coucher et il n'a pas besoin du baiser de son fils pour s'endormir. Quand

je ne serai plus, qu'y aura-t-il de changé dans sa vie?

— On ne doit pas juger si légèrement le cœur de son père.

— Monsieur de Marillac ne m'a jamais donné un père; il a bien fait, peut-être : il m'a fait songer que j'avais au ciel un autre père plus grand, plus puissant, et qui ne m'abandonne pas...

— Et ne songez-vous pas non plus à la douce compagnie qui vous est destinée?

— Je donnerais mon sang pour elle, mais non pas ma foi.

— Le fanatisme vous égare.

— C'est vous qui me l'avez inspiré. Vous m'avez pris entre vos mains, jeune et flexible comme la cire qu'on façonne à son gré. J'étais triste déjà, accablé de la solitude où je vivais, fatigué d'errer toujours dans cette grande maison de financier poudreuse, et glacé dans cette cour où l'herbe croissait de toutes parts. Je vous confiai mes ennuis, je vous avouai ce besoin d'aimer qui dévorait en vain mon âme; car j'étais dans l'âge où nous ne savons encore aimer que nos parents, et mon père ne voulait point de mon amour! Vous me dites alors de tourner vers le ciel ces ardeurs immenses qui débordaient de mon cœur, de n'aimer que celui qui ne manque jamais, et qui jamais ne trompe. Et je méditai, je priai!... je priai jusqu'à ce que la face de ce Dieu que je voulais voir et remercier m'apparût à travers la poussière d'étoiles qui la cache!... Mon sang brûlait du besoin de se dévouer et d'adorer; vous m'avez fait aimer Dieu : vous voyez bien qu'il faut que je me sacrifie pour lui!...

Le moine, vieilli dans l'austérité et la ferveur du cloître, frémissait cependant devant cette fièvre religieuse qui allait produire un acte de délire aussi inutile que dangereux.

— Oh ! mon enfant ! s'écria le père Dominique, considérez au moins la folie de ce que vous voulez entreprendre.

— Je ne veux que ce que d'autres ont accompli devant moi, tuer avec l'arme de la foi le fils de l'enfer que les armes humaines ne peuvent atteindre : je ne sais où, comment ; mais je crois qu'un jour ou l'autre, dans

l'ombre ou à la clarté du soleil, le ciel m'en fournira les moyens.

— Vous entendrez la voix de la raison, la mienne...

— Il n'est pas en votre pouvoir de me faire renoncer à mon projet, vous ne pouvez que me soutenir ou m'abandonner.

— Je ne vous demande plus qu'une chose, dit encore le religieux, sentant qu'il avait besoin d'un secours puissant pour vaincre ce cœur obstiné, et croyant l'avoir trouvé. Confiez ce grand dessein à votre père : s'il l'approuve, je vous promets de vous servir de mes conseils et de mes prières ; mais s'il le repousse avec horreur, jurez-moi d'y renoncer.

— J'y consens, répondit David avec un triste sourire.

En ce moment on entendit dans le corridor un bruit de pas bref et saccadé, semblable à celui que ferait résonner, en marchant, le squelette de la mort, et M. de Marillac entra.

Le front du fermier général était plus sombre encore que de coutume et son aspect plus glacial. Il venait de s'entretenir des affaires de la province à la Maison-de-Ville, et les détails qu'il avait appris contrariaient sans doute ses secrètes volontés.

Tous trois étaient debout, et dans une froide contrainte, au milieu de cet oratoire sombre et silencieux.

Le père Dominique exposa à M. de Marillac les dispositions d'esprit de son fils, et le projet bizarre qu'avait fait naître dans sa pensée l'exaltation de la piété et du courage.

Le fermier général fût saisi d'un frémissement soudain qui courut dans ses veines ; mais comme il baissa les yeux sans répondre, on ne sut rien de ce qui se passait en lui.

Croyant qu'il avait mal entendu, le moine répéta la même chose.

Le père de David dit alors d'une voix sourde, mais calme :

— Que la volonté de Dieu soit faite !

Le moine demeura atterré de ce consentement si froidement donné au sacrifice d'un enfant.

— Je le savais bien ! s'écria David avec un éclat de joie qui ressemblait au désespoir.

Et, se précipitant à genoux devant le tableau qui représentait David terrassant Goliath :

— Maintenant, dit-il avec des larmes d'extase, Dieu d'Israël, inspire-moi !

Le jeune homme resta agenouillé ; son père et son précepteur sortirent de l'oratoire.

Cependant le père Gaspard était demeuré attablé dans le berceau, attendant l'argent qui devait lui être compté, et, comme nous l'avons dit, ne perdant pas un mot de ce qui se disait dans l'intérieur du petit édifice.

Au bout d'un instant, lorsqu'il vit le père Dominique redescendre du cabinet de M. de Marillac, il s'approcha de lui pour réclamer le prix de son chapelet qui lui fut largement payé, et il sortit de l'hôtel.

— Hum ! hum ! murmurait tout bas le moine en s'éloignant, des troupes qui arrivent de France... et cet enragé de petit saint, qui veut faire un miracle !... les choses se compliquent.

Le bon père capucin était arrivé aux portes de la ville.

Il rajusta ses sandales, assujettit sa besace sur son épaule, s'affermist sur son bâton, et se mit en route.

Il marcha des jours et des nuits dans des pays sauvages, où peu à peu se perdait toute trace humaine, jusqu'à la montagne escarpée au sommet de laquelle on voyait briller les feux du camp de Mandrin.

III

UNE BELLE AMAZONE.

Une jeune écuyère, accompagnée d'une femme de chambre et d'un domestique, cheminait un soir sur la route tortueuse qui descend des coteaux de Beauvoir, et va aboutir au faubourg de Saint-Romain. Un voile de gaze, suspendu à un petit chapeau noir orné d'une longue plume rose, garantissait son frais et gracieux visage ; une robe de velours vert, ouvrant sur une jupe de satin blanc, serrait sa taille où se montraient encore les formes délicates et à peine accusées de l'extrême jeunesse, et retombait sur ses pieds légers posés dans l'étrier. Elle montait une jolie mule, faite exprès pour

elle, et réunissant à une encolure élégante l'humeur la plus douce et la plus facile.

Cette jolie amazone était mademoiselle Isaure de Chavailles, que nous avons vue fuir les bords de l'Isère, lors de l'incendie allumé dans sa maison par les brigands. Elle s'était retirée en ce moment à Saint-Marcellin, chez une de ses parentes, et revenait quelque temps après cette catastrophe rejoindre son père, qui, maire de Saint-Romain, occupait un bel hôtel au centre de cette ville.

Eustache et une jeune chambrière venaient à côté de mademoiselle de Chavailles, réglant leurs montures sur le pas de celle de leur jeune maîtresse.

La petite cavalcade voyageait paisiblement depuis quelques heures ; un beau soir de printemps répandait ses éclatantes nuances sur les masses de verdure, azurait mollement l'horizon, dorait le sable de la route ; et on devait arriver à Saint-Romain avant la nuit.

Cependant, à la hauteur du village de Valory, la rencontre d'une foule répandue sur la prairie, à droite du chemin, et du milieu de laquelle s'élevait un étrange tumulte, arrêta quelques instants les pas et l'attention des trois voyageurs.

C'était la fête de Saint-Valory, et les habitants des campagnes voisines étaient invités aux divertissements offerts sur la pelouse.

A la place d'honneur s'élevaient des guinguettes pourvues de toute sorte de rafraîchissements, c'est-à-dire de vin, d'eau-de-vie et de tabac ; au centre, des parades, des théâtres de marionnettes, des charlatans offraient tous les plaisirs de l'esprit et guérissaient tous les maux du corps ; tout autour, la musette, le fifre, le hautbois menaient la danse ; au bord de l'enceinte s'élevaient en cercle pressé des boutiques chargées d'images, de verroteries, de fleurs de papier, de chaînes d'or, d'épingles, de diamants à deux sous : c'était magnifique !

De tous les coteaux voisins, on voyait encore arriver des files de jeunes villageois dont les chapeaux ornés de rubans serpentaient par les détours des sentiers sinueux, et dont les pas légers dansaient déjà au son de la musique qui les appelait.

Mais, au plus beau de la fête, un léger incident avait

fait tourner toutes les têtes et soulevé un tapage infernal ; c'étaient des cris, des plaintes, des querelles, au milieu du bruit non interrompu des divertissements.

Un cabaretier ambulant, qui avait étalé ses barils de vin sous une tonnelle de vigne, et désalté à grands verres les danseurs, venait de laisser tomber un écu de trois francs, et s'était convaincu, d'après le son rendu sur la pierre, que la malheureuse pièce était fausse.

Aux jurements qu'il faisait entendre, les autres marchands, éveillés sur leurs plus chers intérêts, avaient bien vite tiré de leurs poches les espèces qu'elles contenaient, et les avaient aussi jetées sur la dalle pour observer le son qu'elles rendaient : c'était une pluie de pièces blanches qui tombait en cascades. Mais hélas ! les pauvres possesseurs reconnaissaient à leur grand désespoir que le métal blanchi, non-seulement sonnait creux, mais se tordait et se roulait entre les doigts comme du vil plomb qu'il était.

Tout ce qu'ils avaient compté acheter avec cet argent, tout ce qu'ils croyaient déjà tenir, s'évanouissait devant leurs yeux, en laissant à la place un poignant regret : l'argent s'était changé en paille entre leurs mains ; les pauvres gens qui vivent au jour le jour étaient ruinés ce jour-là.

Cependant les plus avisés des industriels se mettaient sur la trace de leurs pratiques, tâchant de reprendre une partie des marchandises que celles-ci avaient bien innocemment payées en fausse monnaie.

— Ma petit mère, disait un gros meunier à une marchande de gâteaux, ne pourriez-vous me renvoyer la belle et bonne farine que je vous ai livrée hier, et pour prix de laquelle vous m'avez donné cet écu, aussi blanc que mon pur froment, mais qui n'a pas, à beaucoup près, la même valeur ?

Mais la bonne femme avait passé toute la nuit à pétrir la farine en pâtisserie, et avait trop bien débité sa marchandise ; un bambin dévorait, en ce moment, le dernier morceau de galette ; il ne lui restait pas même un gâteau pour fermer la bouche au meunier, qui, par conséquent, redoublait ses clameurs.

Les empiriques prenant au collet les gens qui avaient acheté de leurs spécifiques, juraient Dieu de leur ren-

dre les fièvres et les lutins qui les tourmenteraient s'ils ne les payaient, à l'instant, en meilleures espèces.

Les marchands de jouets, de friandises, de parures poursuivaient également les consommateurs. Un bijoutier courait après un jeune homme qui venait de lui acheter une montre d'argent, et la reprenait dans le gousset de l'acquéreur ; celui-ci, marchand de rubans, courait après une jeune fille appuyée au bras d'un cavalier de la ville, et lui redemandait les rosettes et les nœuds couleur de rose dont elle avait fait emplette ; la pauvre enfant détachait ses parures de ses cheveux et de son corsage, et baissait tristement la tête en pensant qu'elle ne pouvait reprendre, à son tour, ce qu'elle avait donné pour avoir ses rubans.

De toute part l'agitation, la plainte, l'impatience s'exhalaient en parlage élevé, glapissant, dont la rumeur courait sur tous les points de l'enceinte : en même temps la musette s'obstinait à faire danser son monde, les fanfares des spectacles allaient leur train, et il résultait, de ces diverses parties, un concert à fendre la tête.

C'était alors que mademoiselle de Chavailles était venue à passer, et avait pénétré avec les personnes qui l'accompagnaient sur le théâtre de la fête.

Ayant appris le sujet du trouble général, elle se hâta de distribuer tout l'argent de sa bourse et de celles de ses domestiques aux plus affligés des pauvres paysans.

Eustache aussi prit part à l'action. Il éleva la voix et improvisa contre les bandits un discours d'une foudroyante éloquence qui porta l'exaspération à son comble, puis il alla boire sous la tonnelle voisine pour se reposer de son succès.

C'était dans cette partie de la pelouse où étaient les cabarets portatifs, que s'élevait surtout un tourbillon de poussière rempli de jurements et de vociférations. Là cependant deux hommes du rude apparence assis et les coudes sur la table, fumaient tranquillement et riaient sous leur moustache de tout ce qui se passait... C'était sans doute parce qu'on ne pouvait leur faire rendre, à eux, le tabac qu'ils avaient consommé, et qui maintenant n'était plus qu'un léger flot de vapeur fuyant à l'horizon.

Un d'eux se leva cependant et prit la parole.

Il fit observer très-judicieusement que si les soldats

de la maréchaussée avaient arrêté depuis longtemps les faux-monnayeurs, il n'y aurait plus de fausse monnaie ; ajoutant que pour lui, s'il avait l'honneur de servir la justice, il aurait déjà chassé toute cette maudite engeance qui venait se moquer d'elle jusqu'à sa barbe.

Cette réflexion fit ouvrir les yeux aux villageois, qui commencèrent à regarder de travers quelques brigadiers qui étaient à la fête, trouvant en effet fort mauvais que ceux-ci n'eussent pas déjà pris des brigands qui ne voulaient pas se laisser prendre. Des regards de colère on en vint aux injures, et des injures aux coups, ce qui n'augmenta pas peu le tapage de la fête.

Quand on en vint aux mains, les deux inconnus, satisfaits d'avoir mis les batailleurs en train, se remirent tranquillement à boire sous la tonnelle.

Mais auprès d'eux étaient quelques pauvres vieilles femmes qui venaient de s'apercevoir aussi du mauvais calibre des pièces qu'elles possédaient, et ne riaient pas du tout de leur malheur, car elles avaient gagné ce salaire à de rudes journées ; et elles non plus ne pouvaient pas reprendre ce qu'elles avaient donné : c'était la sueur de leurs fronts, la force de leurs bras, de ces bras que l'âge affaiblissait, et dont le travail était leur dernière espérance.

Les deux hommes à moustaches, en voyant les larmes qui roulaient sur ces pauvres visages ridés, donnèrent incontinent aux vieilles journalières la somme qu'elles regrettaient en monnaies qui, frappées sur la pierre, rendirent le son le plus argentin du monde ; ce qui les fit couvrir de bénédictions, non-seulement par les bonnes femmes, mais aussi par tout ce qui les entourait.

Mademoiselle de Chavailles et Fanchette, sa suivante, continuaient leur tournée en répandant des bienfaits, et aussi en s'amusant un peu des spectacles de la fête, dont leur grande jeunesse s'arrangeait aussi bien que l'ignorance des villageois. Eustache buvait, et le temps se passait rapidement pour tout le monde.

Quand la jeune écuyère et ses domestiques reprirent le chemin de Saint-Romain, la nuit commençait à tomber.

La route qu'ils suivaient à mi-côte d'une colline boisée traversait une contrée encore sauvage et déserte à

cette époque. On avait à droite la hauteur couverte de sapins que perçaient de loin en loin des pics aigus de roches blanches; à gauche, s'étendait une nappe d'épaisse verdure. Cette route, qui semblait paisible et riante, vers huit heures du soir, au printemps, n'était cependant pas exempte de dangers.

D'abord, du côté de la montagne, on distinguait, parmi les bruits du vent, le lointain hurlement des loups qui se fait entendre ordinairement au coucher du soleil; de l'autre côté, ce qui semblait une plaine verdoyante, n'était que le sommet touffu de chênes et de sapins qui croissaient dans des bas-fonds marécageux, et dont la surface trompeuse cachait des gouffres immenses; enfin de toute part la campagne était ouverte aux bandits qui, outre leurs excursions à main armée dans les villes, faisaient de fréquentes battues dans les villages pendant ces nuits de sinistre mémoire.

— Il se fait tard, dit Eustache; si nous pressions le pas!

— Bon! tu as déjà peur! dit Fanchette en riant.

— Écoutez donc, j'accompagne mademoiselle et je réponds d'elle à son père; mais personne ne m'accompagne et ne répond de moi! Je suis seul contre tous les dangers de la route.

— N'importe, dit sa jeune maîtresse, tu ne dois rien craindre; je t'ai payé deux bouteilles de bourgogne à la fête pour te donner du courage, et je ne veux pas que mon vin soit perdu.

Malgré cette recommandation formelle, Eustache tremblait de tous ses membres; et lorsqu'il entendait le léger bruit causé par le chamois que faisait lever son approche, on n'aurait pu dire lequel était le plus tremblant, du faible animal qui se sauvait ou de celui qui l'avait mis en fuite.

Il y eut bientôt une raison de plus pour hâter la marche des voyageurs. Un vent très-âpre et chargé d'une fine poussière venait de s'élever. Il frappait au visage de la jeune amazone, arrachait son voile, et tourmentait les longs plis de sa robe flottante.

Ce vent, nommé pontias dans le Dauphiné, est tellement froid, même en été, qu'on croyait encore à cette époque qu'il sortait des cavernes du mont Pontias aux

sommets de neige ; et il commençait à faire frissonner la petite cavalcade.

— Avançons, mademoiselle, dit encore Eustache, le pontias siffle son air à nos oreilles, et c'est une musique peu agréable.

— Tu es bien aise que le vent de neige se soit élevé, répliqua la jeune chambrière, pour mettre sur le compte du froid ta mine blême et tes frissons.

— Vous avez toujours l'air de me prendre pour un poltron, mademoiselle Fanchette ; et au contraire, quand je pense à ces gueux de faux-monnayeurs et de contrebandiers, il me prend des rages violentes d'aller me battre contre eux.

— Vraiment ?

— Ce soir même, si mon devoir ne me forçait à suivre mademoiselle, je voudrais attendre toute la nuit sur cette route pour tuer le premier brigand venu, et clouer sa tête à notre porte cochère, comme celle d'un loup, en signe de bonne chasse.

La nuit était tout à fait tombée.

— Eh mais, qu'est-ce que je vois donc là-bas ... à droite du chemin ? reprit Eustache d'une voix moins assurée...

— Je ne sais, dit Isaure, mais on aperçoit en effet rois formes noires et immobiles.

Et dans ce moment, la délicate mule de mademoiselle de Chavailles fit entendre un long et triste hennissement.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que cela peut être, soupira Eustache ?

— Des hommes armés... maintenant on les distingue bien.

— Oui, ils se tournent de ce côté.

— Ils agitent les bras.

— Ils arment des fusils.

— Je vois le feu de la batterie.

En exhalant ce cri de détresse, Eustache, qui avait un éloignement invincible pour le danger, donna à sa monture un mouvement rétrograde si violent, que la malheureuse bête porta des deux pieds de derrière sur la trompeuse surface de verdure qui bordait la route, elle alla avec son cavalier rouler et s'engloutir dans le gouffre.

A cette vue, les deux jeunes filles se mirent à crier et à frapper les airs de douloureuses clameurs.

La mule d'Isaure, effrayée à son tour, mais suivant un meilleur instinct, s'élança dans le bois du coteau. Dans ce bond impétueux, la jeune écuyère heurta en plein contre un tronc d'arbre; le choc lui fit quitter les arçons, et elle était lancée rudement sur la terre, quand soudain un bras vigoureux la saisit en l'air, et elle se se sentit appuyée sur le sein d'un homme qui, dans ce moment, remplaça pour elle la dure surface de la route où elle allait être jetée.

Elle entrevit, à la lueur des étoiles, que celui qui la retenait était un jeune et élégant cavalier.

Isaure fut d'abord étourdie de ce genre de secours qui lui avait été envoyé: cet inconnu si près d'elle! la nuit qui l'enveloppait! tout la faisait tressaillir. Elle ne pouvait distinguer les traits de son libérateur; mais il lui adressa la parole, et comme le son de la voix révèle autant de choses que l'aspect du visage, elle fut rassurée par un organe et des expressions qui ne pouvaient appartenir qu'à un homme de qualité, et revint peu à peu de son trouble.

Mademoiselle de Chavailles et Fanchette s'inquiétaient vivement du sort d'Eustache, ou plutôt s'affligeaient déjà de sa perte, quand, à la faible clarté du ciel nocturne, elles virent sortir sa tête du niveau de la route où il était arrivé en se cramponnant aux broussailles de la fondrière.

— Ah! poltron, c'est ainsi que tu te caches au moment du danger! s'écria Fanchette.

— Vous appelez cela se cacher, être jeté dans un gouffre de mille pieds de profondeur!... Au contraire, il a fallu avoir fièrement du courage pour en sortir, allez; témoin mon pauvre bidet qui a manqué de cœur, lui, et qui est là-bas gisant dans les marécages.

Isaure remonta sur sa mule, maintenant douce et docile; on se remit en route, et Eustache suivit à pied la cavalcade.

En approchant on reconnut que ces grands corps noirs, objets d'effroi et de malheur, étaient trois pacifiques oliviers plantés au bord de la route.

Dans ces campagnes les auberges sont si petites et si

pauvres, qu'elles se cachent tout entières sous le feuillage d'un noyer ou l'ombre d'un rocher qui surplombe, et que le voyageur altéré pourrait passer devant elles sans les voir. Pour obvier à cet inconvénient, on plante devant le lieu de réfection, sur le bord du chemin, quelques pieds d'arbres qui indiquent leur présence, et l'humble hôtellerie prend le nom des arbres qui la signalent.

On trouva donc au pied du coteau un petit établissement qui, selon son enseigne vivante, se nommait l'*Auberge des Oliviers*. Des jets de feu sortant de son foyer, et frappant sur la verdure, causaient de légères lueurs, que Eustache, dans son imagination effrayée, avait prises pour des étincelles d'une pierre à fusil.

L'étranger engagea la jeune voyageuse à entrer un moment sous cet abri pour se remettre de l'émotion de sa chute. C'était la raison spécieuse dont il voilait le désir d'attirer sous les rayons d'une lampe la jeune femme qu'il venait de prendre sous sa protection sans la connaître. Comme l'ignorance d'Isaure sur le compte de son cavalier était la même, elle saisit aussi le prétexte pour profiter du motif réel.

Un réduit lambrissé de troncs d'arbres et de mousse composait tout l'intérieur de l'auberge. L'aïeul, le père, la mère et les enfants la remplissaient presque entièrement, et laissaient peu de place aux voyageurs, qui d'ailleurs n'arrivaient jamais.

Cependant, malgré les apparences contraires, la cuisine de l'humble hôtellerie était toujours en activité, car elle résidait dans les longues mamelles pendantes d'une vache aux larges flancs, qui entretenaient le repas toujours confectionné et chaud à point.

Dès que mademoiselle de Chavailles fut entrée, elle examina à la dérobée les traits de son compagnon de voyage, qu'éclairait la lueur d'un large foyer.

Au milieu de la distinction incontestable de sa figure et de toute sa personne, sa physionomie, sous la révéberation rouge dont elle était frappée, indiquait une mâle audace, une grande force de caractère et de volonté; ses yeux laissaient échapper ces vifs rayons d'une flamme intérieure dont le foyer est au fond de l'âme; tous ses traits, même dans le calme où ils reposaient, avaient cette

animation profonde, ces mouvements vifs et fortement accusés, qui indiquent la puissance des passions.

Mademoiselle de Chavailles accepta une tasse de lait, sur l'offre des pauvres paysans, et alla s'asseoir pour la prendre à une petite table dressée au milieu de la pièce, et sous la lampe de fer qui pendait du plancher. Pour Eustache et Fanchette, ils n'eurent de *restaurant* que le bon foyer de charbon de terre, qui ranimait leurs membres glacés par le souffle du pontias et par la terreur.

Maintenant que Isaure voyait le jeune cavalier placé près d'elle à la lumière blanche et paisible de la lampe, il ne lui paraissait plus le même, il semblait changé comme la nuance qui l'éclairait. On ne pouvait lire sur son front pur, dans ses grands yeux veloutés, sur sa bouche d'une beauté parfaite, que les signes d'une haute intelligence, d'une franchise généreuse, d'une tendresse d'âme exquise ; l'expression de ce visage avait deux nuances bien différentes, comme le plumage d'un bel oiseau des Indes, qui change selon la lumière qui le frappe, et s'était transformée en passant des rayons rouges du foyer de tourbe à la clarté douce et pâle de la lampe.

Pour la condition du cavalier nocturne, elle était facile à reconnaître : c'était certainement un homme de haute distinction ; la noblesse de sa race se montrait dans la pureté régulière de ses traits ; son blason était écrit dans toute sa personne ; il se retraçait dans son langage, sa tenue, la grâce exquise de ses manières, la noble simplicité qu'il savait donner à son costume, malgré la richesse et le nombre d'ornements que la mode du temps exigeait.

Mais tout ce que nous indiquons ici n'était que des observations incomplètes, des impressions fugitives pour mademoiselle de Chavailles qui, beaucoup trop jeune pour asseoir un jugement dans son esprit, ne pouvait, d'ailleurs, jeter que des regards timides et furtifs sur son compagnon de voyage, attendu que celui-ci la regardait constamment elle-même avec l'expression de la plus ardente admiration.

Bientôt on se leva pour repartir. L'hôtesse avait servi du lait à mademoiselle de Chavailles dans une petite



écuelle de bois artistement sculptée par le fils de la maison. L'inconnu versa sa bourse pleine de louis dans cette coupe rustique, disant que l'or seul était assez précieux pour remplacer le lait qui avait désaltéré une si charmante voyageuse.

A cette magnificence seigneuriale, la joie et l'extase de toute la pauvre famille furent si vives qu'elles vinrent se réfléchir dans le sein d'Isaure; et la jeune fille se sentit émue de cette preuve de simple générosité, comme s'il y avait eu dans cet acte quelque chose du cœur.

En passant devant les oliviers qui masquaient la porte de la cabane, le jeune homme coupa une branche de l'un de ces arbres; il dit qu'il la planterait à l'entrée de sa demeure, et que le souvenir de cette soirée resterait toujours vivant et épanoui devant ses yeux.

On s'était remis en marche. A cette nuit si sombre qui l'enveloppait, à cette solitude lugubre de la campagne, qui, de quelque côté qu'on se tournât, ne laissait pas apercevoir la moindre lumière, mademoiselle de Chavailles sentit un frisson courir dans ses veines. Elle fit observer d'une voix assez tremblante qu'il eût peut-être été plus sage d'attendre le jour dans la chaumière que de repartir à cette heure. Eustache appuya vivement cette réflexion, et dit que c'était toujours dans des nuits semblables que les brigands qui infestaient le pays se répandaient dans ces parages, témoins de leurs sanglantes excursions.

— Soyez tranquille, mademoiselle, je vous en supplie, dit l'étranger. Je vous jure que tant que vous serez avec moi vous n'aurez rien à craindre des gens de Mandrin.

L'accent avec lequel ces mots furent prononcés avait quelque chose de tellement assuré, qu'il entraînait irrésistiblement la confiance. Isaure se remit à l'instant, et témoigna son courage renaissant par l'élan intrépide qu'elle donna à sa monture.

Dans cette seconde partie de la route, Isaure et son protecteur étaient déjà en connaissance, et voyaient s'établir entre eux cette aisance à converser qui a tant de douceur, lorsqu'elle vient des rapports secrets des âmes, au lieu de naître d'une froide habitude. Sur les sentiers frayés entre l'ombre et les précipices, le pas des

deux jeunes voyageurs s'harmoniait l'un à l'autre, leur entretien avait pris l'abandon d'un échange mutuel de pensées; il y avait des notes semblables dans leur voix.

Le gentilhomme demanda à mademoiselle de Chavailles comment elle s'était trouvée attardée sur une route dangereuse.

— Je revenais, dit-elle, de chez une de mes tantes, habitante de Saint-Marcellin, et je pensais être arrivée à Saint-Romain avant la nuit. Mon père m'accompagne ordinairement dans ces courtes excursions, mais en ce moment de trouble, il a été obligé de demeurer à la ville, dont il est maire, et dont il cherche à réparer les récents désastres par ses talents administratifs et le sacrifice d'une partie de sa propre fortune.

— M. le comte de Chavailles s'est fait connaître en effet par une supériorité d'esprit et une grandeur de caractère peu communes.

— Tout le monde le chérit et le vénère dans la ville; et moi, qui ai tant de raisons de plus de l'aimer, je sens l'amour filial que je lui porte augmenter encore par cette affection universelle qui l'environne.

— C'est un doux spectacle pour vous.

— Aussi, grâce à l'attachement extrême qu'ils ont pour mon père, je crois trouver des frères dans tous les bons habitants de Saint-Romain; je les aime vraiment en sœur, et je prie Dieu chaque jour d'anéantir le fléau qui trouble depuis longtemps la tranquillité publique.

— Je ne croyais pas que la bouche où je voyais passer tout à l'heure un angélique sourire pût exhaler une imprécation et vouer, quels qu'ils fussent, des hommes à la mort...

— Mais ces brigands ne sont pas des hommes: si vous les connaissiez, vous sauriez qu'ils ne ressemblent ni d'âme ni de visage au reste de l'humanité.

— Vous en êtes bien certaine?

— Sans doute. Ils vivent en dehors de toutes les lois, ils portent une guerre audacieuse à l'Église, au gouvernement, à la propriété particulière.

— Et prennent à main armée la part de biens que la société leur refuse.

— Dans leur épouvantable pillage, ils prennent jus-

qu'aux ornements des autels, ils saisissent les fonds de l'État, ils incencent, ils détruisent..

— Les hôtels des riches.

— Et jusqu'aux plus saintes demeures. Tenez, mon père avait, à la porte de Saint-Romain, sur le bord de l'Isère, une petite habitation qu'il aimait de prédilection, et qui m'était aussi bien chère. Tous les objets de ce lieu semblaient animés pour moi, et il y avait entre nous comme un lien de cœur : les grands arbres m'avaient vue naître, et j'avais vu naître les plantes et les oiseaux ; c'était dans cette maison aussi qu'avait résidé ma mère, et depuis sa perte mon père y avait voué un culte pieux à sa mémoire. Quand il était obligé de s'absenter il m'envoyait habiter cette demeure, pensant que cette atmosphère de pureté et de religieux souvenirs était la plus sainte protection pour moi... Eh bien ! cette maison bénie, les brigands de Mandrin l'ont incendiée, et il n'en reste plus pierre sur pierre.

— C'est en effet bien affreux, dit l'étranger d'une voix émue.

Il y eut un moment de silence ; puis la pensée du jeune gentilhomme, passant du danger que mademoiselle de Chavailles avait couru peu de temps auparavant à la destinée entière de la jeune fille, il osa lui adresser une question un peu hasardée pour la nouveauté de leur connaissance.

— Et sans doute, dit-il, votre père qui veille sur vous avec une si tendre sollicitude, a déjà songé à vous donner un protecteur légitime et saint comme lui-même, pour le temps où il sera forcé de vous quitter ?

— Mon Dieu ! dit Isaure, dès que les jeunes filles ont acquis quelque raison, c'est à leur parler de mariage qu'on applique leurs réflexions et leurs pensées naissantes.

— Ainsi, on pense déjà à vous faire quitter le nom de votre père et perdre votre douce liberté, dit l'inconnu avec l'accent amer d'une jalousie instinctive et universelle qui est au fond de toutes les âmes.

— Je me sou mets, à cet égard, comme en toutes choses, aux volontés de mon père.

— Vous acceptez aveuglément l'époux qu'il vous propose.

— Oui, parce que, dans ma fervente piété pour lui, je crois son jugement infaillible... Cependant malgré toute l'obéissance que j'y mettrai, il me semble que sa volonté, sur ce point, ne s'accomplira point.

— Comment ?

— Que vous dirai-je ! des pressentiments, des révélations secrètes, auxquels j'ai la folie d'attacher plus de foi qu'à toutes les apparences positives, me font croire que je suis destinée au cloître.

— Vous, grand Dieu ! quelle étrange pensée !

— Elle ne tient peut-être qu'aux impressions laissées dans mon esprit par les entretiens d'une vieille gouvernante très-pieuse... Mais souvent en rêve tous mes sens sont frappés à la fois par les émanations du cloître, par la lumière des cierges, les parfums de l'encens, la musique religieuse et toute l'atmosphère du saint temple qui vient m'environner... Souvent, en m'éveillant et en regardant une image de sainte Ursule, qui est au pied de mon lit, je crois voir mes traits sous le bandeau religieux de la sainte.

Isaure s'arrêta subitement et rougit. Sa pudeur d'âme lui fit sentir qu'elle ne devait pas dévoiler des pensées et des sensations intimes aux regards d'un étranger. Heureusement on apercevait alors les lumières de la ville, et le moment de l'arrivée vint faire diversion à son embarras.

Du côté extérieur des portes d'entrée, se trouva un domestique qui amenait à l'élégant voyageur un cheval frais pour continuer sa route.

Il tendit la bride d'un alezan richement harnaché en disant :

— Le cheval de M. le baron d'Alvimar.

Ce fut ainsi que mademoiselle de Chavailles apprit le nom de son protecteur inconnu. Celui-ci, après l'avoir saluée avec respect et une expression de tristesse qu'il ne put dissimuler, se sépara d'elle.

IV

UN JOUR MÉMORABLE.

Peu de temps après ce voyage de mademoiselle de

Chavailles, dont le retour avait été marqué de quelque danger, l'hôtel du maire de Saint-Romain avait cet aspect de fête intérieur et modeste qui signale une réunion de famille.

Le beau temps avait fait ouvrir la façade de la maison qui donnait sur le jardin ; les fleurs, le soleil et l'air pur entraient dans toutes les pièces et s'y établissaient largement ; de légères tentes déroulées devant les portes-fenêtres du rez-de-chaussée s'étendaient jusqu'au parterre ; et ces appartements dont le luxe était plein de goût et de fraîcheur, ainsi que ce jardin d'une culture élégante et recherchée, semblaient ne faire qu'un seul et vaste salon.

Depuis que l'incendie de la petite maison des bords de l'Isère avait détruit, sous les yeux d'Isaure, la volière et la serre chaude auxquelles elle attachait tant de prix, M. de Chavailles s'était plu à lui rendre ces objets d'agrément dans son jardin de la ville ; on y voyait une foule de plantes rares et des oiseaux des îles dans des cages dorées.

Dans la salle à manger, et devant un vaste buffet qu'elle venait d'ouvrir, Isaure, les deux mains enlacées autour des bras de son père, et la tête penchée sur son épaule, lui montrait avec orgueil le charmant dessert préparé pour ce jour-là ; le gracieux édifice de porcelaine, de vermeil et de cristaux, pleins de fruits, de crème, de sucreries, que ses mains avaient élevé.

— Et pour lequel de nos convives as-tu fait de si charmants apprêts ? demanda son père.

— Pour vous, mon père ; de tous les hommes de talent et de distinction qui se réunissent à l'hôtel, je ne vois que vous.

— Il en est un autre, cependant, pour lequel j'aimerais à te voir de flatteuses attentions.

— Pour David de Marillac ?

— Pour David, ton jeune futur, certainement, mais aussi pour le baron d'Alvimar, qui t'a sauvée d'un grand danger, et abritée ensuite le long de la route contre ceux qui auraient pu renaître. Lorsqu'il a fait demander de tes nouvelles après ce périlleux voyage, je l'ai prié d'assister à un de nos repas de famille, afin que j'eusse

le plaisir de le remercier en personne, et nous l'attendons aujourd'hui.

— Je suis certainement flattée de ce qu'a fait pour moi un homme aussi distingué par son rang...

— Et ses avantages personnels, à ce que tu m'as dit.

— Mais... je l'ai très-peu vu... je ne sais...

Fanchette, qui courait partout après sa jeune maîtresse pour mettre la dernière main à une toilette que **Isaure** n'avait pas eu la patience de laisser terminer, saisit le moment où le léger trouble de celle-ci la retenait immobile pour passer à son cou un collier de plusieurs rangs de perles, et autour de sa taille une cordelière semblable, qui, en retombant sur sa robe de soie bleue de ciel, composait toute sa simple parure.

Monsieur de Chavailles était vivement préoccupé ce jour-là ; des nuages d'inquiétudes passaient sur sa vénérable figure, ordinairement si sereine. Il voulait causer en particulier avec sa fille avant la soirée, et l'emmena s'asseoir sur un banc ombragé qui faisait face à un tapis circulaire de gazon, orné au milieu d'une corbeille de roses.

Le mariage de mademoiselle Chavailles avec **David de Marillac**, fils du fermier-général, était arrêté, et c'était le soir-même qu'on devait en fixer le jour dans la réunion formée à ce sujet.

Mais cet événement décisif laissait l'âme d'**Isaure** parfaitement tranquille.

Cette jeune fille, élevée loin du monde et sous les yeux d'un père dont la vertu était pleine de douceur et d'indulgence, n'espérait pas un bonheur plus grand que celui dont elle jouissait, ne redoutait pas les souffrances d'une union désassortie dont elle n'avait aucune idée ; ainsi le mariage ne lui semblait rien devoir changer à son sort. Elle consentait à se marier en pensant qu'une femme a besoin d'un bras pour s'appuyer dans tous le cours de la vie comme pour aller à l'église et aux promenades, et voyait seulement dans un époux une protection immuable. Ne craignant aucune douleur qui pût naître de lui, elle ne faisait pas non plus de projets pour le rendre heureux lui-même ; l'âme de cette jeune fille était tellement douce, modeste, pieuse et tendre, qu'elle devait porter le bonheur comme un arbre porte ses fruits.

La vertu instinctive, jointe à l'inexpérience complète de son application et de ses luttes, était ce qui dominait dans tout son caractère.

Isaure était pure et chaste, non-seulement par éducation, mais par nature : grâce à un sens moral très-développé en elle, elle jouissait de tout ce qui est bon, noble, généreux, et eût été blessée de tout ce qui est mensonge, impudeur, méchanceté, comme d'une odeur fétide ou d'un son discordant ; elle agissait saintement plutôt par goût que par devoir. Elle était pieuse par-dessus toute chose, parce qu'au pied de l'autel se trouve l'apogée de toutes les vertus humaines.

Mais elle s'ignorait elle-même, comme elle ignorait tout le reste du monde. Au milieu de ses fleurs et de ses oiseaux, elle ne s'était guère entretenue qu'avec sa vieille gouvernante, qui, de son côté, ne s'entretenant qu'avec elle, ne pouvait rien lui apprendre des choses du dehors. Elle n'avait puisé que peu de pensées dans les livres, parce qu'on ne lui avait jamais donné que des ouvrages sérieux, et qu'étant très-enfant encore, elle ne les aimait guère. Quant aux lectures religieuses, son cœur en détournait souvent son esprit ; elle aimait mieux prier que lire des prières. Cependant sa piété profonde et rêveuse avait mis au fond de son âme une exaltation, voilée dans le cours ordinaire de la vie, mais qui, dans les moments décisifs, devait suffire seule à la porter non-seulement à des résolutions courageuses, mais à des partis extrêmes.

En attendant, elle vivait dans une simplicité d'âme qui la rendait plus jeune encore que ses dix-sept ans.

C'était donc son père dont le cœur enfermait toutes les inquiétudes de l'événement solennel qui se préparait.

— Mon Isaure, lui dit-il avec tendresse, penses-tu bien que c'est aujourd'hui même que nous devons fixer le jour de ton mariage ?

— Sans doute, mon père.

— Mais as-tu bien interrogé ton cœur ? es-tu bien sûre d'aimer le jeune Marillac ?

— Oui, je l'aime, mais très-peu, dit-elle avec le sourire le plus tranquille.

— Comment !...

— Je l'aime plus que les étrangers qui viennent à la maison, mais moins que ma nourrice et mes perroquets.

— Que dis-tu?... Mais alors ce mariage...

— Oh ! je serais désolée qu'il ne se terminât pas, et je n'en voudrais point d'autre. C'est vous qui avez choisi David pour mon mari, et ce choix le rend tellement sacré à mes yeux, qu'à défaut d'une affection bien vive pour lui, j'ai une confiance entière au bonheur que je dois en attendre ; et il me semble que loin de cette union que vous avez projetée pour moi, ma destinée serait brisée.

— Tu m'effraies, ma chère enfant, par cette abnégation si grande de toi-même ; la responsabilité qui pèse sur moi en devient encore plus redoutable.

— Mon père, vous défiez-vous de vos lumières ?

— Que sais-je ! Je n'ai que le jugement d'un homme. Cependant j'ai tout fait pour m'éclairer à ce sujet. En jetant les yeux sur les hommes qui prétendaient à ta main, mon choix s'était tout d'abord porté sur David. Il est jeune, instruit, d'un extérieur agréable, riche, très-bien placé dans le monde, et toutes ces considérations me décidaient en sa faveur ; car il me semblait que dans les choses positives, où la lumière divine ne peut pénétrer, les convenances sociales doivent être pour nous comme une religion secondaire qui nous est donnée pour nous conduire dans la vie matérielle...

— Eh bien ! mon père ?

— Eh bien ! je tremblais encore d'exposer ta destinée sur ce fragile point d'appui. Un jour, dans les inquiétudes que me donnait ton avenir, j'eus l'idée d'aller implorer le secours de Dieu. J'entrai dans une église... Hélas ! il y avait bien longtemps que je n'avais prié pour moi : quelle que soit notre croyance sincère, les affaires tyranniques de la vie réelle nous arrachent malgré nous à nos plus chers devoirs... Mais pour toi, pour ton bonheur, je repris la foi du jeune âge et presque sa superstition. Comme je priais le ciel avec ferveur de me révéler l'époux que je devais te choisir, j'aperçus un jeune homme à quelques pas de moi, agenouillé sur les dalles du chœur, et je reconnus David de Marillac... Que te dirai-je, mon enfant, cette pensée que c'était Dieu-même qui me le montrait en ce mo-

ment, comme pour arrêter ma pensée sur lui, pénétra dans mon âme. Je me sentis soulagé d'une inquiétude immense ; et ce jour-là je donnai ma parole à monsieur de Marillac.

— O mon père ! mon bon père ! que je t'aime !

— Oui, chère enfant... mais lui ?

— Oh ! lui, je crois que l'amour si tendre que vous m'avez témoigné en cette circonstance l'embellit à mes yeux. Oui, je sens que je l'aime mieux maintenant.

Isaure s'était jetée sur les genoux de son père et se tenait enlacée à son cou comme un enfant, lorsqu'on vint annoncer que M. David de Marillac et son précepteur arrivaient au salon. Le comte de Chavailles et sa fille allèrent les recevoir.

Le fermier-général, retenu dans sa chambre par des douleurs rhumatismales qui lui laissaient la faculté de travailler sans lui permettre de sortir, avait voulu que le digne instituteur de son fils le remplaçât dans cette réunion importante, où le mariage de David devait être irrévocablement arrêté. Afin que les dispositions relatives à cette union, qu'il désirait beaucoup, ne fussent point retardées par son absence, il avait transmis au religieux dominicain tous ses droits de père.

La conversation fut d'abord assez contrainte ; les esprits, préoccupés du point important qui devait se traiter plus tard, se pliaient avec peine aux paroles vagues et insignifiantes des préludes.

La pâleur et la mélancolie habituellement empreinte sur la figure noble et touchante du jeune David de Marillac semblaient plus profondes ce jour-là ; soit que sa souffrance intérieure fût augmentée par une cause secrète, soit qu'on fût plus étonné d'en retrouver l'expression dans un moment consacré à d'heureux projets, et que le sourire qu'il s'efforçait d'amener sur ses traits en fît mieux ressortir la tristesse.

On annonça M. le baron d'Alvimar.

Le comte de Chavailles et sa fille se levèrent avec empressement pour le saluer ; mais Isaure demeura frappée d'une sorte d'immobilité à sa vue.

Le baron avait ce jour-là une mise éblouissante de dorures et de pierreries ; mais ces ornements étaient distribués avec un goût si parfait, et il y avait tant

d'harmonie entre cette parure princière et la beauté élevée de sa personne, que tout ce luxe paraissait devoir être son costume le plus naturel.

Les yeux d'Isaure en furent éblouis ; il lui sembla un instant que cette figure se détachait dans une cercle de lumière, et que tout le reste se voilait dans l'ombre. Elle trembla, se sentit faiblir, et eut peine à prononcer quelques paroles.

Elle ne concevait pas que ce noble seigneur, devant qui elle se sentait maintenant si tremblante, fût le voyageur au côté duquel elle avait cheminé toute une soirée et causé avec tant d'aisance.

Ce premier moment d'intimité et de confiance avait été comme un tapis de gazon déroulé devant la pauvre enfant, pour qu'elle arrivât d'elle-même à un bord dangereux.

Un instant après, une conversation sérieuse s'engagea entre M. de Chavailles et ses hôtes.

L'entretien roula naturellement sur les désastres récemment éprouvés par la ville de Saint-Romain, et les moyens à mettre en usage, pour la préserver de nouvelles attaques de la part des contrebandiers. Le baron d'Alvimar, quoique étranger à la ville, déploya à ce sujet une grande justesse d'aperçus, beaucoup de science administrative, et des idées pleines de sagesse.

Le jeune Marillac, dès la première vue, s'était senti un attrait instinctif pour le noble étranger, et s'était rapproché de lui. Isaure, par le même motif, peut-être, s'en était éloignée.

Pour cacher un trouble dont elle ne cherchait point à se rendre compte, elle s'était mise à son métier de tapisserie, placé dans une vaste embrasure de croisée, qui formait comme un retranchement à part au milieu du salon, et elle brodait en penchant la tête sur son ouvrage.

Madame Blondeau, assise à ses côtés, lui tenait compagnie.

Près d'une jeune fille privée de mère, la bonne gouvernante avait pris quelque chose de ce titre saint, et sa condition s'en était relevée. Elle avait passé du grade de nourrice à celui de gouvernante, puis à celui de dame de compagnie ; en récompense de son attache-

ment et de ses services, elle était maintenant à l'hôtel sur un pied d'égalité avec les maîtres; elle paraissait au salon et à table, même les jours de réception. Aussi pour reconnaître autant que possible cette bonté, elle mettait ces jours-là son immense coiffe de linon à rubans bouton d'or, sa robe de pékin mordorée, et son fichu clair empesé, sur lequel pointait sa croix de diamants.

Assise très-près de mademoiselle de Chavailles, elle lançait des regards en dessous au bel étranger, et les ramenait ensuite sur sa jeune maîtresse.

— Hein! mademoiselle, disait-elle tout bas, quel beau cavalier!

— Tais-toi donc, il pourrait t'entendre.

Il avait entendu, en effet; le baron d'Alvimar avait l'ouïe assez fine et l'esprit assez exercé, pour ne pas perdre un mot de ce qui se disait vers la fenêtre, tout en continuant son entretien de la manière la plus suivie.

— A quoi penses-tu donc, Blondeau? dit la jeune fille déjà fâchée que sa gouvernante lui eût obéi.

— Je pense, répondit celle-ci en ramenant toujours sur le baron d'Alvimar des yeux dont l'âge n'avait pas trop éteint la noire prunelle, je pense que cela ferait une jolie figure de mari à l'église Notre-Dame et au bal de noces.

— Chut! ne dis pas cela.

— Oui! et plus jolie que celle de M. David.

— Que peux-tu trouver de mal en ce jeune homme?

— Il ne rit jamais, il ne porte que des habits noirs, et quand il vous regarde avec son air mystique et contrit, on dirait qu'il lit les psaumes de la pénitence sur votre joli visage.

— Fi! Blondeau, toi qui es si pieuse et qui aimes tant à voir chez les autres des sentiments religieux!

— Il y a temps pour tout, et M. David ne trouve jamais celui de vous faire la cour... Je suis sûre que notre beau baron s'en tirerait bien mieux, il a des yeux! une bonne! un sourire! qui feraient l'amour tous seuls, sans qu'il le voulût lui-même.

— Tu trouves? dit Isaure en souriant.

— Et quelles belles manières! quelle grâce! quelle toilette!

— Tu en parles comme de mes oiseaux des Indes, tu ne vantes que son plumage.

— Ah ! pour ce qui est de son esprit vous pouvez en juger mieux que moi, vous avez causé toute une soirée avec lui... Bonté du ciel ! dire que vous avez rencontré ça sur des chemins perdus où on ne devait trouver que des loups et des voleurs !... Quelle grâce de Dieu !

— Oui, j'ai cru alors que Dieu l'avait envoyé à mon aide ; je lui ai parlé sans crainte, et il m'a semblé avoir autant d'esprit que de noblesse de sentiments.

— Et à présent ?

— A présent... Je tremble devant lui... Je ne sais ce que j'éprouve... mon cœur se serre.

— Il faut bien vous en garder, ces symptômes sont très-dangereux dans la jeunesse.

— Tu ne peux pas en juger ; tu ne te souviens plus de ce temps-là... c'est de la timidité, et voilà tout... Qu'on est malheureux d'être si timide ! ajouta-t-elle en mettant la main sur son cœur qui battait douloureusement.

En ce moment, ayant soulevé les yeux, elle rencontra un regard de d'Alvimar où semblait se peindre, avec l'extase la plus ardente, une tendre pitié. Elle tressaillit, pencha la tête sur son métier et travailla en silence.

— Mon Dieu ! que faites-vous donc, mademoiselle ? reprit au bout d'un instant la duègne, on dirait que vous brodez à points perdus : voilà votre bouquet de roses tout barbouillé de fils bleus !

Isaure n'eut pas l'embarras de répondre à cette observation, on vint annoncer que le dîner était servi.

La jeune fille qui, pour la première fois, avait une émotion à tenir secrète et voulait se tirer à son avantage des honneurs de la table qu'elle était chargée de faire, prit une assurance et une vivacité d'emprunt qui coloraient ses joues et animaient son regard, tandis que le trouble enfermé dans son âme, donnait à ses traits une expression qu'on ne leur avait jamais vue. Elle n'était habituellement que jolie, elle devint belle en ce moment.

Son père, à propos des fonctions de maîtresse de

maison qu'elle remplissait si bien, appelait souvent l'attention sur elle, ou l'attirait elle-même dans la conversation générale et sentait un doux orgueil monter à son front. David la contemplait avec un amour indicible et une tristesse croissante. Il y avait toujours eu dans le cœur de ce jeune homme une profonde humilité dans la comparaison qu'il établissait entre son mérite personnel et celui de la femme qui lui était destinée : il désespérait souvent de ce bien dont il ne se trouvait pas digne ; et dans ce moment, en voyant Isaure devenir ainsi belle et radieuse, il lui semblait qu'elle prenait des ailes pour s'éloigner de lui à jamais.

Pour le baron d'Alvimar, Isaure retrouvait sur ses traits cette variété d'expression qu'elle avait déjà remarquée dans le voyage aux lueurs douteuses de la chaudière. Il était placé en face d'elle ; elle osait le regarder rarement, et à chaque coup d'œil furtif, elle trouvait sa physionomie changée. Tantôt à ses sourcils serrés, à ce regard de flamme, à ces narines gonflées, à ce fluide ardent qu'exhalaient tous ses traits, on croyait voir l'homme qui lutterait avec Dieu même pour assouvir ses passions ; tantôt sous le charme de tendresse ineffable et pure qui l'enveloppait, on croyait trouver le jeune homme qui passerait sa vie aux genoux de la femme aimée, comme le novice au pied de la madone. La nuance de son teint, qui pâlisait ou se colorait tour à tour, ajoutait encore à cette diversité. Mais la jeune fille était sous la puissance de ces mirages différents ; elle en sentait l'effroi ou la douceur, sans les expliquer ni les juger dans sa pensée.

Malgré les diverses préoccupations qui absorbaient secrètement l'esprit des convives, l'arôme des vins délicats, des liqueurs choisies, ce léger enivrement, qui voltige dans le cerveau sans toucher à la raison, amena à la fin du repas un moment de gaieté et d'oubli, dont on sentit le besoin de jouir. On ne voulut pas encore s'occuper d'une affaire agréable, mais sérieuse, en ce qu'elle touchait à tout ce qu'il y a de plus imposant dans la vie.

M. de Chavailles fit apporter une table de piquet sous la tente garnie de lauriers-roses qui ombrageait l'entrée du salon, et après s'y être placé avec le père domini-

cain, engagea sa fille à profiter des derniers moments du jour pour montrer à M. d'Alvimar les plantes étrangères qu'elle avait réunies dans son jardin.

Isaure, accompagnée du baron et de son inséparable Blondeau, descendit les degrés de la terrasse.

David fit un mouvement pour les suivre, puis il s'arrêta subitement, s'assit au pied d'un arbuste qui le voilait à demi, et accompagna Isaure seulement du regard.

Il avait besoin d'un moment de solitude pour mûrir une résolution douloureuse qui flottait dans son esprit. Et, du reste, il ne souffrait pas de voir le baron d'Alvimar auprès de sa belle fiancée. Comme il arrive souvent, sa jalousie oubliait l'objet sur lequel elle aurait dû se porter.

D'ailleurs, un lien occulte, dont la Providence gardait le secret sous ses voiles impénétrables, l'unissait à cet homme qu'il rencontrait pour la première fois, et il en éprouvait l'attrait sans le comprendre ; il voyait avec calme l'éclat et la grandeur de ce brillant étranger près duquel il devait être tellement effacé, et ne sentait point l'effroi de cette rivalité dangereuse passer au milieu de ses espérances.

Isaure parcourait les allées embaumées du jardin, unissant ses pas à ceux du jeune seigneur.

Depuis qu'elle était seule avec lui, elle retrouvait quelque chose de cette aisance qui avait présidé à leur premier entretien, sans cesser d'être éblouie et fascinée par la puissance inconnue qu'il exerçait sur elle. Tout s'embellissait autour de lui ! Elle trouvait ses arbustes plus frais, ses fleurs plus éclatantes, parce qu'elle apportait au milieu d'eux une âme déjà plus développée à toutes les sensations, parce qu'elle les regardait avec des yeux voilés de trouble, qui leur donnaient ce prestige enchanté des objets qu'on voit en songe.

Le même charme agissait sans doute sur d'Alvimar, car en traversant ce labyrinthe de fleurs et de verdure, il semblait s'enivrer d'air et de bonheur.

La gouvernante d'Isaure l'avait accompagnée : mais à la première plate-bande de tulipes qui se trouva sur leur chemin, la vieille dame s'arrêta subitement ; elle venait de voir une de ces fleurs couchée morte sur la

terre, et avait deviné à son pied la présence d'un de ces gros vers à tête de hanneton qui coupent les tiges des plantes à la racine. Elle prit un petit instrument aratoire et se mit à fouiller le terrain. Mademoiselle de Chavailles la pria bien d'abandonner cette occupation, mais pour rien au monde la sage gouvernante d'Isaure et des fleurs n'eût quitté la place avant de s'être saisie du ver rongeur, et de l'avoir mis hors d'état de commettre de nouveaux meurtres.

La jeune fille s'enfonça donc lentement et seule avec M. d'Alvimar sous les ombrages du jardin.

Ils arrivèrent auprès du tapis de gazon et s'assirent sur le même banc où Isaure, quelques heures auparavant, était aux côtés de son père, si pure, simple et naïve enfant, et où maintenant elle tremblait et pâlissait sous les premiers frémissements d'une passion inconnue.

Et tout était d'un calme charmant autour d'eux : le soleil traversait obliquement les masses de verdure, tandis qu'un air léger faisait voltiger dans l'espace l'ombre des feuilles et les paillettes étincelantes des plus purs rayons ; on ne voyait autour de soi que des touffes verdoyantes où chatoyait le plumage mordoré des oiseaux ; les longues tiges effilées des églantiers, des chèvre-feuilles et des jasmins formaient des palissades qui voilaient l'horizon, et sous leurs arcades on n'entendait que le pas paisible du jardinier, arrosant à la tombée du jour les plantes fleuries dont le léger frémissement semblait le remercier.

— Vous avez fait un paradis terrestre de ce petit coin du monde, dit d'Alvimar. Maintenant que je le connais, je posséderais les demeures des princes que je n'en serais pas satisfait encore, car je n'y trouverais jamais le charme que vous avez su répandre ici.

— Mais avec votre fortune et le goût que vous montrez pour la nature cultivée vous devez avoir un jardin, un parc même vaste et splendide.

— Oui, bien vaste !... Plus vaste que l'œil ne peut embrasser, que les pas ne peuvent parcourir sans se lasser : mais cultivé par la main seule de l'ouragan qui le traverse sans cesse.

— Quoi ! pas un arbuste que vous ayez choisi et que vous aimiez ?

— Il y a un arbuste que j'ai planté et que j'aime : c'est l'olivier bien jeune encore dont j'ai pris la tige sur la route où je vous ai vue pour la première fois. Vous en souvenez-vous ?

— Oui : tous les détails de cette soirée ont toujours été présents à ma mémoire... et je sens que maintenant j'y penserai bien plus encore.

Isaure leva sur lui un long regard, puis sa tête se pencha, et elle garda longtemps le silence tandis que ses mains blanches et pures, que faisait mieux ressortir la soie bleue de sa robe, jouaient machinalement avec sa cordelière de perles. Elle songeait à d'Alvimar ; elle le voyait grand, noble, passionné, tel qu'il l'était en effet, elle rêvait à lui devant lui-même, et ne pouvait empêcher le sentiment puissant qui pénétrait en elle de paraître sur ses traits, car elle en ignorait le nom et l'étendue.

Le jeune homme immobile la regarda longtemps sans rien exprimer de ce qui se passait en lui. Puis soudain il se leva, et lui dit avec une certaine brusquerie :

— Venez, venez... éloignons-nous d'ici...

Isaure quitta le banc ombragé ; mais se trouvant bien dans cet endroit enchanté pour elle, dont elle goûtait le bonheur et ne connaissait pas le danger, elle se dirigea vers la corbeille de lauriers placée au milieu du gazon circulaire.

D'Alvimar l'y suivit, et ses yeux s'arrêtèrent sur une jeune rose mousseuse qui était seule sur un rosier d'une magnifique venue, car cette espèce était encore très-rare en ce temps et difficile à obtenir. Isaure, voyant l'attention qu'il donnait à cette fleur, la coupa et la lui tendit.

— Ah ! dit-il avec une sorte de douleur, pourquoi l'avez-vous coupée?... Je pouvais la voir sur sa tige et respirer son odeur.

— Ici, elle était à tout le monde, répondit la jeune fille, tandis que maintenant son éclat sera pour vous seul et son parfum vous suivra partout.

— Oui, mais elle va mourir.

— Eh bien !... mon Dieu !... mourir pour ce qu'on aime, n'est-ce pas le meilleur destin ?

— Et vous croyez que cette rose m'aime ?

— Oui, dit-elle, en mettant la main sur son cœur.

Elle semblait dire ainsi : Tout doit vous aimer, les êtres les plus simples doivent avoir une âme pour l'élever à vous.

D'Alvimar parut faiblir sous le poids d'une émotion violente ; il se retira de quelques pas et s'appuya contre un arbre en croisant les bras. De là il contempla Isaure avec une expression étrange ; toutes les nuances qui se succédaient ordinairement sur son visage s'y confondaient en ce moment : ses yeux humides de larmes lançaient les éclairs de la violence ; il y avait sur ses traits l'empreinte du pieux dévouement, de l'adoration suppliante, et en même temps ils se couvraient du nuage formé par de sombres pensées et par une résolution implacable et cruelle.

— Elle aussi... elle m'aime ! murmura-t-il d'une voix concentrée. Eh bien ! le sort en est jeté...

Isaure, ne comprenant rien à ces étranges paroles, demeurait interdite et muette, quand une voix se fit entendre dans le feuillage.

— Il faut rentrer, mon enfant, la rosée est très-mauvaise au coucher du soleil, dit en se montrant la bonne gouvernante, qui ne voyait en cet endroit d'autre danger pour sa fille chérie que la fraîcheur du soir.

Cette voix de la vieillesse, tombant dans cette solitude émue et brûlante, était plus froide que toutes les ondées du ciel... D'Alvimar et la jeune fille demeurèrent quelque temps en silence, puis ils reprirent avec madame Blondeau l'allée qui conduisait à la maison.

Au fond du salon, M. de Chavailles et le religieux dominicain qui représentait le père de David, étaient assis devant une table éclairée de deux bougies, et sur laquelle étaient posés les parchemins des deux familles.

Ils s'occupaient des affaires d'intérêt relatives au mariage qui allait se conclure ; affaires du reste très-faciles à régler, puisque les deux jeunes gens étaient également seuls héritiers du nom et de la fortune de leurs parents.

David, toujours absorbé et rêveur, se promenait à pas lents devant la porte vitrée par laquelle il venait d'entrer au salon.

Le baron d'Alvimar allait se retirer, quand M. de Chavailles lui dit d'un ton affectueux :

— Donnez-nous encore un instant, monsieur le baron. Un mariage a besoin de témoins, et l'accord que nous allons prendre en ce moment en étant la partie la plus importante, ce sera un bonheur pour nous de vous y voir assister, vous qui avez paru ici comme le courtois chevalier et le libérateur de notre jeune fiancée.

D'Alvimar répondit à cette gracieuse demande en s'inclinant et en demeurant à sa place.

Isaure, que ce moment jetait dans un timide embarras, demeurait debout et paraissait s'occuper à ranger les cartes et les jetons de la table de piquet, restée à l'entrée du salon.

D'un côté d'elle, était d'Alvimar, assis dans un fauteuil, et séparé seulement de la jeune fille par un piédestal surmonté d'une urne antique : de l'autre, David appuyé contre la glace de la porte et la tête baissée.

Le jour tombant à peine, on n'avait pas encore éclairé le salon ; les deux bougies placées sur le bureau n'étendaient leurs rayons que dans un cercle étroit, et laissaient presque entièrement dans l'ombre la partie de la pièce où se trouvaient Isaure, le jeune Marillac et le baron d'Alvimar : on ne pouvait donc voir les impressions diverses qui passaient sur leurs visages ; d'ailleurs M. de Chavailles et le père Dominique ne les observaient pas, occupés qu'ils étaient à parcourir encore du regard les papiers posés devant eux.

— Il ne reste plus, dit le comte de Chavailles, qu'à fixer le jour de la cérémonie conjugale.

— Monsieur de Marillac espère, ajouta le père Dominique, qu'elle pourra avoir lieu dans la quinzaine.

— C'est à ma chère Isaure à décider de cela, reprit le comte ; ses moindres désirs ont toujours eu droit de maîtrise dans la maison de son père, et celui-ci plus que tout autre doit être respecté. Fais-nous donc connaître ta volonté, mon enfant.

La vive émotion que la jeune fille venait d'éprouver un moment auparavant avait passé dans son âme comme un rayon lumineux et brûlant ; mais elle ne s'imaginait pas que cette sensation nouvelle dût rien changer au cours positif de sa vie. Elle était prête à con-

descendre au vœu que M. de Marillac avait exprimé par son interprète, et à engager sa parole pour l'époque indiquée, quand d'Alvimar se pencha près d'elle; et, derrière le grand vase antique qui cachait ce mouvement aux regards, il lui dit à voix basse :

— Au nom du ciel, différez ce mariage !

Isaure tressaillit : l'espèce de domination que cet homme, si étranger jusque-là, semblait vouloir s'arroger lui révéla une partie du danger qui l'enveloppait et blessa instinctivement sa fierté. Elle allait pour toute réponse se hâter de fixer le jour de son union avec le jeune de Marillac... mais dans son léger mouvement de surprise, elle avait laissé tomber son mouchoir : David se baissa pour le ramasser, et en le lui rendant il resta une minute à demi prosterné devant elle : dans cette position, il lui dit précipitamment :

— Isaure, vous savez si je vous aime!.. Dieu le sait encore mieux que vous ! et cependant... il le faut!.. je vous demande comme une grâce de retarder mon bonheur, de différer ce mariage.

La jeune fille mit la main sur son front : elle croyait rêver. Il lui sembla en ce moment que d'Alvimar avait la puissance de soumettre son rival lui-même à sa volonté ; il en acquit à ses yeux un prestige surnaturel, et la surprise la tint un instant immobile et palpitante.

— Eh bien ! mon enfant, tu ne réponds rien ? dit M. de Chavailles.

Après quelques minutes d'hésitation, elle répondit d'une voix altérée :

— J'aurais désiré avant un moment aussi solennel passer quelques jours de retraite dans le couvent des Ursulines, où j'ai été élevée.

Il n'était pas dans le caractère de son père de s'opposer à ce désir ; d'ailleurs, il eût craint de blesser la délicatesse de cette jeune âme en insistant sur un pareil sujet.

Il fut donc décidé que la cérémonie nuptiale n'aurait lieu que dans un mois, afin de laisser à Isaure le temps de remplir ses pieux devoirs. Et on se sépara.

V

LE CAMP DE MANDRIN.

La côte de Saint-André, au centre des monts les plus inaccessibles du Dauphiné, était encore entièrement inconnue à l'époque où nous nous trouvons, et nul pas humain n'avait jamais pénétré dans ces vastes solitudes.

D'un côté étaient d'immenses forêts de chênes et de sapins, pavoisées de lianes qui enlaçaient les troncs d'arbres et déroulaient leur épais tissu dans des profondeurs remplies d'éternelles ténèbres; de l'autre s'étendait le chaos formé par des montagnes écroulées dans un éboulement volcanique où se trouvaient mêlés, dans un hardi et magnifique désordre, des roches élancées, des pics incommensurables, de larges glaciers, des gouffres sans fond; au-dessus régnait un formidable dôme de neige, dont l'éternelle blancheur était coupée de cercles noirs par les ailes de l'aigle tournoyant.

Les ours, les loups, les sangliers avaient leurs antres dans ces profonds déserts; l'ouragan y promenait un long tonnerre, les avalanches bondissantes mêlaient leur bruit au fracas de l'orage; et cette tempête continue imprimait partout son sceau fantastique et terrible.

C'était là que Mandrin avait établi son camp.

La partie qu'il occupait dans cette immense chaîne se nommait le *mont Désert*.

Au centre était la grotte qui servait de demeure au capitaine; près de là étaient les souterrains où se fabriquait la fausse monnaie; tout autour, les divers emplacements dans lesquels les soldats de la troupe se livraient à leurs occupations journalières.

Dans une large clairière, pratiquée par la hache dans un bois de chênes, étaient rangés de nombreux tas de feuilles sèches qui servaient de lits; les bandits les remuaient avec des fourches, et rangeaient dans des coffres leurs habits bigarrés de formes et de couleurs différentes, selon les pays où ils avaient été volés.

Non loin de ce dortoir, sur un plateau semé de

pierres calcaires dont les creux servaient de fourneaux, des hommes, à qui ce soin était confié, pétrissaient le pain, tiraient le vin des amphores, et sur des pierres plates, percées pour laisser couler le sang, égorgeaient et dépouillaient des ours, des daims, des aigles, des chamois ; comme autrefois dans des solitudes pareilles, et sur des tables de pierre semblables, les Druides immolaient les victimes humaines.

Puis, d'un autre côté, auprès d'une cascade tombant de cent pieds de hauteur, étaient des forges, des enclumes, des masses de fer brut ; là, d'habiles ouvriers fabriquaient des armes, les coulaient, les ciselaient, en aiguisaient sur la roche blanche et polie les lames étincelantes, en chantant en chœur leur chanson de guerre, accompagnés par le fracas des blocs de neige qui se détachaient des sommets nus, bondissaient dans l'espace pour ravager les terrains plus fertiles sur leur passage.

Sur des poteaux, aux quatre coins du camp, était affiché le règlement de cette société sauvage. Chaque numéro indiquait un des titres exigés pour en faire partie. Le premier, et le plus indispensable, était d'avoir été au moins une fois condamné à être pendu ou fusillé, afin que le camp n'abritât dans son sein que de vrais et fidèles ennemis du genre humain. L'esprit de justice, le sentiment de fraternité se montraient dans ce code d'une manière un peu brutale : tout homme de la troupe blessé au visage, et par là exposé à être reconnu et arrêté, devait être tué. Si l'un des voleurs était sous la main de la justice, tous devaient se réunir pour l'en tirer au péril de leur vie ; mais, revenu au camp, on examinait sa conduite, et s'il avait montré quelque faiblesse, sa tête tombait aussi promptement que s'il fût resté entre les mains du bourreau.

Le drapeau de l'armée, la nappe rouge cantonnée d'azur, flottait à l'entrée du camp. Le signe symbolique par lequel les soldats de Mandrin prétendaient exprimer la pensée de leur association était un gibet supportant le corps du dernier brigadier tué de leurs mains, et placé entre l'étendard du camp et un trophée d'armes. Le squelette se balançait au vent âpre de la montagne, entouré d'un nuage de corbeaux qui, en s'éloignant, en emportaient les derniers débris.

Dans cette enceinte les hardis compagnons pouvaient se livrer sans réserve à leurs bruyants travaux, à leurs jeux bizarres, à leur ivresse désordonnée. Le monde était loin d'eux, les fracas des avalanches brisées à tous les angles de rochers, les roulements sourds et perpétuels du vent dans les glaciers, les rafales plus éclatantes qui complétaient cette harmonie sauvage, couvraient tous les bruits du camp. Les environs en étaient inaccessibles : on n'y voyait que des bois massifs, des ravins, des fondrières, des marécages, un immense déle-mêle de gigantesques créations. Pour le franchir, il n'existait que d'étroits sentiers cachés sous des troncs d'arbres, percés dans des rochers, jetés sur des précipices, et praticables seulement pour les bêtes fauves et pour les hommes à qui la nature avait donné leurs pieds agiles, leurs forces nerveuses, leur instinct indépendant et féroce.

Depuis les premiers jours du monde ces monts renouvelaient leurs neiges, ces forêts vierges leur feuillage; sans qu'un regard les eût aperçus, sans qu'un pied les eût foulés, sans qu'une pensée eût songé à les défricher. Les brigands avaient trouvé ce désert, ils s'y étaient établis; et le vent de la liberté sauvage, en allant d'un sommet inaccessible à un abîme sans fond, traversait leur âme.

Le capitaine Mandrin était assis sur un bloc de granit, à l'entrée de sa grotte et dans une attitude pensive.

Outre les principaux chefs qui, réunis sous un arbre, réglaient leurs plans de campagne, quelques personnes seulement restaient isolées des groupes des travailleurs et livrées à elles-mêmes.

Le premier de ces personnages était un homme d'une stature colossale qui, en aucun lieu, en aucun temps, ne s'éloignait de son capitaine. Serviteur fanatique de Mandrin, dévoué à lui corps et âme, il couchait la nuit à la porte de sa caverne, marchait à ses côtés dans toutes les excursions, toujours prêt à lui faire un rempart de son corps; il semblait n'être venu au monde que pour suivre son capitaine, le défendre et mourir pour lui.

Ce qu'il aimait le plus au monde après son chef, c'était un petit enfant de dix-huit mois, que lui avait laissé en

mourant une jeune femme de la race des bandits comme lui. Il venait de le coucher dans les lianes entrelacées qui lui servaient de berceau sous un dôme fleuri de marronniers, et balançait doucement la mobile nacelle, en chantant à voix basse les sons doux et languissants qui amènent le sommeil.

C'était un contraste étrange de voir ce rude et formidable brigand, à la figure basanée, cicatrisée, balafrée, à l'énorme crinière, aux moustaches et à la barbe faites de poils de sanglier, s'adoucir, se plier aux soins d'une mère qui veille sur un nouveau-né, de voir ce regard d'amour tombant de ces yeux fauves hérissés de noirs sourcils, ces rayons de joie pure errant sur cette sombre face, d'entendre cette voix rude balbutier une mélodie délicate et tendre.

Il est de ces cœurs vivaces qui font toujours sentir leurs battements dans quelque étouffante atmosphère qu'ils soient placés; celui de Bruneau, surnommé Grand' Moustaches, était de ce nombre, et il éprouvait un bonheur indicible à bercer et endormir son petit brigand de dix-huit mois.

La seconde personne demeurée non loin de Mandrin, était une jeune fille d'une beauté vierge, d'une fraîcheur d'enfant. Elle portait le costume des montagnardes du Dauphiné, une robe de laine bleue, bien collante, comme celles qu'on voit aux saintes dans les anciennes peintures de chapelles, une cornette attachée sous le menton, et un grand chapeau rond par-dessus.

Assise dans le creux d'un rocher pour s'abriter du vent, elle tenait sur ses genoux le sabre du capitaine, dont elle venait de nettoyer et de lustrer les fines ciselures, et semblait se mirer dans sa large lame pure comme l'onde.

Deux hommes de la troupe passaient près d'elle.

— Tu peux te regarder, va, Lolotte, dit l'un d'eux, tu es toujours aussi vermeille et aussi gentille.

Elle leva sur lui le plus limpide regard, et répondit :

— Capitaine Mandrin... capitaine...

— Elle ne te comprend pas, dit le second bandit.

— C'est vrai, la pauvre idiote!... Et voilà pourquoi ces gens-là sont toujours si frais et si bien portants; point de pensées, point de soucis, point de mauvais sang! chaque jour leur fait de la santé.

Elle leva encore une fois la tête, et répéta avec un beau sourire d'enfant :

— Louis Mandrin... capitaine...

— Voilà pourtant deux ans qu'elle nous chante la même chanson! ... Nous le savons bien qu'il est capitaine, Est-ce que c'est toi par hasard qui l'as fait capitaine, pour vouloir nous l'apprendre?

— C'est si bête, les idiots!

— Et dire que Dieu aime ça, et les protège, et punirait ceux qui leur feraient du mal; il a un drôle de goût, le bon Dieu, tout de même!

— Pas si drôle... il y a dans ces êtres-là quelque chose d'extraordinaire, vois-tu. Où en serions-nous maintenant, si l'année passée nous n'avions eu cette fillette avec nous?

— C'est pourtant vrai... cette petite tête, qui n'a pas plus de cervelle qu'une linotte, a sauvé tout un camp de braves soldats.

— Tiens, c'était précisément dans ce mois-ci, au cœur d'une nuit d'orage, et nous dormions profondément, quand nous avons entendu ce coup de feu partir dans la forêt...

— Et en courant au bruit, nous avons trouvé un de nos camarades étendu raide mort dans le bois... et rien de plus... personne autour de lui qui pût avoir fait le coup... Et puis un peu plus loin nous avons découvert Lolotte fourrée dans les broussailles, qui tenait encore la carabine avec laquelle elle avait tiré, et qui disait de sa voix si gentille :

Le loup... le loup... tué le loup.

— Nous voulions la battre, la pauvre petite, mais le capitaine l'a défendue; et en dépouillant notre camarade pour l'enterrer, nous avons trouvé sur lui cette fameuse lettre...

— Qui prouvait que le gueux, le traître, avait fait un marché avec les gens de justice et allait nous vendre, moyennant qu'il aurait la vie sauve et une bonne récompense.

— Tu vois bien que ces idiots, qui ne disent pas un mot de raison, ont parfois le don de seconde vue, et qu'il faut les respecter.

Charlotte était en effet une pauvre fille privée de raison, qui s'était attachée aux pas de Mandrin lorsque celui-ci, sur les limites de la Franche-Comté, avait quitté les contrebandiers dont il faisait partie pour se former une bande à lui, et l'avait suivi dans toutes ses excursions avec la fidélité intelligente et tendre d'un chien.

Au milieu de son idiotisme complet, les seules lueurs d'esprit qu'elle laissât voir s'appliquaient au service du capitaine. Elle avait soin de ses armes, de ses vêtements; elle donnait plus de recherche aux mets substantiels, mais grossiers, qu'on préparait pour sa table; grâce à elle, la caverne dans laquelle se retirait Mandrin, tandis que ses soldats couchaient à la belle étoile, avait l'apparence d'une tente royale.

Charlotte étendait ses soins plus loin encore : un admirable instinct lui faisait deviner la situation d'âme du capitaine; s'il était triste et soucieux, elle chantait doucement près de lui une des longues et poétiques ballades de son pays, et la voix de la jeune fille était si pure, si mélodieuse, qu'il était rare que le nuage amassé sur le front du chef de brigands ne s'évanouît pas à cette naïve et suave musique.

Mais le peu d'intelligence de Lolotte, qui n'était qu'un caprice de la nature dans ce cerveau malade, se bornait uniquement au service de Mandrin. Les principaux chefs de la bande avaient essayé plusieurs fois de lui apporter leurs cravates de mousseline à blanchir et leurs épées à nettoyer : elle avait déchiré les dentelles en jouant comme un jeune chat aurait pu le faire, et frappant le roc de la pointe des épées, elle les avait brisées et jetées là, en répétant le mot qui était son seul langage :

— Capitaine Mandrin... capitaine !

Parmi les personnes qui se détachaient de la masse des soldats, nous ne parlerons guère du pauvre Durosier, si dépareillé dans cette enceinte guerrière.

Ce brave jeune homme jouissait à Clermont d'une grande réputation dans l'état de coiffeur, et Mandrin l'avait fait enlever et transporter dans son camp, afin d'avoir toujours sous sa main un perruquier habile qui pût le coiffer à la mode du temps.

Durosier, qui avait si chèrement payé sa gloire, jouissait cependant d'une existence assez douce parmi les brigands.

On lui laissait volontiers une liberté dont il lui était impossible de profiter pour s'évader. D'abord il croyait que les bandits alliés du démon le retenaient au milieu d'eux par une puissance surnaturelle; ensuite n'étant jamais sorti de l'enceinte de Clermont, il y avait pour lui dans les aspérités de cet âpre désert des barrières infranchissables, il n'aurait jamais osé poser le pied sur un glacier, et serait tombé en franchissant le moindre fossé.

Aussi s'était-il fait dans le repaire des voleurs une vie toute bourgeoise. Les parties fertiles de la montagne, par opposition aux sites affreux qui les environnaient, offraient tous les charmes d'un jardin : c'était là que Durosier, aussitôt la toilette de son maître terminée, allait se promener les mains derrière le dos. Dans les jours froids il allumait un bon feu, devant lequel il se chauffait, les pantoufles aux pieds et les mains dans les poches, se contentant de faire un signe de croix à chaque brigand qu'il voyait passer près de lui.

Dans la partie de la montagne occupée par les contrebandiers se trouvait la source qu'on a nommée depuis *Fontaine-Ardente* (*). C'était près de là qu'on voyait sans cesse, isolé et soucieux, le nommé Fauster, grand, maigre, plutôt rouge que blond, et n'ayant d'autre couleur sur sa mine blafarde que les taches rousses abondamment jetées par le soleil. Personne ne l'aimait dans le camp.

Ses habitudes de sauvagerie et de sobriété faisaient injure aux camarades et puis, quoique entré jeune homme chez les contrebandiers, il était fils d'un brigadier de maréchaussée, la race la plus antipathique aux voleurs.

Mais de certaines qualités le rendaient très-utile à la troupe; nul ne possédait aussi bien que lui la topogra-

* Cette source sort d'une excavation peu profonde; l'eau qui en découle bouillonne constamment lorsqu'on remue la vase; il s'en élève des colonnes de flammes; après les nuits d'été, la source produit même spontanément des flammes qui ont jusqu'à trois pieds de hauteur.

phie des sentiers détournés, des gués de rivières, des défilés inconnus; nul ne savait aussi bien passer les marchandises, faire faire de fausses courses aux employés, éviter les brigades, quand on n'était pas assez fort pour les attaquer en face : et quoiqu'il y employât plus de ruse que de bravoure, il menait toujours à bien ses entreprises. Le capitaine, qui appréciait ses services, lui avait donné plusieurs grades dans sa troupe, et les soldats étaient forcés de reconnaître qu'il les méritait par ses talents.

Cependant, quand ils le voyaient ainsi pensif, fumer sa pipe pendant de longues heures sous des noirs sapins, au bord de cette fontaine sur laquelle voltigeaient des flammes, ils disaient que Fauster entrerait bien vite en enfer par cette porte, s'il suffisait de leurs vœux pour l'y pousser.

Maintenant venons au prince de ce sauvage royaume.

Ce terrible chef de brigands, que dans toute la contrée on croyait un monstre effroyable de vices et de laideur, était un beau jeune homme de vingt-six ans, d'une taille élevée et élégante, d'une figure parfaitement régulière; il avait de longs cheveux noirs ondoiants sur un front d'une éclatante blancheur, d'admirables yeux bleus voilés de cils noirs, des formes souples et gracieuses, une main d'une distinction parfaite (*).

Le courage militaire qu'il avait déployé pendant les premières années de sa jeunesse, dans l'armée d'Italie, donnait à sa physionomie une audace franche et noble qui appartenait mieux à un loyal chevalier qu'à un voleur de grands chemins; un esprit naturel animait en même temps ses traits et achevait de leur donner l'expression la plus séduisante.

Assis, comme nous l'avons dit, sur un banc de granit à l'entrée de sa caverne, il portait un habit bleu à la française, simplement galonné d'argent, et un beau manteau noir garni de fourrures.

La pose penchée de sa tête, le gonflement des veines

* Tous les documents qu'on possède sur Mandrin attestent les avantages physiques dont il était doué. Voir son signalement aux pièces du procès.

de son front, la légère teinte de pâleur répandue sur ses traits, l'immobilité de son attitude, tout annonçait qu'il était livré depuis quelques instants à cette méditation profonde dans laquelle on le voyait avec étonnement plongé depuis plusieurs jours. Une de ses mains servait de point d'appui à son front; l'autre soutenait encore contre son genou la tige d'une magnifique pipe d'ambre dont le foyer éteint laissait évanouir dans l'air son dernier flot de vapeur; sans cet accessoire, qui était pour ainsi dire l'attribut du contrebandier, Mandrin eût plutôt ressemblé à un souverain dans sa cour qu'à un chef de bandits au milieu de son camp.

Derrière lui, la portière soulevée laissait voir l'intérieur de sa grotte.

C'était un souterrain creusé irrégulièrement dans la montagne, arrondi dans le haut, et prenant jour par une ouverture naturelle creusée dans le roc.

La muraille était tendue de damas et ornée avec goût de ce que les bandits avaient enlevé de plus précieux dans leur butin. Deux lances du plus beau travail, croisées à la pointe, soutenaient des rideaux brodés de fleurs d'or sur un lit de même étoffe; près de là, était une riche toilette, couverte de linge d'une finesse extrême et de précieuses essences: aux parois se voyaient suspendues des glaces de Venise, des armes magnifiques, des pipes orientales; de toutes parts se montraient des vases du Japon, des urnes garnies de fleurs, des cassolettes de parfums; de la voûte descendait une lampe de vermeil, chef-d'œuvre enlevé à quelque saint temple, qui éclairait maintenant une caverne de brigand.

Mandrin se leva et approcha de ses lèvres ce petit sifflet d'argent qui appartenait autrefois à la noblesse, et qui fut depuis entièrement affecté aux voleurs.

A la même minute, toute sa troupe se trouva rangée autour de lui.

— Voici l'ordre du jour, camarades, dit-il, il s'agit de l'exécuter à l'instant même. Nous avons dans les souterrains à peu près pour 200,000 livres de fausse monnaie; nous avons pendant quatre années travaillé à établir des forges, des creusets, des balanciers pour renouveler et perpétuer ces richesses. Vous allez pren-

dre ces 200,000 livres et les jeter dans le gouffre qui est à l'entrée des cavernes ; vous allez prendre des marteaux, briser en mille éclats les instruments qui nous servaient à la fabrication de ces espèces, et en précipiter les fragments dans l'abîme, afin que jamais une nouvelle pièce de fausse monnaie ne soit battue par nos mains.

A ces mots, l'étonnement changea tous les soldats en statues, sur les visages desquelles la stupeur était peinte ; mais pas un murmure ne sortit de leur bouche, pas un signe de mécontentement n'osa se montrer sur leurs traits.

Le capitaine, satisfait de cette soumission, ajouta :

— Écoutez, mes amis, ce qui m'a été suggéré par de longues réflexions. Nous avons pris ces armes, nous sommes venus sous ce drapeau parce qu'il n'y avait pas d'autre place pour nous sous le soleil. Nous n'étions pas au nombre de ceux qui possèdent, et nous ne voulions pas être possédés ; il nous convenait mieux d'acheter le pain de chaque jour par quelques gouttes de notre sang que par le travail de l'esclave envers le maître. Mais ceux qui n'ont pas eu la force de s'arracher à cette chaîne, les pauvres, les malheureux sont toujours nos frères.

— Oui ! oui !

— Eh bien, compagnons, avec la fausse monnaie que nous répandons dans les villes et les campagnes, nous volons au hasard ; nous jetons ces pièces brillantes et menteuses dans la foule, et le malheur les distribue à son gré au riche et au misérable.

Souvent, grâce à ces espèces sans valeur, un pauvre cultivateur, une pauvre fileuse de laine, ont vu le prix de leur journée s'évanouir comme une bulle de savon, et sont allés se coucher avec la faim. C'est comme si nous allions au combat les yeux bandés et frappions au hasard ce qui est devant nous.

— C'est vrai, ça !

— Sommes-nous donc comme la peste, la famine, l'inondation, un fléau stupide et machinal, qui détruit dans le seul but de détruire et dévore le juste en même temps que le coupable ?

Le lieutenant prit la parole pour la troupe :

— Non, capitaine, nous voulons seulement prendre à ceux qui ont trop, et punir l'insolence des riches par quelque petite malice, telle que d'allumer leur maison un peu plus qu'il ne faut pour y voir clair, ou d'envoyer ceux qui aiment la bonne chère souper avec Satan.

— Alors, mes enfants, il faut nous en tenir au vol de grand chemin et à la contrebande. Là, vive Dieu ! nous combattons à armes égales ! le fort contre le riche, le brave contre le puissant.

Notre ennemi, c'est l'ennemi du peuple ; point de quartier ! Nous reprenons au financier les richesses qu'il vient de voler à l'État, les derniers qu'il vient de voler au pauvre ouvrier, si bien que la pièce d'or, enlevée aussitôt que reçue, semble une flamme d'enfer, qui n'a fait que passer dans sa poche pour le brûler en chemin.

— Oui ! oui ! guerre aux traitants, aux fermiers-généraux ! sac et flamme aux maisons des grands !

— Et paix à la chaumière ! Adieu à la fausse monnaie qui la ruine !

— C'est cela ! et vive le capitaine !

— Allons, enfants, à l'ouvrage ! le souterrain est plein d'écus et de ducats, que dans un quart d'heure il n'en reste pas vestige !

Un rugissement à faire trembler la montagne se fait entendre en guise d'approbation, et les bandits se précipitent vers la caverne.

Ils se rangent en chaîne, du fond des sombres cavités au bord du précipice ; les sacs d'argent passent de main en main ; les pièces fraîchement monnayées et toutes brillantes au soleil jaillissent, tournoient comme une cascade étincelante et vont disparaître dans le gouffre. Les mille instruments de fer, de cuivre, d'airain, qui les fabriquaient, sont mis en pièces ; leurs lambeaux roulent avec fracas de rochers en rochers et grondent encore dans l'abîme.

Les travailleurs détruisent, en riant et en chantant, ce qui leur a coûté tant de nuits et tant de fatigues à édifier. Et la bruyante cérémonie est terminée à la minute précise que le capitaine avait indiquée.

Après cela, les compagnons s'en vont tranquillement,

et en s'essuyant le front, boire un tonneau ou deux pour se rafraîchir.

Comme ils défilaient sur le plateau, en regardant d'un côté où un rempart naturel de rochers bordait la pente ardue de la montagne, on vit poindre à l'horizon un capuchon de laine brune, puis un visage gras et frais, puis une figure de moine tout entière, portant la besace à l'épaule, la gourde à la ceinture, le bâton blanc à la main et les sandales aux pieds.

— Ah ! voilà le père Gaspard, dirent en chœur tous les brigands ; nous allons rire ! nous allons rire !

En effet, le père capucin montrait déjà sa bonne figure réjouie au milieu des bandits.

VI

LE CAMP DE MANDRIN (SUITE).

Avant d'assister à la visite faite par le franciscain aux habitants de la côte Saint-André, nous allons expliquer comment le bon moine venait de si loin pour se mêler à cette étrange compagnie, et, pour cela, rendre compte des réflexions qu'il formulait dans son esprit en arrivant en cet endroit.

Comme il l'avait dit lui-même au vétérân, son vieil ami, le moine franciscain avait eu la vie sauvée par le capitaine Mandrin ; ensuite il l'avait rencontré quelquefois dans les longues courses qu'il faisait pour ses quêtes, et, familiarisé avec les brigands, il s'était arrêté parfois au milieu de la bande.

Or, depuis ces événements, le moine consciencieux trouvait un grand changement dans son for intérieur ; il ne se reconnaissait plus, et voici le colloque qu'il avait souvent avec lui-même, et particulièrement tout à l'heure en gravissant, à l'aide de son bâton, les sentiers escarpés du mont Désert où la solitude le laissait tout entier à ses pensées :

— Tu ne peux pas te le dissimuler, père Gaspard, toute ta bonne nature s'en est allée pour faire place aux tentations continuelles du mauvais esprit. Autrefois tu buvais honnêtement ce qu'il faut pour soutenir les for-

ces de la pauvre nature humaine ; à présent, tu n'es pas content que cette diable d'ivresse ne te frétille dans le cerveau.... Tu jures à tous propos... Quand tu parles à tes chers frères de la communauté, ne t'est-il pas arrivé de les appeler *camarades* !... Tu fumes en cachette des pipes à faire trembler... Et ce n'est pas tout encore ! Autrefois, quand tu passais près d'une femme, tu baisais les yeux du plus loin que tu la voyais, comme tout bon religieux doit le faire ; maintenant, quand tu aperçois une jolie fillette, une appétissante petite femme... tu ne peux pas te le dissimuler !... père Gaspard, tu ne peux pas te le dissimuler.

Or, si cela durait, tu serais damné comme le dernier des païens.... Heureusement, il y a du remède. Il y a du remède, puisqu'on connaît la cause du mal, et la voici :

Ce diable de Mandrin t'a sauvé la vie : sans lui tu serais mort, c'est certain ; tu n'as donc maintenant que la vie qu'il t'a donnée ; or, comme chacun ne peut donner que ce qu'il a, cette vie, cette âme que tu tiens de lui est infernale et possédée de tous les diables. Il faut donc qu'il soit converti, qu'il revienne à Dieu, et que, par une conséquence naturelle, l'âme qui habite en toi, et est une partie de la sienne, venant alors d'une source plus pure, soit débarrassée de tout son limon.

Et c'était d'après ce raisonnement judicieux que le père Gaspard courait partout après Mandrin pour le convertir.

Sa présence amusait beaucoup les contrebandiers, et nous venons de voir qu'ils l'accueillaient en battant des mains et en se réjouissant de la bonne soirée qu'ils allaient passer avec lui.

— Bonjour, capitaine, dit le moine à Mandrin ; je viens vous voir.

— Tu viens me prêcher.

— Je veux vous convertir.

— Tu arrives à point ; je viens de faire détruire les ateliers de fausse monnaie, et je renonce à cette coupable industrie.

— Ah ! enfin !... est-il bien vrai ?...

— Rien n'est plus vrai. Je ne veux plus que dévaliser les provinces, brûler et piller les villes qui se trouveront sur mon passage.

— Cré coquin, la jolie conversion ! C'est égal, je ne perds pas espoir de vous ramener à Dieu.

— Nous aurions plus tôt fait d'emmener au diable tous les moineillons de la communauté.

— Ah ! ah ! vous l'entendez, père Gaspard, dirent en riant les bandits.

Le moine tourna vers eux sa mine joviale :

— Vous, les amis, dit-il, vous pouvez aller vous faire pendre, je vous l'ai dit, ça m'est égal. Vous êtes une nichée de vipères, une famille de loups-garous, un assemblage de tous les plus mauvais drôles qui aient jamais vécu sous la calotte du ciel. Vous êtes une franche canaille qui ne rêvez que bataille et ripaille, de vrais païens qui vivez en vauriens et mourrez en chiens ; j'en suis bien aise. Vous ne pensez qu'à tuer, voler, piller les jours d'œuvre comme les dimanches ; ça vous convient, à la bonne heure. Vous allez bien dans les églises, c'est vrai ; mais est-ce pour prier, vous confesser, vous marier ? le plus souvent, c'est pour rire, jurer, prendre ce qui vous convient ; c'est pour voler Dieu, couper la bourse de la sainte Vierge, mettre les vases, les flambeaux, les saints-ciboires, les tabernacles, l'église tout entière dans vos poches.... C'est bon : quand vous serez morts, on vous l'ouvrira l'église ; comptez là-dessus !

— Va ! va ! dis toujours, père Gaspard.

— Je sais bien que vous ne vous en souciez guère, fiers-à-bras, brise-fers, Philistins. Vous ne pensez qu'à mener joyeusement la vie ; mais attendez un peu. Croyez-vous que le bon Dieu se cache dans un trou comme un hibou, qu'il ait perdu ses comètes ou cassé son tonnerre ? c'est qu'il ne veut pas s'en servir avec vous, vermisseaux que vous êtes ; mais un de ces jours, il vous enverra ses anges exterminateurs sous l'habit de cavaliers de maréchaussée, et ils vous emmèneront devant les juges de la terre. Alors, vous mourrez trois fois : savoir au poteau, puis sur la roue, puis au gibet. Le hibou fera votre oraison funèbre, les corbeaux vos funérailles, et l'enfer votre éternité. Bien du plaisir, et bon voyage !

Puis le bon père ayant dit leur fait aux brigands, pour l'acquit de sa conscience, s'arrêta et reprit bruyamment haleine.

— Père Gaspard ! père Gaspard ! criaient à l'envi les compagnons, venez donc vider une cruche avec nous ; vous nous conterez en fumant une de ces histoires de vierges et de martyrs qui sont si drôles.

— Paix ! paix ! ne me tentez pas, pharisiens.

— Bah ! une fois de plus ne compte pas.

— Eh bien !... en partant... nous verrons. Il faut d'abord que je parle au capitaine.

En disant cela, il se dirigea vers l'endroit où il pensait trouver Mandrin, qui s'était éloigné pendant son sermon.

C'était sous un petit dôme de rocaïlle, attenant au rocher, et d'où pendaient jusqu'à terre les tiges échevelées du lierre et de la clématite fleurie. Sous ces réseaux verdoyants et parfumés de la senteur du feuillage, Mandrin, abrité du soleil et du bruit, avait repris sa rêverie et laissait errer dans l'espace son regard perdu et voilé. Il n'avait entendu aucun mouvement venir à lui, quand il fut soudain éveillé par ces mots :

— Mon cher frère, il faut enfin penser à faire une fin et entrer en religion.

— Eh ! va-t'en à tous les diables ! dit-il au père capucin.

Puis il lui tourna le dos, et reprit sa pose inclinée et ses pensées solitaires.

Le moine, sans s'étonner, s'assit tranquillement à côté de lui, sur le banc de gazon, toussa et reprit son prône.

— Voyez-vous, capitaine, dit-il, on a plusieurs vies dans une seule ; la Providence l'a arrangé ainsi pour qu'on goûtât à tous les fruits de l'arbre de science. Dans le premier âge, on vit ordinairement pour le plaisir et pour la guerre : c'est juste, il faut que la jeunesse jette feu et flamme, et je ne vous blâme pas d'avoir largement bataillé jusqu'à présent. Mais ensuite vient le temps d'une existence plus sérieuse ; on sent le besoin du repos de la sagesse, on trouve un intérêt puissant à lire avec les yeux de l'âme dans le grand livre de l'humanité : on pense alors aux affaires de ce monde, et bien plus à celles de l'autre. Vous êtes déjà un peu lassé de sang, de rapine, de carnage ; plus tard, cette carrière ne vous inspirera plus qu'un horrible dégoût ;

vous gémirez amèrement de ne l'avoir pas quittée quand il était temps; et vous mourrez avec le regret désolant de n'avoir jamais servi Dieu et les hommes, de n'avoir jamais vécu dans la foi et l'amour...

Mandrin leva soudain ses grands yeux brillants d'une ardente lumière.

— L'amour! dit-il; oui, on connaît l'amour dans le monde où vous vivez tous: on respire l'air où habitent les femmes; on peut sans crainte arrêter son regard sur celle qu'on préfère, lui parler le front haut et à visage découvert; on a un nom honorable à lui offrir, une main pure à mettre dans la sienne... On peut aimer là-bas!

Et il jeta un regard aux dernières limites de l'horizon.

Le capucin continua :

— Voyez pourtant quel bel exemple ce serait donner à toute la contrée que celui du fameux chef de brigands qui faisait tout trembler au seul nom de Mandrin, qui mettait des troupes en fuite en montrant le bout de son panache, et qui viendrait maintenant, tout fraîchement converti, tout jeune dans l'église, pur comme un adolescent à sa première communion, se mettre à deux genoux devant le Christ et la Vierge Marie...

— Oui, dit Mandrin, dont les pensées s'attachèrent encore à ce mot, je sens qu'un homme, quelque puissant et redoutable qu'il soit, peut se prosterner devant une Vierge céleste. Je sens que celui qui ne craint ni lois, ni justice, ni princes, ni dieux, qui est accoutumé à commander, à gouverner, à se faire redouter à l'égal du tonnerre, peut déposer sa force et toutes ses grandeurs devant une grandeur plus sublime, la pureté unie à la beauté, et s'agenouiller devant une femme... comme vous le dites, mon père.

— Moi! je ne vous ai, pardieu, point parlé de cela! je n'ai fait mention dans mon discours, que de la sainte Mère de Dieu!

Le capitaine n'entendait déjà plus ce que lui disait le père Gaspard.

Depuis le moment où le chef des contrebandiers et le frère de Saint-François avaient commencé cette conférence, le feuillage qui les enveloppait s'était souvent entr'ouvert, quoiqu'il n'y eût pas un souffle de vent,

et si le prédicateur n'avait pas été si fort entraîné par son éloquence, et le disciple si fort captivé par ses pensées, ils auraient pu entendre souvent, derrière la cloison de verdure une haleine haletante et entrecoupée comme celle qui s'exhale dans une extrême attention.

Cependant le révérend père avait repris son accent onctueux et continuait son homélie.

— Je sais bien, disait-il, qu'il est difficile de renoncer d'un jour à l'autre à Satan et à ses œuvres; mais si vous vouliez seulement prendre ce chapelet qui a été béni par le Saint-Père, et le dire dévotement soir et matin, la grâce viendrait comme par miracle, et vous brûleriez alors d'accomplir la pénitence qui pourrait vous remettre entre les mains de Dieu. Car il s'agit pour vous, mon fils, d'une conversion exemplaire. Quand on est sorti des voies de l'humanité pour devenir, non un saint, mais un démon, quand on a engendré plus de mal à soi seul que toute la bande des damnés, et fait pleurer la Vierge et les anges tant qu'ils ont eu de larmes, il n'y a point de remède à tant de perdition que de prendre le sac et la haire, de se coucher sur le lit de cendre, et de dire le *mea culpa* jusqu'aux portes de l'éternité.

Puis il reprit, avec l'éclat de voix qui convenait à la péroraison :

— Oui, j'ose vous demander, mon Dieu, d'accomplir ce miracle ! Que celui qui a été le Nabuchodonosor, le Jéhu, le Saul de ce siècle, que le capitaine Mandrin enfin soit désormais le plus humble de vos serviteurs et l'édification du plus saint des couvents !

A ce mot, le capitaine fronça le sourcil, son œil lança un éclair, et il se leva impétueusement.

— Qui parle de couvent ? dit-il. J'espère bien qu'on n'oserait pas prononcer ce mot-là devant moi... C'est toi, vilain moine, qui, rien qu'avec l'odeur de ta robe que tu viens secouer autour de moi, me fais songer à tous ces repaires de mensonge, de grimace, d'impureté, où fourmillent tous ces mauvais moinillons qui ont osé se faire les singes de Dieu... Eh bien, tant pis pour eux que tu m'aies rappelé la mémoire de ces moutiers; je veux les brûler tous jusqu'au dernier... Et toi, va-t'en.

Le bon moine hocha la tête et s'éloigna tranquillement, en disant :

— Ce n'est pas encore pour cette fois ; mais c'est égal, je reviendrai.

Il s'acheminait vers la partie du camp où les bandits étaient en récréation, lorsque, à quelques pas de la grotte, et dans un endroit solitaire, il se sentit tiré par sa robe.

Un grand homme, pâle et roux, qui avait suivi ses pas, lui dit en tendant la main :

— Mon père, voulez-vous me donner ce chapelet merveilleux dont vous parliez tout à l'heure au capitaine, et qui convertit un homme du soir au matin ? Je vous le paierai six ducats de bonne monnaie.

C'était Fauster qui parlait ainsi. Le moine le regarda, fit une petite moue de dédain, signifiant qu'il ne tenait pas beaucoup à acheter cette âme-là au Seigneur. Cependant, il pensa que six ducats figureraient bien dans sa besace, et céda le rosaire à ce prix.

L'arrivée du père Gaspard à la récréation des bandits fut accueillie par de joyeuses acclamations ; il s'assit au milieu des pipes et des cruches de vin, dans la complaisante intention de conter aux brigands ces légendes religieuses dont ils étaient si fort épris.

Il leur narra donc la longue histoire de saint Bonaventure, telle qu'il l'a écrite lui-même après sa mort ; leur fit le récit du glorieux martyre de saint Denis, qui prit sa tête coupée entre ses mains, et la porta ainsi jusqu'aux pieds du Seigneur pour lui montrer ce qu'il avait souffert en son nom ; leur conta le miracle de sainte Geneviève, qui chassa une armée de Barbares avec le bout de sa quenouille, et finit par le tableau moral et grivois des tentations de saint Antoine, lequel eut surtout un immense succès.

Mais à chaque saint dont il louait la sagesse et l'abstinence, le verre du moine était rempli et vidé sans qu'il s'en doutât, si bien qu'au dernier martyr il était plongé dans la plus délicieuse extase par les vapeurs du champagne, il chantait des complaintes, auxquelles les bons vivants répondaient par des chansons gaillardes et des propos de bandits, dont ses chastes oreilles s'accommodaient encore assez bien.

Enfin , il se remit sur ses jambes le mieux possible , rajusta ses sandales et sa besace, quitta la pipe pour le bâton de voyage, et prit congé des brigands.

Ceux-ci l'accompagnèrent de leurs salutations amicales.

— Adieu, père Gaspard, disaient-ils, nous vous donnons notre sainte bénédiction...Revenez vite nous voir.

A quelques pas , le moine aperçut le capitaine dans le même endroit où il l'avait laissé , et murmura dans sa barbe :

— C'est bon, c'est bon , je reviendrai. Il faut que cela finisse ; je ne veux pas garder éternellement cette âme de bandit que tu m'as donnée, et grâce à laquelle je viens encore de boire et jurer comme un mécréant ; tu te convertiras, mon capitaine, afin que je sois sauvé moi-même : *amen*.

En cheminant, le capucin passa devant la grotte de Mandrin , en souleva la portière , et posa furtivement sur le bureau un petit papier qu'il tenait caché sous son froc. Puis il reprit le sentier obscur qui, après une longue marche, devait le ramener aux lieux habités.

Le soleil était descendu au-dessous de l'horizon, et pour les habitants de ces contrées sauvages la journée finissait avec lui. On entendit s'éteindre au loin les mugissements des bêtes fauves qui se retiraient dans leurs tanières ; les soldats de Mandrin déployèrent d'un arbre à l'autre les larges tentes qui les abritaient dans la clairière de la forêt, et se couchèrent sur leurs lits de feuilles mortes.

Bruneau seul, roulé dans un épais manteau, vint s'étendre sur le roc , non loin des arbres où son petit enfant dormait dans son berceau aérien , et à l'entrée de la caverne de son capitaine.

Deux hommes cependant restaient encore éveillés.

Fauster était retourné s'asseoir au bord de la fontaine ardente. Bien sûr de n'être pas interrompu à cette heure, il avait déroulé un parchemin sur ses genoux, et, à la lueur des flammes qu'exhalait le bassin, il dessinait avec une attention extrême le plan de la partie de la côte Saint-André occupée par le camp de Mandrin, et des parages inconnus qui la rattachaient aux terres habitées.

Le capitaine lisait et méditait un papier qui avait été déposé dans sa grotte d'une manière mystérieuse pour lui. C'était un billet annonçant la décision que venait de prendre le ministre de la guerre, d'envoyer un détachement de troupes royales à la chasse des contrebandiers qui désolaient le Dauphiné, et contre lesquels la maréchaussée avait vu échouer tous ses efforts. Suivait l'indication du chemin qu'allait prendre ce renfort, et du jour où il pourrait être rendu à sa destination.

Mandrin reçut la nouvelle de ce danger avec un front impassible et un calme de cœur parfait. Il chercha surtout dans son esprit à quel ami inconnu il pouvait avoir obligation de cet avis qui, sans lui causer d'alarme, était très-précieux pour lui. Puis il s'occupa un instant des nouvelles mesures de défense à prendre, d'un meilleur armement à donner à ses troupes, et s'endormit profondément.

Peu à peu la nuit, plus sombre, envahit les côtes gigantesques de la montagne, ses océans de forêts, puis gagna les masses élevées de cette grande solitude, les sommets de neige, les glaciers, les pics de roches nues, et l'immensité des ténèbres cacha tout ce monde sauvage sous son voile comme un nid d'oiseau.

Un seul et profond sommeil régnait dans tout le camp.

La jolie petite idiote prit une lanterne sourde, quitta sans bruit la tente légère qu'on avait dressée à son usage, et se dirigea d'un pas furtif vers la caverne qui était la chambre royale de ce séjour. Elle passa par-dessus le robuste soldat dont le corps servait de rempart à l'entrée de la grotte, sans qu'il en fût plus éveillé que s'il eût été frôlé par l'aile d'un oiseau, et elle entra dans l'intérieur.

Là, posant sa lampe derrière les épais rideaux du lit, elle avança sur la pointe du pied jusqu'auprès de Mandrin. Le chef de brigands tenait encore à la main le billet contenant la nouvelle menaçante dont il avait pris connaissance; mais il reposait en paix. Lolotte se pencha doucement sur lui, posa une main sur son cœur, et leva les yeux sur une étoile qui paraissait au bord de l'étroite ogive percée au-dessus du lit. Dans

l'extrême attention qui l'absorbait, elle sembla compter les battements du cœur qui était sous sa main pendant le laps de temps que mit l'étoile à traverser la petite ogive pour disparaître de l'autre côté ; puis elle fit un mouvement pour s'éloigner.

Mais, au peu de clarté que la lampe répandait à travers les rideaux de soie rouge sur le visage de Mandrin, elle vit sa bouche belle et souriante faire quelques légers mouvements , et il en sortit des mots sourds et entrecoupés. Lolotte se mit à genoux sur la peau de tigre étendue devant la couche , et resta là attentive , retenant son haleine, comme si elle eût voulu recueillir ce vague murmure.

Puis lorsqu'il eut cessé, elle se leva et sortit aussi mystérieusement qu'elle était entrée.

VII

LA CONFIDENCE.

Un mois s'était passé pendant lequel le baron d'Alvimar était revenu souvent à l'hôtel de Chavailles. Le maître du logis ne pouvait qu'être flatté de sa présence : on savait , par la voix publique , que ce jeune homme appartenait à une des meilleures familles de Bourgogne, que son honneur personnel était sans tache comme celui de sa maison ; c'était tout ce qu'il fallait pour que ses visites fussent accueillies avec sécurité ; et son esprit, le charme de ses manières et de sa conversation les rendaient agréables.

Un jour, Louis d'Alvimar, que maintenant on appelait simplement le baron Louis , profitant déjà des droits de l'intimité , se promenait seul dans le jardin en attendant le retour de monsieur de Chavailles.

Mais l'aspect de ce jardin était bien changé depuis quelque temps. On voyait que les soins de la jeune maîtresse , qui faisaient naguère de ce coin de sable et de feuillage un lieu de délices, en étaient retirés. La culture y régnait toujours , le goût et la grâce avaient

disparu ; on y retrouvait l'empreinte du jardinier, mais non celle de la jeune fée qui l'animait.

C'est que depuis un mois Isaure ne s'occupait plus de ces amusements enfantins, c'est que depuis ce temps elle avait passé là, auprès de d'Alvimar, bien des heures pendant lesquelles les aptitudes de son cœur et de son esprit avaient changé de sphère. Elle avait bientôt connu le nom et la puissance du sentiment qui l'attachait à ce jeune seigneur. Toute sa naïve simplicité avait disparu en un instant ; son esprit avait franchi d'un bond l'espace devant lequel il s'était longtemps arrêté.

Dans ses jours passés, le soin de ses plates-bandes et de sa volière, l'ornement de sa chambre dont il fallait sans cesse renouveler les mille futilités, le choix des offices de l'église auxquels elle voulait assister, les fréquentes confessions dont elle rapportait toujours une facile et glorieuse absolution, les travaux de broderie, la partie de cartes qu'elle avait tant de plaisir à gagner à son père, étaient tous les intérêts de sa vie. Mais la première lueur de l'amour avait éclairé à ses yeux un autre horizon.

Elle avait étudié sa position, le caractère de son père, la nature de l'engagement qui l'unissait à un autre homme, pour mesurer les obstacles où devait venir se briser son bonheur ; elle avait médité les lois, les convenances sociales, l'importance des titres et de la fortune, pour juger de la possibilité d'une union entre elle et celui qu'elle aimait ; et, comme partout elle ne trouvait que des solutions décourageantes ou de tristes pressentiments, le fruit de la science auquel elle avait goûté, était empoisonné pour elle, et remplissait son sein de fièvre et de douleur.

Surtout elle avait été initiée à tous les orages du cœur dans ces longues matinées qu'elle passait à attendre l'heure où elle verrait d'Alvimar, dans ces rêveuses soirées qu'elle passait à se souvenir de lui. Elle avait dix-sept ans la veille du jour où elle avait connu d'Alvimar, elle en avait vingt-cinq le lendemain.

Voilà pourquoi le pauvre Élysée avait été abandonné, pourquoi les fleurs desséchées par la chaleur se cou-

chaient sur la terre, et attendaient le premier rayon de soleil plus ardent pour achever de mourir.

Il y avait quelques instants que d'Alvimar était assis sous un cintre de charmilles, lorsqu'il entendit un léger pas sur le sable. Il se leva vivement et crut s'élancer au-devant d'Isaure, mais un habit noir et une figure pâle sortirent seuls du feuillage : David tendit la main au baron, qui la serra avec un mélange de tristesse et de douceur.

D'Alvimar et le jeune Marcillac étaient loin de se ressembler ; le premier avait une stature élevée et imposante : la taille du second était mince et frêle, son maintien modeste ; la beauté de Louis avait l'éclat qui frappe les yeux : celle de David, formée seulement des reflets d'une belle âme, n'existait que pour ceux qui savaient la comprendre ; le fluide généreux qui coulait rapidement dans les veines de Louis jetait la couleur et la vie sur tous ses traits : le sang du jeune solitaire, épuisé par les veilles, les soucis, les austérités de l'âme, avait abandonné son visage.

Cependant il y avait entre eux deux une certaine homogénéité de traits, semblable à celle qu'on nomme *air de famille*, qui faisait supposer une ressemblance de nature et de caractère, et la tendance qu'ils avaient d'abord éprouvée l'un vers l'autre s'était bientôt changée en un lien intime.

— Ah ! que j'avais besoin de vous voir ! tels furent les premiers mots de David au baron.

— Mon ami, à quoi puis-je vous servir ?

— A rien.

— Qu'à vous aimer ?

— Et peut-être à entendre une partie des chagrins qui me dévorent.

— Alors je dois me faire confident. Bon, me voilà attentif et muet.

— Le jour de mon mariage avec Isaure approche, et je voudrais l'éloigner encore.

— Ah !.. vous désirez retarder ce bonheur ? dit Louis d'une voix émue.

— J'aime Isaure de la tendresse la plus vive, je l'aimerais par-dessus tout au monde, si je n'avais appris de bonne heure à connaître Dieu et à lui donner

la première place dans mon âme. Mais je ne puis épouser encore ma belle fiancée. Si mon union avec elle était consacrée dans ce moment, il me faudrait la quitter au bout de quelques jours de mariage, pour une course dont j'ignore la durée et l'issue.

— La quitter !..

— Et ce serait bien cruel. D'abord, je ne pourrais ni apprendre le but de ce voyage, et ce secret jeté entre nous deux serait une cause de désharmonie naissante. Ensuite, ajouta David en portant la main à son front, j'ai besoin de toutes mes forces pour l'entreprise où je suis engagé... Et, je le sens, ce bonheur nouveau qui se répandrait en moi, ces caresses d'une femme adorée, que je sentirais encore sur mon front, sur mes lèvres !.. tout cela briserait mon courage !

— Vous, David, vous avez conçu un projet où la vie est engagée ?

— Oui, moi !.. moi qui ne porte jamais une arme sur mon habit, mais qui ne quitte jamais celle qui est cachée dessous...

— Que dites-vous ? s'écria Louis, en regardant avec un air de surprise et d'incrédulité son jeune ami, dont les membres délicats semblaient encore affaiblis par l'abattement et la souffrance.

Mais David ne l'entendait plus ; il avait le visage enfoncé dans ses deux mains et la poitrine haletante.

Soudain il releva la tête, et dit en lançant dans l'espace un regard où brillait la colère :

— Savez-vous que le détachement des troupes de France qui arrivait par la vallée de Galaure a été attaqué par les contrebandiers ?

— Certainement, je le sais, répondit le baron avec un léger sourire ; puis il ajouta d'un air d'indifférence :

— Comment ne le saurais-je pas ? c'est la nouvelle de toute la ville.

— Attaqué, vaincu et dépouillé, continua David.

— Parmi les coups de main effectués chaque jour par ces hardis contrebandiers, il me semble que le mieux inspiré est d'aller au-devant des soldats envoyés contre eux, et de leur prendre armes et bagages. C'est montrer assez d'esprit dans le brigandage.

— Ah ! ne parlez pas ainsi ! Comment pouvez-vous

trouver un sourire dans ce sujet de désolation, dans ces amas d'iniquités et de crimes ?

— Laissons cela... Au nom du ciel, parlez-moi de vous.

— Et qui vous dit que je n'en parle plus ! s'écria David avec une sombre violence.

Louis sembla se demander si l'esprit de son jeune ami était bien lucide.

— Vous ne voyez dans tous ces événements, reprit le fanatique jeune homme, que les perturbations qui doivent régner encore dans une province retardée en civilisation, et privée jusqu'à un certain point d'ordre public et de forces protectrices ; moi, j'y vois un débordement horrible du pouvoir infernal sur la terre, un des efforts que Satan fait de siècle en siècle pour envahir ce monde, placé entre lui et le ciel, d'où le Seigneur l'a chassé. Vous ne voyez que les propriétés détruites ; moi, je vois les églises, les monastères profanés, renversés, et, devant ces outrages sanglants et hideux, je me dis qu'il faut être l'esprit des ténèbres lui-même pour porter le brigandage jusqu'à l'autel.

— Folles illusions d'une piété fanatique !

— Mais considérez donc que les triomphes de ces maudits sont en dehors de toutes les prévisions humaines. Si l'on envoie contre eux des brigades deux fois plus fortes que leurs troupes, ils battent les brigades ; si l'on veut les saisir dans leur repaire, ils l'ont quitté pour un repaire inconnu ; si on leur oppose des compagnies royales, elles sont vaincues sans coup férir ; si des prêtres courageux veillent dans des églises, ils ne voient rien pendant la nuit, et le lendemain l'église, l'autel sont dépouillés de leurs ornements, de leurs saintes reliques ! Malédiction ! s'écria David en frappant la terre du pied.

— Et vous concluez de là ?

— Que les forces naturelles ne peuvent rien contre eux, que les yeux des hommes se perdront en vain à suivre ces bandes ténébreuses, que les armes des hommes se briseraient contre ces lames d'enfer...

— Et qu'alors ?

— Elles ne seront vaincues que par un homme inspiré de Dieu, portant en lui un élan de sa force divine.

Voyez un monument que de forts ouvriers seraient des jours entiers à détruire : une étincelle de la foudre y tombe , et il est renversé. C'est ainsi que l'être le plus faible , n'ayant de puissance que la foi , d'arme que le poignard , saura détruire l'armée entière des réprouvés en la frappant au cœur , en allant au milieu d'elle assassiner Mandrin.

— Ah !.. dit le baron en passant négligemment la main sur ses moustaches brunes ; mais cet homme sera sans doute difficile à trouver.

— Dieu l'a déjà choisi.

— Où est-il ?

— Ici.

— Qui donc ?

— Moi !

— Insensé !

David , exalté par l'enthousiasme , paraissait grand , sublime en prononçant ce *moi !* sorti du plus profond de l'âme ; mais d'Alvimar , le front éclatant d'une noblesse , d'une fierté à laquelle se mêlait en ce moment la pitié la plus tendre , semblait encore plus élevé que lui , en répondant de l'accent le plus doux ce mot *insensé !* et le dominait encore.

— Ah ! mon ami , je ne voulais pas vous dire cela ! s'écria David avec l'effusion de la tendresse ; je ne voulais vous parler que d'Isaure !.. Mais il est des moments où l'âme est si pleine qu'il faut qu'elle déborde , sous peine d'en mourir.

— Vous me parlez sous le sceau de l'amitié ; il est sacré comme celui de la confession.

— A d'autres , je ne dis que ma confiance en Dieu , ma résolution ferme ; à vous , je peux confier mes souffrances.

— Je les comprends , car vous êtes né bon , vertueux , et cet acte de sang que vous méditez doit vous causer un sinistre effroi.

— D'abord l'instinct d'humanité s'est revolté contre lui. J'avais des heures de lâches découragements , des heures de doutes cruels. En vain j'avais appris par la haine qui bouillonnait dans mon sein au seul nom de Mandrin , comme par les voix célestes que j'entendais dans mes prières , que j'étais destiné à délivrer la terre

de cet ennemi de Dieu et des hommes, je balançais encore. Dans mes nuits sans sommeil je demandais au Christ, qui met l'amour dans les âmes, je demandais aux étoiles qui les éclairent, si la pensée de vengeance peut être vertu, si le meurtre peut être action sainte, et il me semblait qu'ils refusaient de m'entendre. Mais enfin, j'ai confié mes desseins au confesseur qui me dirige depuis mon enfance, à mon père lui-même, et leur aveu tacite a triomphé de mes faiblesses !

— Ah ! ce sont eux qui vous encouragent à un lâche assassinat, dans lequel vous risquerez mille fois votre vie !

— Ils m'ont laissé croire que Dieu l'attendait de moi.

— Le bon prêtre ! le bon père ! les bons chrétiens !

— Et puis, je suis allé cent fois dans cette église de Notre-Dame où doit se consacrer mon mariage ; j'ai vu la place vide des antiques symboles enlevés par les profanateurs, et j'ai juré de ne pas épouser Isaure avant que ce temple saint fût vengé... et j'adore Isaure ! je veux l'épouser !

— Mais la haine que vous portez au chef des contrebandiers est donc bien grande, puisque c'est lui seul que vous songez à frapper ?

— D'abord c'est de Mandrin seul, de cet homme mystérieux et terrible que ces brigands tirent toutes leurs forces ; il exerce sur eux un pouvoir surnaturel, il leur donne à tous une étincelle de son âme de feu ; et lui mort, son armée sera facilement détruite. Ensuite vous avez raison, je hais ce monstre de toute la haine que les anges de Dieu ont pour les maudits.

— Ainsi, vous êtes bien décidé à l'assassiner ?

— Je l'ai juré. Il y a deux mois encore, j'étais paisible dans ma résolution, je me reposais dans la foi et le courage. Il ne s'agissait que du sacrifice de ma vie ; j'allais mourir ou revenir aux pieds d'Isaure plus digne d'elle par le succès que j'aurais remporté ; j'avais triomphé de toutes mes incertitudes, j'étais résigné... oh ! bien plus, j'étais heureux !.. Mais, il y a quelque temps, une circonstance secrète est venue jeter un trouble cruel, une amertume affreuse sur la mission qui m'est donnée. Mandrin...

— Eh bien ?

— Mandrin m'a sauvé la vie.

— Lui !.. qu'entends-je ?.. Et d'Alvimar regarda le jeune homme avec la plus extrême surprise.

— Oui. C'était la nuit où notre ville avait été prise d'assaut par les contrebandiers. J'errais dans une grande cour située derrière le bâtiment de la ferme-générale, et dans la plus profonde obscurité. J'aperçus soudain près de moi un des brigands qui rôdait dans cette ombre : je lui assénai un coup furieux de mon épée, qui alla se briser contre son sein sans le blesser, et lui me tint un instant à genoux .. oui, mon Dieu, à genoux devant lui !.. mais, tout à coup, au lieu de me frapper de son arme, il me la jeta, et m'en fit don avec une générosité ironique plus cruelle que mille coups de cette lame, puis il s'éloigna, et sur l'acier étincelant je lus le nom de Mandrin...

— Quoi ! c'était...

— Que dites-vous ?..

— Bien... j'ai entendu parler de cette action bizarre...

— Personne ne l'a connue. Ce poignard, le voici ; c'est lui qui ne me quitte jamais.

David tira de dessous son habit un poignard dont le manche d'ivoire était enrichi de pierreries, et dont la lame damasquinée jetait un feu extraordinaire.

Le baron prit ce poignard, le regarda avec un certain saisissement, et l'arme demeura un instant dans sa main, où elle semblait briller encore d'un plus vif éclat.

— Maintenant, continua David, concevez-vous l'horreur de ma situation ! Ce n'est plus seulement d'un meurtre qu'il faut se souiller, c'est de lâcheté, d'ingratitude !.. car enfin cet homme, tout odieux qu'il soit, m'a fait grâce ; mes jours étaient entre ses mains, il me les a laissés... ce n'est plus la vie qu'il faut perdre, c'est l'honneur !

Et le jeune homme frappa son front plus pâle que la mort.

— David, dit d'Alvimar en lui prenant la main, vous n'en aurez pas le courage.

— Je l'ai juré, dit l'élève du dominicain, le fils du fermier-général, et tout le fanatisme dont on avait

rempli son âme monta sur son visage. Dieu, après tout, ne peut-il pas demander à ses créatures le sacrifice qu'il lui plaît ? Donner son sang pour sa foi, combien l'ont fait avant moi ! Mais donner la partie la plus pure de notre être, l'honneur qui vous élève au-dessus de la brute immonde, accepter une vie flétrie, n'est-ce pas là le plus difficile des martyres, et dois-je me plaindre que Dieu me l'ait imposé ?

— Mort et damnation à ceux qui vous ont bourrelé la tête de semblables folies !

David n'entendit pas cette apostrophe ; il était absorbé dans ses pensées.

— Ce poignard même que le brigand m'a laissé, continua-t-il en reprenant l'arme et la faisant tourner dans sa main, rend les décrets de la Providence plus visibles, puisqu'il ne pouvait être tué qu'avec une lame fondue pour lui-même et plus forte que les nôtres.

— C'est encore le père Dominique qui vous a dit cela.

— Paix ! paix ! d'Alvimar, n'insultez pas au fils de l'Église.

— Mais au moins, réfléchissez ; attendez encore.

— Je n'attendrai qu'une circonstance favorable... Dans quelques jours, dans un mois au plus, la volonté du ciel sera faite.

— Vous comptez sur votre courage, c'est bien ; mais votre courage vous servira-t-il ?

Et d'Alvimar regardait le faible jeune homme avec une compassion un peu dédaigneuse.

— Mon corps servira mon âme comme s'il avait dix pieds de haut et des membres d'Hercule ; ce poignard me servira comme toute une armure. Les fils du Seigneur, malgré leur visage pâle et creusé, sont une race forte, je vous le dis, et savent donner un coup de couteau comme un coup d'encensoir ; les temps l'ont bien prouvé : car la force ne vient pas de la matière, mais de l'inspiration divine.

David, en secouant fièrement la tête, rejeta en arrière ses longs cheveux noirs et découvrit son visage que le soleil vint illuminer.

— Mais enfin, dit le baron, comment ferez-vous pour atteindre celui que vous cherchez ?

Le jeune Marillac tira de la poche de son habit un papier roulé.

— Voici, dit-il, un plan grossièrement dessiné, mais très-détaillé, de la côte Saint-André, où les contrebandiers ont établi leur camp; les sentiers escarpés ou souterrains qui conduisent à ces terres jusque-là inaccessibles y sont exactement tracés.

— D'où vient cette carte? dit vivement d'Alvimar en faisant un mouvement pour la prendre.

— Je ne sais.

— Qui l'a faite, qui l'a donnée?

— Un messenger secret, ne voulant, a-t-il dit, se faire connaître que quand le temps en serait venu, l'a remis à mon père, qui, sans communiquer cet avis important aux autorités de la ville, l'a conservé pour moi.

— Ainsi, reprit le baron, personne ne connaît encore la route de cette retraite sauvage?

— Personne; cette carte est à moi seul.

— Et votre père, au lieu d'envoyer contre de redoutables ennemis des soldats armés en guerre, aime mieux pousser son fils à une entreprise insensée, le jeter à une mort presque certaine, lui montrer lui-même du doigt la route qu'il faut prendre, et sans doute marquer aussi le jour du sanglant sacrifice!... Il y a là-dessous une nécessité terrible, ou une cruauté abominable.

— Mon père sait que toute arme humaine se brise contre une puissance surnaturelle, que toute nouvelle entreprise serait un affront de plus pour l'honneur public; il sait qu'un élu seul peut dompter le fléau qui nous assiège, et il veut m'en réserver la gloire!

— Et il vous a dit: Pars, va mourir!... Mais de quelle langue, grand Dieu! un père a-t-il donc pu se servir pour dire cela? Il n'a point trouvé d'expression dans le langage humain de nos jours; il a emprunté ses mots dans les versets obscurs et troubles d'une langue morte qui dicte encore le crime.

— Oh! silence! vous blasphémez!

— Malheureux enfant!... Mais seul, presque désarmé, perdu sur un sol désert, que ferez-vous?

— Ce qu'il faudra pour arriver au but. L'ennemi habite une terre sauvage et glacée parmi les bois noirs, les nids d'aigles, les antres des loups, les rochers des ser-

pents ; je passerai dans les cavités souterraines ou sur les pics que rasant les oiseaux, je me glisserai dans les ravins avec les loups, sous les feuilles mortes avec les serpents, j'arriverai en silence jusqu'à l'ennemi, et je le frapperai au cœur...

— Et vous lui direz, en le frappant : « L'arme que tu m'as donnée, parce que tu m'as cru noble et courageux, je m'en sers pour le meurtre ; la vie que tu m'as généreusement laissée, j'en use pour t'assassiner ! Vous le regarderez étendu devant vous, égorgé sans défense ! Ensuite ?... »

— Ensuite..... Oh ! si j'ai trop de honte de moi, si ce meurtre m'accable, si ce cadavre sanglant me jette des remords trop affreux, je m'ensevelirai sous la terre teinte de son sang...

Et David, abattu, brisé de ses angoisses, de ses combats, jeta sa tête sur l'épaule de Louis, qui passa un bras autour de lui et le pressa sur son sein.

Qui aurait pu les bien connaître tous deux, voir leur destinée à nu comme Dieu seul la voyait, aurait trouvé ce tableau aussi étrange que saisissant.

Pendant que ceci se passait dans une partie du jardin, Isaure, en arrivant dans une allée opposée, avait rencontré son bon et indulgent confesseur, le père Gaspard, et s'entretenait avec lui en se promenant à pas lents sous l'ombrage des tilleuls.

Le père Gaspard était le seul être au monde qui connaît le secret de la jeune fille et ses peines. Comme depuis l'enfance il lisait dans son âme, et n'y voyait que de saintes pensées, il était plein de miséricorde pour cette seule faute qui était venue en troubler la pureté. Il plaignait de tout son cœur la douce pénitente, et cherchait avec elle les moyens de concilier un amour passionné avec l'obéissance qu'elle devait à son père.

Comme ses pieuses exhortations calmaient les souffrances d'Isaure, le bon prêtre les continuait souvent en dehors du confessionnal, et c'était de ce sujet délicat qu'ils s'occupaient tous deux en ce moment. Ils étaient seuls, le feuillage leur cachait les deux personnes qui s'entretenaient de l'autre côté du jardin, de même que celles-ci ne pouvaient les voir. Seulement, pour sortir de la charmille dans laquelle étaient David et le baron

Louis, on suivait un sentier circulaire qui passait près de l'allée des tilleuls pour s'en éloigner aussitôt.

— Eh bien ! toujours des soupirs et des larmes, chère fille du ciel, disait le bon directeur. Je vous avais pourtant ordonné, à votre dernière confession, d'être plus tranquille.

— Ah ! mon père !

— Expressément ordonné de vous consoler.

— Hélas ! je ne puis me guérir ni de l'amour coupable qui remplit mon cœur, ni du regret de tromper mon père en abandonnant ainsi l'époux qu'il avait choisi pour moi.

— Que voulez-vous, mon enfant, le cœur n'obéit pas à la volonté, comme le moine à la cloche des matines : si on l'appelle dans un lieu, il s'en va aussitôt dans un autre.

— Ah ! si je vous avais avoué plus tôt cette dangereuse passion, vous m'auriez conseillée, protégée !.... mais je l'ignorais moi-même, et je ne l'ai connue que lorsqu'il n'était plus temps d'en triompher.

— Et maintenant, c'est fini ; vous l'aimez, ce jeune eigneur ?

— Oh ! mon père, si vous saviez !...

— Je sais bien, je sais bien ; le couvent n'est pas si loin de la terre qu'on ne connaisse un peu ce qui s'y passe, et d'ailleurs on n'est pas venu au monde avec l'habit de père capucin... On a eu sa jeunesse comme un autre.

— Un grand malheur est tombé sur moi, mon père !

— Sans doute ; mais voyons, quand vous pleureriez du soir au matin, cela n'empêcherait pas qu'un beau soir de ce printemps vous n'ayez été attardée sur une route obscure, que votre mule ne se soit emportée, qu'un beau cavalier ne se soit trouvé là pour vous sauver, et que ce cavalier n'ait été précisément l'homme qu'il fallait pour vous plaire.

— C'est donc un mal irréparable ?

— Peut-être. Si l'on peut rompre votre premier engagement, il ne sera sans doute pas impossible d'en former un second. Le baron d'Alvimar n'est pas plus difficile à épouser qu'un autre. Vous vous aimez, vous êtes riches et nobles tous deux ; il est très-beau garçon, à ce

qu'on dit ; vous, vous êtes belle comme l'étoile du ciel, comme la perle des mers ; vous avez de plus la beauté suprême des femmes, c'est-à-dire la bonté ; vous êtes charitable et miséricordieuse, vous employez l'argent de la parure à acheter du pain aux malheureux, vous donneriez vos pantoufles de satin blanc à la pauvre fille qui marcherait pieds nus dans les épines, et votre mantille à la vieille mendicante qui aurait froid.

— Mon père, mon père !

— C'est vrai, je m'oublie.... Je disais donc que, puisque vous feriez le bonheur du baron d'Alvimar, comme lui le vôtre, on pourrait fondre les deux en un seul.

— Ah ! vous flattez ma folle chimère.

— Laissez-moi faire, colombe sans tache, douce fleur du matin, j'y songerai.

D'Alvimar et le jeune Marillac, en sortant du cabinet de verdure dans lequel ils s'étaient entretenus, suivaient en ce moment le sentier découvert qui venait passer près de l'allée de tilleuls. On les voyait très-bien sous les rayons du soleil, mais eux ne pouvaient distinguer les personnes qui se trouvaient dans l'ombre de l'allée entièrement close de feuillage.

— Tenez, mon père, le voici qui rentre avec David, dit Isaure d'une voix tremblante et en indiquant du doigt le baron Louis à son confesseur.

Le père Gaspard, à travers la verdure, jeta un coup d'œil sur le baron d'Alvimar ; puis il ouvrit de grands yeux, et sa bouche ébahie laissa échapper ces mots :

— Diable!.... diable!... diable!....

A chacune de ces exclamations, il se retirait d'un pas, et à la troisième, il se trouva appuyé contre le tronc d'un arbre, de l'autre côté de l'allée, pâle et le visage bouleversé par la plus profonde stupeur.

Les deux jeunes gens s'étaient éloignés, et Isaure restait depuis longtemps immobile et interdite, que le moine n'avait pas encore pu reprendre la parole.

— Eh bien, mon père ? dit la jeune fille.

— Eh bien, mon enfant, dit enfin le père Gaspard, en balbutiant, il faut renoncer à jamais à cette passion insensée, prier Dieu et les anges d'en délivrer votre cœur... sous peine du plus affreux danger... de la dam-

nation éternelle... Ah! je me trouve mal rien que de penser à... à cette désobéissance que vous pourriez nourrir contre votre père.

— Grand Dieu!

— Mais vous n'avez donc pas pensé que la révolte contre les parents est le plus grand péché dont un enfant puisse se rendre coupable! que jamais une fille n'a transigé avec les ordres de son père, sans que la rébellion la portât sur des ailes de feu jusqu'au fond des enfers....

— Les fautes du cœur sont pardonnées, par Dieu, avant l'heure de son jugement.

— Ah! vous croyez une faute légère et pardonnable d'oublier l'époux que votre père avait choisi parmi les fils du Seigneur, pour un... pour un étranger qui n'a pour mérite que ces dons funestes de la beauté et des séductions, que Dieu nous envoie dans sa colère!

— Vous disiez qu'on ne peut commander à ses penchants...

— Moi, j'ai dit cela, juste ciel!.... Mais je ne serai donc jamais qu'un lâche cœur, qu'un imbécile ami qui ne sait qu'aimer et consoler! Je n'aurai donc jamais sur les lèvres les paroles d'une sainte colère! Moi, j'ai encouragé un criminel amour! Mais, sachez bien, ma fille, que le vent de la tempête est mille fois moins dangereux pour les fleurs que l'amour pour les faibles femmes; que le feu des voluptés brûle leur âme jusqu'à n'y plus laisser la moindre empreinte de Dieu.

— Oh! mon père, que vous êtes cruel! dit Isaure en regardant son confesseur avec des larmes qui lui servaient de reproche.

— Oui, je serai cruel, impitoyable, je vous ferai pleurer s'il le faut pour vous arracher à cet infernal séducteur.

— Vous promettiez tout à l'heure de me réunir à lui.

— Que le diable m'emporte pour avoir montré de pareilles faiblesses, quand je ne devais songer qu'à mon devoir!... Heureusement la lumière de l'esprit m'est venue à temps, et je puis encore employer mon pouvoir sur vous à vous sauver. Il faut me jurer d'oublier ce... ce baron d'Alvimar.

— C'est impossible. Si je ne puis, comme vous le disiez, effacer de ma vie le moment où je l'ai connu, je ne puis pas davantage en effacer le souvenir, et ce souvenir est l'amour.

— C'est vrai. Mais au moins vous pouvez me jurer de ne plus le voir, cela dépend de votre volonté : vous pouvez commander à vos pas de ne pas sortir de votre chambre quand cet étranger est à l'hôtel, à vos yeux de ne pas se tourner sur la terrasse où il passe.

— O mon Dieu ! que me demandez-vous ?

— Je ne vous demande pas ce sacrifice, ma fille, je vous l'ordonne au nom de l'autorité sacrée que j'ai sur vous, au nom de votre mère, dont l'esprit saint est près de nous et vous dicte la même loi.

— Aurai-je la force d'obéir ?

— Il le faut, croyez-moi... il le faut sous peine de la damnation éternelle.

Isaure était une sincère chrétienne, croyant aux dogmes de l'Église et à ses lois comme au soleil qu'elle voyait, à la terre qu'elle touchait ; les paroles du moine, en proie à une vive émotion, avaient un accent de vérité irrésistible : elle ne pouvait donc douter que le salut de son âme ne fût engagé au serment qu'on exigeait d'elle, et devait infailliblement céder à l'impulsion de la foi et de la terreur.

Le père Gaspard prit entre ses mains rudes la main délicate d'Isaure, et l'élevant vers le ciel en signe de consécration, dicta un serment solennel que les lèvres de la jeune fille répétèrent en tremblant. La figure blanche et aérienne d'Isaure se détachait près de la robe brune du moine, sous la longue voûte de feuillage ; on eût dit, à la tristesse de son aspect, qu'elle prononçait déjà des vœux éternels dans l'ombre épaisse d'un cloître.

Mais plus la résolution d'Isaure devait être stable, étant établie sur des bases sacrées, plus le caprice du sort allait se hâter de la renverser.

VIII

UNE NUIT.

En ôtant à Isaure la vue d'Alvimar, c'était comme si on lui eût enlevé tout à coup l'air et la lumière; elle éprouvait une souffrance positive presque aussi accablante que les peines de l'âme. Sa vie d'innocence et de paisibles contentements était passée; on lui arrachait sa vie d'amour; elle tombait dans le néant. Ce changement d'existence subit, ce passage des rayons du soleil à une ombre glacée, rendirent réelle la maladie qu'elle avait projeté de feindre afin de demeurer enfermée dans sa chambre. Elle prit une fièvre lente accompagnée de funestes symptômes.

Dans la crainte que son père ne permit au baron d'Alvimar de venir s'informer de ses nouvelles, elle ferma l'entrée de son appartement à tout le monde. Son père et sa gouvernante étaient seuls admis.

Son confesseur, cependant, venait parfois l'entretenir; et, avec une chaleur de langage qu'on ne lui avait jamais connue, mettait tout en œuvre pour la fortifier dans sa bonne résolution et la consoler en même temps; mais elle croyait avoir assez fait pour lui et pour sa religion sévère en leur sacrifiant son bonheur, et elle recevait maintenant ses pieuses exhortations avec des mouvements d'impatience nerveuse.

La vue de son père même et de celle qui l'avait nourrie n'était plus une douceur pour elle. Il est des moments critiques, même pour le cœur le plus tendre, où une grande puissance aimante épuise toutes les sources d'affection, et pendant quelques jours malheureux, suspend le cours de tous les autres sentiments. Un ennui inexprimable vint augmenter les souffrances d'Isaure, et elle tomba dangereusement malade.

Son père, plus changé, plus abattu qu'elle-même, appelait à son secours toutes les ressources de l'art; madame Blondeau poursuivait tous les saints du paradis de ses continuelles prières, et allait de l'un à l'autre avec une obsession infatigable.

David, accoutumé à souffrir en silence, passait des

journées entières sous les fenêtres de la malade, et devinait les mouvements de sa fièvre à celle qui battait dans ses veines. Mais chaque jour n'apportait à Isaure qu'un accablement plus profond, et chaque nuit qu'une fièvre plus intense mêlée d'accès de délire.

Un soir, Isaure dit que la lumière qui restait dans sa chambre, et la présence de la personne qui la veillait, quelque silencieuse qu'elle fût, la tenaient éveillée et la fatiguaient davantage; elle voulut rester seule, dans l'espérance de mieux reposer. Mais ce moyen fut infructueux; minuit était venu sans qu'elle eût encore fermé la paupière.

Elle se leva et sentit un vif désir d'apercevoir son jardin au milieu des ombres de la nuit.

Il y avait plus de trois semaines qu'elle était privée de ce bonheur. Dans la journée, sévèrement enfermée dans sa chambre, elle n'osait même tourner les yeux du côté de la fenêtre qui donnait sur la terrasse, dans la crainte d'entrevoir d'Alvimar et de manquer ainsi à son serment.

Elle ouvrit doucement la croisée et s'avança sur le balcon.

Le léger croissant de la lune nouvelle surmontait le sommet des arbres et semait dans leur ombre, et sur les touffes de fleurs répandues à leurs pieds, ces globules de lumières dont la nuance est entre la perle et le diamant; l'air empreint d'une douce senteur de verdure flottait mollement dans l'espace, et par instant les émanations les plus prononcées du lis, de la jonquille, de la tubéreuse, coupaient cette suave atmosphère de parfums plus pénétrants, et montaient jusqu'à la fenêtre où se penchait Isaure.

Elle retrouvait ses trésors de jeune fille avec un indicible plaisir; elle revenait à une douce tendresse pour ce jardin qu'elle avait tant aimé; elle aurait voulu que tous ces arbres, toutes ces plantes, ne fussent qu'un seul objet pour pouvoir l'embrasser, le presser sur son cœur.

Il lui prit une envie irrésistible d'aller parcourir ce sol, se mêler à cette verdure.

Elle n'avait qu'un étage à descendre, et ne pouvait rencontrer à cette heure personne qui s'opposât à son

dessein. Seulement la chambre de madame Blondeau était placée à côté de la sienne, à laquelle elle servait pour ainsi dire de rempart, et il fallait la traverser pour gagner l'escalier. Isaure ne s'inquiéta pas de cet obstacle, puisque, après tout, si la bonne gouvernante s'éveillait et venait à s'apercevoir de sa fugue, ce n'était pas un grand malheur d'être surprise dans une innocente fantaisie de malade, qui ne pouvait être funeste à sa santé, vu l'extrême chaleur de la nuit.

Elle passa donc une robe, ouvrit la porte et sortit sans bruit.

Blondeau était assise sur son lit, la lampe d'un côté, le crucifix et le rameau béni de l'autre.

Elle était toute coiffée, toute vêtue de sa grande camisole blanche, pour être plus tôt prête au moindre appel de sa jeune maîtresse, et tenait un livre d'Heures, ouvert aux prières pour les malades. Cependant, après tant de nuits de fatigue, le sommeil avait surpris la bonne dame, et elle dormait profondément; mais dans son sommeil même, elle était encore à demi-levée et toujours prête à voler au secours de sa chère enfant.

Isaure la regarda en souriant, glissa légèrement sur le tapis et fut bientôt dans le jardin.

Là, le souvenir de d'Alvimar devint plus brûlant.

Elle regarda la première place de ses amours, le gazon circulaire, la corbeille de roses près de laquelle le regard de Louis avait fait descendre une âme nouvelle dans son sein; puis tous les endroits où elle avait passé de longues heures avec lui. Elle aurait voulu poser ses lèvres sur le sable que les pieds de Louis avaient touché; mais quoique seule, la réserve la retenait; elle ne s'agenouillait sur cette terre bénie, elle ne la baisait que dans son âme.

Elle contemplait partout l'image de d'Alvimar en répétant toujours:

— Je l'aime! Oh! Dieu merci, je n'ai pas juré de ne pas l'aimer!

Le silence le plus profond régnait autour d'Isaure. L'hôtel de Chavailles, comme nous l'avons dit, était situé sur le bord de la ville, entre une église et une plantation de mûriers. Le jardin, sur un plan plus élevé

que le sol environnant, et entouré seulement d'un mur d'appui, avait d'un côté la muraille toute sculptée de l'église, de l'autre l'espace ombragé, au-dessus duquel on découvrait toute l'étendue du firmament. Ce lieu était donc rendu doublement solitaire par la nuit et par l'éloignement de toute demeure habitée.

L'air vivifiant, l'exercice, la consolation, produisirent un effet bienfaisant sur la jeune malade, et lui donnèrent un bien-être qu'elle n'avait pas connu depuis longtemps.

Elle parcourut le jardin en tous sens; puis son pas devint plus lent, elle sentit un certain engourdissement se répandre dans ses membres et le sommeil s'appesantir sur ses yeux. Elle ne pouvait cependant se décider à remonter encore dans sa chambre.

Un tertre de gazon, élevé à peine d'un pied, était devant ses pas, elle s'y assit. La journée avait été brûlante; l'herbe, mêlée de baumes et de pervenches, était sèche et douce; des acacias, des chèvre-feuilles, en retombant en touffes épaisses, formaient un dais d'une ombre impénétrable à cette couche naturelle. Isaure, peu à peu, étendit ses membres délicats, appuya son bras sur le gazon, y pencha la tête, et s'endormit.

Dans l'âme absorbée d'Isaure, ces deux exaltations, l'amour et la religion, devaient se côtoyer sans cesse et se mêler quelquefois. Elle fit un rêve qui réunissait leurs plus vives extases.

Elle se vit dans l'église voisine, sans cesser d'être dans son jardin.

Les masses de feuillages se confondaient avec les murailles du temple; les gothiques piliers, les troncs séculaires semblaient ne faire qu'un; les branches des arbres, les arêtes des voûtes, les guirlandes de verdure et les sculptures de pierre se mêlaient, s'enlacaient et mouraient ensemble vers le ciel; le parfum des plantes et l'encens flottaient ensemble dans l'espace: l'œuvre de la nature et celle de la religion étaient inséparables dans cet étrange monument tout grandiose et divin.

Isaure entendit des chants d'église unis aux sons de l'orgue; c'étaient les versets habituels de l'office, et cependant ces chants disaient distinctement à son oreille :

« Le Seigneur est satisfait; la fille soumise est dégagée de son serment, et va revoir celui qu'elle aime. »

Alors il y eut une ondulation de terrain, il se fit un grand mouvement silencieux dans tout le temple; les arbres se rangèrent autour d'un nombre infini de tombeaux, et l'église présenta l'aspect d'un cimetière.

Isaure se trouva à genoux sur une pierre sépulcrale, et y vit tracé un nom dont elle ne put lire les caractères; quand elle parvenait à en deviner quelques-uns, ils ne s'appliquaient point au nom de d'Alvimar, et cependant c'était bien lui qui dormait dans cette fosse. Ce qu'elle sentait sous ses genoux, sous ses mains tremblantes, sous ses larmes, c'était bien la poitrine glacée, c'était bien la belle tête sans vie de son amant!

En même temps la musique religieuse avait pris les sons lugubres des hymnes funèbres.

La jeune fille fut saisie d'une émotion de terreur qui l'éveilla.

Quand elle ouvrit les yeux, une forme brune semblable à celle d'un homme agenouillé, et dans l'attitude de l'adoration, était devant elle. Elle se souleva à demi, passa ses mains sur son front, pour achever de reprendre ses esprits, et revit encore la même image.

Cet homme à genoux était enveloppé d'un manteau, son chapeau était tombé à terre; la faible lueur nocturne n'éclairait que des cheveux bruns, et le contour d'un visage indistinct. Quoique le peu qu'on voyait de ses traits rappelât d'Alvimar, Isaure n'y retrouvait point l'aspect de son amant: car l'usage de la poudre et des habits brodés qui régnait alors rendait le brillant seigneur bien différent de la forme vague et sombre qui était alors devant ses yeux. Elle pensa que c'était seulement l'ombre de Louis que le ciel lui envoyait pour la consoler.

Elle se leva, fit quelques pas comme attirée vers cette ombre par un charme irrésistible, et lui tendit les bras.

Mais dans ce moment une étreinte énergique et un baiser déposé sur ses lèvres la firent passer de l'illusion à la réalité... Elle pensa à son serment, et dans l'effroi de l'avoir trahi en revoyant d'Alvimar, elle voulut fuir;

elle se rejeta en arrière avec tant de vivacité que sa tête alla heurter contre un tronc d'arbre.

D'Alvimar la saisit et couvrit de mille baisers la blessure qui déchirait son front.

— Tu m'aimes et tu me fuis ! dit Louis , en attirant la jeune fille sur son sein , et tu es malade ! et tu veux mourir loin de moi !

Isaure se taisait, mais enfin, au milieu de ses larmes elle avoua qu'elle avait juré à celui qui dirigeait sa conscience de ne plus revoir l'objet d'une passion criminelle.

Le jeune homme ne parut point s'alarmer de ce serment. Il en avait reçu, lui, qui étaient plus anciens et lui paraissaient aussi sacrés.

Isaure était tremblante, éperdue ; d'Alvimar voulut la reprendre dans ses bras pour la porter sur le tertre de gazon qu'elle avait quitté ; mais cette place ombragée où elle venait de dormir avait quelque chose d'une alcôve virginale. Par une retenue instinctive, elle ne voulut pas y retourner avec d'Alvimar. Elle enlaça d'un de ses bras un tronc d'arbre qui s'élevait près d'elle, et de l'autre éloigna faiblement son amant. D'Alvimar lui prit la main et la garda fortement pressée sur son cœur.

— Oh ! laissez-moi, dit-elle, ne me rendez pas parjure.

— Une promesse arrachée par la terreur ne peut lier... Le prêtre à qui tu l'as faite l'a emportée dans son monastère ; elle est enterrée là comme dans un froid sépulcre.

— Mais moi, je m'en souviens.

— L'amour ne peut pas s'éteindre comme une lampe sur laquelle on souffle à l'heure où l'on veut reposer... Tu m'aimes, tu es à moi.

— Et l'âme de ma mère qui a entendu mon serment, et qui est toujours près de moi ?

— Qu'importe ton serment... qu'importent les vivants et les morts !... tu m'aimes, tu es à moi.

— Oui, à toi, au milieu des pleurs et des remords... Vous ne savez pas, vous, hommes au front d'airain, combien il est cruel pour une faible femme de nourrir un amour qu'il faut cacher à tous les yeux, de mentir

sans cesse par une apparente froideur... Hélas ! pour celle qui a toujours été pure, le secret seul est un crime.

— C'est une douleur qui prélude à toutes celles qui doivent nous atteindre encore... Sort délicieux et terrible ! rien n'a pu nous y soustraire, ni ta volonté ni la mienne, ni ton innocence, ni les efforts que j'ai faits pour m'éloigner, pour renoncer à toi, pour te sauver toi-même : tout a été vain. Tu as senti mon amour passer dans ton âme ; pureté, vertu, résolution, courage, tout est allé se perdre, s'abîmer dans cette impérieuse fatalité ; tu m'aimes, tu es à moi.

— Ainsi, vous appelez sur nous la folie, les dangers, les remords de l'amour, et vous ne songez pas à implorer la sanction de Dieu qui l'épure, le lien éternel qui le consacre.

— Ce n'est pas moi qui le veux ainsi, c'est le sort.

— Oh ! vous me faites frémir...

— Écoute, Isaure... un avenir irrévocable est tracé pour nous deux. L'amour ne doit pas être pour nous une félicité lente et paisible, qui disperse peu à peu ses moments de délices sur toute l'existence : il doit être un seul instant rapide et suprême qui absorbe en lui tous les battements du cœur, toutes les émotions et les ardeurs de l'âme, un orage de bonheur où éclate à la fois tout ce qu'il y a dans la vie de joie, de délire, d'élan passionnés, de mouvements impétueux, de chaleur et de lumière céleste.

— O mon Dieu !

— Isaure ! Isaure ! ne nous arrache pas ce jour, ce moment, le seul qui nous soit donné sur la terre... Il nous faudrait tous deux mourir sans avoir vécu !

— Silence ! oh ! ne parlez pas ainsi.

— Tout ce que tu as appris depuis que tu es au monde doit s'effacer de ta mémoire.

— Que dites-vous ?

— Que tu ne dois plus croire qu'en moi.

— Oh ! le devoir envers mon père, envers Dieu...

— Tout ce que tu as appelé devoir, raison, sagesse, tu dois l'oublier...

— Non, jamais.

— Et ne plus voir de vertu que dans l'amour.

Elle le regarda avec épouvante; elle tremblait devant lui, et jamais elle ne l'avait tant aimé; jamais aucun moment n'avait été si dangereux pour elle. Autrefois, quand elle le voyait dans le salon de son père, c'était seulement un homme plus séduisant que tous ceux qu'elle avait connus, un amant plus adorable que tout ce qu'elle avait rêvé; maintenant, tombé du ciel au sein de la nuit, revêtu de ce costume sombre qui lui donnait une beauté plus imposante, couvert de ces armes d'où s'exhalait une espèce de terreur, contemplé à la lueur pâle et vague des étoiles, c'était un être surnaturel qui la pliait à son pouvoir...

Mais ensuite quand il lui dit :

— Isaure, prends pitié de moi..... de toi-même, le son de sa voix vibrait si mélodieusement, l'expression de sa tendresse était si puissante, que la jeune fille ne sentit plus qu'un entraînement magnétique et passionné vers lui..... Elle se souvint de son rêve, elle pensa que Dieu, compatissant à ses souffrances, l'avait peut-être relevée de ses vœux puisqu'il lui envoyait son amant d'une manière presque miraculeuse. Elle regardait d'Alvimar; et, dans le prestige de l'amour, chaque minute le rendait plus beau, plus noble, plus grand à ses yeux. comme dans une vision céleste tout se colore de la lumière d'un monde inconnu. Un sentiment d'adoration inexprimable s'empara de son âme : son bras se détacha de l'arbre qu'il tenait enlacé, et elle se laissa tomber à genoux devant d'Alvimar.

Ainsi prosternée, joignant ses mains ramenées sur sa poitrine, elle le regardait avec une larme dans les yeux. Rien ne peut rendre tout ce qu'il y avait d'idolâtrie dans cette pose, dans ces mains jointes, dans cette larme.

Isaure connut dans ce moment la plus précieuse des influences de l'amour, l'oubli de tout le reste du monde : elle absorba toute la douce quiétude de la vie éternelle dans une minute passée aux pieds de d'Alvimar.

— Que voulais-je donc, murmurait-elle, te fuir... t'oublier peut-être... je ne le sais plus... Je sens que je t'aime, toi, mon maître, mon Dieu, que je t'aime et voilà tout !

Elle pleurait et une fièvre ardente battait dans son cerveau.

— Isaure, tu veux être unie à moi pour jamais ?

— Oui, je le veux.

Ces mots, elle les prononça comme dans un rêve, sans idée, sans raison.

— Oh ! dit son amant, ne reste pas ainsi sur cette terre où tes genoux se meurtrissent ; viens, viens dans mes bras.

Il la saisit et l'emporta dans l'enfoncement ténébreux où elle s'était reposée. Il était pâle, sombre, et, même dans les ténèbres, son front semblait rayonner... on eût dit le génie de la nuit... Mais le génie de la nuit est aussi celui de l'amour, où tout doit être mystère.

Il s'assit à côté d'Isaure dont le corps souple s'abandonnait sans force et sans mouvement sur cette couche d'herbes aromatiques, aux senteurs pénétrantes, baignée par les flots de chaleur qu'exhalait une nuit d'été.

Elle était là au milieu de ses arbustes chéris, entourée des fleurs auxquelles elle avait autrefois mêlé son âme aussi chaste qu'elles, et maintenant les torrents de la passion inondaient son sein, son cœur battait avec violence. D'Alvimar n'avait qu'un bras passé autour de sa taille, et la force extraordinaire de ce bras la brisait ; elle pouvait à peine respirer dans l'atmosphère embrasée que cet homme répandait autour de lui... Il lui semblait que le sol se mouvait sous ses pieds, que sa couche de verdure tournoyait dans l'espace et l'emportait dans un monde inconnu.

Isaure était pure comme une vierge du ciel, pure dans ses pensées, dans ses désirs, dans toutes les sensations intimes de son être : mais d'Alvimar se penchait vers elle ; il était enflammé de toutes les ardeurs humaines ; s'il adorait avec extase, il désirait avec violence ; les élans de son âme se fondaient dans les laves dévorantes de la passion. Et la jeune fille n'existait plus qu'en lui ; elle avait abandonné son être, et vivait dans le sein de d'Alvimar...

Ses larmes coulaient brûlantes et pressées. Les larmes sont le seul langage d'une émotion semblable.

Elle passa ainsi cette nuit de délire dont elle ne pouvait plus connaître ni la situation, ni la durée.

Puis, dans le sein même des agitations les plus ora-

geuses de l'âme subjuguée par un pouvoir magnétique, elle s'endormit une seconde fois.

Quand elle s'éveilla, le jour répandait déjà une teinte blanche sur les objets; elle ne vit rien auprès d'elle qu'une place vide; sur sa tête, l'air promenait les sons lents et tristes envoyés par la cloche de l'église voisine qui, après l'angélus de ce matin-là, sonnait pour des funérailles. Elle pensa de nouveau au rêve qu'elle avait fait dans son premier sommeil, à cette vision douce et mélancolique où la promesse de revoir son amant venait se mêler à des images de mort.

Isaure regagna son appartement sans qu'on se fût aperçu de sa sortie nocturne, et s'était déjà remise au lit quand sa gouvernante entra chez elle.

Cette nuit mémorable, qui devait augmenter les remords d'Isaure, les effaça entièrement; car, dans ce moment de sa vie, l'idolâtrie de l'amour remplaça dans son âme toute autre religion. Elle rompait la sainte union que le chef de la famille avait préparée pour elle avec la tendre sollicitude du père et du chrétien, pour s'abandonner à l'homme qui ne devait être que son amant; le moindre hasard pouvait faire découvrir sa faute, elle n'aurait plus alors ni père ni ami pour la soutenir, ni conscience pure où se réfugier; elle agissait dans son for intérieur comme si le mal eût été déjà fait; elle se retranchait dans son amour, s'y fortifiait comme dans un rempart où nul sentiment étranger ne pouvait pénétrer, où nulle douleur qui ne vint pas de lui ne pouvait se faire connaître.

Le calme et l'énergie d'une femme éprouvée par tous les coups du sort s'étaient soudain développés au sein de sa timide jeunesse.

Le père Gaspard était absent de Saint-Romain : cette circonstance lui permit pendant quelque temps de suspendre ses confessions; elle était donc soustraite à l'alternative cruelle de porter au tribunal de la pénitence l'aveu le plus difficile à faire, ou d'y garder un silence sacrilège.



IX

LES VOLEURS.

Cependant depuis son entrevue secrète avec d'Alvimar, mademoiselle de Chavailles tremblait toujours qu'il ne revint au jardin pendant la nuit et n'y fût découvert.

Cette terreur, qu'elle éprouvait pour lui seul, l'engagea un soir à descendre de sa chambre. Elle arriva au jardin bien émue cette fois, osant à peine fouler le sable sous ses pas, palpitante au moindre bruit, et ne songeant plus guère à jouir du charme de cet endroit. Elle était dévorée de ces inquiétudes étouffantes, de ce serrement de cœur douloureux par lesquels une jeune fille paie bien chèrement ses démarches imprudentes.

Elle trouva en effet d'Alvimar, qui, depuis sa première visite nocturne, était revenu presque tous les soirs, dès que l'ombre était close, errer sous les fenêtres de l'hôtel.

Mais loin de tenir la résolution qu'elle avait prise de lui défendre ces excursions dangereuses, elle demeura près de lui, et y revint encore les nuits suivantes.

Un soir, ils étaient tous deux dans cette heureuse solitude. Une douce pluie d'été les avait forcés de se réfugier sous la charmille qui s'étendait au bord du jardin, sur le banc même où d'Alvimar s'était entretenu avec David de Marillac quelque temps auparavant.

Ils étaient là plongés dans l'ineffable quiétude de l'amour qui se laisse vivre et se repose dans son bonheur; le bruit monotone de la pluie qui tombait sur les feuilles sans les atteindre les berçait d'un calme délicieux et versait sur leurs fronts comme une légère teinte de sommeil; ce nuage, uniformément répandu dans l'atmosphère, était comme un rempart de plus qui les séparait du monde.

Le pied d'Isaure frôla un léger objet sur le sable; elle le ramassa, et, à la lueur des réverbères de la place voisine qui perçait faiblement le feuillage, elle vit une très-petite boîte entr'ouverte et qui contenait un rouleau de cordon de soie.

— Quest-ce que cela? demanda-t-elle.

— L'échelle de soie dont je me sers pour monter sur ce mur.

— Ah ! c'est vrai, ami ; je te croyais si bien envoyé par le ciel près de moi, que je n'avais jamais pensé à te demander comment tu y parvenais.... Mais je ne comprends pas que toute une échelle puisse tenir dans un si petit écrin.

— Elle est tissée aussi mince pour pouvoir se porter plus facilement.

— Et avec ce faible appui, bon Dieu ! franchir un mur si élevé !

— Il donne sur une place déserte, et il conduit près de toi, c'est tout ce qu'il me faut.

— Et les pointes de fer qui le hérissent ?

— Mon manteau jeté dessus m'en garantit.

— On dirait, monseigneur, que vous êtes accoutumé à de pareilles escalades.

Louis avait enveloppé la jeune fille d'un pan de son manteau pour la préserver de l'humidité de l'air, et ils étaient tous deux sous cet abri. Dans ces dernières visites, le jeune seigneur avait repris le brillant costume qui lui était habituel ; Isaure regardait, avec une attention enfantine et caressante, quelques ornements placés à la ceinture du baron, et qui jetaient les étincelles de l'or et de l'acier.

— Quels sont, dit-elle, ces bijoux que je vois toujours à votre ceinture ?

Il les détacha tour à tour.

— Ceci, répondit-il est un poignard dont la lame rentre dans le manche, et qui ne tient pas plus de place qu'une tabatière d'or.

— Un poignard !... c'est étrange.... Et ces deux pommeaux ciselés qui se détachent sur le satin blanc de votre veste ?

— Les poignées de deux pistolets qui s'enfoncent dans la ceinture faite de manière à les contenir tout entiers.

— Quoi ! ces objets que je vois habituellement sur vous sont...

— Des armes.

— Des armes, bon Dieu ! à quoi cela vous sert il pour

aller aux assemblées, aux promenades, partout enfin où vous passez votre temps ?

— Ce sont les attributs naturels du gentilhomme : puisque la force est l'origine de la noblesse, et que le pouvoir de vaincre a pu seul amener le privilège de commander.

Le hasard faisait que la jeune fille remarquait cette belliqueuse parure, et s'en étonnait au moment même où elle allait avoir à en bénir l'utilité.

La charmille, comme nous l'avons dit, régnait tout le long du mur latéral qui donnait sur la place, et aboutissait d'un côté aux limites du jardin, de l'autre à la terrasse sur laquelle ouvraient les portes-fenêtre du rez-de-chaussée de l'hôtel.

Isaure, dont l'oreille était toujours attentive, entendit parler à voix basse sur la place, au pied de la muraille. Cette circonstance qui n'avait rien d'effrayant par elle-même, l'inquiétait cependant, en ce que la présence des personnes qui se trouvaient là devait mettre obstacle à la sortie de d'Alvimar. Mais bientôt les pas s'éloignèrent, et le bruit de voix cessa en même temps.

Les deux amants oublièrent ce moment d'alarme, et reprenaient toute la sérénité de leur bonheur, quand soudain Isaure saisit le bras de d'Alvimar avec un mouvement convulsif, et demeura raide et froide de terreur. Elle venait de voir une lumière passer dans la salle à manger et disparaître aussitôt.

Ce n'était qu'une lueur, si faible et si rapide qu'il fallut la revoir encore pour s'assurer de sa réalité ; mais elle reparut plusieurs fois, et à chacune le cœur d'Isaure se serrait davantage, et une nouvelle sueur froide mouillait son front.

— On me cherche, balbutiait la malheureuse enfant ; on va venir ici... Oh ! c'est mon père, j'en suis sûre, c'est lui qui me découvrira !

— Calme-toi, Isaure, rentre à l'instant même, avoue aux personnes que tu rencontreras le désir que tu as eu de venir dans ce jardin respirer la fraîcheur de la nuit ; on n'y soupçonnera pas ma présence, et tu seras sauvée.

Quitter d'Alvimar dans le moment où elle souffrait ainsi était impossible : elle se jeta dans ses bras. La lumière

avait disparu. D'Alvimar pensa qu'il pouvait accompagner Isaure jusqu'au bout du berceau, et soutenant ses pas, il la conduisit de ce côté.

Mais, comme ils arrivaient, la terrible clarté brilla sur la terrasse, à deux pas d'eux ; ils se rejetèrent dans l'épaisseur du feuillage.

De là ils aperçurent deux ombres noires dont on ne pouvait distinguer aucun trait, et qui s'avancèrent contre la charmille derrière laquelle ils étaient cachés.

Les voix qui s'étaient fait entendre au-dessous du mur de clôture quelque temps auparavant reprirent alors leur colloque sur un ton très-bas.

Aux premiers mots, Isaure sentit le bras de d'Alvimar, qu'elle tenait pressé sur sa poitrine, tressaillir.... pour elle, elle ne respirait plus, et se sentait mourir d'épouvante.

Les deux ombres disaient :

— Nous avons bien fait de visiter en passant cette salle à manger.

— Et ce buffet bien garni.

— Nous emportons tout ce qui a pu tenir dans nos poches et dans nos estomacs.

— Et même plus, car voici deux flambeaux d'argent qui n'ont pu se loger dans mon habit et qui m'embarassent singulièrement les bras.

— Il fallait les laisser.

— Non pas ; c'est dommage de laisser perdre les choses.

C'étaient donc simplement des voleurs qui se trouvaient là. D'Alvimar fit un mouvement pour saisir ses armes et se jeter sur les misérables. Isaure le retint avec une force nerveuse et lui dit d'une voix basse comme un souffle :

— Oh ! le moindre bruit attirerait du monde ici !.... laisse-les prendre tout ce qu'ils voudront ; ils vont peut-être s'en aller.

— Je crois que c'est assez comme ça, dit un des larrons, et qu'il faudrait déloger le plus vite possible.

— Non pas ; depuis deux nuits nous guettons ce beau monsieur qui a des habits reluisants sous son manteau comme un saint dans sa châsse, et qui monte ici avec une échelle de corde...

— Et moi, j'ai deviné qu'il venait à un rendez-vous d'amour.

— Ce n'était pas difficile à trouver. Mais, moi, j'ai imaginé de le surprendre dans ce rendez-vous, bien certain que pour ne pas faire un éclat qui amènerait sur le lieu les autorités du logis, il nous livrerait sa montre, ses chaînes d'or, ses épingles qui brillent si bien et tous ses bijoux en général.

— Sans compter que la dame aurait bien aussi quelque présent à nous faire pour acheter le silence et ne pas éventer ses petites intrigues.

— Sans doute : placé ainsi entre deux feux, les voleurs et les indiscrets qui peuvent arriver, on aime encore mieux perdre ses diamants que son honneur. C'est une bonne idée que le vol au rendez-vous d'amour, et je veux l'exploiter.

— Avec moi !

— Amants et voleurs, c'est tout oiseaux de nuit, ça doit s'entendre et fraterniser ensemble... tu vas voir tout à l'heure...

En effet, la même obscurité avait attiré en cet endroit ces deux jeunes êtres, chez qui les beautés de la nature étaient rehaussées par les grâces du monde, et ces vilains bandits qui, sous leur peau de bêtes fauves, n'avaient de cœur que pour la rapine. Des feuilles de charmille frémissantes et des gouttes de pluie séparaient seules ces deux extrémités de la chaîne.

— Mais enfin, dit celui des voleurs qui avait manifesté le désir de s'en retourner, puisque nous n'avons rencontré personne dans ces beaux salons, où veux-tu trouver tes amoureux ?

Ils doivent être ici, dit son camarade, voyons un peu ce jardin.

En même temps, ils entrèrent dans la charmille par un des cintres qui la coupaient de distance en distance ; Isaure et d'Alvimar s'étaient déjà élancés dehors et se trouvaient de l'autre côté. D'Alvimar pensa que tandis que les voleurs iraient jusqu'au fond du berceau pour chercher leur proie, il aurait le temps de conduire Isaure au pied de l'escalier et de s'évader.

Mais à peine eurent-ils mis le pied sur la terrasse qu'ils se trouvèrent en face des bandits. Ceux-ci avaient

dirigé le rayon de leur lanterne sourde dans le fond de la charmille sans y aller eux-mêmes, et la voyant déserte, ils revenaient sur leurs pas.

Isaure, par une réflexion plus prompte que l'éclair, juge qu'elle est perdue : ou d'Alvimar se fera tuer par les malfaiteurs qui veulent le dépouiller, ou il se défendra et le bruit attirera au jardin tous les gens de l'hôtel, alors son déshonneur sera public!...

A la même minute, par un double mouvement, d'Alvimar est assailli par un des brigands qui lui met la main au collet, et lui-même tire son poignard qu'il pose sur la poitrine du voleur... Mais soudain le jeune seigneur, saisi d'une pensée inspiratrice, change de disposition ; il lâche son arme, prend la lanterne sourde que les malfaiteurs ont posée à terre, en tourne la lumière contre son visage et la laisse retomber aussitôt.

Un jurement sourd, mais énergique, partit à la fois de la bouche des deux voleurs, qui, par un contraste étrange, portèrent en même temps la main à leurs chapeaux, en signe de respect. Au même instant, on entendit des pas qui s'enfuyaient, un bruissement dans les arbres de la place voisine, puis plus rien.

Les brigands, en trois bonds, avaient sauté sur le mur du jardin, de là sur les mûriers qui couvraient la place, de là dans la ville, où ils prenaient le large.

Isaure était trop troublée pour remarquer l'étrangeté de ce dénoûment. Elle eût pu penser que le noble aspect de d'Alvimar avait imposé aux voleurs ; mais elle ne pensa à rien, si ce n'est à serrer son amant sur son cœur et à rentrer au plus vite dans son appartement.

X

VAL D'EMRUN.

Les deux voleurs qui s'enfuyaient ainsi de l'hôtel de Chavailles, après leur malheureuse tentative, étaient Chicner et Marteau, de la bande de Mandrin. Ils se glissaient dans les rues désertes, ayant bien soin de raser les murailles et de prendre le côté le plus sombre.

La nuit finissant, ils avaient grande hâte de sortir de l'enceinte des maisons qui, à chaque minute, pouvaient ouvrir les yeux pour les regarder.

Il ne leur restait qu'un élan à prendre pour gagner la rase campagne, quand, au débouché d'une rue, Chicner sentit une main se cramponner à son épaule et entendit cette exclamation :

— Ah ! je boirai un verre d'eau-de-vie ce matin !

En même temps un piquet de maréchaussée enveloppa les deux camarades.

Au tumulte causé par la lutte qui s'établit entre les adversaires, les maisons s'ouvrirent, et toutes les têtes passèrent à la fenêtre pour appuyer du regard les cavaliers, et opiner du bonnet en faveur de l'ordre public.

La victoire demeura bien vite aux plus forts. Les gendarmes et les habitants qui les suivaient emmenèrent leurs deux prisonniers à la Maison de Ville.

Là, les voleurs furent reconnus pour appartenir à la bande des contrebandiers. On leur attacha les bras et les jambes avec des cordes, car la bonne ville de Saint-Romain possédait peu d'instruments de supplice et n'avait pas de fers pour les criminels ; et on ordonna aux brigadiers de les conduire immédiatement à la prison de Valence.

Ils cheminèrent toute la matinée, les soldats à cheval, les prisonniers à pied, les uns et les autres sifflant, jurant, maugréant pour faire passer le temps.

La route était longue, le temps triste et pluvieux. Chicner (celui des deux bandits qui avait imaginé le *vol au rendez-vous d'amour*) pensait qu'il allait être interrogé, jugé, pendu le lendemain, et qu'en attendant il s'ennuyait. Comme au dernier de ces maux il pouvait y avoir remède, il essaya de lier conversation avec son conducteur.

— Il me semble que je vous connais, mon gendarme ? dit-il.

— Possible, je me suis déjà souvent rencontré avec vous autres, particulièrement au val d'Embrun où nous allons passer ce soir.

— Bel endroit, que le val d'Embrun ! les coups de fusils sonnent dans les rochers comme des pièces d'ar-

tillerie, et les eaux du Rhône vous ont bientôt débarrassé des morts.

— Je ne trouvais pas cet endroit beau du tout... Ce fut à cette escarmouche que je perdis mon pauvre fils Benoît, le pareil de ce grand garçon que vous voyez là.

Le brigadier montrait son second fils, jeune soldat qui servait aussi de garde aux prisonniers.

— Et la brigade fut battue, reprit Chicner, quoique vous fussiez bien alors dix contre un.

— Oui, nous pouvions bien être du double plus nombreux, mais une pièce d'eau-de-vie nous avait mis presque tous hors de service. Pour ma part, j'avais entièrement perdu mes moyens ; ce qui a fait que j'ai vu tomber mon pauvre fils à mes côtés, sans pouvoir le défendre. Aussi j'ai fait vœu en ce moment-là de ne pas goûter à l'eau-de-vie que je n'eusse arrêté un contrebandier, pour le faire pendre en mémoire de mon garçon. C'est pourquoi, en vous mettant la main dessus tout à l'heure, je me suis dit : « Je boirai un verre d'eau-de-vie ce matin. »

— Bien flatté de pouvoir vous obliger.

— Nous sommes partis si vite de Saint-Romain que je n'ai pu m'en donner le plaisir ; mais ce n'est que partie remise, car nous devons toucher à l'hôtel des *Arbres verts*, où je pourrai me dédommager.

En effet, ils arrivaient à l'endroit désigné ; mais au lieu de la petite hôtellerie sur laquelle comptait le soldat, ils ne trouvèrent que des charpentes et des lambeaux de toitures que le torrent transportait sur un autre terrain : une trombe de pluie avait renversé le frêle bâtiment.

— Nous tombons mal, dit Chicner, l'auberge est en train de déménager en ce moment, et vous ne boirez pas encore le petit verre à midi.

— Pauvre cabaret des *Arbres verts* ! il n'en reste pas vestige.

— Je regrette aussi qu'il soit arrivé malheur à une de ces braves auberges, qui ont la bonté de voler les passants exprès pour que nous les volions elles-mêmes à notre tour.

La pluie redoublait et le vent sifflait avec fureur ; des nappes d'eau coupaient à toutes minutes le chemin ;

les chevaux piaffaient dans cette eau et la faisaientrejaillir sur les prisonniers qui en avaient déjà jusqu'aux genoux ; au fond de cela ils marchaient dans de longues herbes et dans de la vase ; les cordes qui entravaient leurs jambes se prenaient aux ronces du ravin, et ils trébuchaient à chaque pas ; l'averse qui tombait à torrent sur leurs têtes achevait l'inondation de leurs personnes.

Quoiqu'ils voulussent faire contre fortune bon cœur, les contrebandiers laissaient échapper un tonnerre de jurements continuels.

— Il n'est pas temps de vous plaindre encore, dit le vieux gendarme à Chicner, vous en verrez bien d'autres.

— Bah ! la pluie, au moins, dont nous sommes trempés à cette heure, n'entraîne pas dans le procès.

— Que voulez-vous ! il était dit qu'en quittant la terre, vous passeriez par l'eau, l'air et le feu.

— Oui, après l'averse, la potence et l'enfer, voilà ce que vous voulez dire ; eh bien, tant mieux, morbleu ! car en enfer les brigands doivent faire l'ordre public, et je vous arrêterai à mon tour, vieux gendarme.

Tantôt un bloc de grès roulait sur les pieds des pauvres voyageurs, tantôt des branches d'arbres rompues par le vent leur fouettaient le visage ; chacun de ces accidents redoublait l'irritation des criminels peu repentants et la porta enfin au comble.

Mais tout à coup Chicner s'arrêta subitement, et son visage s'éclaira d'une joie singulière.

Au milieu du bruit de l'ouragan, on entendait très-distinctement la voix aiguë de l'hirondelle qui jetait une fusée de son dans l'espace.

— Ah ! dit le voleur en riant, maintenant vos cordes ne me font plus de mal, et je trouve qu'il fait beau temps !

— Que diable a-t-il donc celui-là ? dirent les soldats, il écoute siffler les hirondelles... c'est singulier tout de même que des oiseaux chantent par le temps qu'il fait.

En ce moment Chicner se mit à répéter lui-même le son perçant et flûté qu'il entendait, avec un art d'imitation merveilleux.

— Eh! l'ami, vous avez là un fort joli talent; mais vous n'êtes pas ici pour faire de la musique avec tous les martinets de la route... En avant.

— Ces oiseaux-là sont une noble race, répondit le bandit; ils parcourent toute la terre et prennent partout leur proie au vol, sans connaître ni loi ni roi.

Il avait à peine dit cela, que des hommes à moitié couverts de capes brunes, sortant d'une gorge de rochers, croisèrent le chemin, se jetèrent au-devant des brigadiers, et avant qu'ils eussent eu le temps de s'opposer à ce mouvement, arrachèrent le sabre de l'un d'eux et en coupèrent les liens des prisonniers.

— Qui êtes-vous, misérables, et de quel droit?...

— Qui nous sommes? dirent-ils, en jetant leurs enveloppes pour se servir plus facilement de leurs armes, des contrebandiers qui voyagent pour leur commerce et qui passent fort à propos en cet endroit pour délivrer deux de leurs camarades.

— Mort de Dieu! s'écrièrent les cavaliers en brandissant leurs sabres, nous ne vous craignons pas.

Mais en même temps, ils voient, au débouché de la gorge, la tête d'une colonne entière de brigands qui les tiennent en joue, et n'attendent qu'un mot pour faire feu. Les soldats veulent prendre la fuite; mais, en se jetant en arrière, ils vont s'acculer dans un cintre de rochers où ils se trouvent bloqués et serrés par un rang de baïonnettes posées sur leurs poitrines.

— Bas les armes, ou vous êtes morts! crièrent les contrebandiers.

Quand les soldats eurent jeté à terre sabres et pistolets, leurs adversaires leur dirent qu'ils pouvaient s'en aller où bon leur semblerait.

— Un moment, dit Fauster, qui commandait le détachement; des compagnies françaises doivent être en ce moment près d'ici, dans le canton d'Herbasse, et ces gens-là pourraient aller les avertir de notre présence. Qu'ils marchent avec nous.

— Il paraît, mon gendarme, que vous ne boirez pas encore d'eau-de-vie ce soir, dit Chicner à son ex-conducteur, en l'emmenant à son tour prisonnier.

Les nuages étaient éclaircis, et la terre balayée par le vent qui soufflait toujours avec violence; le soleil

brillait par intervalle ; les contrebandiers tenaient leurs capes grises au bout du fusil pour les sécher , et leurs armes brillaient sur leurs habits de cuir.

La caravane marchait emportant les ballots de marchandises qui allaient s'embarquer sur le Rhône.

Les braves bandits s'en allaient joyeusement, évitant les grandes routes, franchissant d'un pas léger rochers, broussailles et ravins , et chantant la chanson du contrebandier.

C'était ainsi qu'ils allaient dans la vie , laissant les chemins battus pour marcher à leur guise , bravant les lois, fraudant les impôts, sautant par-dessus les bornes des provinces, passant rivières et montagnes, plongeant dans les profondeurs, montant sur les plus hautes cimes, la tête dans les nues, la mort à leurs pieds, et chantant toujours la chanson du contrebandier.

Chant du Contrebandier.

Parcourant le monde entier,
Ne craignant ni Dieu ni diable,
Trouvant partout lit et table,
Nous faisons le beau métier
De voleur-contrebandier.

La belle nuit pour dérober nos pas !
Le ciel est noir, et ses voiles funèbres
Jusqu'aux remparts qui s'élèvent là-bas,
Vont nous frayer un chemin de ténèbres.

Sur l'or qu'au pauvre elle vola,
S'endort la Richesse assouvie :
Halte-là ! la bourse ou la vie !
Halte-là ! nous voilà !

Quand Dieu versant ses biens du haut des cieux
Dit : C'est pour tous les enfants de la terre,
Mort au douanier, dont l'impôt odieux,
Vient en priver le peuple en sa misère !

Morbleu, le pauvre goûtera
A cette ivresse qu'il envie.
Halte-là ! la bourse ou la vie !
Halte-là ! nous voilà !

Dieu, qu'on est bien sur les monts élancés !
L'air libre passe au matin sur nos têtes ;
Quand vers le soir les combats sont cessés,
Nous sommeillons bercés par les tempêtes.

Et le songe qui passe là,
Dit encore d'une voix ravie :
Halte-là ! la bourse ou la vie !
Halte-là ! nous voilà !

Parcourant le monde entier,
Ne craignant ni Dieu ni diable,
Trouvant partout lit et table,
Nous faisons le beau métier
De voleur-contrebandier.

Cependant, à travers ces routes tortueuses, la bande errante arriva le soir à ce même val d'Embrun où les brigadiers avaient projeté de passer en se rendant à Valence. On résolut de s'arrêter là pour la halte du soir.

C'était un bassin entouré de rochers et bien abrité du vent; il y avait à gauche une chaîne de collines, laissant entre elles un seul intervalle par lequel on voyait le cours du Rhône; à droite un bois épais, et, en face, le pic d'Angor, dont le sommet baignait déjà dans la limpide lumière de la lune montante.

Les contrebandiers se rangèrent en cercle compacte formé de plusieurs rangs. On plaça au milieu d'énormes pains, des pièces de bœuf rôti, des fromages de Sassenage et quelques barils de vin, le tout étalé sur la terre, qui servait de table comme de siège. Après le repas on voulut prolonger la veillée en écoutant les contes et les chansons qui faisaient la pâture ordinaire de l'imagination dans cette société sauvage.

La lumière manquait et le bois était trop mouillé pour qu'on pût faire un feu clair et la remplacer par ce moyen. Un des gens de la troupe avisa un bloc de granit profondément creusé au sommet. Aidé de ses compagnons, il le fit rouler jusqu'au milieu du bivouac, versa dans la cavité un baril d'eau-de-vie, auquel il ajouta un pain de sucre et y mit le feu. Ce luminaire improvisé était d'autant plus agréable qu'il allait former en même temps une boisson vivifiante, et ne devait ni s'éteindre ni tarir, car on aurait soin d'en entretenir la matière à mesure qu'elle diminuerait. Les brigands étaient assis les jambes croisées, autour du vaste bol de punch, et les reflets bleus de sa flamme voltigeaient sur ces têtes rudes et sauvages comme des feux follets sur des monts sourcilleux.

La liqueur circulait à la ronde dans une grande écuelle de bois.

— Aux prisonniers maintenant, dit Chicner; faites-leur passer *la coupe de l'hospitalité*!

Les cavaliers de maréchaussée, blottis dans un coin, acceptèrent volontiers la politesse; mais quand vint le tour du vieux brigadier, il refusa obstinément.

— Non, non, dit-il, c'est ici que mon fils a été frappé, et je n'ai pas encore tué de contrebandier en son honneur: mon vœu avant tout.

XI

COMBAT.

Déjà depuis quelques heures des récits de guerre et d'amour occupaient l'attention de l'assemblée, quand un spectacle singulier vint attirer tous les regards.

Le bois placé à droite se couvrit d'une forte vapeur rouge; puis on vit peu à peu les masses de feuillage se remplir de lumière. On se regarda avec stupeur; on commença par lier les prisonniers à des troncs d'arbres; puis, en une minute, avant qu'aucun ordre fût donné, tous les contrebandiers eurent revêtu leurs armes.

— Attention et silence! dit Fauster.

Il se coucha à terre, colla son oreille contre le sol, tandis que tout le camp était retenu dans une immobilité palpitante, et au bout de quelques instants on distingua des pas éloignés et un bruissement d'armes.

Un buisson épais et à hauteur d'appui bordait le bois de ce côté. Les bandits s'agenouillèrent en doubles rangs devant ce taillis, le fusil au poing, visant de ce côté, et prêts à faire feu avant qu'on eût pu les voir.

Ils attendaient immobiles et retenant leur haleine; mais, tandis que toute leur attention était portée sur ce bois mystérieux, qui recélait sans doute une troupe d'ennemis, une détonation terrible partit derrière eux, et ceux qui se trouvaient au dernier rang roulèrent morts sur la terre.

Le détachement des troupes royales qui attendait les

contrebandiers au passage s'était divisé en deux parties, et tandis que les uns arrivaient par la forêt avec des lumières qui devaient attirer l'ennemi de ce côté, les autres, venant du bord du Rhône, entraient par la gorge des collines et fondaient subitement sur lui.

Les malheureux contrebandiers étaient donc entre deux feux, perdus par une situation désastreuse ; mais le courage doublait leurs forces, et l'aspect d'une mort inévitable devait rendre leur défense terrible.

Fauster, qui commandait la bande en ce moment, n'était pas aimé par ses compagnons, comme nous l'avons dit plus haut, et c'était avec peine, ordinairement, qu'on obéissait à ce lieutenant. Mais à cette heure difficile il parut sous un jour moins défavorable aux yeux de ses compagnons, car le sang-froid et la prudence qu'il conservait au sein du plus extrême danger pouvaient seuls amener quelque chance de salut.

Un rayon de flamme partit du rideau des collines, et une grêle de balles fouilla les rangs des contrebandiers ; un autre rayon brilla du côté de la forêt, et une nouvelle grêle de balles vint les assaillir.

Attaqué de tous côtés, le corps compact et resserré des bandits tournait sur lui-même avec une rapidité éblouissante. Chacun des combattants qui le formait tenait un sabre entre ses dents, des pistolets à ses mains, et son fusil couché à côté de lui. Les brigands se glissaient entre les rangs ennemis avec la souplesse du serpent, se relevaient au milieu d'eux avec la férocité du tigre, tuaient, étouffaient, déchiraient, de leurs armes, de leurs ongles, de leurs dents. Les balles, les coups de lance qu'on leur assénait rebondissaient sur le cuir de leurs habits ; mais, eux, ils tiraient de loin, ils massacraient de près, en répétant le cri de guerre : *Tue ! tue !* de leur bouche écumante de rage. Et tout était broyé sur le passage de ces hommes de fer et de feu.

Cependant le cercle épais de leurs ennemis se resserrait autour d'eux, gagnait à chaque minute du terrain ; ils n'avaient plus que le centre du val d'Embrun pour déployer leurs efforts.

La troupe s'affaiblissait ; des combattants tombaient morts, d'autres sentaient leurs forces s'épuiser avec

leur sang. Mais ces hommes indomptables, dans leurs soupirs d'agonie, jetaient encore la mort autour d'eux, leurs derniers mouvements convulsifs portaient des coups mortels.

Enfin la masse compacte des troupes réglées les écrasait de son poids seul, et ils allaient succomber.

Dans cet instant de détresse, par un mouvement naturel même aux brigands, ils levèrent les yeux au ciel.

Alors, aux rayons de la lune qui versait en plein sa lumière, il virent paraître sur le sommet du pic d'Angor un cavalier aux armes étincelantes; et, à l'instant même, comme s'il eût été emporté par la rafale du vent qui tendait l'espace, le cavalier fantastique fondit dans le vallon.

— Mandrin !

Ce cri de joie, exhalé avec une force tonnante du sein des contrebandiers, roula dans les rochers, alla jusqu'au chef adoré et s'éleva jusqu'aux nues.

— Mandrin !

S'écrièrent aussi les troupes ennemies; mais là ce nom fut prononcé avec un accent de terreur qui en assourdit le son, comme s'il eût été répété dans le sein d'un écho caverneux.

Le capitaine était déjà au milieu des siens, et tout changeait de face autour de lui : on eût dit que sa présence faisait lever de nouveaux soldats du sang qui rougissait la terre. Se plaçant à la tête de ses braves, et guidant leurs mouvements, il balaya d'abord la ligne de soldats dont il était cerné et repoussa toutes les forces ennemies vers la chaîne de collines située à gauche; il s'en rendit maître, les enveloppa à son tour, et, soutenu de ses gens, dont le courage avait pris en ce moment quelque chose de surnaturel, il les força à un mouvement rétrograde. Les soldats trouvant derrière leurs pas des élévations de terrain qui s'opposaient à leur retraite, se jetèrent tous dans le passage ouvert entre deux collines; et là, Mandrin profitant de leur nombre même qui les obstruait et gênait leurs mouvements, en fit un carnage épouvantable.

Les soldats fuyaient, mais en faisant toujours face à l'ennemi, en combattant toujours; ils arrivèrent ainsi sur le rivage du Rhône.

Les contrebandiers, qui avaient sauté par-dessus les coteaux avec l'élan facile des bêtes fauves, les enveloppèrent de nouveau. L'espace qu'ils occupaient sur la grève devint de plus en plus étroit, et, en reculant sans cesse, ils atteignirent la bande sablonneuse qui bordait le fleuve.

Une affreuse terreur se fit alors sentir au sein des compagnies royales. Les soldats étaient forcés de marcher en arrière pour continuer à faire face aux contrebandiers. Ceux qui étaient au dernier rang sentaient déjà la terre près de manquer sous leurs pas, et pensaient qu'ils allaient s'abimer dans les flots. Ils faisaient des efforts furieux pour percer ce cercle d'ennemis qui les enveloppaient d'une double mort; mais tout était vain, les contrebandiers, combattant auprès de leur capitaine, étaient trop forts maintenant pour plier.

La lune éclairait largement ce funèbre tableau. Les soldats, pâles d'effroi, sanglants, percés de coups, jetaient un lugubre gémissement à chaque pas rétrograde qui les approchait du fleuve; ils l'entendaient déjà gronder derrière eux et n'osaient tourner la tête pour mesurer l'espace qui les en séparait encore, dans la crainte de perdre un des coups qu'ils devaient porter. Mandrin, grand, formidable, brandissait son sabre flamboyant, se montrait devant eux comme le génie de la destruction, et les poussait pas à pas dans l'abîme.

Enfin ceux qui étaient au dernier rang tombèrent renversés dans les flots. Un cri de détresse, un cri épouvantable s'éleva de la troupe entière; d'autres rangs tombèrent dans le fleuve à leur tour, et des cris plus déchirants encore s'élevèrent jusqu'aux nues; l'eau bouillonna en grondant contre cet amas de corps qui lui barrait le passage; enfin un nouveau rang tomba encore, et l'on n'entendit plus de cris de désespoir, plus rien, car c'était le dernier! La vague heurta quelques minutes cette digue de corps humains, en se couvrant d'une écume sanglante; puis elle bondit, s'élança par-dessus les cadavres, et ils disparurent pour jamais.

Les contrebandiers restèrent seuls sur la grève.

Pendant que ceci se passait au bord du Rhône, une

tutte partielle et bizarre avait lieu sur le champ primitif du combat, dans le fond du val d'Embrun.

Lorsqu'ils battaient en retraite, les soldats de troupe royale avaient vu les gendarmes prisonniers garrottés à leurs arbres, et, ne pouvant s'arrêter pour les secourir, leur avaient jeté une des torches de résine qu'ils portaient dans le bois, afin qu'ils s'en servissent pour brûler leurs liens et se délivrer. Le flambeau était tombé à quelques pas du vieux brigadier, qui le voyait sans pouvoir l'atteindre; il jetait des cris de rage de voir qu'on combattait avec les contrebandiers et qu'il ne pouvait en être, pour accomplir enfin son vœu; il se débattait dans ses liens avec des efforts si violents qu'il finit par dégager un de ses bras et saisir la torche. Avec ce secours, il détruisit aussitôt ses liens, ceux de son fils et de ses deux camarades, et tous quatre, en liberté, ramassèrent des armes sur le champ de bataille.

Au même instant, des contrebandiers, qui veillaient aux arrière-postes, les aperçurent dans l'obscurité et se précipitèrent sur eux. Un combat à outrance s'engagea.

Le vieux brigadier venait de terrasser un de ses adversaires, et allait lui passer son sabre au travers du corps. Chienner, qui revenait, après la victoire, accourut au secours de son camarade, tira un coup de pistolet au hasard, et tua le fils du brigadier, qui prêtait main-forte à son père. Celui-ci, frappé de stupeur, lâcha sa proie.

— Je suis fâché d'avoir tué ton garçon, lui dit Chienner; excuse-moi, mon gendarme, c'était sur toi que je tirais. Voilà ton second fils mort, quand tu n'as pas encore vengé le premier.... Que veux-tu, mon vieux, il était dit que tu ne boirais pas encore de l'eau-de-vie demain.

— Je ne boirai ni eau-de-vie, ni vin, nom du diable! que je n'aie fait pendre, rouer, brûler, damner deux contrebandiers au lieu d'un.

On renvoya les trois gendarmes en liberté. Après le combat qui venait de se passer, il ne pouvait rester aucune crainte, et la troupe des contrebandiers, décimée, mais fière de son triomphe, n'avait plus qu'à continuer sa route.

Mandrin, accompagné seulement de son fidèle Bruneau Grand'Moustache, reprit le chemin du pic d'Angor, pour retourner de là au camp de Saint-André. Mais à peine eut-il fait quelques pas, que son vieux compagnon s'aperçut, à la faiblesse de sa marche, qu'il était blessé. En effet, le capitaine ne pouvait avancer davantage ; il s'assit défaillant sur l'herbe, et le sang recommença à couler de la blessure qu'un coup de feu lui avait faite à l'épaule.

— Bon ! dit Bruneau d'un ton rude et désolé, vous voulez toujours marcher le premier sous le feu, et voilà ce qui arrive ! Morbleu, mon capitaine, vous m'avez volé cette blessure !

— Mon pauvre Grand'Moustache, tu en as assez reçu pour moi !

— Non, pas assez, tant qu'il me reste une goutte de sang dans les veines ; je suis là pour ça. Les autres se battent pour le butin, c'est bien ; moi je m'en soucie comme d'une vieille pipe. Je veux seulement être auprès de vous, recevoir les balles qu'on vous envoie, vous aider à vaincre et entendre crier : « Vive le capitaine ! »

— Mais tu te feras tuer, et j'aurai perdu mon meilleur ami.

— Tuer ! s'ils s'avisait de me tuer, je crois que le corps du vieux Bruneau, tout mort qu'il serait, se dresserait encore devant vous pour vous faire un rempart... Mais, mille diables ! il ne s'agit pas de cela en ce moment. Voyons, votre cheval est tombé dans la bagarre, pourrez-vous marcher pendant les six lieues qui nous restent à faire ?

— C'est impossible... mes forces sont épuisées.

— Et si nous restons ici, quelques-uns des premiers fuyards de ceux qui n'ont pas fait le saut dans le Rhône, peuvent nous rejoindre... ça va bien ! et pas un cheval, mille bombes ! pas l'ombre d'un cheval !

Tandis qu'il se lamentait ainsi, Bruneau vit une compagnie de marchands de bestiaux, munis de nombreuses lanternes pour conduire leurs bœufs accouplés, descendre la route de la colline, à peu de distance du massif de chênes dans lequel il était caché avec son chef. Un jeune garçon, de gentille tournure, et monté sur un

beau cheval, cheminait côte à côte des négociants campagnards.

— Ah ! dit Grand'Moustache en le regardant, si tu n'étais pas si bien accompagné, mon petit bonhomme, je t'aurais bientôt fait descendre de cette monture qui nous conviendrait joliment.

Mais les bouviers disparurent bientôt derrière les arbres et Bruneau ne vit plus que les lanternes qui s'éloignaient.

Un moment après, il entendit, près de lui, dans les branchages, une voix douce comme un gazouillement d'oiseau, qui disait :

— Capitaine Mandrin, capitaine...

— Ah ! Lolotte est ici ! s'écria avec joie le soldat, en écartant promptement les broussailles du taillis.

Alors il vit le jeune garçon de la route conduisant son cheval par la bride. Lolotte s'habillait souvent en homme pour sortir du camp. Ce jour-là, ayant voulu venir sur la route de Saint Romain, à la rencontre du capitaine, la fusillade entendue de loin l'avait fait se diriger vers le val d'Embrun, et le bruit du combat venant seulement de cesser, elle s'était instinctivement réunie aux marchands de bestiaux pour voyager plus en sûreté jusqu'au sentier détourné qui la conduirait dans le vallon. Elle y arrivait maintenant, en murmurant le seul mot qu'elle sût dire :

— Capitaine Mandrin !

— Tiens, le voilà ton capitaine, mais en triste état ! regarde, il est blessé.

La jeune idiote se précipita vers le chef adoré de tous ses gens, et s'agenouilla, près de lui, au pied de l'arbre. Vivant au milieu de cette peuplade guerroyante, elle avait toujours sur elle un baume favorable à la guérison des blessures, dont la composition était particulièrement connue des femmes de son pays, et que, sans aucune ressource d'intelligence, elle pouvait préparer avec les simples des montagnes. Elle en posa un appareil sur l'épaule déchirée de Mandrin et l'y tint longtemps fixé.

La belle jeune fille, rose et animée de fraîcheur et de santé, était ainsi penchée sur le blessé, soutenant sa tête d'une main, et de l'autre, pressant l'élixir sur sa

plaie ; elle lui faisait un soutien de ses bras, un baume de sa pure haleine, et du doux regard qui tombait de ses yeux ; elle semblait lui donner le souffle de sa vie. Mandrin, sous cette douce influence, sentait la douleur s'effacer rapidement, la blessure se fermer, la force revenir.

Bruneau le regardait, et il était heureux comme un Dieu.

— Ce que c'est que les femmes ! disait-il ; celle-ci, qui n'a pas deux grains d'esprit dans la tête, sait pourtant mieux le guérir que moi... Attends, ma petite Lolotte, ceci va achever de le remettre.

En disant cela, il approcha sa gourde d'eau-de-vie de la bouche du capitaine.

Lolotte, d'un revers de main, fit sauter la gourde et l'envoya à la moustache du soldat.

— Merci, ma mignonne, je saurai bien prendre à boire moi-même sans que tu me serves aussi rudement. C'est égal, ton idée est bonne, et je vais la suivre.

Et il avala la liqueur d'un trait.

Cependant Charlotte, voyant que la pâleur ne quittait pas encore le visage de Mandrin, se pencha à son oreille et prononça un nom bien bas.

Le blessé tressaillit et de vives couleurs se répandirent sur son visage.

— D'où sais-tu ce nom ? qui te l'a appris ? s'écria-t-il en fixant sur elle un regard qui l'interrogeait avec ardeur.

Mais comme la pauvre idiote ne répondit ni des yeux ni de la bouche.

— C'est vrai, reprit-il, tu ne peux rien me dire.

Elle secoua la tête, comme si elle eût compris cette triste réflexion.

— Serait-il vrai, pensa Mandrin, que ces êtres dépourvus de pensées, ont des révélations intérieures ? Oh ! ce serait donc le ciel qui m'enverrait ce nom par la bouche de cette enfant...

Le capitaine se sentit enfin entièrement ranimé. Il monta le cheval amené par Lolotte, tandis que Bruneau conduisait la monture le long des défilés tortueux et que la petite fille, qui avait eu l'adresse de dérober une

de leurs lanternes aux marchands de bœufs, marchait devant pour éclairer la route. Ils cheminèrent ainsi tout le reste de la nuit.

Arrivés à mi-côte de la montagne, ils laissèrent la monture du capitaine dans l'endroit où se trouvaient les chevaux du camp, qui ne pouvaient gravir jusqu'au sommet; puis ils montèrent lentement les sentiers escarpés du *Mont-Désert*.

Le jour commençait à se montrer par une blancheur matte répandue dans les brumes de l'horizon; l'air, qui se changeait en glace un peu plus haut, durcissait déjà les étroits chemins, bordés de ronces et de broussailles; dans ces touffes jaunes paraissait la tête pointue du blaireau qui sortait de son terrier, tandis que le chamois bondissait par-dessus; plus loin on apercevait la forme noire du loup nocturne, qui passait sous une voûte de brouillards pour rentrer dans sa caverne.

— N'est-ce pas un ours que j'aperçois là, dans la brume? dit Bruneau en armant son fusil.

— La couleur en est semblable, répondit le capitaine, mais c'est tout bonnement le père capucin qui sort du camp où il s'est sans doute lasé de m'attendre, et il n'est pas étonnant qu'il ait la démarche aussi lourde que celle d'un ours, car il emporte sur sa conscience tous les sermons qu'il n'a pu me débiter.

Un instant après, nos trois personnages étaient arrivés dans le camp, dont le réveil s'annonçait par un bruyant éclat de voix et le cliquetis des armes qu'on préparait le matin. Lolotte disposait le déjeuner du capitaine; Bruneau embrassait son petit enfant dans sa couche de feuillage, où il venait de s'éveiller au chant des oiseaux; et Mandrin, très-affaibli de la perte de son sang, était assis sur le banc placé à côté de sa grotte.

— Ah! je tiens mon homme et ma tabatière! s'écria une joyeuse voix qui partait de l'angle du rocher, et Mandrin, en levant les yeux, vit la bonne figure du père Gaspard devant lui.

— Oui, oui, reprit le moine, j'avais oublié sur ce banc la précieuse boîte de corne qui ne me quitte jamais... Heureusement, je suis revenu sur mes pas pour la prendre, et je vous rencontre enfin, après vous avoir vainement attendu pendant deux jours.

Le capitaine voulait absolument se défendre d'écouter en ce moment le prêche du religieux, et il alla se réfugier dans l'intérieur de la grotte, où son déjeuner était préparé ; mais le père Gaspard l'y poursuivit, s'assit près de lui de vive force, avec un air d'agitation tout nouvellement répandu sur cette face ronde et pacifique, et la portière se referma sur eux.

XII

DAVID.

La nouvelle de l'échec éprouvé par le détachement des troupes royales dans le val d'Embrun s'était bien vite répandue par toutes les provinces méridionales de la France, et y avait produit la plus vive sensation ; la terreur du nom de Mandrin en était encore redoublée. On disait même que grand nombre d'habitants des campagnes, mécontents de leur sort, et éblouis par la fortune extraordinaire de ce chef de contrebandiers, songeaient à se ranger sous son enseigne. On ne savait donc plus où le mal s'arrêterait et si le brigandage ne deviendrait pas une insurrection générale.

Quelques jours après cet événement, monsieur de Marillac était seul dans son cabinet de travail, assis devant un bureau et calculant le total des pertes subies par la ferme-générale à l'invasion des contrebandiers dans la ville de Saint-Romain ; pertes dont une partie avait été supportée par le gouvernement, mais dont le plus grand poids était retombé sur sa propre fortune.

L'intérieur où il travaillait était froid, morne et sombre comme son front vieilli par le souci et l'ambition. Ses fenêtres étaient doublement fermées par des jalousies vertes et des rideaux de la même couleur, soit pour protéger ses yeux affaiblis, soit par un instinct de sa nature qui lui faisait fuir le grand jour. Cependant, par instant, il se détournait de son bureau, soulevait la draperie de soie verte, et regardait la cour dans laquelle s'élevait l'oratoire gothique, dont une croisée ouverte lui laissait voir son fils agenouillé devant un Christ d'i-

voire, et pâle, souffrant, exhalant la douleur par tous les pores, comme le Dieu-martyr qu'il adorait.

Un domestique apporta une lettre au fermier-général; elle était du lieutenant-criminel de Valence et contenait ce qui suit :

« Mon cher ami,

« Il se prépare un grand et heureux événement qui va mettre en émoi toute la province : quoique le secret doive encore être gardé, je vous communique cette bonne nouvelle pour que vous soyez le premier à en goûter le contentement. Quelques-uns de nos brigadiers sont enfin sur la piste du trop célèbre Mandrin, et ont juré sur leur tête de nous le livrer dans peu de jours. Le procès s'instruira à Valence, et vous pensez quel concours de monde y amènera cette affaire, dans laquelle vous serez aussi appelé comme un des principaux témoins. Heureusement la récolte des truffes a été excellente cette année, et on pourra ne pas s'en faire faute dans les nombreux repas qui seront donnés à cette occasion. N'oubliez pas, mon cher Marillac, que c'est chez moi que vous devez en manger, assaisonnés de bon vin et de bonne amitié.

Votre affectionné,

« DE MORVAL. »

A cette nouvelle qui aurait dû lui donner la plus grande satisfaction, le fermier-général resta immobile, pétrifié ; son regard devint fixe et terne, les creux de ses joues s'approfondirent davantage sous les os saillants de sa face bronzée, et on eût pu le croire frappé de mort subite, sans le mouvement de ses doigts qui broyaient convulsivement la lettre du magistrat.

Il sortit de cet état de stupeur par un tressaillement subit, regarda encore la fenêtre de l'oratoire où, dans ce moment, il n'y avait plus personne, tira la sonnette par un mouvement violent, et ordonna au domestique qui se présenta de lui envoyer de suite l'abbé Dominique.

Le père dominicain parut et le jeune David était avec lui.

— Mon père, dit Marillac, en s'adressant au moine sans oser lever les yeux sur son fils, je voulais vous conseiller de faire faire à Notre-Dame de nouvelles prières publiques pour la délivrance de notre malheureux pays.

— Auriez-vous reçu la nouvelle de quelque nouveau malheur ? demanda le religieux.

— Oui, le lieutenant-criminel de Valence m'écrit que notre terrible ennemi a lassé le courage de la force armée de la province, qui refuse désormais de marcher contre lui.

— Dieu puissant ! le Dauphiné sera donc livré sans défense à ces infâmes brigands !

— Le Dauphiné et bientôt toute la France, car le nombre de cette bande forcenée s'accroît d'une manière effrayante. Une foule de paysans de nos montagnes, séduits par un odieux exemple, quittent le travail honnête qui les nourrissait, pour aller avec ces bandits vivre de rapines et de sang humain.

— C'est, en effet, ce qui arrive tous les jours, dit le père Dominique ; le drapeau sanglant de ces bandits menace de devenir celui d'une insurrection générale.

— Vous voyez-bien, mon père, reprit monsieur de Marillac, qu'il faut vous réunir aux saints pasteurs de nos églises, et appeler en secours les prières des bonnes âmes qui peuvent attirer sur nous la miséricorde du ciel.

— C'est inutile, mon père, dit David d'une voix profonde ; l'exemple a trop prouvé que les prières étaient vaines comme les armes : il ne nous reste plus qu'à aller frapper l'ennemi au milieu de son camp, au milieu de sa victoire. Il faut vaincre par ce moyen ou perdre tout espoir.

— Celui qui doit le tenter est-il bien sûr de son courage ? dit le fermier-général d'un accent étouffé.

— Il n'hésitera pas.

— Et quelle heure a-t-il marquée ?

— Ce soir pour le départ, demain pour l'exécution.

De la prunelle terne de Marillac il partit enfin un éclair mêlé de joie et de terreur ; il contempla avec une espèce d'extase la noble et courageuse victime.

— Songe à prendre les armes qui pourront le mieux te servir, et conserve de la prudence même dans l'héroïsme, dit-il à son fils en le tutoyant pour la première fois.

— Les meilleures armes sont là, répondit David en mettant la main sur son sein.

— Les chemins des Alpes sont difficiles et froids; prends le plus fort de nos chevaux et enveloppe-toi de fourrures.

— La nuit sera noire; dit le jeune homme avec un fugitif et amer sourire; c'est là l'enveloppe qu'il me faut.

— La maréchaussée de la ville est à ma disposition: je te ferai accompagner par le nombre d'hommes que tu voudras.

— Celui qui a besoin d'un miracle pour se sauver ne peut pas attendre de secours de quelques soldats.

— Le père Dominique t'accompagnera, dit Marillac d'une voix encore plus tremblante.

— Pour lui, en effet, il doit me suivre, car ce voyage contiendra sans doute le pas difficile qu'un prêtre doit nous aider à traverser.

Ces paroles retentirent douloureusement dans le sein du vieux Marillac; il regarda son fils, puis leva les yeux au ciel. On eût pu voir en ce moment que si, par des insinuations perfides et cruelles, il poussait son enfant au meurtre, et peut-être à la mort, il était poussé lui-même par une nécessité implacable.

David s'approcha de son père pour lui prendre la main avant de le quitter. Marillac laissa échapper un sanglot sourd, une larme vint à sa paupière, et dans cette poitrine desséchée, dans ces yeux arides, les pleurs, inconnus depuis longtemps, se firent jour avec tant d'efforts qu'il en fut brisé, et s'appuya sur le dos du fauteuil qui se trouvait près de lui pour ne pas tomber.

David goûta dans ce seul instant, dans cette seule larme, la douceur que les autres enfants recueillent pendant tout le cours de leur vie de la tendresse paternelle; il fut heureux de ce danger, auquel il devait le bienfait d'avoir un instant possédé un père, et, se penchant sur la main du vieux Marillac, il lui dit avec une effusion de cœur aussi toute nouvelle pour lui :

— Mon père, ne désespérez pas de me revoir , l'audace d'une entreprise fait quelquefois sa sécurité, et des coups aussi téméraires ont été couronnés du succès... Si je survis à cette épreuve, songez combien mon existence sera plus belle, marquée par une action glorieuse, honorée de l'estime et de la reconnaissance de mon pays.

La journée avançait, David quitta son père pour se rendre à l'hôtel de Chavailles, où il voulait voir Isaure encore une fois, et lui adresser dans son âme un tendre et solennel adieu.

Il n'y avait personne au salon quand il arriva, et il allait monter chez le comte de Chavailles, quand le baron d'Alvimar entra. Il fut doux pour David de rencontrer en ce moment le seul ami à qui il eût parlé de son projet, en y joignant la confiance des doutes et des faiblesses qui l'avaient longtemps combattu.

Exalté par l'approche du moment décisif, David parlait de sa sainte mission avec une éloquence pénétrante ; c'était l'accent clair, élevé, vibrant d'une immense confiance en Dieu ; c'était la voix divinement harmonieuse qui n'avait pas résonné sur la terre depuis les derniers adieux des martyrs chrétiens.

Au commencement de son entretien, David avait cru remarquer un léger bruit dans un cabinet de travail, dont la porte donnait dans la cloison du salon devant laquelle il se promenait à pas lents avec d'Alvimar ; mais, n'entendant plus rien, il continuait les confidences de cette entreprise extraordinaire.

— Oui, dit-il, je partirai ce soir même.

— Hélas ! je le savais, dit à demi-voix d'Alvimar.

— Je franchirai cette nuit les terres habitées, continua David sans avoir pris garde à l'interruption de son ami, je prendrai les vêtements d'un pâtre, pour n'être pas remarqué dans ces montagnes sauvages ; au lever du soleil prochain, j'arriverai à ces monts inconnus, dont les brigands se sont plu à dompter les aspérités rebelles, parce que cela semblait impossible à l'homme, et, la nuit suivante, je serai peut-être bien près de l'ancre où dort l'ennemi.

— Etes-vous sûr de pouvoir le découvrir ?

— Je vous ai dit qu'une carte envoyée par une main

mystérieuse m'indiquait les sentiers escarpés ou souterrains qui y conduisent... Et puis, dans de semblables instants, autre chose que la vue nous guide, autre chose que les pas nous emporte sur le chemin.

La physionomie de d'Alvimar contrastait beaucoup en ce moment avec celle du jeune enthousiaste : malgré l'amitié qui eût dû lui faire partager les émotions de David et lui donner les plus vives craintes pour sa vie, on ne voyait sur les traits du baron qu'un sourire d'incrédulité pour la réussite du projet dont on lui faisait part, joint à l'expression d'une douce pitié pour le jeune homme et d'une tendresse profonde.

— Est-il possible, dit-il à David, que vous renonciez si follement à la vie, à vingt ans, et quand nul sujet de chagrin ne vient troubler votre raison !

— Homme du monde, vous comprenez bien qu'on se brûle la cervelle ou qu'on se jette dans la rivière par désespoir d'amour ou de fortune, et vous ne comprenez pas qu'on expose ses jours dans l'espoir de la vie éternelle.

— Et qu'avez-vous fait de ces remords qui vous tourmentaient à la pensée d'aller massacrer celui qui vous a sauvé la vie ?

— Par une dernière grâce, le ciel les a fait disparaître. J'ai jeté loin de moi l'arme que m'a laissée le brigand. Je n'ai pour le percer que ce faible poignard qui repose là, dans ma ceinture. Mais cette arme est bénie par l'espérance, le courage et la foi ; elle saura porter un coup vainqueur !

— Et s'il en était ainsi, pensez-vous que ce coup resterait sans vengeance ?

— Qu'importe que ma tombe s'ouvre, quand, pour consoler mon ombre, il viendra retentir autour d'elle l'hymne de reconnaissance et d'amour de toute la France délivrée.

— Malheureux !

— Oh ! ne dites pas malheureux ; je crois et j'espère !

Le front de David rayonnait d'un éclat surnaturel, comme celui de l'archange au moment de terrasser le démon.

La porte du cabinet s'ouvrit. Isaure parut, et cette

lumière radieuse, qui se voyait sur les traits du martyr, éclairait aussi ceux de la jeune fille. Elle passa un bras autour de David et pour la première fois le serra sur son cœur, tandis que son visage, d'où s'éloignaient ses beaux cheveux noirs, offrait au jeune homme une exaltation digne de se fondre avec la sienne, un regard qui, semblable à un rayon du ciel, devait encore enflammer son courage.

Isaure avait tout entendu, tout compris; le mystérieux dessein de David lui était maintenant connu dans toute son audace et sa sublime abnégation. A cette révélation soudaine, la jeune fille avait repris un instant sa piété ardente et passionnée; elle comprenait le dévouement de David, elle aurait voulu le partager. Cette religion chevaleresque, cette intrépidité délirante allait bien à son esprit de femme, à son enthousiasme naturel qui ne demandait qu'à s'exercer, et l'eût rendue capable de s'élever elle-même à ces grandes résolutions qui flottent au-dessus de tous les intérêts terrestres. Elle ne disait rien à David pour le détourner de son sacrifice, et eût frémi de l'y encourager, mais elle le serrait dans ses bras; elle oubliait un moment pour lui tout le reste du monde; elle l'aimait.

Par une contradiction étrange, d'Alvimar, qui avait souri du fanatisme du jeune homme, tressaillit de douleur en trouvant ce même sentiment dans l'âme d'Isaure. Ce n'était pas la misérable jalousie de la voir un moment sur le sein de ce jeune infortuné qui le faisait frissonner ainsi; sa souffrance venait de plus haut. Pâle comme la mort, appuyé contre la muraille et les bras croisés, il les regardait tous deux en silence.

— Isaure! Isaure! s'écria David, je ne croyais pas que cet adieu serait si doux! il vaut toute une vie de bonheur. Maintenant, tu sais quelle destinée est marquée pour moi, quelle grande tâche il me faut accomplir avant de revenir à tes pieds; tu le sais et tu me bénis; ton âme est unie à la mienne: elle me couvrira de ses ailes pendant le douloureux voyage, elle marchera comme un esprit céleste devant moi, et je parviendrai toujours à une fin digne de Dieu et de toi, que ce soit ou le succès ou la mort. Ainsi, quoi qu'il arrive, ne me plains pas; adieu, adieu.

Il la serra dans ses bras et sortit précipitamment.
D'Alvimar aussi s'éloigna sur ses traces.

XIII

LE BONHEUR EN CE MONDE.

Le surlendemain, à onze heures du soir, d'Alvimar, à l'aide de son échelle de soie, avait franchi le mur du jardin et, dans l'ombre et le mystère, se dirigeait vers l'appartement d'Isaure.

Depuis la nuit où l'invasion des deux voleurs avait causé une si violente épouvante à mademoiselle de Chavailles, elle n'avait plus osé confier ses entrevues secrètes à cette enceinte de feuillage qui les abritait si mal; ne pouvant renoncer à la vue de d'Alvimar, sans laquelle il lui était alors impossible de vivre, elle avait consenti à le recevoir ce soir-là chez elle. Isaure n'avait que dix-huit ans, et l'amour ayant remplacé Dieu dans son âme, la sagesse humaine ne pouvait pas encore la guider et opposer de frein aux désirs de son cœur.

Le hasard servait ses vœux. Madame Blondeau était depuis quelques jours dans la petite maison des bords de l'Isère, occupée à faire enlever le peu d'objets demeurés dans la partie du bâtiment où la flamme s'était arrêtée lors de l'incendie allumé par les contrebandiers. La chambre qui conduisait à celle d'Isaure restait donc inhabitée. Eustache, qui couchait autrefois dans une loge pratiquée au pied de l'escalier qui donnait sur le jardin, avait quitté le service de M. de Chavailles pour succéder à un de ses oncles dans la place de geôlier de la prison de Valence, et le poste de jardinier de l'hôtel était encore vacant. Ces circonstances ouvraient à d'Alvimar un libre passage jusqu'à l'appartement consacré à la jeune fille.

Le baron, cependant, s'arrêta un instant avant de franchir les premiers degrés de l'escalier. Du haut du perron, il se tourna du côté du nord et regarda un moment dans l'espace, comme si, malgré la nuit et la distance, il eût pu voir la chaîne des montagnes vierges qui, de ce côté de l'horizon, unissaient leur immensité

inaccessible à celle du ciel. Les heures de la nuit sonnèrent; il écouta attentivement ce son qui s'unissait à ses pensées. Puis, il monta l'escalier d'une démarche heureuse et fière, comme si les réflexions qu'il venait de faire et la coïncidence de temps qu'il venait d'observer eussent donné plus de solennité à son entrée mystérieuse dans cette demeure.

D'Alvimar, dont les pas n'avaient soulevé aucun bruit, s'arrêta un instant sur le seuil de la chambre d'Isaure, et regarda la jeune fille dans son paisible et gracieux intérieur.

Isaure, malgré les troubles de la passion qui remplissait son âme, malgré les battements de cœur douloureux et violents qui marquent toujours le moment de ces rendez-vous clandestins, avait été absorbée quelques minutes par la pensée de David, de David destiné par le ciel et par son père à être son époux, et qui, au lieu d'avoir contracté une union où il goûterait un paisible bonheur, marchait, dans cette soirée même, à une mort presque certaine, dans l'espérance la plus aventureuse de délivrer son pays du fléau qui l'opprimait. Elle priait pour lui.

Elle était agenouillée, le dos tourné à la porte d'entrée, devant un prie-Dieu revêtu de riches ornements, près duquel se trouvait aussi le portrait de sa mère, ce portrait qu'elle avait arraché elle-même de l'incendie, et que, par respect et contrition, elle couvrait d'une gaze, depuis qu'elle se jugeait indigne de laisser tomber sur elle le regard de cette vertueuse mère.

Une blanche et molle clarté flottait autour de la jeune fille; la fenêtre ouverte laissait entrer l'air pur de la nuit chargé des émanations des fleurs; le tapis de pied, soyeux et velouté, était couvert des pétales des camélias et des roses blanches, que l'air enlevait aux plantes du balcon et répandait par toute la chambre.

D'Alvimar entendit ces mots qu'Isaure prononçait avec l'accent de la plus ardente ferveur, en priant pour David :

— Mon Dieu! bénissez celui qui s'arme en ce moment pour votre cause; regardez-le comme le plus fidèle de vos serviteurs; portez sur lui ce regard qui donne la force à vos élus, et son bras effacera le méchant de

la terre comme le vent emporte un grain de sable. Prenez pitié de votre malheureuse contrée; voyez, mon Dieu! tout ce que vos créatures ont souffert en expiation de leurs péchés. Puisque le sang du maudit peut seul éteindre le feu de révolte et de guerre qui désole nos cités, faites qu'il soit versé jusqu'à la dernière goutte : que l'ennemi des hommes et de votre sainte Église descende dans la tombe pour n'en jamais sortir et soit damné pour l'éternité!

A ces mots, Isaure se retourna et vit d'Alvimar derrière elle.

Il était là, silencieux, immobile, la tête penchée sur sa poitrine, le regard fixe et sombre. Isaure fit un mouvement pour se jeter dans ses bras; il la repoussa doucement.

— Comment, lui dit-il, une âme aussi pure que la vôtre peut-elle s'élever au ciel pour y porter des vœux de meurtre et de vengeance!

— O mon Dieu! qu'avez-vous? s'écria la jeune fille, ne s'inquiétant que de son air de souffrance.

— Savez-vous bien, Isaure, qu'une prière si fervente doit être entendue, que l'homme voué ainsi à la vengeance céleste doit périr!...

— Eh bien?

— N'avez-vous donc pas pensé que ce brigand, tout odieux qu'il vous semble, a des êtres qui l'aiment sur la terre... et que vous êtes bien cruelle envers eux!

— Je n'ai pensé qu'à lui.

— Eh bien! lui qui est un homme enfin, voudriez-vous le voir là, à vos pieds, percé de coups, sanglant, raidi, et vous regardant avec des yeux que la mort aurait éteints?

L'aspect de ce cadavre qui s'offrait, par la pensée, dans cette atmosphère embaumée, sur ce tapis soyeux et semé de fleurs, avait un effet d'horreur inexprimable.

— Oh! quelle affreuse image! s'écria Isaure en se jetant sur le sein de Louis pour s'y cacher.

Elle prit la main de son amant et la trouva froide; puis en relevant les yeux sur lui, elle fut frappée de l'altération de son visage, qui semblait peindre à la fois la douleur physique et morale.

— Mais, mon Dieu, qu'as-tu donc ? répéta-t-elle avec impatience, en entourant son amant de son bras et l'attirant vers elle, qu'as-tu ? réponds-moi donc, tu es pâle comme la mort.

— Je croyais que tu ne savais qu'aimer, dit-il, en reposant sur la jeune fille ses grands yeux humides et pleins de tristesse.

— Eh bien ! voyons, je ne m'occuperai plus que de toi, tu es bien sûr alors que je serai toute à l'amour ; mais dis-moi ce qui te rend triste et malade ?

— Je ne sais .. la fatigue... Depuis deux jours j'ai fait des courses pénibles, et je suis venu ici en descendant de cheval.

Elle regarda autour d'elle, cherchant quelque liqueur à offrir à d'Alvimar, quelque vin généreux qui pût le remettre de ses fatigues ; mais sa chambre de jeune fille ne contenait rien de semblable. Elle descendit du pas le plus rapide et le plus léger à la salle à manger, et rapporta, dans une serviette serrée contre elle, comme un précieux trésor, des flacons de vin, des biscuits, des fruits glacés.

Elle plaça sur un guéridon les flacons étincelants, les fruits dans leurs soucoupes de vermeil, puis attira la table près du canapé, et revint s'asseoir à côté de d'Alvimar.

Cette douce attention ramena le sourire sur le visage du jeune seigneur. Au fait, il était si heureux de souper là, seul avec Isaure, dans son intérieur le plus intime, comme s'il eût été uni à elle pour la vie ! Le bonheur était si parfait, pourquoi songer à autre chose ? Le moment présent était si beau, pourquoi s'inquiéter de la veille et du lendemain ?

L'air était imprégné des plus exquises senteurs ; la lampe d'albâtre, qui pendait au plafond, répandait sur tous les objets une lueur vague et pleine de prestige ; çà et là étaient semés les accessoires à l'usage d'Isaure ; son chevalet, son métier de broderie, sa harpe, qui semblait résonner encore ; toutes ces choses sur lesquelles restait l'empreinte de la jeune fille, augmentaient sa présence pour son amant, et la mettaient à la fois partout autour de lui et dans ses bras. A droite était la couche d'Isaure, à demi-cachée sous ses rideaux

de soie blanche ; à gauche le balcon, qui offrait une riche guirlande d'orangers, de jasmins, de lauriers-roses, et au-delà, le ciel étincelant d'étoiles ; en face, un grand panneau de glace, où se reflétait la belle et radieuse image des deux amants.

Isaure, svelte et légère, blanche et suave créature, en présidant à tout ce bonheur, semblait moins une femme qu'une fée qui l'avait fait naître sous sa baguette enchantée.

Elle regardait l'image de Louis dans la glace.

Au fond de cette réverbération éblouissante, la beauté régulière et animée du jeune homme se rehaussait encore de plus d'éclat. Comme le sofa sur lequel ils étaient assis tous deux était, ainsi que le lit, drapé d'une étoffe blanche, que retenait au sommet une couronne de comte, la figure de d'Alvimar se montrait dans le miroir couronnée de ce riche blason.

— Regardez, dit Isaure, comme cette couronne fait bien au-dessus de votre front !... C'est que vraiment, monseigneur, votre tête semble être faite pour porter le diadème.

— Enfant !

— Non, je parle sérieusement.... Écoute, Louis, tu ne m'as jamais parlé de ta famille, mais je suis sûre qu'elle est au moins de sang royal.

— Et si cela n'était pas, m'en aimerais-tu moins ?

— Non, car je suis certaine que tu as au moins la royauté de la vertu, que ta vie est noble et sage entre toutes celles des sages.

— Et comment le sais-tu ?

— C'est bien facile à voir : si tu avais nourri des pensées injustes et cruelles, si tu avais commis des actions coupables, ton front ne serait pas si uni et si pur, tu ne lèverais pas ainsi sur moi ce regard limpide et beau, tes mains n'oseraient pas prendre les miennes et les serrer.

— Isaure !...

— N'est-il pas vrai ?...

— Tu ne sais donc pas que quand je suis près de soi, tout le passé s'efface de ma mémoire : qu'eût-il les plus orageux et les plus terribles souvenirs, je l'oublie-

rais encore pour ne voir que cette heure du ciel qui nous unit.

— C'est une raison de plus de croire que ta vie est sans tache, ton cœur loyal et pur; les nobles âmes peuvent seules savoir aimer. Comment les méchants, formés aux pensées égoïstes et perverses, accoutumés à sacrifier les autres à leurs féroces jouissances, pourraient-ils connaître l'amour; l'amour dont l'essence est toute de bonté et de caresse, dont le souffle est la générosité et le dévouement; l'amour qui fait découvrir le secret sublime de vivre dans un être, et de s'enivrer du bonheur qu'on donne!

— Isaure, dit-il avec un accent profond, sans cette vertu que tu me supposes, sans cette beauté intérieure que tu rêves en moi, tu ne pourrais donc pas m'aimer?

— Et pourquoi t'aimerais-je? Pour les admirables perfections de ta figure? on n'aime pas une belle statue; pour ton esprit séduisant? on n'aime pas un joli livre. La beauté est partout dans la nature, l'esprit est dans toutes les œuvres des arts, la vertu n'est que dans l'homme, et c'est lui qu'on aime d'amour...

— Laisse tout cela, Isaure, dit Louis en se levant avec agitation, ne raisonne pas ainsi, n'apporte pas les froides distinctions de la pensée dans le sentiment.

Il regarda l'enceinte charmante qui le renfermait, toucha avec amour les objets épars sur lesquels restait un suave parfum de jeune fille, et ajouta :

— Je ne vois de tout l'univers que cette retraite bienheureuse qui nous abrite : ainsi, ne cherche à voir en moi que l'amant qui t'adore.

— Oh ! c'est impossible, ami, tu ne m'as jamais rien dit de ton existence passée : mais va, je l'ai bien devinée ! j'ai trouvé moyen de la reconstruire dans ma pensée ; j'y ai mis de belles actions, des traits de bienfaisance et de bonté, une équité parfaite pour tous, une protection constante pour l'opprimé. Sous l'esprit et la grâce que tu montres dans le monde, j'ai connu tout ce qu'il y a de beau dans ton âme, tout ce que tu te plais à cacher sous une digne réserve... Tiens, c'est comme cette coupe où je te verse à boire : le vin qui flotte dessus n'est que coloré et pétillant, mais on voit l'or au fond.

Il s'approcha vivement, prit le vase des mains d'Isaure, y fit tremper les lèvres de la jeune fille, et ensuite la vida d'un trait.

— Oui, dit-il, tu as raison, cette coupe est toute ma vie, car c'est l'oubli et l'amour...

Puis se jetant aux pieds d'Isaure, pressant son sein contre les genoux de la jeune fille, son visage dans ses mains délicates et douces :

— Oh ! tu ne sais pas, dit-il, tout le bonheur que tu me donnes ? tout ce que tu fais pour moi ! Quand je t'ai connue, l'amour est venu avec toi dans mon âme, comme un éclair tout de lumière et de feu... Tu es pour moi une nouvelle vie, un autre monde, une vision de Dieu dans les ténèbres ; tu m'as fait aimer, être aimé, être heureux !... Pour ce bien du ciel, Isaure, je voudrais te donner mon sang, mon dernier soupir, l'éternité si elle doit s'ouvrir pour moi.

Il passa long temps à lui parler ainsi : tout ce qu'une passion véritable a d'accents impétueux et pénétrants, tout ce que l'imagination enflammée peut donner de charme à l'ardeur du sang, tout ce que l'âme a d'actions de grâce et de reconnaissance découlait de ses lèvres pâles et frémissantes.

Isaure l'écoutait avec extase, le contemplait en silence ou lui répondait par ces mots vagues, sans suite, sans valeur, qui ne peuvent être écrits ni parlés, et qui soupirés par la voix de l'amour, ont une mystérieuse éloquence et des émanations qui enivrent de bonheur...

Et les heures de la nuit s'écoulaient, bienfaisantes, silencieuses, sans apporter aux deux amants ni pensée étrangère, ni réveil pénible, ni le moindre mouvement de trouble et de terreur.

Le jour était près de paraître quand Isaure alla s'asseoir à l'entrée du balcon, et d'Alvimar sur un coussin de velours posé à ses pieds.

Ils n'avaient jamais été si heureux. C'était la première fois que l'amour avait été assez puissant pour faire perdre à la fille du comte de Chavailles tout sentiment de sa faute, tout vestige de ses remords. Les sombres nuages qui couvraient le front de d'Alvimar, au commencement de cette soirée, avaient aussi disparu, comme sous l'influence d'un génie bienfaisant qui au-

rait eu le pouvoir de guérir la douleur et d'effacer la réalité même.

Ils étaient bien jeunes tous deux en amour, et par conséquent le goûtaient de même tous deux et dans toute sa fleur. Isaure n'avait que dix-huit ans; d'Alvimar qui, bien plus âgé, connaissait une passion profonde pour la première fois, partageait toutes les naïves et fraîches émotions de sa compagne, ses enfantillages passionnés, ces voluptés exquisées cueillies sur un rien. Ils abordaient tous deux en même temps dans ce nouveau monde, et découvraient ensemble son immensité de délices, ces joies indicibles d'un regard échangé, d'une pensée qui s'exhale en même temps, d'une étreinte mutuelle.

L'approche du matin rendait le parfum des orangers plus pénétrant, la nuit qui allait finir plus douce, l'amour qui s'oubliait plus heureux.

Plongés dans la douce mélancolie du bonheur, Isaure et d'Alvimar se taisaient, et il régnait un silence dans lequel on eût entendu frissonner l'aile d'un oiseau. Seulement, lorsqu'un léger souffle de l'air dispersait les longs cheveux de la jeune fille sur le cou et les épaules de son amant, il se délectait à baiser, l'une après l'autre, leurs boucles ondoyantes.

Tout à coup la porte s'ouvrit avec un bruit épouvantable.

Deux soldats de la maréchaussée entrèrent, tandis que la porte ouverte laissait voir un grand nombre de brigadiers dans la pièce précédente. Les deux gendarmes se jetèrent sur l'amant d'Isaure, le saisirent de chaque côté, en disant avec un éclat de voix qui retentit comme un tonnerre subit :

— Louis Mandrin, nous t'arrêtons au nom de la loi !

Isaure se dressa et les regarda d'un œil fixe et hagard, semblable à celui de la folie.

Son amant, les yeux attachés sur elle, ne fit aucun mouvement pour se défendre; seulement il arracha avec violence une de ses mains des poignets des soldats, liaisit les pistolets qui étaient à sa ceinture; mais au lieu de s'en servir, il les jeta à terre pour éviter une lutte sanglante.

— Mandrin ! s'écria la jeune fille, c'est là Mandrin !

Elle le montrait du doigt d'un air insensé, et répétait encore : C'est là Mandrin !

Mais à mesure que cette conviction entraît dans son esprit, son visage se creusait, devenait pâle et transparent comme celui d'un spectre.

Tout à coup elle se jeta vers le panneau où était le portrait de sa mère, arracha la gaze qui le couvrait en s'écriant :

— Ma mère, maudis ta fille, elle s'est donnée à un brigand !

En même temps, elle vit sur le seuil de la porte son père qui, à demi-vêtu, était accouru au bruit, et découvrant d'un coup - d'œil toute l'horreur de cette scène, restait muet, immobile, frappé de la foudre. Elle frissonna de la tête aux pieds et roula sur le parquet.

M. de Chavailles ne la vit pas tomber : il avait vu à la fois dans le baron d'Alvimar le chef de bandits, et dans le chef de bandits l'amant de sa fille ; cette fille profanée, perdue par l'amour d'un Mandrin, sa vie d'honneur anéantie, son antique maison souillée, détruite : c'était plus d'opprobre qu'il n'en pouvait porter. Il saisit une arme et descendit dans son cabinet.

Mandrin, secouant avec la force d'un lion les bras qui le tenaient enchainé, s'élança vers Isaure, se pencha sur elle et l'appela par son nom.

— Isaure, dit-il, éveille-toi ; ouvre les yeux !

Elle se leva à demi, le regarda de ses yeux troubles, comme cherchant avec une curiosité inerte à voir la figure de l'affreux Mandrin dans les traits de celui qu'elle avait tant aimé.

Il lui dit avec l'accent d'une implacable fatalité :

— Isaure, tu as prié Dieu de me condamner : ta prière a été entendue ; mais, malgré ce que tu viens d'apprendre, tu es toujours à moi

Ses lèvres s'entr'ouvrirent, et elle murmura d'une voix sourde :

— Oui... nous nous retrouverons... en enfer...

Et elle retomba sur le carreau, raide et glacée.

Les soldats emmenèrent leur prisonnier (1).

(1) Les différents biographes de Mandrin rapportent de la même manière, ses amours avec mademoiselle Isaure de Chavailles, et son arrestation dans la maison de cette jeune demoiselle.

Le silence, qui n'avait été interrompu que pendant quelques minutes terribles, revint régner dans cet intérieur, mais c'était maintenant le silence du tombeau. Une femme inanimée y demeurait seule; il n'y avait plus un souffle humain, plus un seul battement de cœur; la lampe, pâlie par les premiers rayons du jour, répandait une lueur funèbre dans ces murs ternes et froids.

Au dehors, le matin était brumeux; la voix des rouges-gorges et des chardonnerets nourris par Isaure s'élevait à l'heure du réveil, lente et voilée; les corolles des fleurs s'ouvraient avec peine sous la vapeur pesante; tout était morne et attristé devant ce balcon où gisait le corps insensible d'Isaure.

Il y avait dans l'air comme une plainte qui semblait dire :

— Elle était née pour les plus pures affections, elle vivait de l'amour des plantes et des oiseaux; elle a aimé un brigand : elle en est morte.

XIV

LA PRISON.

La prison de Valence n'était, en ce temps-là, qu'un ancien monastère auquel on avait ajouté des barreaux, des grilles, des verrous et des postes armés, en l'affectant à sa nouvelle destination.

Sept beaux couvents, bien bâtis, bien tenus, existaient dans la ville, et l'une de ces communautés, en s'emparant d'un local plus convenable, avait cédé la charpente délabrée de son cloître à la commune pour en faire un lieu de détention.

On ignorait alors l'art des prisons fortifiées, consolidées, qui opposent des murailles de roc et de fer au génie et à la patience qu'inspire, sous les verrous, l'amour courageux de la liberté. Les prisonniers avaient beau s'échapper souvent des murailles insuffisantes qui leur servaient d'asile, on se contentait de les y ramener

de nouveau, sans mieux fermer la porte une seconde fois.

Mais depuis que le célèbre Mandrin était détenu dans la geôle de Valence, une foule immense en encombrait les abords, et y formait une enceinte de fortifications vivantes. Les magistrats, les autorités allaient et venaient sans cesse de la ville à la prison, les gardes étaient doublées, et une population innombrable se pressait autour des murailles.

Les habitants des villes et des campagnes, de vingt lieues à la ronde, s'attroupaient sur la *place aux Clercs*, située devant le bâtiment, et dans les rues adjacentes d'où l'on pouvait l'apercevoir. Le beau temps qui régnait ces jours-là et dorait les toitures pointues des maisons, les terrasses d'orangers et toute la surface pittoresque de Valence favorisaient, d'ailleurs, ces longues stations.

L'arrestation inattendue de Mandrin, les amours extraordinaires d'un brigand et d'une noble demoiselle, terminaient d'une manière toute romanesque la destinée merveilleuse du capitaine des contrebandiers. Cette circonstance aurait dû éclairer les esprits au sujet de Mandrin, et faire penser que, pour plaire à une jeune personne bien née, il devait être un homme fait à la ressemblance des autres, et même posséder quelques avantages personnels; mais le peuple tient trop à ses superstitions pour les abandonner sans résistance: il prétendait que l'inferral Mandrin avait seulement *pris la forme* d'un beau cavalier pour séduire la jeune Isaure. Du reste, on savait que ces amours avaient amené la capture du chef des bandits, et que la noble demoiselle était allée cacher sa honte et son désespoir au fond d'un cloître.

Une masse compacte de têtes se déroulait de tous côtés en nappe immense et ondoyante; une rumeur sourde, formée de toutes ces voix qui parlaient à la fois du même sujet, s'élevait dans l'air; des milliers de regards étaient constamment fixés sur les murs de la prison, où l'on ne voyait cependant rien que des pierres noires et des vitrages troubles; mais on savait que derrière ces pierres était Mandrin, et l'esprit, si ce n'est la vue, était vivement intéressé.

Un matin, un léger carrosse se jeta impétueusement au milieu de cette foule, en ouvrit de vive force les masses compactes et s'arrêta aux portes de la prison.

Il en descendit deux femmes élégantes, qui parlèrent aux guichetiers et entrèrent dans l'intérieur.

C'étaient les dames de charité de la paroisse qui, en ce temps-là comme aujourd'hui, se faisaient un pieux devoir de visiter les prisonniers et de leur porter secours. Elles venaient donc assister le célèbre accusé, dont le procès était près de commencer.

Ces deux bienfaitrices des pauvres et des affligés, étaient madame la vicomtesse de Charleville, et madame de Romieux, sa tante.

La première, jeune et jolie femme de vingt-cinq ans, faisait ondoyer les plumes de sa coiffure, et les légers plis de sa robe de satin à bouffantes dans les sombres défilés de la prison, qu'elle traversait l'éventail à la main, et du même pas léger dont elle fût entrée au bal ! La seconde venait plus lentement ; sa démarche était appesantie par l'âge autant que par le poids des sermons qu'elle méditait en route, et prétendait adresser au grand criminel qui allait paraître devant elle.

Cependant, arrivées à la porte du cachot où elles devaient entrer, toutes deux s'arrêtèrent saisies d'une espèce d'effroi, malgré la présence du geôlier qui les accompagnait, et des sentinelles qui montaient la garde dans les corridors, malgré la certitude que le prisonnier avait les fers aux pieds et aux mains ; elles ne supportaient pas sans terreur l'idée de se trouver en présence de ce monstre impie, et dont on racontait tant d'actions épouvantables. Si leur éducation les empêchait de croire à ces fables effrayantes, l'impression n'en existait pas moins en elles, et suffisait pour les rendre tremblantes à l'approche du terrible brigand.

La porte du cachot s'ouvrit. Un large rayon de soleil tombait de la fenêtre sur des nattes de paille. Dans cette zone lumineuse, un beau jeune homme était couché et endormi sur son lit de prisonnier ; ses cheveux bruns bouclés se déroulaient autour de son cou ; il portait un simple habit noir bordé de liserés d'or, qui dessinait la taille la plus parfaite ; autour de lui la paille

même, frappée par les rayons du soleil, semblait resplendir.

Les deux dames le regardèrent quelques instants avec admiration, puis, se tournant vers le geôlier, lui demandèrent tout bas où était donc Mandrin.

Un signe du gardien leur répondit qu'elles le voyaient devant elles.

Le prisonnier murmurait quelques mots dans son sommeil : c'étaient des accents d'amour et de regret, auxquels le timbre de sa voix donnait un attrait indéfinissable.

Puis Mandrin ouvrit les yeux.

Il avait rêvé que les magistrats prononçaient son jugement, et le condamnaient à aller au supplice sans revoir Isaure. Dans son sommeil, il avait entendu ouvrir son cachot, et le son réel s'était mêlé au songe, il croyait voir devant lui en s'éveillant les bourreaux qui venaient l'appeler. En rencontrant à la place les figures de deux femmes de l'aspect le plus attrayant et de la physionomie la plus douce, qui s'étaient assises dans le cachot, tandis que la porte se fermait derrière elles, il sentit un soulagement extrême, et les regarda avec l'air de surprise et d'admiration qu'elles avaient elles-mêmes en le trouvant à la place de l'être affreux qu'elles avaient imaginé.

Ce premier instant avait déjà mis une espèce de lien entre le prisonnier et les charitables femmes, et amené la pitié et l'espérance dans le cachot.

Mandrin, né dans une condition obscure, nourri dans le peuple, et ayant toujours respiré l'air des camps, possédait, par un don particulier de sa nature, les formes les plus séduisantes de l'homme du monde, comme il l'avait montré lorsque empruntant le nom et l'habit de gentilhomme, il les rehaussait encore par ses agréments personnels. De l'esprit naturel, joint au peu de culture qui était venu l'orner, une élocution facile, un charme particulier dans la voix et le langage, faisaient de lui un homme à part dans sa classe, et qui eût été partout des plus remarquables.

C'était par de tels moyens de séduction qu'il avait acquis un pouvoir extraordinaire sur ses compagnons de brigandages, et commandait despotiquement dans

cette troupe barbare, où il était vraiment roi par droit de nature.

Mandrin fit un mouvement pour s'incliner devant les belles visiteuses, mais les chaînes qui le retenaient firent entendre leur bruissement, et il retomba sur sa couche de paille.

Madame de Charleville et sa tante lui expliquèrent le motif de leur visite, lui parlèrent avec onction des secours que la religion pourrait lui offrir dans les moments cruels qui se préparaient pour lui, et l'engagèrent vivement à y avoir recours.

Cet homme qui avait fait une guerre ouverte à l'Église, brûlé maints couvents, et repoussé les sermons du bon père Gaspard de toutes ses railleries, n'eut pas le courage de froisser par son incrédulité barbare la religion qui se présentait à lui sous une forme si gracieuse : Mandrin, comme tous les hommes forts, était faible devant les femmes. Il parla de sa vie écoulée, sur laquelle il avait médité pendant ses jours de prison, avec une tristesse qui put passer pour du repentir.

— Je vois avec satisfaction, dit madame de Charleville à la fin de leur entretien, que le malheur change bien les âmes.

— C'est que Dieu envoie ses anges aux malheureux, répondit-il en la regardant.

— Une confession entière de vos fautes pourra les racheter.

— Pour cela il faudrait les connaître, et dans les courses aventureuses sur toutes les terres où le vent a poussé mon drapeau, je n'ai guère eu le temps de me recueillir et de me juger moi-même. Je ne sais vraiment si dans mes actes de révolte j'ai été l'arme dont se servait un mauvais esprit ou l'instrument d'une haute pensée.

— Mais le temps est venu d'interroger votre conscience.

— Ma conscience ne sait pas non plus si le capitaine Mandrin a été plus coupable qu'un capitaine d'armée ; s'il est plus légitime de batailler aveuglément contre une puissance étrangère, dans un but inconnu, que de combattre pour satisfaire sa propre ambition ; s'il

est plus beau de faire la guerre pour un roi que de se faire roi de la guerre.

— Aussi, est-il indispensable de soumettre ces questions à un saint ministre de Dieu, qui vous éclairera sur l'état de votre âme et les voies de salut qui vous sont offertes.

— Il me faudrait bien du temps pour éclaircir mes souvenirs, pour me faire l'historien de ma vie, et il me reste à peine quelques jours.

— Consentez seulement à vous entretenir avec le confesseur qui viendra vous assister, et le temps ne sera point un obstacle ; j'ai quelque influence auprès de la cour suprême, ajouta la dame de charité avec un air de gracieuse importance, je l'emploierai en votre faveur, et obtiendrai sans doute que les moments nécessaires à votre salut vous soient laissés.

Madame de Charleville, en disant ces mots, s'était levée et légèrement inclinée sur la couche du prisonnier ; une petite croix de cornaline qui était au cou de la dame de charité tomba sur la paille, comme un signe de la rédemption offerte au brigand ; celui-ci retint la croix entre ses mains, paraissant ainsi prêt à accepter le salut qui s'offrait à lui sous ce doux symbole, et la jeune femme lui en laissa le gage.

Avant de se retirer, la comtesse fit entrer le geôlier, et lui ordonna de transférer le détenu dans un meilleur logement.

— Ce cachot n'est pourtant pas mal, dit le porteclés en regardant autour de lui, et en se montrant fort étonné de la sollicitude de la dame.

— N'importe, reprit madame de Charleville, je vous dis de placer le capitaine Mandrin dans une pièce où il y ait au moins de l'air et de la lumière.

— J'entends, tout le luxe de la prison !... mais je ne sais si monsieur le gouverneur...

— C'est moi, monsieur, dit-elle en dressant son éventail, qui dirige la prison.

— Ah ! excusez... je ne savais pas que cette charge...

— Il ne s'agit pas de charge, les règlements du bureau de charité me donnent la surveillance de cette maison, et on doit s'y conformer à mes ordres.

— Suffit, madame, j'obéirai.

• Madame de Charleville remonta en carrosse, et tout le long du chemin ne fut occupée que du fameux Mandrin, que le sort lui avait réservé l'honneur de sauver en l'autre monde ; elle l'appelait tout bas *son criminel* ; la passion de convertir l'agitait des émotions les plus vives ; elle songeait quelle gloire ce serait pour elle si sa petite croix de cornaline allait opérer sur cette âme pervertie ce que tous les évêques du royaume, la bannière en tête, n'auraient pu obtenir, et elle voulait arriver à ce but du salut de Mandrin à tout prix.

Dès le lendemain matin elle alla visiter les membres du tribunal pour leur demander de surseoir à la mise en cause ; elle fut dévote avec les uns, coquette avec les autres, et obtint d'eux ce qu'elle voulait, toujours avec la restriction cependant que le premier président ne verrait aucun obstacle à ce retard.

Le président était un homme rigide, d'un abord difficile et d'une inflexibilité plus difficile encore ; c'était de lui cependant que madame de Charleville doutait le moins. En rentrant elle lui écrivit ces mots :

« Mon cher président,

« Mes devoirs de dame de charité, m'appelant auprès du grand criminel que renferme en ce moment la prison de Valence, je ferai tous les efforts que le zèle religieux m'inspire, pour l'engager à mourir saintement, ce qui serait une grande édification pour toute la France, et j'espère y parvenir, avec l'aide du père Gaspard, religieux de l'ordre de Saint-François, qui est accouru à Valence pour demander la faveur de diriger la conscience de l'accusé. Mais je veux que toute procédure soit suspendue pendant le cours des instructions religieuses, afin qu'elles puissent avoir toute leur efficacité, et il faut absolument que l'ouverture des débats soit remise au mois prochain.

« Venez ce soir m'apporter la promesse du sursis que je vous demande ; c'est mon jour de réception ; j'aurai beaucoup de monde... afin que nous soyons plus seuls. Mais usez donc de plus de circonspection que vous ne le faites depuis quelque temps ; hier, le billet que vous aviez mis dans mon éventail est tombé

dans les falbalas de ma tante, et votre amour serait resté aux pieds de la douairière, si mon petit Azor n'avait senti l'odeur d'ambre, et rapporté aussitôt le message à son adresse.

« Adieu, et à ce soir. »

Le magistrat répondit aussitôt par ce billet, également à la mode Louis XV :

« Ma charmante Eulalie,

« Vous ordonnez et paraissez bien certaine de vous voir obéie, tandis que moi je prie, j'implore depuis des mois entiers, et n'obtiens rien.

« Je me trompe cependant, les ordres supérieurs que vous m'adressez aujourd'hui sont peut-être une faveur plus grande que je ne pouvais l'espérer, car une femme qui demande beaucoup s'engage à la reconnaissance, et, en s'arrogeant des droits sur son amant, lui en reconnaît à son tour.

« Si vous êtes persuadée de cette vérité, et acceptez les conséquences de votre autorité sur moi, je suis prêt à m'y soumettre.

« A ce soir donc pour la ratification du traité. »

Il paraît que l'ardeur charitable l'emporta, dans la charmante femme, sur la crainte de ses suites dangereuses, car, le lendemain matin, le sursis d'un mois au procès des contrebandiers fut décrété et affiché dans les rues de Valence (1).

XV

LES AMIS.

D'après la recommandation de madame de Charleville, Mandrin occupait au premier étage de la prison,

(1) Le sursis accordé par l'intercession des dames de charité est consigné aux pièces du procès.

une pièce qui avait été la cellule de l'abbé dans l'ancien monastère, et se trouvait un peu plus spacieuse que celle des frères, rangées le long du même couloir.

Cette chambre donnait sur une rue adjacente à la place aux Clercs ; il régnait, à sa hauteur, une longue galerie, sur laquelle veillait une sentinelle, qu'on voyait passer devant la fenêtre avec la régularité d'un balancier d'horloge, et qui, de même, marquait le cours du temps au prisonnier. Un autre soldat montait la garde à l'entrée du corridor.

Parmi les contrebandiers, Mandrin, arrêté seul, n'était cependant pas arrivé le premier à la prison de Valence. Bruneau, apprenant le piège dans lequel le brave chef était tombé, avait quitté le camp de Saint-André à l'instant même, pour venir se livrer à la justice et partager le sort de son capitaine.

Voyageant nuit et jour, au lieu des courtes étapes que faisait Mandrin, escorté de la maréchaussée, il avait eu le bonheur de se constituer prisonnier à temps ; si bien que le premier objet qui frappa les yeux de Mandrin, en entrant sous ces tristes voûtes, fut son fidèle Grand'Moustache, qui lui dit, avec le salut militaire :

— Présent ! mon capitaine ; le combat sera rude demain, car il vaudrait mieux avoir en face des milliers d'ennemis qu'une douzaine de ces robes noires... Mais n'importe, votre Bruneau y sera, à vos côtés.

Mandrin n'avait eu que le temps de serrer la main de son vieil ami avec une larme de reconnaissance dans les yeux, et les gardes les avaient séparés.

Peu de jours après, une trentaine de contrebandiers, égarés du gros de la troupe, avaient été arrêtés et conduits à Valence. Ils devaient être jugés et exécutés en même temps que leur chef. En attendant, on les avait jetés, les uns dans des cachots souterrains, les autres dans les cellules voisines de celle de Mandrin.

Eustache, domestique de monsieur de Chavailles, avait quitté le service de cette maison pour succéder à son oncle dans l'office de geôlier de la prison de Valence. Les airs de bravoure qu'il se donnait, et affectait d'autant plus que sa couardise était plus grande.

lui avaient gagné la confiance des administrateurs, et valu la place lucrative qu'il occupait.

C'était donc lui qui avait reçu le célèbre prisonnier que Valence venait de conquérir. Très-irrité de s'être laissé tromper par les beaux airs du baron d'Alvimar, et de lui avoir si souvent ouvert la porte de l'hôtel de Chavailles pour perdre sa jeune maîtresse, Eustache se montrait on ne peut plus sévère à l'égard du détenu ; il exploitait pour lui toute la rigidité de la consigne ; et, comme un règlement vivant, ne lui adressait jamais que les paroles de répression affichées sur les murailles de la geôle.

Le capitaine passait dans sa réclusion des journées d'une tristesse et d'une longueur indicibles. Depuis que le délai apporté à son jugement lui avait été annoncé par madame de Charleville, il avait bien obtenu quelques livres, toujours par l'intermédiaire de sa profectrice ; mais c'étaient des livres de piété dont il ne faisait guère usage. On lui avait aussi donné ce qu'il fallait pour écrire, afin qu'il pût retracer sa confession générale ; mais à qui écrire ?... personne ne l'aimait, ne le plaignait sur la terre, où il n'avait été qu'un objet d'effroi.

Avec une nature sensible au luxe et au plaisir, Mandrin n'avait jamais eu de fêtes que les combats ; avec un cœur susceptible de vives affections, il avait dû s'en tenir toute sa vie au rude dévouement de ses soldats et à leur enthousiasme bruyant, après les victoires qu'il leur jetait à chaque pas.

Son sort avait été changé depuis qu'il avait rencontré la jeune écuyère attardée sur la route des montagnes.

Il conçut pour elle une passion vraie et profonde, qui domina tout le reste dans son âme. Si l'amour a besoin d'être *motivé*, celui-ci l'était on ne peut plus dans l'âme de Mandrin. Né dans les rangs du peuple, jeté ensuite au milieu des armées et des troupes des bandits, il n'avait jamais connu de femme digne de ce nom. Lorsqu'il s'entretint avec mademoiselle de Chavailles sur le coteau de Beauvoir, c'était la première fois qu'il échangeait une pensée avec une belle, noble et élégante jeune fille ; et ces qualités extérieures,

qu'il possédait lui-même, lui faisaient un besoin de les rencontrer dans celle qu'il aimerait. Ensuite, Isaure, avec son innocence, à laquelle se mêlait un amour impérieux, et porté bien vite au dernier degré des saerifices, était la seule personne qui pût exercer une influence aussi grande sur Mandrin. Pour celui qui aimait à vingt-six ans pour la première fois, il fallait une femme qui n'eût rien aimé non plus avant lui; et pour le chef de brigands devenu amoureux, il fallait un sentiment épuré, plutôt par la passion que par la chasteté.

Dès qu'il connut Isaure, il oublia presque entièrement pour elle les intérêts de sa vie sauvage et ses barbares travaux.

Près d'elle, il s'était laissé saisir et enchaîner, quoiqu'il pût si facilement abattre les premiers soldats qui venaient l'arrêter, et sauter par la fenêtre pour échapper aux autres, comme il l'avait déjà fait maintes fois dans des circonstances semblables.

Maintenant, quand sa troupe allait être perdue, quand il était dans les fers et à la veille d'un supplice épouvantable, c'était toujours à elle seule qu'il pensait, et il ne souffrait que pour elle.

Un lieu commun, menteur comme ils sont tous, dit que les femmes seules savent bien aimer. Mais, au contraire, quand l'amour s'empare de ces hommes de fer, de ces organisations puissantes, de ces caractères énergiques, il a bien plus de prise et fait bien d'autres ravages que dans les âmes de femmes : le feu qui fond le bronze est plus ardent que celui qui fond la cire vierge.

Une nuit, Mandrin fut éveillé de la légère somnolence dans laquelle il était tombé par le son faible d'un souffle qui se faisait entendre près de lui... Il pensa aux âmes de ceux qui étaient sortis de ce cachot pour périr dans les supplices, et le froid de la mort sembla effleurer son front, passer autour de lui... mais le léger bruit se renouvela, et alors, étant mieux éveillé, il lui supposa une cause plus positive, qu'il voulut aussitôt connaître.

Il ralluma sa lampe, regarda de tous côtés, et put s'assurer qu'il était absolument seul. Comme il allait

éteindre sa lumière, qu'il ne pouvait garder qu'un instant à cause du passage régulier de la sentinelle, il aperçut une étroite ouverture pratiquée au-dessus de son lit. Il souffla bien vite sa lampe, et, dans l'ombre, il entassa tables et chaises les unes sur les autres jusqu'à ce qu'il pût parvenir à cette fente de la muraille.

C'était une ouverture taillée obliquement dans la pierre, par laquelle l'ancien abbé pouvait observer ce qui se passait la nuit dans le corridor des moines, et même, comme par un porte-voix, entendre ce qui s'y disait.

Dès que Mandrin eut pu appliquer son œil à ce soupirail, il aperçut, à la pâle lueur de la lampe suspendue à l'entrée du corridor une longue masse brune étendue sur le seuil de sa cellule, et eut bien vite deviné ce que ce pouvait être. Il fit entendre un sifflement aussi faible que celui des moucheron dans l'air, et la forme brune se leva à demi.

— Que fais-tu donc là, mon brave ? demanda Mandrin.

— Moi, mon capitaine, je dors, je me repose... Ah ! continua Bruneau en étendant les bras, ce n'est pas la roche blanche de la montagne sur laquelle j'ai passé de si bonnes nuits !... Mais enfin, c'est égal ; je couche auprès de vous, sur le seuil de votre porte, et c'est tout ce qu'il me faut.

— Pauvre bon camarade !

— C'est que, voyez-vous, je me défie du retard qu'on met à faire notre affaire. Je crains qu'on n'ait peur du lion, tout muselé qu'il est, et qu'on ne veuille s'en défaire sourdement dans la nuit... Et si je ne peux empêcher le mauvais coup, je veux au moins être là pour le partager avec vous.

— Tu te trompes, ami ; c'est une charitable dame qui a obtenu un sursis en ma faveur.

— Oh ! les femmes, je m'en défie ! cela ne porte pas bonheur.

— Mes pauvres compagnons, je vous ai perdus tous !

— Il n'y a rien à dire à cela, capitaine, l'amour, on sait ce que c'est : quand cette petite lumière brille devant vous, fût-on le plus féroce papillon du monde, il faut aller s'y brûler les ailes. Heureusement, le mal

n'est pas irréparable... Vive Dieu ! pris et pendus font deux !...

— Que veux-tu dire ?

— Qu'en organisant bien l'affaire, il ne serait pas difficile de forcer la consigne et de quitter cette baraque, qui a l'air d'une prison pour rire. Une belle nuit, par exemple, vous feriez sauter la serrure de votre porte comme j'enlève chaque soir la mienne ; la fenêtre est à deux pas de nous, et le saut ne serait pas périlleux. Une fois en bas, il s'agirait peut-être de tuer quelques soldats qui nous gêneraient au passage ; mais ensuite, en route pour la montagne, et vive la joie !

— Je pense que ce projet pourrait réussir, ami ; mais, pour mon compte, je ne sais en vérité s'il vaut la peine de sauver ma vie pour recommencer toujours la même chose : des tours de contrebande qui deviennent bien insipides, des vols de grands chemins, dont je commence à être bien las ; puis, après, revenir ici finir de même, à cette seule différence près de monter sur l'échafaud avec quelques années de plus sur la tête.

— C'est autant de pris sur l'ennemi, c'est-à-dire sur la justice.

— Et puis, tu sais que, d'après les règlements des contrebandiers, nous ne pouvons pas sortir de prison tant qu'il y restera un des nôtres. D'ailleurs, Dieu me garde d'abandonner jamais mes braves dans le péril !

— Qu'à cela ne tienne ! Il y a ici presque autant de prisonniers que de gardiens ; il ne s'agit que de sortir tous ensemble de nos trous à rats pour mettre les autres à la raison ; et des gaillards comme nous, qui sont accoutumés à avoir les monts et les déserts pour se retourner, peuvent bien briser ces vieilles charpentes, rien qu'en prenant leurs coudées franches... Une fois réunis en force, on pend les soldats et les geôliers aux barreaux de la prison, et on salue la compagnie.

— Prends garde ! la sentinelle est à deux pas, dans le vestibule, elle pourrait t'entendre.

— Bah ! le soldat de ville, est-ce que ça a des yeux et des oreilles ? On lui commande de monter la garde, et il reste là, immobile... Pierre à fusil, va !

— Mais le jour est près de paraître.

— Beau jour, ma foi ! que celui qui vient sous ces voûtes noires ; il a l'air d'une lanterne sourde auprès de l'autre de la montagne.

— N'importe ; rentre dans ta chambre , va te remettre sous les verrous.

— A vos ordres, mon capitaine ; mais réfléchissez un peu, je vous en prie, au projet en question.

— J'y penserai pour l'amour de toi, mon brave Bruneau, je te le promets.

— Soit, adieu !

La matinée qui suivit cet entretien fut marquée d'un bonheur bien grand pour Mandrin : il apprit qu'Isaure avait survécu au coup terrible qui était venu la frapper.

Le chef des contrebandiers avait conservé assez d'or et de billets sur lui pour pouvoir se procurer, dans la prison, un ordinaire assez passable. Chaque jour il offrait à Eustache les meilleurs vins que celui-ci servait sur sa petite table, mais le rébarbatif géôlier sablait le champagne, sans donner en retour ces quelques instants de conversation dont les prisonniers sont si avides. Ce matin-là, enfin, ayant redoublé ses libations, l'ivresse le fit parler malgré lui, et il apprit à Mandrin ce que tout le monde savait dans le Dauphiné, c'est-à-dire que M. de Chavailles, après avoir été sur le point de se donner la mort dans cette nuit terrible, où le déshonneur était tombé sur lui avec tant d'éclat et de circonstances si funestes, avait voulu vivre pour consoler sa fille, et que celle-ci, purifiée par le pardon de son père, s'était retirée dans le couvent des Ursulines, situé entre Valence et Saint-Romain.

Mandrin n'avait pas besoin d'autre bonheur en ce moment. Isaure vivait ! Il était délivré des plus poignantes angoisses du remords. Isaure vivait ! et lui, il était encore sur la terre ; il n'était pas impossible qu'il pût la revoir ! Dès lors, il se rattachait à l'existence.

Sous cette heureuse influence, il se mit à écrire à mademoiselle de Chavailles, sans but, sans espoir qu'elle vît jamais cette lettre, pour la seule douceur de lui parler et d'épancher son âme devant elle.

Cependant, depuis que Mandrin était arrêté, Char-

lotte, la pauvre petite idiote qui n'avait qu'un cœur, mais le plus aimant du monde, n'avait pas passé un jour sans se présenter à la porte de la prison. Là, elle demeurait des heures entières à genoux sur le seuil, demandant à mains jointes à voir le capitaine.

Dès que la porte s'entr'ouvrait, elle se glissait dans le vestibule, et s'adressant aux soldats du poste, pleurait à leurs pieds et renouvelait ses prières.

Les plus durs d'entre eux, importunés de ses plaintes, la repoussaient brutalement du pied, ou, la soulevant par un bras, la rejetaient dans la rue comme un enfant incommode, et refermaient le guichet sur elle; les autres s'amusaient un instant de sa beauté et de ses pleurs.

Lolotte était encore charmante après ce long voyage à pied, par de rudes chemins; la fatigue avait atténué les nuances de son teint sans en diminuer la fraîcheur; ses cheveux blonds, lissés autour du visage, et descendant en longues nattes sur ses épaules, étaient à peine dérangés par le vent; elle portait toujours son petit chapeau noir et rond comme celui des pâtres, posé sur son front d'une blancheur éclatante. Le doux climat de ces contrées avait ménagé les vives couleurs de l'habillement de drap au corsage rouge, à l'ample jupe bariolée, qui pinçait et drapait sa petite taille ronde et fine; sa chaussure seule était usée et laissait voir ses pieds délicats déchirés par les épines du chemin.

Mais les soldats, après avoir souri quelques instants de sa gentillesse, ne la mettaient pas moins à la porte.

Cependant les gardiens qui stationnaient dans le vestibule, après l'avoir vue souvent et s'être convaincus de son état complet d'idiotisme, pensèrent qu'il n'y aurait pas grand inconvénient à lui laisser voir le maître qu'elle demandait avec tant d'instance. L'instinct de Lolotte lui fit deviner celui de ces hommes qui était le plus accessible à cette bonne disposition; elle s'attacha à lui avec ardeur, se traîna à genoux sur ses pas, en répétant toujours de sa douce voix mouillée de larmes :

— Capitaine Mandrin !... capitaine !

Cet homme, enfin, la prit par la main, la conduisit le long des défilés obscurs, ouvrit la prison de Man-

drin et la poussa à l'intérieur, comme un passant obligeant ouvre la porte au bon chien qui se dolente et gémit devant la maison de son maître.

Lolotte, dont les forces étaient maintenant brisées par la joie, tomba assise sur une escabelle qui était aux pieds de son capitaine, enlaça ses genoux de ses deux bras et se pressa contre lui.

— C'est toi, ma pauvre enfant ! lui dit Mandrin ; comment as-tu pu arriver jusqu'ici ?

Lolotte le regarda. Son chapeau s'était détaché ; la lumière du jour donnait largement sur son visage, et la tendre exaltation de ses yeux bleus, le bonheur qui rayonnait sur son front pur répondaient assez pour elle.

— Tu es bien fatiguée, ma douce Lolotte, reprit Mandrin en voyant les pieds meurtris de la petite voyageuse ; tu as bien chaud, tu as faim... tiens, mange un peu auprès de moi.

On venait de servir le dîner du prisonnier ; il posa sur ses genoux quelques aliments que Lolotte mangea avec un appétit parfait et un bonheur indicible.

Nous avons dit que Mandrin était occupé à écrire à mademoiselle de Chavailles. Quand la petite idiote eut fini son repas, il reporta ses yeux sur sa lettre commencée, et peu à peu ses pensées revinrent à l'objet qui les absorbait. Laissant une de ses mains à Lolotte, qui, toujours assise à ses pieds, reposait sa tête sur ses genoux, il continua à tracer les lignes qu'il adressait à Isaure.

Sa lettre finissait ainsi :

« En face du supplice qui m'attend, je ne pense qu'à vous, je ne vois dans la mort que la douleur de quitter la terre où vous êtes ; au milieu des malédictions de la foule qui m'environne, et dont le bruit pénètre parfois à travers les barreaux de la prison, je n'entends que l'anathème que vous portez contre moi... Quand je ne serai plus, n'y mêlerez-vous pas un peu de pitié ! Votre pitié, Isaure, je l'achèterais s'il se pouvait par des tourments plus cruels encore que ceux qui se préparent... Mais, hélas ! je ne sais même pas sous quel nom l'implorer ! L'homme que vous avez connu était un être imaginaire : celui qui existe est réprouvé, maudit, en

horreur au monde... Cependant , l'éternité sera peut-être terrible pour moi ! J'aurais voulu du moins y emporter votre pardon, pour bercer mes douleurs... »

Mandrin relisait cette lettre à demi-voix, et le désespoir qu'elle renfermait donnait à son accent une vibration qui allait à l'âme.

Il sentit à une de ses mains une humidité tiède , et en tournant les yeux il vit qu'elle était mouillée des larmes de Lolotte.

Il lui dit avec douceur, en passant ses doigts sur ses cheveux :

— Qu'as-tu , ma pauvre enfant ?

Mais il n'attendit pas sa réponse , et l'oublia encore.

Il plia la lettre à mademoiselle de Chavailles, y mit l'adresse, et la regarda avec une angoisse profonde.

— O mon Dieu ! dit-il, elle est là , à douze lieues de moi , au couvent des Ursulines , et cette lettre ne lui parviendra jamais. Il n'y a personne , personne au monde qui puisse prendre là ce papier et le poser entre ses mains ! Oh ! si un ange secourable lui portait ce message de mes dernières pensées, quelle consolation, quel bonheur ce serait pour moi !

Lolotte se dressa subitement de l'escabelle où elle était assise , et se tint un instant debout à côté de Mandrin. Elle était pâle et froide , ses yeux levés au ciel brillaient d'un éclat extraordinaire ; un rayonnement inexprimable semblait répandu autour de son visage. Elle répéta avec un accent qui n'avait plus rien de sa voix ordinaire :

— Consolation ! bonheur !

Et saisissant la lettre sur la table , elle s'élança hors de la prison.

— Va , chère enfant , dit Mandrin en la regardant s'éloigner, et en concevant l'espoir, bien insensé en apparence, que cette jeune fille réaliserait son plus ardent désir. Va , sublime enfant , répéta-t-il , ce n'est pas une illusion, tu es vraiment inspirée de Dieu !

XVI

LA CONFESSION DE MANDRIN.

Le père Gaspard devait être au comble de ses vœux, lorsqu'en montant l'escalier de la prison, où il était appelé pour confesser le grand criminel, il pensait pouvoir enfin convertir le chef de brigands qui lui avait sauvé la vie, et, selon sa croyance, reprendre par la même occasion son innocence première. Cependant, son pas était lourd et sa poitrine douloureusement oppressée, sans qu'il sût à quoi attribuer cette tristesse... C'est qu'au fond il aimait Mandrin, le bon moine ! Il l'aimait et le plaignait de tout son cœur.

Et quand ils se retrouvèrent ensemble, le pauvre père Gaspard était plus ému que le condamné.

Cependant, la beauté du jeune homme, qui ressortait mieux que jamais dans cette sombre prison, rappelant au religieux le souvenir d'Isaure de Chavailles, remua dans son sein de récentes et profondes douleurs.

— Vous êtes bien bon de venir me voir ici, père Gaspard, dit le prisonnier.

— Oui, oui, beaucoup trop bon ; j'aurais dû refuser de vous admettre au sacrement de pénitence.

— C'eût été justice, j'en conviens.

— Non pas pour la vie de diable incarné et obstiné que, malgré mes conseils, vous avez menée jusqu'à ce jour, mais pour un autre crime...

— Bien grand, mais involontaire.

— Pour vous être introduit dans une sainte maison, sous le nom et l'apparence d'un digne gentilhomme... En voilà une fameuse pièce de fausse monnaie !... Pour avoir perdu une angélique créature, que j'avais moi-même nourrie de la manne céleste... car, voyez-vous, il y aurait eu moins de mal à voler, piller, brûler cent fermiers-généraux qui, au fond, ne valent guère mieux que vous, qu'à flétrir cette rose du ciel.

— Je le sais.

— Mais, enfin, ce n'est pas tout à fait votre faute si vous êtes beau cavalier, si la femme est faible, si l'a-

mour est fort... Et, je le vois bien, il faudra que ce péché-là passe avec les autres. Mais aussi, il faut rentrer enfin en vous-même, et me faire une confession générale de toutes vos fautes, passées et présentes.

— C'est bien aussi à quoi je compte employer les derniers instants qu'il me reste à vivre... Mais, tenez, père Gaspard, comme je serais très-emprunté pour vous faire une confession générale en règle, je vais vous raconter rapidement toute ma vie, dont les premières années vous sont inconnues, et vous noterez là-dedans les faits imputés de péchés par votre Église.

— J'y consens.

— A peu près comme dans la forêt on marque d'une croix les arbres qu'on doit abattre.

— Suffit, j'en fais mon affaire.

Une sentinelle, comme nous l'avons dit, montait la garde sur la galerie qui longeait cet étage de la prison, et passait à temps égaux devant la croisée : Mandrin, tenu sous cette surveillance continuelle, dut donc prendre l'humble posture d'un pénitent ; il s'assit sur une escabelle, aux pieds du père Gaspard, et, d'un air de pieux recueillement, commença son récit :

— Vous saurez d'abord, mon vieil ami...

— Du tout, du tout ; il faut dire *mon père* : nous sommes en confession.

— Eh bien ! vous saurez d'abord, mon père, que c'est la vertu qui m'a conduit où je suis.

— Sacredieu ! je ne m'en serais pas douté !

— Ah ! ah ! il ne faut pas dire sacredieu : nous sommes en confession.

— C'est vrai !... toujours ces maudits mots !... Eh bien ! reprenons. Ciel ! je ne m'en serais pas douté !

— Vous allez en juger. Je suis né à Saint-Etienne-de-Geoire, en 1724. Je n'ai jamais connu ma mère, et je n'avais que quinze ans lorsque mon père mourut. Je demeurai seul, sans éducation, sans état, et possédant pour tout bien une petite maison à peu près en ruines, dans laquelle mes parents avaient passé toute leur vie.

Mon père, François Mandrin, exerçait l'état de marchand-ferrant. On a prétendu qu'il se livrait aussi à la fabrication de la fausse monnaie ; mais ce n'était qu'un bruit populaire dont je n'ai jamais connu la valeur.

Seulement, à cette supposition se rattache une scène de mon enfance, qui a eu plus tard une grande influence sur ma vie, et que je vais vous rapporter par cette raison.

Il y avait sous le jardin de notre demeure des caves très-profondes, extrêmement humides, et, à cause de cet inconvénient, abandonnées depuis longtemps. Cependant, j'avais cru quelquefois apercevoir de la lumière à travers les soupiraux de ces souterrains, et ma jeune imagination, remplie de contes fantastiques, attachait un singulier prestige à cette lueur nocturne et solitaire.

Un soir, étant encore très-enfant et déjà très-hardi, et voyant la porte des caveaux entr'ouverte, j'y descendis bravement.

Je me trouvai soudain au fond de ce sombre intérieur, dont on ne voyait ni la voûte, ni le sol, ni l'étendue, enfoncés qu'ils étaient dans une nuit profonde; seulement, dans le pâle cercle de lumière qu'une petite lampe décrivait autour d'elle, on distinguait des fourneaux, des roues, des alambics, d'énormes instruments de fer et de cuivre. Mais je n'eus pas le temps de les examiner, car mon père était dans cet endroit, seul, debout, au milieu de ces choses étranges.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne m'apparut plus sous son aspect ordinaire : dans ces ombres, il me parut plus grand, on eût dit que vingt années de plus avaient passé sur sa tête; ses cheveux paraissaient hérissés, ses yeux hagards, son front couvert de sueur.

Je restai devant lui, immobile aussi, et sentant passer sur mon visage la pâleur et l'exaltation sombre qui se montrait sur le sien.

Dès qu'il m'aperçut, il me saisit par le bras et me rejeta hors des caveaux avec de sourdes imprécations et un mouvement de colère aussi étranger à son caractère, que l'expression de ce moment l'était à sa physionomie habituelle.

Je n'ai revu l'intérieur de ces caves que dans une autre circonstance, où la violence de la situation ne me permit pas de les examiner davantage. Je ne puis donc pas dire si ce qu'elles contenaient était l'appareil d'une fabrication de fausse monnaie; il me parut plutôt que ces ins-

truments devaient être affectés à l'alchimie et à la recherche du grand œuvre, dont on s'occupait beaucoup alors. Mais comme ceux qui s'y livraient appliquaient souvent leurs travaux à des imitations monétaires, je ne sais si le sang d'un faux monnayeur ne coule point dans mes veines, et si je ne dois pas à une disposition native l'industrie que j'ai longtemps exercée.

En tout cas, cette scène laissa dans mon esprit une curiosité très-vive au sujet de ces caveaux, qui décida plus tard de ma destinée.

Un de mes oncles, frère de ma mère, vint, après la mort de mon père, s'établir dans notre pauvre demeure, afin de se procurer un logement gratuit, tout en me servant de tuteur.

Jean Durand, commis à la ferme-générale de Saint-Étienne, avait alors quarante ans. Il était porteur d'une figure froide, sèche, sévère, inanimée, faite exprès pour indiquer le caractère qui résidait dans son for intérieur, comme les échantillons qu'on met en montre annoncent ce que renferme le magasin.

Sa femme, de vingt ans plus jeune, formait un contraste parfait avec lui. Madeleine, fille d'artisans, ne sachant rien que lire et filer, avait toutes les délicatesses de pensées, toutes les exaltations poétiques qui n'appartiennent guère ailleurs qu'aux femmes dont l'imagination a été développée par le luxe et les arts. Douce, faible, languissante, elle ne sentait l'existence que pour aimer et rêver : je ne sais où allaient ses rêves, mais, pour son amour, il se portait tout entier sur son fils, joli petit garçon d'une année.

Mon oncle, pourvu, malgré sa maigreur et son teint plombé, d'un tempérament de fer, se privait de tout, se levait à cinq heures du matin, été comme hiver, travaillait tout le jour aux affaires dont il était chargé pour la ferme et les siennes propres ; il se tuait pour l'amour de l'avancement et de la richesse, avec une rage froide comme la passion de l'or. Pendant ce temps, ma tante était retenue au lit par quelque souffrance, ou bien se promenait rêveusement au jardin, caressait son enfant, lui chantait quelques-uns de ces airs de campagne, aux notes tendres et mélancoliques, et abandonnait fort, il faut le dire, les soins du ménage.

Après avoir déjà travaillé quatre heures dans la journée, le laborieux Durand attendait quelquefois en vain la tasse de lait qui formait son déjeuner habituel. Alors s'il descendait faire un tour de maison, il trouvait dans le jardin et sous les appentis les asperges qui montaient en herbes, le linge blanchi qui, des arbustes où il était étendu, s'envolait dans la rue ; les poules qui, par une brèche du hangar, passaient chez le voisin ; l'amoureux de la servante qui emportait le vin de la cave, et le chat qui se léchait encore la moustache de la crème du déjeuner. En même temps il voyait sa femme assise au pied d'un arbre, ne s'apercevant d'aucune de ces choses, et détachant lentement une à une les pétales d'une marguerite, tandis que des mots entrecoupés erraient sur ses lèvres, d'un rose pâle comme la fleur qu'elle effeuillait.

Alors sa colère, froide et retenue comme tous ses mouvements, s'exhalait en termes brefs, secs, concis, mais qui allaient jusqu'à souhaiter la mort à la pauvre créature.

Tout en la blâmant de ses torts réels, il lui reprochait encore ceux indépendants de sa volonté. Quand elle était malade, il prétendait qu'une santé si délicate était bien ridicule pour une femme du peuple, et un jour qu'après avoir soigné son enfant dans une longue maladie, elle le crut expiré, et s'évanouit auprès de son berceau, au lieu de lui donner des secours, il passa la porte en disant qu'*il n'aimait pas la sensiblerie*.

— Un moment, mon fils, interrompit le père Gaspard, je vous ferai observer que vous me confessez là les fautes de vos parents et pas du tout les vôtres.

— Patience, mon père, nous y viendrons, et la liste en sera si grande que vous n'aurez rien à regretter pour avoir attendu.

— A la bonne heure, continuez.

— Pour premier acte d'autorité sur moi, mon oncle m'avait attaché au service de la ferme ; je faisais les envois, je portais les sacs d'argent, les lettres, les assignations ; j'étais le valet des valets. Ce fut là que je connus l'intérieur de ces infâmes tripots et toutes les roueries employées pour prendre le plus au peuple et envoyer le moins possible au roi ; ce fut alors que je

conçus contre tous ces voleurs dorés une indignation dont ils ont assez longtemps senti les effets.

Quatre années se passèrent ainsi. Ma condition m'en-nuyait horriblement ; j'obéissais à mon oncle, qui m'en-voyait à la ferme : là j'obéissais aux commis qui m'en-voyaient chez les débitants, auxquels il fallait obéir encore ; moi, fort et hardi jeune homme, qui aimais déjà la liberté comme je l'aime encore en ce moment, où j'aurais tant de plaisir à faire sauter par-dessus le bal-con cette sentinelle qui me ferme l'espace, et à m'élan-cer au grand air, sous la voûte du ciel.

— Oui, je conçois... mais puisque cela n'est pas pos-sible, poursuivez votre confession.

— En même temps, notre intérieur si triste, deve-nait plus triste encore. Mon oncle avait contre sa femme un motif d'irritation de plus que j'étais loin de soupçon-ner, et l'indolence, la langueur de celle-ci augmentait dans la même mesure que la mauvaise humeur de son mari.

J'ai toujours présent devant les yeux le tableau qu'ils m'offraient tous deux dans les soirs d'hiver, lorsque je rentrais à neuf heures de mes courses dans la ville. Mon oncle écrivait à son bureau, à la clarté d'une lampe ombragée d'un chapiteau vert ; Madeleine, blan-che et belle, était assise à l'autre coin de la cheminée, dans un grand fauteuil de bois noir sculpté, comme une madone dans sa châsse. Entre eux deux était un vaste foyer où le charbon de terre ne jetait plus aucune étincelle. M. Durand regardait avec impatience ces cendres refroidies, et ne les ranimait pas dans la crainte de suspendre une minute de travail, et dans l'ennui de renouveler à sa femme des remontrances sur son incurie, qui avaient déjà duré toute la journée. Ma tante, qui se trouvait trop éloignée de la lumière, arrêtait le pied qui faisait aller son rouet, laissait tomber sa quenouille sur ses genoux, plutôt que d'avancer d'un pas auprès de son mari... Ils abandonnaient tous deux la chaleur, la lumière, la vie, pour ne pas se rapprocher par un mouvement, par une parole. La lueur verdâtre de la lampe donnait à tout cet intérieur une teinte morbide ; jamais le froid de l'antipathie dans un ménage mal as-sorti ne ressembla plus au froid de la mort.

Dès que j'entrais, mon oncle ordonnait brusquement à sa femme de se retirer.

Pendant tout le temps que je demeurai dans cette maison, je faisais mon possible pour consoler et distraire de ses ennuis la triste Madeleine, et j'y parvenais quelquefois en caressant son fils, qui avait pris cinq années, et qui venait dans mes bras au moindre signe avec un instinct de tendresse exquis. Je leur prodiguais tous les soins de l'amitié, sans m'inquiéter, sans m'apercevoir même des regards irrités que M. Durand jetait sur moi, dès que j'approchais de la mère ou de l'enfant.

Venons au moment décisif qui changea cet état de choses.

Je vous ai dit que le souvenir de ces caves souterraines dans lesquelles j'étais descendu une fois avait laissé dans mon esprit le désir de les revoir et des illusions étranges. J'avais vingt ans, lorsque tout à coup le prestige attaché pour moi à cet endroit fut redoublé par la certitude d'y apercevoir quelquefois, comme par le passé, de la lumière pendant la nuit, quoique le jour les portes en fussent constamment fermées, mon oncle ayant continué à en défendre l'entrée comme le faisait autrefois mon père. Cette pâle lueur, qui survivait de cinq années à celui qui l'avait autrefois allumée, me causait une émotion palpitante.

Je fouillai longtemps dans tous les coins du logis pour trouver les clés des caves; enfin je les découvris dans une salle basse derrière un vieux tableau, et me promis d'en faire usage la nuit même, les laissant en place jusqu'à ce moment, afin que la soustraction n'en pût être remarquée.

Mon oncle se couchait; il fallait attendre que tout fût endormi dans la maison pour effectuer mon projet; et il était minuit lorsque je pus descendre de ma chambre. Mon étonnement fut extrême de ne plus trouver les clés où je les avais vues; car, comme on n'avait pu deviner mon dessein, il fallait que Dieu ou diable me les eût enlevées, pour me protéger contre un danger ou me contrarier dans ma tentation.

Au lieu de retourner chez moi, je me dirigeai machinalement vers le hangar où était l'entrée des caves. Mes yeux furent frappés d'une lueur si faible que ce

pouvait être celle d'un ver luisant dans la mousse, mais je ne doutais pas qu'elle ne vint des caveaux à travers les pierres ruinées ; je me précipitai vers l'entrée et trouvai en effet la porte entrebâillée : je l'ouvris hardiment et descendis.

Arrivé au milieu de l'escalier, je m'arrêtai tout à coup : l'image de mon père, de sa colère qui semblait maudire ma présence en cet endroit, reparut à mes yeux, et cette impression de l'enfance revint tellement vive que je me sentis trembler sans avoir pourtant la pensée de retourner sur mes pas. J'arrivai sans bruit dans l'intérieur.

Tout était dans l'état où je l'avais vu la première fois ; le temps ne pouvait rien sur ces murs noirs comme la nuit éternelle, sur ces fers rouillés depuis des siècles, sur ces instruments d'alchimie forgés, disait-on, par les esprits infernaux... Mais je demurai fixe et glacé en voyant une femme au milieu de cet antre maudit, entre tous ces objets sans nom, et devant un alambic où coulait une liqueur noire.

Elle fit un mouvement et je reconnus Madeleine.

Mon cœur n'en fut que plus cruellement serré... J'eus l'idée folle qu'un démon avait pris l'apparence de cette femme charmante, et que depuis cinq ans je vivais auprès de cet esprit des ténèbres !..

Comme Mandrin en était là de son récit, un faible grincement de fer se fit entendre ; le père Gaspard, qui se croyait près d'assister à quelque scène infernale, et en avait déjà le frisson, tressaillit à ce bruit, et fit des signes de croix... Cependant ce n'était rien que le geôlier qui venait annoncer l'heure de la retraite pour tout étranger se trouvant à la prison, même pour le père confesseur.

Celui-ci sortit donc avec le jour qui finissait, après avoir toutefois ordonné à son pénitent la lecture des psaumes de la pénitence.

XVII

DAVID.

Le lendemain, lorsque le chef de brigands et le bon moine furent de nouveau réunis et eurent repris leur attitude pieuse de la veille, Mandrin continua ce qu'il appelait sa confession.

Madeleine jeta un cri de surprise en me voyant, mais la joie se peignit sur ses traits. Moi, en contemplant son doux visage, en entendant sa voix, je perdis soudain mes extravagantes pensées de maléfice et d'incantation. L'étonnement, l'émotion de notre rencontre bizarre, fondirent la froide retenue qui présidait d'ordinaire à nos rapports. Madeleine se jeta dans mes bras, et, pour la première fois, je la pressai sur mon cœur.

En ce moment son mari était devant nous.

Depuis plus longtemps que moi, et avec un trouble plus grand, il observait le phénomène de la lumière nocturne dans les caves fermées, et c'était cette nuit même qu'il avait choisi pour éclairer les cruels soupçons que cette vue faisait naître en lui.

Alors eut lieu une scène où un monde de douleurs se révéla à moi, et où cependant ma surprise fut si grande, qu'elle domina longtemps toute autre impression.

— Il est donc vrai, dit Jean Durand en se croisant les bras et en nous regardant de son œil pâle et glacé, il est donc vrai que sous mes yeux, dans ma propre maison, mon neveu séduit ma femme, et qu'elle se livre au neveu de son mari, au jeune homme qui est presque son enfant!

Je demeurai la figure ébahie, le souffle suspendu.

— Vous, misérable, continua mon oncle en s'adressant à moi, vous ne cachez pas votre indigne amour devant moi; elle, plus perfide, dissimulait son bonheur sous des semblants de tristesse... Je ne sais vraiment qui je dois mépriser le plus, du cynique effronté ou de l'ignoble hypocrite.

La jalousie dans cet homme si froid n'avait point cet accent de rage qui en montre les douleurs et la fait par donner. Il parlait presque comme s'il eût été étranger

à cette cause, et moins en mari outragé qu'en juge implacable.

A sa vue, Madeleine et moi nous nous étions promptement éloignés l'un de l'autre. Mais dans les paroles qu'il adressa ensuite à la malheureuse femme, il la traita avec tant de brutalité, d'arrogance et de mépris, que je la repris sur mon sein pour la protéger contre ces outrages, comme je l'eusse fait contre des coups mortels.

Durand, à cette vue, sortit de son immobilité de marbre. Il voulut nous séparer violemment; et, dans un mouvement inspiré par la cruauté et la colère, il saisit un des énormes balanciers de fer qui étaient dans ces caveaux, et l'asséna de toutes ses forces entre nous...; mais nous étions trop étroitement unis pour que l'un de nous deux n'en fût pas mortellement frappé... : Madeleine reçut un coup terrible dans le sein et tomba sur la terre.

Je m'élançai vers elle...; son mari me retint par un geste et un regard implacable qui voulait dire :

— Morte, elle est encore ma femme.

Mais bientôt Madeleine se releva d'elle-même, tenant la main sur son sein meurtri, comme si elle eût sondé la profondeur de sa blessure, et vint s'asseoir sur un billot, devant un creuset au bord duquel était placée une lampe. Elle tint quelques instants un mouchoir appuyé sur son visage. Quand elle le retira et releva la tête, ses traits avaient une expression qui nous fit demeurer, son mari et moi, pétrifiés d'étonnement.

Cette figure blanche et radieuse, placée sous la lueur de la lampe, se détachait seule au milieu des ombres lugubres; elle était calme, assurée, souriante; ses yeux, levés vers la voûte noire, avaient un éclat de bonheur indicible, comme si elle eût vu toutes les splendeurs du ciel. Je n'ai jamais rien aperçu d'étrange et d'imposant comme cette figure. Cette paix de l'âme, cette sérénité parfaite, ce sourire de satisfaction au milieu d'une scène de violence et de fureur, dans une position désespérée, inspiraient, avec l'étonnement et le respect, une sorte de terreur.

Madeleine dit avec le plus grand calme, qu'en effet elle m'aimait depuis plusieurs années d'un amour coupable et invincible. La pudeur que devait lui imposer

ma présence, la crainte qu'aurait dû lui inspirer celle de son mari, ne firent pas un instant baisser ses yeux ni trembler sa voix... Elle, si faible, si timide, raconta hardiment devant nous comment cet amour était venu dans son âme, déroula les secrets les plus intimes de cette passion, et finit par dire qu'en effet elle descendait depuis plusieurs nuits dans ces souterrains, pour y composer, d'après les secrets qu'elle avait trouvés dans un livre de magie, une liqueur nommée le *philtre d'oubli*, et qui, selon sa croyance, devait la guérir d'une passion malheureuse et insensée.

Ces révélations, qui auraient dû exaspérer mon oncle au dernier degré, eurent un effet contraire; il reprit son visage de marbre, son silence impassible.

L'éclat surnaturel qui environnait en ce moment Madeleine lui imposait, par un pouvoir invincible; puis, la persuasion où il avait été un instant d'avoir donné la mort à sa femme le faisait rentrer en lui-même, et le disposait mieux à pardonner; enfin, le profond étonnement peint sur mes traits, les aveux mêmes de Madeleine, lui prouvaient que j'étais étranger à ce funeste amour, et que le cœur seul de sa femme l'avait trahi.

Ayant la certitude que Madeleine n'avait plus rien à craindre des violences de son mari, je m'arrêtai subitement au parti que me dictait mon devoir.

Je pris enfin la parole :

— Que ce moment, dis-je, en finisse avec tous nos maux. Je sais ce que je vous dois à tous deux; il est un moyen de rendre la paix à cette maison, et je l'emploierai.

A ces mots, je sortis précipitamment des caveaux, de la maison, de la ville; je gagnai Marseille, et je m'engageai dans le régiment qui partait pour rejoindre le quartier-général du maréchal de Coigny, commandant en chef de l'armée d'Italie.

Peu de jours avant le départ de l'armée, je me promenais sur le port; je vis un vaisseau prêt à mettre à la voile pour l'Amérique.

Parmi les passagers que la chaloupe emmenait à bord, je reconnus mon oncle et son enfant. Un habitant de Saint-Étienne, qui venait d'arriver et se trouvait sur

le port auprès de moi, m'apprit le sort de mes parents.

Le lendemain de mon départ de la ville natale, ma tante était morte subitement, sans que personne connût le mal dont elle avait été atteinte.

Mon oncle, après avoir fermé la pauvre mesure qui m'appartenait, était venu à Marseille s'embarquer pour les Indes occidentales.

A ces nouvelles, l'étrange scène des caveaux s'expliqua pour moi; je vis que c'était lorsque Madeleine avait senti sa blessure mortelle, avait vu le mouchoir appuyé sur sa bouche mouillé de sang, qu'à la certitude de sa fin prochaine, elle avait parlé avec tant de candeur et de sécurité de l'amour qui remplissait son âme : paisible lorsque la mort allait l'enlever à tous les dangers de cet amour, heureuse lorsqu'elle pouvait l'avouer une fois avant de mourir !

Et moi, j'étais soldat, engagé, vendu, et mon sacrifice était inutile ! La maison où j'avais voulu ramener la paix était déserte et fermée pour tous !

Je partis, n'emportant rien de ma modeste fortune, que des papiers de famille qui sont toujours restés avec moi.

Cependant cette carrière, où je me trouvai jeté par le hasard, cette vie des camps, qui développa en moi les instincts guerriers et aventureux en y comprimant l'élan de liberté, devaient me conduire plus tard à entreprendre une autre guerre, plus difficile, plus dangereuse, en mon nom et sous mon drapeau. Vous voyez bien, mon père, que c'est la vertu qui m'a égaré.

— Du diable ! vous le lui avez bien rendu !

— Peu de temps après mon arrivée à l'armée d'Italie, eurent lieu la célèbre bataille de Parme, dans laquelle le général ennemi, le comte de Mercy, perdit la vie, et celle de Guastalla, non moins glorieuse pour les Français. Je ne vous dirai rien de ma conduite dans ces deux actions ; les bulletins de l'armée ont signalé quelques heureux faits d'armes d'un pauvre jeune soldat, nouvellement arrivé sous les drapeaux, et n'ayant rien pour lui que son courage.

Le cardinal Fleury conclut la paix avec l'Autriche. Je me lassai bientôt de la vie de garnison, et, au premier moment favorable, je désertai avec armes et ba-

gages. Plusieurs de mes camarades suivirent mon exemple, et vinrent me rejoindre à quelque distance. Mon capitaine connaissait mes traces; mais, ayant conçu pour moi une amitié que lui avait inspirée mon caractère franc et intrépide, il ne voulut ni me faire poursuivre, ni même donner mon signalement, croyant que le repentir me ramènerait sous mon drapeau.

Vous savez que cet espoir fut vain et qu'une autre carrière m'attendait. Je vous dirai seulement aujourd'hui comment je l'ai embrassée.

Nous repassâmes les Alpes, mes compagnons et moi.

Nous étions arrivés à la frontière après avoir marché jour et nuit, lorsqu'un soir, au pied du mont Viso, nous aperçûmes un couvent de très-modeste apparence, vers lequel nous nous dirigeâmes pour demander l'hospitalité.

Il n'y avait là qu'une poignée de pauvres moines, vieux et sans défense. Dans un moment où le pays était infesté de brigands, ils nous prirent pour quelques-uns de ces redoutables voyageurs; soit que notre vocation fût déjà empreinte sur nos traits, soit que l'expression sauvage de la fatigue et de la faim, le hâle foncé du soleil d'Italie, nos armes toujours luisantes sur nos habits en lambeaux, nous donnassent des figures patibulaires capables d'effrayer les plus braves. Quoi qu'il en fût, les frères Franciscains, croyant que nous en voulions à leur vie autant qu'à leurs petites richesses, s'enfuirent dans le bourg voisin, en nous laissant maîtres du monastère.

C'était un délicieux petit sanctuaire d'arbres fruitiers, de haies fleuries, de fontaines limpides, au pied d'une côte âpre et stérile; le soleil du soir, qui passait entre deux nuages et n'éclairait que cet étroit espace au milieu d'une atmosphère grise, faisait mieux ressortir ses douceurs enchantées sur un fond lugubre et dépouillé.

Figurez-vous la joie de pauvres diables comme nous, en prenant domicile dans ces murailles blanches, remplies de tout le nécessaire de la vie. La table mise, le souper prêt à être servi, la cave ouverte, l'abri favorable de ces lambris ornés de gracieuses peintures, les

douces senteurs de verdure qui nous arrivaient du jardin, rien ne manquait à notre contentement.

Les bons moines firent encore les frais des plaisirs de notre soirée : leur méprise et l'effroi qu'ils avaient de notre vue défrayèrent longtemps nos soldatesques plaisanteries. Que vous dirai-je ? la gaieté que nous inspirait l'idée seule d'avoir été pris pour des brigands, nous fit penser tout à coup, au milieu des fumées du vin, qu'il serait bien plus amusant de le devenir en effet.

Le plus âgé d'entre nous n'avait pas vingt-trois ans ; nous étions à demi-ivres, après de longues fatigues et de cruelles privations ; nous formâmes le dessein d'attaquer le jour suivant une maison isolée que nous avions remarquée sur le chemin. La légèreté et les éclats de joie qui présidèrent au projet de ce premier acte de brigandage lui donnaient l'aspect d'une folie de jeunes gens, folie qui du reste s'appuyait sur la plus absolue nécessité, en nous offrant des ressources pécuniaires dans le moment où nous étions absolument dépourvus de moyens d'existence.

Vous voyez, mon père, que c'est encore à de bons religieux que je dois l'idée première du parti que j'ai embrassé.

— La source la plus pure se noircit en tombant dans le gouffre ténébreux.

— Le lendemain, après nous être reposés dans les lits mollets du dortoir, nous étions tous habillés en moines, déguisement nécessaire pour pénétrer dans l'habitation où il s'agissait d'effectuer un hardi coup de main.

— Grand Dieu ! c'est sous notre robe !... notre sainte robe !

— Hélas ! oui, mon père.

— Vous avez bien osé la revêtir !

— J'ai même osé m'en servir pour rehausser mes avantages personnels : car sous le capuchon je faisais, je vous jure, un des plus séduisants novices qu'on pût voir ; il m'allait admirablement bien, sans doute à cause du contraste que cette modeste apparence formait avec ma figure martiale et animée... Je dois tout vous dire, mon père, puisqu'il s'agit de ma confession générale, et m'accuser des péchés de vanité comme des autres. Eh bien ! le matin de ce jour, je descendis au

jardin du couvent, tandis que mes camarades prenaient le coup de l'étrier. Le jour était voilé de nuages d'opale, les aromates des gazons répandaient comme de l'encens autour de moi ; je me trouvai devant un bassin entouré de petites fleurs bleues et dont la légère brume du ciel faisait un limpide miroir ; je m'y vis habillé en moine. Je fus frappé de mon propre aspect... cette image que je voyais là, à ce jour vapoureux, encadré d'une guirlande de fleurs, me semblait une de ces belles figures de saints, aux traits inspirés, qui reposent dans les temples... je sentis comme un vertige qui m'attirait dans le cloître... je crois que si le son qui se fit entendre en ce moment eût été la cloche d'une église, je me serais fait moine... mais c'était la voix de mes compagnons qui m'appelaient à l'ouvrage, et je partis pour me lancer bride abattue dans le vol de grand chemin.

Mais parmi les divers déguisements que je portais avec moi dans mes longs voyages, afin de pénétrer dans les villes sous un habit emprunté, tantôt de paysan, de gentilhomme ou de soldat, j'ai toujours eu une robe de moine sous laquelle, je vous l'avoue, j'avais du plaisir à me voir.

— Miséricorde ! dit le père Gaspard, peut-on tirer orgueil de ces frivoles avantages de la beauté, que le ciel nous donne dans sa colère ?

— Nous donne, dit en souriant le beau prisonnier au moine rubicond, ceci, mon père, est sans doute une manière de parler dans vos saints discours.

— Continuez, continuez.

— Je ne vous donnerai point les détails de cette première expédition ; elle fut entourée des circonstances les plus bizarres. Nous avions pris des robes de Français, sous lesquels étaient cachées nos armes, pour nous introduire dans la maison isolée ; comptant que grâce à ce déguisement, on nous accorderait l'hospitalité sans défiance, et que nous pourrions profiter de la sécurité de la nuit pour dévaliser le logis à main armée. En entrant, je reconnus, aux premières figures qui vinrent nous recevoir, que cette maison appartenait au fermier-général de Saint-Etienne. Plusieurs commis de la ferme l'habitaient en ce moment, et des douaniers y gardaient un fort dépôt de marchandises qui venaient

de passer la frontière. Ils étaient deux fois plus nombreux que nous.

Dans une telle position, ce qu'il y avait de mieux à faire était de nous cacher le plus possible sous le capuchon, et de repartir sans bruit au matin. Mais il n'en fut pas ainsi. La vin capiteux que nous versa à souper la pitié de nos hôtes, et que nous bûmes largement pour mieux rester dans notre rôle, noya tout à fait notre prudence et fit épanouir notre physionomie naturelle, beaucoup plus militaire que monacale. Nous fûmes reconnus et attaqués. Une fois là il fallait vaincre ou se faire tuer.

Je ne vous dirai pas les horreurs de cette nuit, où venus dans cette maison pour une simple soustraction d'argent, il nous fallut être de prime-saut brigands achevés et forcenés. Je ne puis vous peindre ce combat entre quatre murailles, ces coups portés autour des tables renversées, sur les débris des flacons, des lampes éteintes, à la seule lueur du foyer; ces cris, ce tumulte courant dans l'ombre, sur les escaliers où on se battait, sous les combles où on se battait encore; ces hommes montés sur leurs ballots de marchandises, et les défendant plus que leur vie; ces femmes éplorées, bondissant de terreur, frappant l'air de leurs cris; ces chiens déchaînés se ruant sur nous, se battant comme des furieux, partageant la mort avec leurs maîtres; cette mêlée ardente et serrée, cette heure de nuit qui parut un siècle au milieu du carnage.

Ce fut un terrible baptême de sang! un moment forcé de s'enrôler dans le brigandage et d'y prêter serment.

Au point du jour nous étions maîtres du champ de bataille; il n'y avait plus personne pour combattre; et les marchandises de la ferme étaient entre nos mains.

Nous cherchâmes d'abord les moyens de vendre secrètement ces ballots de sel, de tabac, d'indiennes, et de là naquit notre première opération de contrebande. Son succès ayant dépassé nos espérances, des coups de main semblables nous assurèrent de nouveaux bénéfices. J'organisai bientôt un commerce clandestin sur une grande échelle. Dans ces nouvelles combinaisons, un lucre considérable put être obtenu sans répandre de sang; il suffisait d'acheter à l'étranger les marchan-

disés frappées d'impôts indirects, et de les revendre en France, soit au peuple qui les recevait à meilleur prix et nous bénissait, soit à des marchands surpris sur les grandes routes, soit enfin à l'entrepôt même de la ferme, où la terreur soumettait les traitants et les commis à notre obéissance.

Le bruit de nos succès se répandit ; au bout d'une année, j'avais six cents hommes autour de moi.

Ce fut alors que je découvris un lieu jusque-là inexploré, la côte Saint-André, et y établis mon quartier-général.

La sécurité qui entourait notre retraite du Mont-Désert, les vastes cavernes qui s'y trouvaient, me donnèrent l'idée d'y établir un atelier de fausse monnaie. Par je ne sais quelle science innée, je créai tout moi-même, le fourneau où se fondent les matières, celui où elles se mélangent et se blanchissent, les divers instruments qui fondent, coulent, frappent le plomb et en font de l'argent. J'acquis par là aux yeux de mes soldats mêmes, et surtout du peuple, le prestige qui entoure un pouvoir surnaturel.

Dès lors, les sels et tabacs que des gens de ma troupe allaient chercher en Suisse, en Savoie, les chevaux que les autres amenaient des frontières d'Espagne, étaient achetés en fausse monnaie et vendus en bonnes espèces. On ne doit donc pas s'étonner des innombrables richesses que j'avais amassées dans mon camp en quelques années, et dont les objets précieux enlevés aux églises, aux bâtiments des fermes, aux maisons opulentes faisaient le luxe et les ornements.

C'est assez pour aujourd'hui mon père, dit Mandrin en s'interrompant ; je voulais vous exposer seulement de quelle manière j'étais arrivé au pouvoir que vous m'avez connu. Demain, je vous dirai mes excursions dans le Languedoc, l'Auvergne, la Franche-Comté, le Lyonnais, le Mâconnais, partout où la terreur de mon nom faisait sonner le tocsin à mon approche et ouvrir les portes devant moi.

Le bon père confesseur ne répondit rien cette fois ; il était absorbé par la pensée de tant de crimes, devant lesquels les plus grands des péchés des autres pénitents n'étaient que des roses.

La confession de Mandrin, qui devait se continuer le lendemain, fut brusquement interrompue (1), comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

XVII

LE BANQUET DES ADIEUX.

Le moment du supplice de Mandrin et de ses compagnons approchait; on était aux derniers jours d'août: l'instruction du procès allait commencer le 4^{er} du mois suivant, et avant le 15 la justice humaine devait être satisfaite.

Le lendemain de l'entretien du prisonnier et de son confesseur, rapporté dans le chapitre précédent, Mandrin, qui avait conféré plusieurs fois pendant la nuit avec son fidèle Bruneau, et lui avait promis de songer à leur projet d'évasion, cherchait dans son esprit un plan qui offrît au moins, au milieu, de beaucoup de périls, quelques chances de succès. C'était l'heure où il lui était permis, de descendre au préau, et par conséquent la porte de sa cellule était ouverte; mais sans songer à aller respirer quelques souffles d'air plus purs entre le gazon et le ciel, il tenait les yeux fixés sur les barreaux de sa prison, et rêvait au moyen de les franchir, sans qu'aucun expédient admissible se présentât à sa pensée.

Au milieu du profond silence qui régnait autour de lui, la porte s'ouvrit doucement, et il vit entrer Lolotte.

La fatigue l'avait plus accablée à ce second voyage, qu'elle venait sans doute d'accomplir. Elle s'avancait lentement, les bras pendants, la tête baissée. Mandrin restait immobile devant elle; il la regardait avec une émotion palpitante; son cœur battait violemment, et il tremblait de tout son être. Il se demandait si, en effet, cette faible enfant, guidée par l'inspiration divine, aurait pu pénétrer dans le cloître des Ursulines et remet-

(1) Nous ne suppléerons point à la lacune que laisse ce récit, le détail des exactions de Mandrin dans le Midi de la France se trouvant dans ses biographies.

sa lettre à Isaure. Cela paraissait impossible, et cependant il l'espérait ; il brûlait d'interroger la jeune fille et n'osait le faire..... Mais quand même il lui eût adressé les questions les plus instantes, comment obtenir une réponse de celle dont l'esprit était muet, et dont les lèvres murmuraient toujours les mêmes paroles enfantines et vagues !

Cependant Lolotte s'avança à quelques pas de la muraille, se mit à deux genoux, croisa les mains sur sa poitrine dans l'attitude particulière aux religieuses qui prient : puis elle dit d'une voix douce, mais avec le ton clair et inaccentué qu'on met aux choses apprises par cœur :

— *Mon Dieu, pardonnez-moi, je l'aime... je l'aime toujours... mon Dieu, pardonnez-moi !*

Mandrin jeta un cri de joie. Elle avait vu, entendu Isaure, elle rapportait le secret de son âme.

Dans son transport, il saisit Lolotte dans ses bras et la pressa fortement sur son cœur... quand ensuite il déposa la jeune fille sur une chaise de paille, elle était pâle, sans mouvement et sans connaissance.

Une longue marche et d'autres souffrances peut-être avaient anéanti ses forces.

Mandrin, en l'approchant de la fenêtre et en mouillant son visage d'eau fraîche, tâcha de la ranimer. Il s'aperçut alors qu'elle avait une main blessée, et enveloppée d'un appareil qui devait avoir été appliqué par une main experte : c'était probablement en raison de cette blessure qu'elle avait pu être introduite chez les sœurs hospitalières.

Lorsque la jeune fille eut repris ses sens, le capitaine appela Eustache (qui, grâce à des libéralités de tout genre, s'était enfin apprivoisé) et lui ordonna de conduire Lolotte au préau, afin qu'elle pût achever de se remettre, d'avoir soin d'elle, et de la garder dans la prison, lui assurant que les dames patronesses approuveraient cette obligeance, et que, pour sa part, il l'en récompenserait largement.

Oh ! maintenant le génie de Mandrin était revenu tout entier ! Isaure l'aimait toujours, il voulait la revoir ! mais pour cela il fallait vivre, il fallait s'échapper de ses fers. A l'instant même, il sentit jaillir de son cerveau

ce plan de fuite qu'il avait vainement cherché auparavant ; il se présenta alors tout construit dans sa pensée, tout plein d'audace et de courage. C'était un parti d'une singularité extrême, mais dont la folie même pouvait faire le succès.

Il en conféra dans la nuit avec Bruneau.

Le lendemain, on était au 25 août, jour de Saint-Louis et de la fête de Mandrin. Le prisonnier demanda au père Gaspard, en présence des gardiens, la permission de réunir ses anciens compagnons dans sa chambre, et de leur offrir à l'occasion de sa fête un dernier repas dans lequel les adieux éternels qu'ils avaient à se faire seraient sanctifiés par la solennité de ce jour.

Le père Gaspard ne vit pas d'inconvénient à donner cette dernière satisfaction à son pénitent ; et le consentement du confesseur étant accordé devant le geôlier et les employés de la prison, ceux-ci ne firent pas de difficultés pour se prêter aux désirs de l'ex-chef de brigands. Celui-ci leur commanda en conséquence, des mets succulents et une grande quantité de vin pour l'heure de midi.

Un peu avant ce moment, les trente contrebandiers détenus dans la prison, ainsi que Bruneau et Lolotte, étaient réunis dans la chambre de Mandrin, qui, ayant eu autrefois une cloison abattue, était assez grande pour tenir une table de la dimension nécessaire.

Les bandits ouvrirent la fenêtre de la galerie, afin d'éloigner tous les soupçons en laissant la sentinelle, qui passait sans cesse, à même de voir et d'entendre ce qui se passait à l'intérieur. Mais quelques signes à eux particuliers et quelques mots échangés à voix basse leur suffirent pour se concerter... Ils jouaient en ce moment leurs derniers jours d'existence contre le bonheur le plus inespérable... mais ils avaient si peu à perdre et tant à gagner !

Tandis qu'ils attendaient le dîner, la porte entr'ouverte leur laissa entendre le colloque suivant qui avait lieu entre un officier municipal en tournée dans la prison et le porte-clés.

—Soyez tranquille, mon inspecteur, disait Eustache, j'ai l'œil à tout, je suis partout à la fois ; je surveille mes trente prisonniers à la fois, en même temps, comme si

j'avais trente yeux, ainsi que mon ancien confrère Argus.

— Surveillez aussi la prison ; car le bâtiment est vieux et rompu, et vous savez que l'oiseau casse sa coquille quand il veut s'envoler.

— J'ai demandé des ouvriers qui viendront demain, sans plus attendre, réparer quelques portes qui ne me semblent pas assez solides et doubler les barreaux des fenêtres ; et il ne s'agira parbleu point d'une coquille à briser, mais d'une cage de fer dont mes oiseaux ne sortiront pas.

— Je m'en rapporte à vous.

— Vous pouvez vous y fier. Les contrebandiers ont déjà eu affaire à moi. J'en ai tué sept à leur attaque de la ville de Saint-Romain, où je demeurais alors, et mis beaucoup d'autres en fuite... Aussi ils me craignent instinctivement, et ils tremblent devant moi : s'ils font mine de vouloir sortir de leur cellule, il suffit de mon tour de clé pour les faire tenir en repos.

— Prenez surtout bien garde à ces derniers jours de grâce qui leur sont laissés.

— Je réponds de ces jours-ci sur ma tête, dit Eustache en ôtant son bonnet pour présenter la caution. Ces murs viendraient à s'écrouler, qu'il suffirait de ma présence pour mettre tous les brigands à la raison.

L'inspecteur s'éloigna.

— Monsieur Eustache, dit le porte-clés à son supérieur, c'est une drôle d'idée que ces bandits ont là de vouloir fêter un saint du ciel. Je croyais que ces gens-là n'avaient ni foi ni loi, et que les voleurs de grands chemins c'était la même secte que les huguenots.

— Ah ! c'est que le moment de la mort change bien les hommes : maintenant que nos gens sont près de partir pour l'autre monde, ils veulent se mettre bien avec saint Louis afin qu'il intercède en leur faveur.

— Bah ! et vous croyez que c'est avec des bouteilles de vin vidées en son honneur qu'ils vont gagner ce grand saint ?

— Cela ne me regarde pas. Ils m'ont commandé un dîner qui met en danse toute la cuisine du cabaret voisin. Ce sont des perdreaux, des sarcelles, des dindes truffées!.. Mais tiens, reste ici, tu en sentiras le fumet en passant.

Un instant après, Eustache apporta des mets et des liqueurs, dont l'abondance et le choix formaient le festin le plus digne d'envie.

— Ce n'est pas tout de nous avoir servis, dit Mandrin à ce nouveau maître-d'hôtel, vous devriez prendre place auprès de nous.

Eustache demeura saisi à cette invitation ; le geôlier n'était pas compris dans la permission de réjouissance accordée pour ce jour-là.

— Voyons, reprit Mandrin, c'est aujourd'hui que tout le monde doit se réconcilier. Hélas ! quand la mort va si vite effacer toutes les querelles, amis et ennemis peuvent bien commencer à trinquer ensemble ! Asseyez-vous donc là, brave geôlier.

Les contrebandiers étaient déjà à table ; une chaise restait vide en face du capitaine. Eustache demeura quelques instants immobile et tremblant, entre la tentation de prendre ce bon moment de plaisir et la crainte de se compromettre. Mais le vin qui coulait déjà en flots de rubis exerça sur lui une attraction magnétique et invincible. Il tomba sur le siège qui était devant lui.

En même temps on voyait à travers la fente de la porte entr'ouverte, briller deux yeux qui se fixaient sur la table du banquet avec une ardente convoitise.

— Entrez, mon brave, dit Mandrin au porte-clés, et venez vous asseoir avec nous, puisque votre supérieur vous en donne l'exemple.

Le valet de prison se trouva aussitôt placé à côté du geôlier. Il n'y avait déjà plus aucun remords dans l'esprit des deux invités, et le repas commença le plus gaiement du monde.

Le cercle des contrebandiers offrait un aspect pittoresque et bigarré ; il y avait là des hommes de toutes les physionomies, des hommes glanés sur tous les champs de la civilisation. On y voyait le grand et robuste Franc-Comtois, taillé en force comme le taureau de ses plaines ; le Provençal olivâtre, petit et grêle, mais fier comme un géant ; le Bourguignon, le Languedocien, le Savoyard, le Piémontais, rusé, gai et jovial jusqu'à la mort, dévot catholique jusque dans le meurtre et le pillage.

Mais les habitudes de leur vie commune imprimaient

un cachet uniforme sur toutes les figures. Des jours remplis de courses vagabondes et de combats, des nuits passées dans le cœur des forêts, sur la grève humide, ou dans la cavité des rochers dont l'abîme gardait l'approche, avec un court sommeil, interrompu par l'orage, par l'avalanche ou par les coups de fusils des douaniers, toute cette rude existence qu'ils partageaient leur donnait à tous une apparence étrange, des mouvements brusques, saccadés et sauvages. L'habitude de vivre au désert et d'épier au loin les pas de l'ennemi mettait dans leurs yeux une scintillation continuelle, un feu errant et rapide; ne marchant que le fer et la flamme à la main, n'ayant de rapports avec les hommes que des coups de sabre et de pistolet échangés avec eux; l'ardeur de la guerre animait seule leurs traits. On eût dit que le démon du carnage les avait tous bercés sur ses genoux.

La réunion commençait à devenir animée et bruyante, tandis que l'on voyait toujours se promener devant la croisée la lente et monotone sentinelle chargée de maintenir l'ordre par sa présence.

— Hé ! l'ami, cria Mandrin au soldat, si vous êtes las de monter la garde au grand air, et que vous vouliez venir faire une petite faction à table, il y a place pour vous, en vérité.

Le fusilier voyant tout le monde de si bon accord, et se croyant autorisé à boire avec les détenus par l'exemple du geôlier, sauta lourdement dans la chambre, et alla s'asseoir à côté d'Eustache, dans l'intention de prendre seulement un verre de vin, pour retourner bien vite à son poste.

Et toutes les autorités de la prison se trouvèrent à table.

Il y avait d'un côté, Mandrin, au centre de la bande qui se déroulait de chaque côté de lui, entre ses deux acolytes, et derrière eux, Lolotte, qui circulait tout autour de la table en versant à boire à la ronde.

D'énormes pièces de bœuf et de gibier disparaissaient; les verres n'étaient plus assez grands, on buvait à la gourde, à la bouteille; toutes ces bouches ardemment occupées suffisaient à manger, parler, rire, jurer et chanter à la fois. Les contrebandiers, exaltés par la

fièvre de leur résolution, se réjouissaient avec une espèce de rage; les gardiens de la prison, arrachés un moment à l'ennui de leur triste existence, se jetaient à corps perdu dans l'orgie.

La mort était là, présente sous toutes ses faces : la mort prompte, imminente, terrible, menaçait hautement ces trente criminels qui allaient rendre compte de leurs méfaits; la mort secrète, perfide, s'avancait dans l'ombre vers ces trois agents de l'autorité à qui les bandits allaient faire payer chèrement la faute de servir la justice.

Mais sa présence affreuse ne pouvait retenir les éclats de joie bruyants, tumultueux, effrénés; la gaieté, les rires, le tapage, résonnaient de toutes parts dans l'enceinte; les verres se heurtaient, se brisaient aux rayons du soleil; le vin rougissait les lèvres, la barbe des buveurs, la table et le pavé...

Les yeux d'Eustache et de ses compagnons commençaient à se troubler. Assis en face d'eux, Mandrin les regardait.

Alors le bruit redoubla d'intensité; les toasts, les chansons bachiques, les *houras* de guerre roulaient dans l'air, retentissaient sous la voûte dans un infernal concert; on eût dit que les murailles du vieux couvent s'ébranlaient, que les verrous, les chaînes, les fers de la prison bruissaient comme s'ils allaient se rompre et tomber à jamais.

Le pauvre Eustache s'était jeté dans l'ivresse la tête la première; il déraisonnait en plein, n'y voyait plus, et s'affaissait lourdement sur lui-même; le soldat et le porte-clés tenaient encore, mais leurs têtes se balançaient d'une épaule à l'autre, leurs yeux ternes étaient toujours fixés sur le même point, le rire hébété et l'écume du vin flottaient sur leurs lèvres.

Charlotte redoubla les libations; quelques contrebandiers roulèrent à terre comme étourdis par l'ivresse, et l'orgie éleva plus haut sa voix tonnante et enragée.

Un dernier coup d'eau-de-vie acheva les trois gardiens; leur raison fut entièrement perdue.

Aussitôt Mandrin fait un signe, et tout tombe à l'instant dans le plus profond silence. C'est un calme effrayant et terrible que celui qui succède à ce tumulte.

Les contrebandiers assis et ceux qui sont étendus sous la table se dressent subitement. Trois d'entre eux passent derrière les trois gardiens, lèvent sur eux un poignard, et attendent un nouveau geste du capitaine pour l'abaisser dans la gorge des victimes.

Tout à coup Lolotte s'élance vers eux silencieuse, mais assurée ; elle écarte d'un bras ferme celui des assassins qui menace Eustache, prend sa place, et, étendant ses mains sur la tête des deux autres, les protège contre le couteau qui va les frapper.

Alors ceux qui sont en face peuvent juger que les trois buveurs sont tombés dans le sommeil le plus profond et le plus lourd, effet d'une poudre jetée dans leur vin.

Et la petite idiote murmure à demi-voix :

— Ils dorment !... ils dorment !... Lolotte s'est amusée à les faire dormir !

Mandrin juge à l'instant que ce sommeil, mort passagère mais paisible, est un bonheur inespéré et la plus grande chance de salut pour leur fuite ; car il est presque impossible d'assassiner trois hommes, même ivres et désarmés, sans que l'un d'eux ait le temps de jeter un cri et d'essayer une lutte, et le moindre bruit de ce genre devait amener à leur secours les forces de la prison.

Il ordonne tout bas à ses gens de déposer leurs poignards.

En même temps Lolotte, toujours souriante, approche sa main du trousseau de clés pendu à la ceinture d'Eustache. Ces clés sont passées dans un anneau en spirale qu'il faut tourner plusieurs fois dans la courroie de cuir avant de le détacher ; mais les doigts délicats de la jeune fille opèrent ce mouvement sans faire retentir le moins du monde le bruit du fer, qui, plus que tout autre son, devait parvenir à l'oreille du geôlier.

Enfin, les contrebandiers sont maîtres du terrain ; ils peuvent s'ouvrir les portes de la prison... mais le passage est long et difficile... De cet instant dépend le sort de tous ces hommes : au delà de cet instant est la vie, la liberté, la fortune, ou la mort dans les tortures.

Il faut traverser d'immenses corridors, ouvrir une foule de portes sans connaître d'avance la clé qui doit être appliquée à la serrure, descendre des escaliers

tortueux et franchir grand nombre de pièces et de vestibules ; si , pendant cet espace de temps , un de ces trois hommes s'éveille , il donne l'alarme : tout est perdu ; et , de par la hache et les bourreaux , les prisonniers paieront cher leur audace.

Mandrin , le brave chef , le noble cœur , résout sur-le-champ de protéger la fuite de sa troupe en demeurant , seul avec Bruneau , auprès de ces hommes endormis ; il épiera leur sommeil , et si leurs yeux viennent à s'ouvrir , si leur bouche est près d'exhaler un soupir , il les fera rentrer à l'instant dans la nuit et le silence.

Il exprime sa volonté à ses soldats. Ceux-ci frémissent de laisser leur capitaine dans cet endroit , où chaque seconde qu'il passe est un glaive sus sa tête ; où , d'ailleurs , les gardes du poste doivent se porter dans le tumulte qui va suivre. Tout cela est exprimé en quelques signes plus prompts que des éclairs. Mais Mandrin fait un geste impératif à ses gens , et ils s'éloignent.

Dès cet instant , on n'entend pas un souffle dans la prison. Les contrebandiers défilent rapidement dans les sombres couloirs.

Mandrin a refermé la porte à clé sur lui , pour opposer une plus longue résistance aux assaillants qui peuvent venir. Le capitaine et son compagnon sont debout de chaque côté des gardiens , qui demeurent repliés sur eux-mêmes et la tête penchée sur la poitrine. Bruneau a le poignard levé , et son regard fixe , suivant chaque mouvement des fibres du visage , observe ces hommes endormis. Mandrin a les yeux attachés sur la place où , par le fond de la rue sur laquelle donne sa fenêtre , il pourra voir déboucher sa troupe. Lolotte , calme et courageuse , regarde le capitaine. Tous trois sont immobiles comme des statues.

Le sommeil , la mort présente , l'attente muette , forment un silence de plomb , dans cette enceinte où la marche de chaque minute est si puissante et si solennelle.

Enfin , c'en est fait ! Mandrin a vu la tête de sa troupe apparaître sur la place.

Il attache son échelle de soie au fer de la galerie ; il prend Lolotte dans ses bras , et descend dans la rue avec la rapidité d'un oiseau qui abat son vol ; Bruneau

le suit, et tous trois ont déjà rejoint leurs compagnons.

Les deux soldats qui montaient la garde à la grande porte de la maison, en voyant les contrebandiers sortir en masse et d'un pas assuré, ont cru d'abord qu'ils avaient le vertige, qu'un éblouissement passait sur leurs yeux; puis, ils ont pensé qu'on était venu chercher les prisonniers pour les conduire au tribunal... Mais tout cela s'est confondu dans leur esprit étourdi, troublé, pour ne former qu'une vague stupeur; et les bandits, imposants par leur nombre et leur fermeté, ont passé entre les deux postes avant que les sentinelles se soient éveillées de cette torpeur et aient engagé le combat.

Le capitaine se place au front de sa bande, et les voilà tous bravement en marche.

Alors la joie, l'orgueil du triomphe montent à la tête des brigands; l'ivresse puisée dans les boissons du banquet, et dont l'effet a été suspendu par l'imminence du danger, se fait alors sentir; ils se croient maîtres et vainqueurs de la ville. Bruneau secoue son drapeau qu'il a caché sur sa poitrine, le plante au bout du fusil enlevé à la sentinelle, le brandit à la tête des braves, et tous entonnent en chœur, d'une voix éclatante et formidable, le chant du départ.

Mandrin est en avant, ayant d'un côté de lui Bruneau, qui fait flotter son étendard, de l'autre, Lolotte, qui tient entre ses deux mains un pli du manteau de son capitaine, et marche au pas de charge comme ses frères.

La bande traverse ainsi toute la ville, en chantant à gorge déployée.

Cependant un cri s'élève, se répand, roule au loin dans toutes les rues :

— Les contrebandiers se sauvent!... les contrebandiers s'en vont!...

Les habitants arrivent en foule aux portes et aux fenêtres pour les voir.

Le peuple, qui n'est pas difficile en fait de divertissement, se décide à prendre le spectacle de leur fuite à la place de celui de leur supplice. A cette audace inouïe, à cette évasion en plein jour, à grand bruit, à la face des autorités et des forces de la ville, à ce tableau à la

fois imposant et burlesque, un accès d'enthousiasme et de gaieté s'empare de la population ; la joie électrique des contrebandiers s'y communique ; tous les habitants font entendre d'immenses éclats de rire , battent des mains sur leur passage, et les accompagnent de joyeuses acclamations.

Les fugitifs arrivèrent ainsi aux portes de Valence (1).

Cependant , les environs de la prison sont le théâtre d'une rumeur et d'un trouble sans pareil. Les soldats , revenus de leur stupéfaction , sont entrés dans la maison de détention , et , trouvant le geôlier absent et les portes ouvertes, ont semé l'alarme et battu la générale. On se précipite vers la cellule qu'occupait le capitaine, ne sachant encore si tous les prisonniers ont pris la fuite ; mais on ne peut ouvrir la porte , que Mandrin, comme nous l'avons dit, a fermée en dedans avant de descendre par la galerie , et on n'entend à l'intérieur que les cris de détresse et les gémissements des trois gardiens, que les bandits ont faits prisonniers en emportant la clé avec eux.

La porte est enfoncée ; et par les paroles entrecoupées qu'on obtient d'Eustache, du porte-clés et du soldat, tous trois tremblants , épouvantés , demi-ivres , demi-endormis, le mystère est dévoilé. Aussitôt les troupes s'assemblent, les brigadiers montent à cheval, un officier supérieur les commande , et on se met à la poursuite des fugitifs.

Ceux-ci avaient gagné de l'avance ; mais la troupe était à cheval et pouvait encore les rejoindre : les chances étaient égales.

Parmi les plantations d'oliviers, d'orangers, les riches vergers, les gracieux jardins qui s'étendent sur les bords du Rhône , au-delà de Valence , la bande des contrebandiers et celle des soldats de cavalerie qui la suivait marchaient à peu de distance l'une de l'autre.

La brigade était à cheval ; mais le grand air, le beau

(1) Détails historiques sur la fuite des contrebandiers de la prison de Valence :

« A la première station qu'ils firent, Mandrin écrivit au père capucin, son confesseur, qu'il n'aurait rien à perdre avec lui, qu'il n'aurait pas d'autre théâtre de sa mort que l'échafaud, et qu'un jour il viendrait réclamer ses conseils et ses bons offices. »

(*Biographie de Mandrin.*)

soleil, l'espace libre des champs avaient donné des ailes aux fugitifs ; ils allaient de colline en colline comme soulevés par le vent. Les soldats se pressaient sur leurs traces, tantôt les apercevant sur le haut des monticules, tantôt les voyant disparaître dans le vallon ou les taillis d'orangers , tantôt gagnant sur eux quelque distance , tantôt les perdant de vue tout à fait.

Des lieues se firent ainsi.

Ceux qui marchaient en avant arrivèrent devant un large étang , formé par une petite rivière qui tombait d'un banc de rochers très-élevé, jaillissait en cascade , s'arrondissait en bassin, et coulait de là dans le fleuve, jetant autour d'elle , dans ses bords impétueux , des nuages de pluie fine et scintillante, que le vent dispersait de tous côtés.

Les soldats de la maréchaussée pensèrent que les fuyards seraient arrêtés par cet obstacle, et pressèrent le pas pour les atteindre. Ils n'étaient plus qu'à une très-petite distance et croyaient déjà saisir leur proie... Mais les courageux enfants des déserts s'élançèrent à la nage et voguèrent bravement au milieu des ondes bouillonnantes , tandis que les cavaliers, dont les chevaux ne pouvaient tenter un pareil passage, demeurèrent attachés à la rive.

On vit encore une fois la bande vagabonde reparaitre sur le sommet de la roche opposée. Bruneau alors se retourna , se pencha sur la cascade , fit triomphalement flotter son drapeau aux yeux des brigadiers ; puis la troupe entière disparut tout à fait derrière les vagues de vapeur argentée.

XIX

UNE HALTE EN VOYAGE.

Depuis l'arrestation de Mandrin, la tristesse et le découragement se faisaient sentir de tout leur poids au mont Saint-André ; privé de son chef, le camp barbare avait perdu sa force et son audace ; la couronne était tombée de sa tête. On travaillait encore, mais sans but,

sans espoir ; les chants qui accompagnaient naguère les marteaux de l'enclume avaient cessé ; le vin n'amenait plus ni le rire ni la joie. C'était Fauster qui commandait en l'absence du capitaine, mais il était plus sombre et plus solitaire que jamais ; il n'apparaissait que pour donner des ordres, et se retirait au fond de la fontaine ardente, sous l'ombre des noirs sapins, où on le voyait de loin se livrer à des méditations fort étranges parmi les bandits, et tirer parfois, d'un tronc creux, quelques objets de piété ; un livre, un chapelet, qu'il y recachait aussitôt.

Un drapeau noir flottait au sommet de la montagne.

Un seul homme était fort heureux de la tournure que prenaient les choses : c'était Durosier, ce pauvre perruquier de Valence, retenu prisonnier dans le camp, pour le service de Mandrin. Sachant trente contrebandiers sur le point d'être pendus, et espérant que les autres prendraient bientôt le même chemin, il se voyait déjà rendu à ses pénates et à son heureuse profession ; il se poudrait, se crépait tout le jour pour se refaire la main ; puis, mettait son jabot, ses boucles d'argent et ses gants de chamois, pour être toujours prêt à rentrer dans sa ville natale, théâtre de ses élégants exploits.

Quand, tout à coup, par un beau matin de septembre, Mandrin et ses braves compagnons reparurent au milieu de leurs frères, ce furent des élans de joie effrénés, des acclamations, des cris de triomphe, un enthousiasme indicible. Jamais l'attachement des contrebandiers pour leur chef ne s'était montré avec des transports si passionnés ; tous l'entouraient, voulaient baiser ses mains et son manteau, se roulaient à ses pieds, et, en riant de bonheur, pleuraient pour la première fois.

Mandrin redevint un moment l'homme d'autrefois ; au milieu de la chaleureuse effusion de ses braves, il se sentit de nouveau leur roi, bien mieux encore, leur frère ! et son cœur de lion battit dans sa poitrine.

Bruneau eut aussi ses larmes de joie en entrant dans le camp, il retrouva son petit bonhomme de dix-huit mois, qui se roulait gaîment sur le gazon, et lui tendit les bras ; il le prit sous son manteau, en laissant passer sa jolie tête blonde, et le garda ainsi jour et nuit sur son sein.

Cependant Mandrin n'était revenu à la côte Saint-André que pour lever son camp et emmener sa troupe. Il avait appris par les confidences de David que le plan des chemins inconnus qui conduisaient à la montagne avait été livré à l'autorité, et il était assuré par là qu'un traître était près de lui, sans savoir sur qui porter ses soupçons.

D'ailleurs, les compagnies de troupes royales, quoique vaincues deux fois, battaient toujours les parages du Dauphiné, et le chef des contrebandiers voulait éviter de nouvelles rencontres avec elles. Conformément au plan secret qu'il avait conçu, il allait conduire sa troupe sur la frontière de Savoie, où il comptait la licencier.

En conséquence, il fit charger sur des chariots les armes, le butin, les trésors que contenait le camp, ainsi que les objets précieux renfermés dans la grotte qu'il avait longtemps habitée.

Ce ne fut que quelques jours après son arrivée, et au moment de descendre de la montagne, que Mandrin fit part à ses soldats de la direction qu'ils allaient prendre.

A cette nouvelle, la surprise et le mécontentement se manifestèrent parmi les contrebandiers. En retrouvant leur chef, ils avaient cru voir renaître de nouveaux combats, de nouvelles victoires, et cette ardente conviction entraînait pour quelque chose dans les marques d'attachement prodiguées à leur capitaine.

Retenus depuis longtemps dans le repos, ils avaient soif de combats et de prises.

C'était le temps où de nombreuses marchandises arrivaient sur l'autre rive du Rhône; les nuits commençaient à être longues; les vents d'automne qui soulevaient les vagues impétueuses du fleuve y suspendaient la navigation et livraient son cours aux barques aventureuses de ces écumeurs d'eau douce. Tous leurs vœux se tournaient donc de ce côté, et l'ordre de prendre une route opposée les exaspérait sourdement. Par le retour habituel des choses, ce fut peu de temps après avoir donné à leur chef des témoignages du plus ardent enthousiasme qu'ils osèrent pour la première fois élever la voix contre lui. Mais ils étaient trop accoutumés à l'obéissance pour que leur révolte allât au delà du mur-

mure, et ils s'acheminèrent avec armes et bagages dans la direction qui leur était imposée.

Mandrin n'avait plus avec lui en ce moment la jeune fille privée de raison qui, depuis plusieurs années, s'était attachée à ses pas et l'avait suivi dans toutes ses courses guerrières. Ayant l'intention de revenir seul, quand il aurait mis ses compagnons en lieu de sûreté, sur le bord du Rhône, où s'élevait le couvent des Ursulines, et nourrissant dans son âme de secrètes espérances, il avait écrit de nouveau à mademoiselle de Chavailles, et confié la lettre à la petite idiote, qui semblait trouver un instinct merveilleux pour le servir. Il avait donné à Charlotte tout l'or qu'il lui fallait pour son voyage, en lui recommandant de l'attendre dans les environs du couvent où elle allait se rendre, et il était bien sûr de la trouver là à son arrivée.

Les contrebandiers avaient perdu maintenant la confiance et la gaité qui les animaient autrefois ; de funestes pressentiments se faisaient sentir en eux, et sans s'expliquer cette triste impression, ils en éprouvaient l'influence. Bruneau seul était insensible à ces présages ; il avait à sa droite son capitaine, son Dieu sur terre, et son petit garçon couché sur la selle de son cheval ; le cœur content, il n'ambitionnait point d'autre fortune.

Pour le pauvre Durosier, on l'avait jeté sur le chariot des bagages, et tout poudré, tout ganté pour retourner dans la jolie ville de Clermont, on le conduisait, malgré ses sourds gémissements, dans de sauvages déserts.

La troupe vagabonde parcourait les parages où serpente la Morgue, et qui s'étendent entre Voiron et l'antique petite ville de Moirans. Là on voyageait des journées entières, sans rencontrer une habitation humaine. Ces champs aujourd'hui féconds, accidentés, couverts de fabriques, d'usines et de jolies habitations, n'étaient alors qu'une vaste solitude semée de noirs décombres par les constructions qui avaient tour à tour passé sur son sol, et de cabanes de paysans, pauvres et fragiles abris, bâtis comme pour un jour.

La féodalité avait laissé tomber ses demeures suzeraines, le peuple n'élevait pas encore ses solides mai-

sons ; entre le passé et l'avenir, ces campagnes n'avaient que des chaumières et des ruines.

Les contrebandiers étaient donc obligés de faire de longs circuits pour aller chercher au loin de fortes mé-tairies ou des habitations bourgeoises. Alors ils prenaient de vive force des pièces de bétail, des barils de vin, de gros pains de fromage, et s'en allaient en souhaitant le bonsoir aux maîtres du logis. Ces provisions duraient jusqu'à ce qu'il se trouvât sur leur chemin quelque autre riche demeure à dévaliser. Pour les pauvres bi-coques de villageois, ils ne les attaquaient jamais, et y répandaient souvent des secours sur leur passage.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la vallée de Guiers, aux confins de laquelle s'élève la grande Chartreuse.

Dans cet endroit, le paysage, grandiose et lugubre, ne se pare plus que de magnifiques horreurs. C'est un amphithéâtre de forêts, couronné de rochers sourcil-leux, dont les pics élancés, cent fois ouverts, déchirés, sillonnés par la foudre, conservent encore une élévation qui appelle sans cesse les nuages orageux sur leurs têtes ; l'étendue est couverte de larges falaises noircies par la poudre, au moyen de laquelle on a tracé des escaliers dans leurs flancs déchirés. On suit des sentiers tortueux entre les torrents qui tombent des sommets, et roulent dans des abîmes effroyables, et les gigantesques sapins qui ont enfoncé leurs racines dans les anfractuosités des rochers, et jettent au-dessus d'eux leur cime pyra-midale.

Le vent, le bruit des cascades, le cri des oiseaux de proie, donnent à ces lieux leur harmonie profonde et sauvage.

Cependant ce sombre spectacle semblait réjouir l'âme des contrebandiers ; ils se souvenaient d'être déjà venus dans ces parages, et d'y avoir effectué des coups de main aussi hardis qu'heureux. Un petit fort de maçon-nerie rouge, attaché au pied d'une falaise, en face de la Grande-Aiguille, se dévoilait à une assez grande dis-tance. A sa vue, les bandits firent entendre de si bruyants éclats de joie, qu'ils dominèrent un moment le fracas des eaux et des vents. Ce fort avait été autre-fois construit par les douaniers dans leurs guerres avec

la troupe de Mandrin (1), et les braves contrebandiers s'étaient emparés de ce bastion élevé contre eux pour tirer sur l'ennemi et le mettre en déroute. Ils revoyaient encore tous les événements de cette journée orageuse et triomphante.

Dans l'humidité du soir, quelques flammes phosphorescentes dansaient autour du petit monument, et les contrebandiers disaient que c'étaient les âmes en peine des douaniers morts en cet endroit, et toujours attristés de leur défaite.

Mandrin aussi eut un mouvement de joie en revoyant ce souvenir de ses beaux jours : mais c'était la joie mélancolique qui s'attache aux bonheurs passés pour ne plus revenir, la triste douceur avec laquelle on regarde sa jeunesse quand elle est écoulée.

Il eut envie de voir de plus près ce témoignage vivant de ses exploits : et, ordonnant à sa troupe d'établir son bivouac pour la nuit sur l'un des coteaux boisés qui terminent le val de Guiers, il prit une route à droite, avec Bruneau et un autre de ses compagnons, comptant passer devant le fort des douaniers et revenir ensuite joindre les siens au commencement de la nuit.

Mais le sentier qu'il avait choisi l'éloigna infiniment plus qu'il ne le pensait ; il chemina trois heures avant d'arriver au but qu'il se proposait, et quand il en approcha, la nuit était entièrement close.

Tout autour de lui avait changé d'aspect. La clarté cristalline et bleuâtre de la lune avait succédé au jour, le calme au bruit du vent, le site le plus silencieux aux monts sillonnés de cascades grondantes. L'étroit horizon, formé de roches grises et de bruyères, offrait un fond entièrement sombre, semé des masses brillantes de la neige, qui s'arrêtait aux angles des rochers et à la surface des larges pierres. A voir ces formes blanches, éclairées par la lueur de la lune dans ces sombres profondeurs, on eût dit des tombeaux de marbre blanc rangés dans d'immenses caveaux mortuaires et au dessus desquels pendait une lampe sépulcrale.

Lorsque Mandrin et ses deux soldats arrivèrent devant le petit château-fort, ils virent flotter sur les épais

(1) Les ruines de ce petit fort subsistent encore aujourd'hui,

vitreaux la lumière d'une lampe et les lueurs rouges et inconstantes d'un foyer.

Après la rude journée qu'ils venaient de fournir, eux et leurs chevaux étaient accablés de fatigue ; ils eurent la pensée de s'arrêter quelques heures dans ce bâtiment, si on voulait bien les y recevoir.

Ils firent entendre un coup de sifflet à la porte, comme il était d'usage en ce temps-là pour demander l'entrée de ces demeures isolées, et attendirent en examinant avec plaisir le fort qui leur avait appartenu quelques jours par droit de conquête.

C'était un corps de bâtiment formant trois chambres assez vastes, flanqué aux angles de deux tourelles, et ayant en avant deux bastions qui s'avançaient de chaque côté de la porte d'entrée, le tout dans l'état de délabrement et de ruine où l'avait fait tomber la cessation du service.

Mandrin vit à travers des planches disjointes arriver lentement une lumière. Un vieillard ouvrit le guichet. Après avoir examiné en silence le capitaine, dont l'aspect lui inspira sans doute de la confiance, il ouvrit la porte, et, retournant sur ses pas, sembla inviter tacitement les voyageurs à le suivre.

Quand ils furent en haut d'un escalier extérieur, le vieux domestique leur dit d'attendre là que son maître se fût retiré de la chambre qu'il occupait et dans laquelle il allait les introduire. En effet, ils virent la lumière paraître à une autre croisée, et lorsqu'ils entrèrent dans la pièce du milieu, le mouvement d'une portière qui ondoyait encore leur apprit que quelqu'un venait de passer dans la chambre voisine. Mandrin trouva cette manière de recevoir des visites assez singulière ; mais il tenait moins à la présence du maître du lieu qu'à un bon feu et à quelques liqueurs réconfortantes pour lui et ses gens. L'un et l'autre lui furent procurés par les soins silencieux du vieux domestique, qui augmenta le bois du foyer et plaça sur une table des cruches de vin et des viandes froides.

On voyait que l'intérieur du fort, depuis longtemps abandonné, avait été remeublé à la hâte depuis quelques jours, et le plus grossièrement possible. Il n'y avait en tout qu'une table, des bancs de bois et un dressoir

portant de la mauvais faïence ; la tenture de vieille tapisserie à personnages et les portières semblables, tenaient seulement par quelques clous à la muraille noircie.

Quand ils se furent réchauffés par de bons coups de vin, les deux soldats de Mandrin, laissant à leur maître les peaux d'ours qu'ils portaient roulées sur leurs chevaux, se couchèrent par terre et s'endormirent bientôt profondément.

Le chef demeura à table, la tête appuyée sur sa main, et plongé dans ses réflexions.

Au bout de peu d'instants, un nouveau coup de sifflet se fit entendre à la porte d'entrée. Le taciturne valet ralluma la branche de pin qui lui servait de torche pour traverser la cour, et revint aussitôt en introduisant un étranger. C'était un officier du régiment d'Harcourt, nouvellement envoyé de France, et, comme nous l'avons vu, guerroyant depuis son arrivée contre la troupe de Mandrin.

Le jeune homme à la figure épanouie, à l'uniforme bleu et argent, salua gracieusement, jeta son chapeau d'un côté, son manteau de l'autre, courut s'asseoir en se frottant les mains au coin du feu pétillant, et sourit à ce consolateur des nuits d'hiver.

Mandrin avança une chaise de l'autre côté de la table sur laquelle étaient encore des mets substantiels. et invita de la main l'officier à s'y asseoir.

— Monsieur est sans doute le maître du logis ? dit celui-ci.

— Je ne suis que son hôte comme vous, monsieur ; mais, arrivé le premier, je vous fais les honneurs de son hospitalité.

— Et le *seigneur du château*, reprit l'officier, en regardant avec un sourire les murs lézardés et les meubles de bois, est sans doute absent de chez lui ?

— Je l'ignore, répondit Mandrin.

Il ne disait pas tout à fait la vérité, car depuis qu'il était là, des pas, tantôt lents, tantôt rapides et agités, qui se faisaient entendre derrière la portière, ne lui laissaient pas de doute sur la présence de son singulier hôte dans la pièce voisine.

— N'importe, reprit le nouveau venu en regardant

Mandrin, entre gentilshommes comme nous on est bientôt en connaissance.

Puis, posant le doigt sur son jabot et s'inclinant légèrement :

— Le vicomte d'Arcy, dit-il.

Mandrin répondit par un faible salut, mais ne jugea pas à propos de décliner son nom à son tour.

Le jeune officier, qui venait de se présenter lui-même, fut étonné que son interlocuteur n'en fit pas autant ; cependant, après l'avoir envisagé une seconde fois, il reprit :

— Je recevrai volontiers de vous les honneurs de ce souper, si vous voulez m'y tenir compagnie le verre à la main.

Les commensaux burent et causèrent ensemble de la façon la plus amicale du monde. Au bout d'un instant de silence, occasionné par la rêverie de l'un et la fatigue de l'autre, l'officier, passant la main sur ses membres endoloris par de longues courses et des nuits passées à la belle étoile, laissa échapper cette exclamation, en levant les yeux au ciel :

— Ah ! si Mandrin était maintenant couché sur sa roue, comme il lui conviendrait en conscience, je ne serais pas si *roué* moi-même !

— C'est lui que vous cherchez ?

— Eh ! que diable viendrais-je faire dans cet affreux pays, si ce n'était pour courir après lui ? Vous savez dans quel état de stupeur la fuite des contrebandiers a jeté la ville de Valence. Au milieu de tout l'appareil dressé pour leur procès, la prison est restée sans prisonniers, le tribunal sans accusés, les juges la bouche ouverte, les curieux le nez en l'air, les bourreaux les bras pendants, les confesseurs avec leur absolution sur les bras.

— Et maintenant, vous poursuivez les fugitifs ?

— Ma foi, c'est uniquement par forme de procès ; car, pour moi, je renonce à les atteindre ; je crois que les démons leur prêteront toujours leurs ailes de chauves-souris pour s'enfuir devant nous... Tout ce que je désirerais pour le moment, ce serait de rejoindre ma compagnie, qui est campée au fond de la vallée de Guiers-Mort, et loin de laquelle je me suis égaré.

— Je vais précisément de ce côté, et connaissant parfaitement les chemins je puis vous offrir de vous conduire à l'endroit que vous désignez.

— J'accepte volontiers, à condition que nous attendrons l'approche du jour pour partir; il me restera ainsi quelques heures à donner au sommeil qui pèse furieusement sur mes yeux.

Mandrin avait ses raisons pour se conformer aux désirs de l'officier. Il lui prêta une des peaux d'ours que ses compagnons lui avaient laissées, se coucha lui-même sur l'autre, et bientôt la fatigue les endormit tous deux.

Les deux jeunes et beaux cavaliers étaient donc ainsi étendus par terre, entre le foyer et les deux contrebandiers, qui reposaient toujours parfaitement. Bientôt un profond silence, entre coupé par le souffle égal des dormeurs, régna seul dans la petite forteresse.

Mais au milieu de la nuit, la portière se souleva doucement; l'officier se sentit éveillé par une main qui se posa sur son épaule, il vit devant lui un homme pâle et sombre qui, mettant un doigt sur sa bouche pour lui enjoindre le silence, l'entraîna dans la pièce voisine.

XX

VENGEANCE.

Le jour n'était pas encore levé sur les tourelles de la petite forteresse, et cependant il était l'heure de se remettre en route. Mandrin ayant secoué les vapeurs du sommeil, chercha près de lui son compagnon de voyage. Le vieux serviteur de la maison lui dit que l'officier était descendu; et il trouva en effet le vicomte d'Arcy au pied de l'escalier et déjà monté à cheval.

Le jeune capitaine du régiment d'Harcourt avait son chapeau d'uniforme très-enfoncé sur son front; et le pan de son manteau bleu de ciel galonné d'argent, tournant autour de son cou pour retomber ensuite sur l'épaule, cachait le bas de son visage.

Mandrin lui adressa un cordial bonjour, auquel il répondit en saluant seulement de la main. Les contrebandiers avaient déjà préparé leurs chevaux et celui de leur maître. On se mit en route.

Mandrin fit tenir ses gens à une assez grande distance derrière lui, et chemina seul en avant avec l'officier. Mais le jeune homme, si enjoué, si expansif la veille au soir, gardait alors un morne silence, et, quoique l'espace ne fût encore éclairé que par la faible lueur de la lune se reflétant sur la neige, il affectait de tenir la tête tournée du côté opposé à son compagnon de voyage.

Les deux cavaliers suivaient le défilé de Guichers-Mort, qui serpente, comme nous l'avons dit, entre des masses de roches nues, des falaises inaccessibles, auxquelles succèdent de distance en distance de profonds massifs de sapins, jusqu'à la cime nommée la Grande-Aiguille, qui domine au loin la frontière de Savoie.

— Avez-vous passé une bonne nuit sur la dure ? demanda enfin le chef des contrebandiers, surpris de la taciturnité de son compagnon.

— Oh ! très-bonne.

— Vous ne sentez plus la fatigue du voyage ?

— Non.

Mandrin éprouva une sensation pénible dont il ne put se rendre compte. Quelque brèves que fussent ses paroles, il lui semblait ne plus y reconnaître la voix du vicomte d'Arcy : mais il chercha en vain à le faire parler de nouveau, il ne put, pendant un long espace de temps et de chemin, en obtenir d'autre réponse.

Enfin, impatienté de ce mystérieux silence, il dit encore d'un ton dont la hauteur, malgré l'insignifiance des paroles, semblait exiger impérieusement qu'on voulût bien répondre :

— Ne trouvez-vous pas le temps bien long ?

— Oui.

A ce mot encore Mandrin tressaillit ; son cœur se serra dans une émotion inexprimable.

Il reprit :

— L'air est froid et pénétrant ce matin.

— Il glace jusqu'au cœur.

— Et la route bien sombre.

— Sombre comme la route du tombeau...

— David ! s'écria Mandrin.

— Lui-même, dit le jeune homme, en laissant tomber le pan de manteau qui le cachait, et en tournant vers le chef des contrebandiers son visage plus pâle que la lueur de la lune et le reflet de neige qui flottait autour de lui.

Mandrin avait devant les yeux l'homme qu'il avait aimé et auquel il avait fait tant de mal.

Tous deux étaient trop émus, trop accablés de leur situation respective, pour avoir la force de prononcer une parole de plus. Ils cheminèrent longtemps ainsi.

David passait dans les ombres du chemin comme l'un de ces tristes fantômes qui portent dans leur sein des supplices de l'enfer, et vous apparaissent pourtant dans la nuit calmes et silencieux.

Mandrin essaya de lui adresser quelques paroles faiblement accentuées, mais qui semblaient solliciter la paix et le pardon. Le jeune homme, loin de lui répondre, tenait, comme au moment du départ, la tête obstinément tournée du côté opposé, et avec une rage sourde pressait encore davantage le pas rapide de son cheval.

Le jour commençait à paraître ; un coup de vent très-vif enleva le chapeau de Mandrin et le jeta sur la route. David, machinalement, tourna les yeux de ce côté, et, en revoyant la belle tête nue de Mandrin, éclairée par les premières lueurs du soleil, une émotion plus douce revint en lui ; il se souvint de son amitié pour le baron d'Alvimar, et la colère se fondit quelque peu dans son âme. Lorsque Mandrin lui adressa de nouveau la parole, il répondit par des expressions amères, mais qui renfermaient cependant moins de haine que son âpre silence.

— Quoi ! dit Mandrin, sous cet habit de capitaine du régiment d'Harcourt, c'est vous, David, que je retrouve ?

— Oui, c'est moi ; moi que vous avez étouffé, déchiré, en jouant comme le serpent fait d'un faible oiseau... Oui, en jouant, car vous avez bien dû rire du pauvre fou dont vous veniez ravir, déshonorer la fiancée, dans

la nuit même où il courait au loin pour vous assassiner.

Il se tut un moment, frémissant à cette pensée, et continua :

— C'était un nouveau supplice inventé par vous, une ironie atroce, jointe au coup qui devait faire mourir lentement la victime de honte et de désespoir.

— N'accusez que la fatalité qui nous a rendus rivaux.

— Oh ! j'étais bien insensé, en effet, de perdre mon temps à détester, à maudire ce chef de brigands comme voleur de nos biens, comme devastateur de nos églises, de nos provinces, quand je devais lui vouer une exécution si profonde comme à mon ennemi mortel ; quand il devait me faire plus de mal à moi seul qu'à tous les malheureux tombés sous ses coups et foulés aux pieds de ses bandits.

Il était trop vrai, Mandrin garda le silence.

— J'étais à Saint-Laurent, continua David, à la dernière journée du singulier pèlerinage que j'avais entrepris, et j'attendais le retour de la nuit pour gagner la côte Saint-André, lorsque la nouvelle qui remplissait tout le Dauphiné parvint jusqu'à moi ; j'appris alors par la voix publique l'arrestation du fameux chef des contrebandiers, et en même temps le vrai nom du baron d'Alvimar, et la perte de celle... O voleur de grands chemins ! le sort vous livre la bourse et la vie des passants, mais la foudre ne devait-elle pas tomber sur votre tête sacrilège, quand, sous un faux nom et de fausses apparences, vous voliez la noblesse, l'amitié, l'amour !...

— Je vous écoute, dit Mandrin ; continuez.

— Ayant tout perdu en un instant, moi qui n'avais jamais eu que ma foi en Dieu et l'amour, je quittai pendant la nuit le prêtre et les gens qui m'avaient accompagné dans ma dangereuse excursion. J'errai dans ces campagnes désertes, sans pain, sans asile, sans raison... fou, éperdu, ne sachant où je dirigeais mes pas... Un soir, le gardien de ce petit fort abandonné me trouva sans connaissance sur la pierre, au milieu des landes sauvages ; il me secourut, m'amena dans sa mesure et m'y servit avec dévouement. Je demeurai là, seul, mi-

sérable, ayant horreur de la vue des hommes au point de fuir, de me cacher chaque fois qu'un voyageur venait demander l'hospitalité dans cette retraite... Oh ! dans les longs jours de ma prison, combien j'ai eu le temps de me rappeler cette voix du ciel qui venait m'inspirer une résolution courageuse ! Je croyais alors qu'il me fallait délivrer mon pays, anéantir le fléau qui l'opprimait ; c'était moi-même que j'aurais sauvé en frappant mon exécration ennemi !

— Votre ennemi, David, pour cela il eût fallu vous haïr à mon tour ; et, loin de là, dès que je vous ai connu, un attrait sympathique sembla me lier à vous comme à un frère. Lors même que je recevais si bizarrement la confiance de votre horreur pour Mandrin et de vos projets d'assassinat sur lui, je ne faisais que vous plaindre et vous aimer encore... Je voyais votre foi si pure, votre ardeur si vraie, votre générosité si profonde, qu'elles vous relevaient encore à mes yeux... Oh ! sous cette charmille, où, le regard enflammé d'extase divine, vous me montriez le poignard avec lequel vous vouliez percer le réprouvé, je me sentais prêt à dire : — Tiens ! malheureux jeune homme, celui que tu cherches est là, sous ton poignard : frappe-le ici, du moins tu ne seras pas massacré après !...

David tressaillit à ces accents du cœur, à cette voix qu'une émotion grave et tendre rendait si mélodieuse ; il sentait sa haine s'affaiblir ; il voyait l'odieux aspect que Mandrin avait pris dans son imagination s'évanouir peu à peu.

— Je connais l'exaltation naturelle de votre âme, reprit Mandrin, je sais qu'un moine vous a élevé, je conçois donc le fanatisme qui vous portait à jeter votre vie à tous les dangers pour le triomphe d'une pensée religieuse ; mais comment votre père pouvait-il sacrifier son fils à une folle et cruelle chimère ?

— Mon père se soumettait à la volonté de Dieu.

— Il vous l'a dit ?

David secoua tristement la tête.

— Mon père ne me dit rien, répondit-il, jamais, auprès de son fils, sa pensée ni son cœur ne viennent sur ses lèvres.

— Il y a là-dessous quelque étrange mystère.

— La religion et le patriotisme n'ont-ils pas commandé les plus grands sacrifices !

— Ce n'est pas cela, dit Mandrin en réfléchissant, il faut qu'un intérêt réel et positif domine cet homme, qu'un secret puissant et terrible soit caché sous ce voile de dévouement religieux ; et le temps le fera connaître.

— Qu'importe enfin, rien n'a pu vous atteindre, vous triomphez, tout cède à votre infernale puissance.

— Vous savez que la fortune la plus haute est le plus près de tomber ; vous savez combien mon existence est menacée.

Tout à coup David porta la main à son front, comme frappé d'un souvenir subit ; il s'arrêta dans une immobilité si complète qu'on l'eût dit cloué à terre.

— Qu'avez-vous ? dit Mandrin en le regardant avec surprise ; avançons.

— Oui ! s'écria David avec une détermination farouche, il le faut, avançons.

Puis ils reprirent leur course morne et précipitée.

— David, écoutez-moi, dit Mandrin après un instant de silence ; que la liberté me soit laissée ou que je doive bientôt reprendre cette route de l'échafaud que je viens à peine de quitter, je vous vois sans doute pour la dernière fois ; promettez-moi, non pas d'oublier le mal que je vous ai fait, mais de songer qu'il fut involontaire, que ma pensée ni mon cœur ne furent jamais coupables envers vous.

— Vous saviez quel lien m'unissait à Isaure.

— Je ne savais plus rien dès que je l'ai connue, plus rien que l'aimer avec une passion violente, effrénée, capable de tout pour elle, aveugle pour tout le reste du monde.

— Tant d'amour dans l'âme d'un...

— D'un brigand, n'est-ce pas ? Allez, les âmes fortement trempées, capables de criminels excès, sont aussi les mieux faites pour de tendres et sublimes amours... par une miséricorde du ciel, sans doute... Celui qui sait le mieux se révolter, combattre, dominer, sait le mieux aussi se donner, se dévouer tout entier et sans retour. Vous, fils de la sagesse et des vertus austères, vous avez aimé Isaure.

— Si je l'aimais ! cette charmante fille du ciel revêtue d'une forme humaine.

— Eh bien, je l'aimais plus que vous !

— C'est impossible.

— Vous la quittiez, vous renonciez à sa main, vous alliez mourir loin d'elle pour servir votre Dieu ; et, pour elle, je renonçais à mes dieux, à moi, à la guerre, à la liberté ; j'abdiquais ma royauté sauvage.

— Que dites-vous ?

— Oui, j'étais décidé à abandonner mes rudes travaux, mon aventureuse carrière, je voulais perdre jusqu'à mon nom, ce nom qu'Isaure avait maudit ! Lorsque je prolongeai son erreur en me présentant chez elle sous les habits de gentilhomme que je portais à notre première rencontre, je pensais conserver toujours ce rôle emprunté, et entrer tout à fait dans une autre existence.

— Vous ! Mandrin !

— Je comptais alors me séparer de mes soldats, en leur distribuant les trésors que nous avions amassés... l'amour avait tellement bouleversé mon âme et toutes mes pensées, que je ne voulais rien conserver de ces richesses acquises par des violences que votre monde réprouve ; je ne voulais plus rien pour moi, que le bonheur de l'amour et la gloire d'avoir tout fait pour lui.

En ce moment, les deux cavaliers passaient devant un de ces sombres massifs de sapins qui s'enfoncent dans la gorge des montagnes ; un bruit de feuilles se fit entendre dans l'épaisseur du bois ; David tressaillit et s'arrêta de nouveau..... Mais ce frôlement était causé par la fuite d'un daim qu'il vit passer dans les branches. Il se remit et continua sa route.

Peu après, il demanda à Mandrin d'une voix émue :

— Et cette noble résolution que vous aviez prise ?

— Je veux la tenir encore... Tout est fini ; bientôt Mandrin aura disparu de cette terre... mais maintenant qu'un souffle a détruit le fragile édifice de mon bonheur, ce n'est plus pour renaître dans une vie de délices et d'amour que je dépouille mon ancienne existence, c'est pour aller cacher ma tête proscrire dans quelque coin ignoré du monde.

— En aurez-vous le courage ?

— En ce moment même je conduis mes soldats sur

les frontières de Savoie. Là, ils seront à l'abri d'attaques dangereuses; je ferai entre eux le partage de nos richesses, et ils se disperseront isolément... Ce drapeau des contrebandiers, dont les flammes rouges et noires ont causé tant de terreur à ces contrées, ce drapeau, signe d'union et de force, n'existera plus.

— Et vous ?

— Moi, mon Dieu, toute mon ambition désormais, ma dernière espérance et le seul bonheur que je puisse attendre encore, serait d'emporter dans l'exil le pardon d'Isaure.

Ce nom de la femme qu'ils avaient tant aimée, au lieu d'animer l'un contre l'autre ces deux hommes malheureux, était un point où leurs cœurs allaient s'unir, se confondre et se pardonner.

David était violemment agité; cette généreuse abdication du chef des contrebandiers, à laquelle il avait été si loin de s'attendre, bouleversait tous ses sentiments, détruisait toutes ses résolutions de haine implacable et de vengeance. En même temps, le charme invincible qui l'attirait autrefois vers cet homme étrange semblait renaître de moment en moment; il craignait de rencontrer ses regards, et, tout en les fuyant, il éprouvait leur puissance. Il disait en lui-même :

— Oh ! quel empire surnaturel existe donc en lui ! Autrefois, je l'aimais sans le connaître, et maintenant !... Dieu puissant, je ne sais ce qui se passe en moi.

Il cacha son visage entre ses mains, et une larme vint au bord de sa paupière.

Soudain un nouveau bruit, plus sensible cette fois, s'éleva du sein des taillis; mais comme un coup de vent impétueux courbait en même temps la cime des arbres, on ne pouvait distinguer leur bruissement de celui qu'eût produit à l'intérieur du bois une cause étrangère, telle que le passage de plusieurs hommes.

L'inquiétude qu'avait déjà éprouvée David devint plus violente.

Le chef des contrebandiers, en tournant les yeux sur son compagnon de voyage, fut frappé de l'altération de ses traits.

— Mon Dieu ! qu'ai-je fait ? s'écria David en proie à un combat insurmontable.

Le bruit continuait.

David tourna brusquement la tête vers Mandrin, et lui dit d'une voix sourde :

— Mandrin, vous et vos bandits, vous pouvez me mépriser ; vous n'avez été que voleurs et meurtriers ; moi, je suis traître et lâche.

— Vous !

— Oui... Écoutez : hier au soir, je vous ai reconnu dès votre entrée dans la mesure. J'étais là, à deux pas de vous, dévoré à la fois de joie et de colère, rendant grâce au destin qui vous livrait à moi, et ne sachant comment accomplir ma vengeance. Je ne pouvais vous saisir et vous retenir prisonnier ; vous étiez trois hommes bardés de fer ; moi, j'étais seul avec un vieillard dont la main n'avait jamais tenu des armes !... mais l'officier du régiment d'Harcourt vint s'abriter sous ce même toit ; j'appris que sa compagnie était à peu de distance de nous...

— Et alors ?

— Alors, mon plan fut bientôt arrêté ; j'éveillai le jeune capitaine pendant la nuit ; je lui appris la riche capture qui était en notre pouvoir, je lui dis de partir à l'instant même, de poster ses soldats dans l'un des massifs d'arbres qui sont le long du défilé de Guiers-Mort, tandis que moi, prenant ses habits pour tromper vos yeux dans le premier moment, je partirais avec vous avant le jour, afin de surveiller vos mouvements, de l'avertir si des soupçons vous faisaient changer de chemin, et afin aussi de réjouir mon âme de la victoire quand je vous aurais fait tomber entre ses mains... Et maintenant... oh ! j'ai horreur de ce que j'ai fait et de moi-même !... Ces troupes sont là !... là, peut-être à deux pas de nous !... elles vont attaquer un homme presque seul... et moi, je suis le traître qui l'ai livré !

Dans un si cruel danger Mandrin ne songea pas à la mort qui l'attendait peut-être ; une autre pensée plus saisissante, plus terrible, venait de passer dans son esprit.

— Malheur ! s'écria-t-il en se frappant le front ; et moi, moi aussi j'oubliais... Je n'offrais à l'officier des troupes royales de le conduire aux confins du défilé que parce que mes gens sont campés dans un des bois

qui bordent la route, et que je voulais le retenir prisonnier pour assurer mon passage... Dans le trouble que m'a causé votre vue, j'ai oublié le danger que vous couriez en tombant entre leurs mains... Et ce sont eux peut-être dont les pas se font entendre au fond du bois.

— Oh ! la vie m'est à charge, béni soit celui qui m'en délivrera !

— Sur Dieu, votre vie sera respectée des contrebandiers, car je suis leur maître et le serai jusqu'à mon dernier soupir... Seulement l'habit de capitaine de troupe royale que vous portez et l'irritation dans laquelle les a plongés un trop long repos me font craindre que leur obéissance à ma volonté ne soit rude à obtenir.

Le mouvement augmentait dans le bois, et l'ondulation des branches qui révélait au sommet le point de passage à l'intérieur d'un grand nombre de personnes, approchait de la route.

— Ils viennent, dit David, et l'un de nous deux est livré.

— Oui, je vois déjà briller des armes dans le feuillage.

— Des armes qui vont se lever contre vous ou contre moi.

— Ce moment est cruel : mais nous ne pouvons le fuir : attendons.

Une douleur de laquelle il ne pouvait se rendre compte, mais qui n'en était pas moins profonde, accablait maintenant David, à la pensée de voir le chef des contrebandiers arrêté, enchaîné et conduit à l'échafaud par suite de sa trahison. Ses remords, dont la source était dans sa pureté d'âme, et surtout dans le lien mystérieux qui l'unissait à Mandrin, se firent sentir en ce moment d'une manière si violente, que palpitant, éperdu, il laissa échapper ces paroles, en étendant la main vers Mandrin :

— Écoutez... Il faut que je vous le dise dans ce moment suprême, je serai plus malheureux que vous, si je vous ai perdu !

— Il suffit, dit Mandrin avec une douceur d'âme inexprimable ; maintenant, vous le voyez, j'attends tranquillement.

A cet instant, un flot de soldats roula du coteau boisé sur la route, et cerna étroitement les deux voyageurs qui, éblouis une minute par le soleil et les éclairs de l'a-

cier, ne virent rien que des sabres, des pistolets et des yeux étincelants.

Mais ce n'était pas le détachement des troupes royales.

Un cri sauvage, qui sortit de ces rangs, annonça que les contrebandiers avaient été rencontrés les premiers. Il y avait longtemps que leur soif de pillage ne s'était assouvie, et la vue du riche uniforme d'officier supérieur fit éclater sur leurs traits un rire féroce.

— Ah ! vive la joie ! crièrent-ils, à mort l'officier du roi !

— Arrière tous ! dit Mandrin d'une voix tonnante.

Une surprise courroucée fronça leurs épais sourcils, par-dessous lesquels ils regardaient toujours ardemment leur proie.

— Ah ça, capitaine, dit un homme de la bande, puisque vous amenez ici l'ennemi, il faut croire que ce n'est pas pour en faire des reliques.

— Qu'on ne touche pas à un cheveu de cet homme, dit le chef.

— Ne pas toucher à cet habit bleu ! à ce valet du roi ! à ce chien d'arrêt ! murmuraient des voix mécontentes ; voilà du nouveau ; si on ne peut plus tomber sur l'ennemi à présent, il faudra donc nous battre et nous dépouiller entre nous.

Puis passant peu à peu du grondement sourd à une rumeur éclatante, ils crièrent dans un chœur infernal :

— A bas le chapeau galonné, le manteau brodé, les aiguillettes d'or ! c'est à nous le butin ! c'est à nous l'officier ! avec la bonne paie du roi qui sonne dans sa poche, et sa vie aussi par-dessus le marché !

Et les plus hardis portaient déjà la main au collet du jeune homme.

— Arrière donc, quand je l'ordonne, répéta Mandrin, en brandissant son sabre étincelant d'éclairs entre David et les assaillants.

Les bandits se retirèrent, mais en rugissant de rage. Après avoir vu dans de rudes combats leur sang couler à flot sous les armes des troupes royales, la protection que leur chef accordait à un officier de ce corps éleva en eux d'affreux soupçons, et le mot de *trahison* circula dans leurs rangs.

— Arrière soit, dit un des plus audacieux, mais voici qui peut abattre l'*habit bleu* de loin comme de près. Et il éleva son pistolet.

— Misérable, dit Mandrin en pâlisant de colère, viens ici te mettre à genoux devant moi, et pose ton arme à terre.

Le brigand eut l'air d'obéir, il vint se blottir sur le sable de la route aux pieds de Mandrin; mais à cette place il était assez près de David pour ne pas le manquer : il tira son coup à la poitrine du jeune homme.

La balle cependant passa par-dessus l'épaule.

Mandrin fit rouler la tête du bandit sur la poussière.

Et montrant son corps sanglant aux soldats :

— Quand j'ordonne de poser les armes et qu'on ose me résister, dit-il, voilà un moyen d'obtenir l'obéissance.

Les contrebandiers ne firent plus un mouvement, mais ils restèrent toujours rangés en cercle autour de celui qu'ils prenaient pour un capitaine du régiment royal : ce qui était encore une menace muette contre lui, et une intention manifeste de s'opposer à sa retraite.

— Mandrin avait repris son sang-froid, et son front haut rayonnait de cette puissance souveraine qui eût imposé à une armée plus fière que la sienne. Il rangea son cheval près de celui de David, et, élevant son sabre au dessus de la tête du jeune homme :

— Maintenant, monsieur, dit-il, retirez-vous.

Et il le fit passer ainsi sous l'abri de son glaive, au milieu de la foule des contrebandiers, qui s'ouvrit silencieusement devant lui.

Puis il accompagna David sur la route, jusqu'à ce que celui-ci fût hors de toute atteinte.

Le jeune homme, pendant tout le temps qu'il s'était trouvé assailli par cette horde barbare, n'avait pas un instant tremblé pour sa vie ; il était heureux d'échapper à l'acte infâme qu'un mouvement de vengeance lui avait fait concevoir, et la mort avait peu de terreurs pour lui devant les remords de la trahison.

Exalté par la scène violente qui venait de se passer, élevé par le courage de Mandrin à un courage moral qui dominait en ce moment l'influence de son éducation

et les croyances de toute sa vie, il dit à son généreux ennemi, d'une voix profonde :

— Tu m'as sauvé deux fois la vie et je t'en remercie ; car il me semble maintenant qu'avant de mourir, je ferai encore plus pour toi, peut-être...

Et il partit au galop.

Mandrin le regarda quelques instants s'éloigner ; puis rêveur, absorbé par mille impressions diverses, il reprit le défilé au fond duquel il avait laissé sa troupe.

Il pensait maintenant à la présence du régiment royal dans la gorge des montagnes, et sentait qu'il y aurait là un rude combat à soutenir.

XXI

RETOUR DE FORTUNE.

Peu après avoir quitté David, le chef des contrebandiers sentit son cheval butter et se cabrer. Pour la première fois de sa vie, il s'occupa de cet incident, regardé comme un funeste présage et en ressentit un léger trouble, tout en souriant en lui-même de cet instant de faiblesse.

Au même moment il vit ce qui avait effrayé son cheval ombrageux.

C'était un poteau planté au bord de la route et portant un écriteau sur lequel était écrit :

« Cent louis d'or et les indulgences plénières sont promis à qui livrera Mandrin mort ou vivant ! »

Le capitaine savait bien que sa tête était à prix, et cet arrêt, s'il eût pu l'entendre, prononcé par les autorités de la province ou annoncé à son de trompe aux habitants d'une ville, ne lui eût causé aucune impression ; mais en voyant tout à coup cet anathème au fond d'une campagne solitaire, il lui sembla que la nature même se soulevait contre lui, que le sol le repoussait, et que bientôt il ne saurait plus où poser ses pas.

Il rejoignit sa troupe, et prévenu de l'attaque qu'elle

devait, au premier instant, avoir à subir de la part du détachement embusqué dans une des parties nombreuses du défilé, il se mit en mesure, serra les rangs de ses soldats et redoubla leur armement.

Ce fut au détour d'une longue falaise, et sur le plateau encore élevé qui s'étendait à la suite, que les contrebandiers virent soudain se dérouler les troupes du régiment d'Harcourt. Mandrin reconnut à leur tête le vicomte d'Arcy, aux côtés duquel il avait dormi sous le toit de la petite forteresse. Le jeune officier était au bord du plateau, à la tête de sa compagnie rangée sur l'esplanade naturelle que formait le terrain, et Mandrin l'entendit adresser cette courte harangue à ses soldats :

« Les voilà ! les brigands, que de deux cents lieues de loin nous sommes venus attaquer et détruire ! Massacrez cette horde sanguinaire comme un troupeau de bêtes féroces. Mort à tous les contrebandiers, et cent louis d'or à qui rapportera la tête de Mandrin ! »

Et la troupe royale fondit dans le ravin où étaient les bandits.

Si ce combat eût eu lieu en rase campagne, nul doute que la victoire ne fût restée à la partie la plus forte et la mieux disciplinée ; mais les bandits se jetèrent subitement dans les gorges les plus inaccessibles du défilé, et là, une terre âpre et bizarre dans tous ses accidents, toute hérissée de formes fantastiques, changeait les lois de la guerre, et donnait au combat l'aspect du chaos qui lui était propre.

Les contrebandiers surtout, enfants de cette nature désordonnée, savaient s'unir avec elle et se faire un rempart de ses sauvages horreurs.

La mêlée avait lieu dans des bois de sapins chargés d'une nuit impénétrable, où amis et ennemis se distinguaient à peine, ou bien sur des pentes couvertes de neige, où un reflet éclatant, mêlé aux éclairs des armes, éblouissait la vue ; plus loin, c'était dans de profonds ravins, où le sol de cailloux mouvants trompait le pied, roulait sous les pieds, et rendait les coups incertains.

Cà et là on voyait des combats particuliers, d'étranges et barbares faits d'armes.

Un peloton de soldats, les baïonnettes hérissées, attaquait des bandits juchés sur des pics de granit, et ceux-ci faisaient ébouler des quartiers de roches, dont le choc épouvantable écrasait les assaillants, en faisant rejaillir au loin leurs chairs et leur sang.

D'autres contrebandiers, montés sur des troncs d'énormes chênes, après avoir déchargé leurs armes, arrachaient les plus grosses branches, et, avec ces formidables massues, brisaient le crâne de leurs adversaires.

Un peu plus loin, les efforts impétueux de quelques combattants ayant ouvert un antre de bêtes fauves, les ours, habitants de ce repaire, sortaient l'œil sanglant, la gueule écumante, se mêlaient au combat, en augmentaient l'horreur et finissaient par étouffer soldats et bandits sous le poids de leurs corps énormes et de leurs étreintes armées d'ongles terribles.

Il y avait, dans le fond du défilé, un torrent qui descendait en pente rapide; on vit deux combattants, après s'être attaqués au sommet du mont, rouler ensemble dans le courant d'eau; ils étaient liés l'un à l'autre par leur embrassement de rage et les coups qu'ils se portaient à l'envi; dans leur tournoiement affreux, sur les roches aiguës, il se frappaient encore, et ils arrivèrent, avec le flot rougi de leur sang, au fond de l'abîme, où tout demeura immobile: les eaux dans le bassin, les hommes dans la mort.

Quand la bataille, en changeant de place, laissait des blessés épars dans le désert, les loups, du fond de leur tanière, les corbeaux, du haut de leurs rochers, attirés par l'odeur du sang, fondaient sur eux et les dévoraient encore vivants.

La nuit seule interrompit cette affreuse mêlée, et ni l'une ni l'autre troupe n'avait remporté un avantage décisif. Le capitaine d'Arcy fit battre la retraite, et les compagnies royales allèrent camper dans le plus prochain village. Les contrebandiers, eux, sans pouvoir prendre un instant de repos qui eût amené leur perte, s'enfuirent à travers champs, mais après avoir rendu, par une décharge de mousqueterie, les honneurs militaires à ceux des leurs qui avaient trouvé leur tombe sauvage dans le fond du défilé de Guiers-Mort.

Le régiment d'Harcourt étant posté vers la frontière de Savoie, force fut à Mandrin de prendre une route tout opposée à celle qu'il s'était tracée et de revenir sur ses pas.

La fortune des heureux aventuriers passe vite ; ce qu'ils regardent comme leur étoile n'est qu'un météore trompeur qui disparaît bientôt du ciel. A dater de ce jour, Mandrin n'éprouva que des revers. Sans que son courage se refroidît, sans que ses contrebandiers fussent moins braves et moins habiles, sans qu'il y eût de défaut à leur cuirasse, cette agglomération d'hommes, étonnante et redoutable, tomba et se perdit par la seule loi immuable, qui amène la fin de toute chose.

La troupe, prodigieusement diminuée et ayant abandonné les chariots et le butin qu'elle emmenait avec elle sur divers champs de bataille, marcha jour et nuit dans la direction de l'ouest, sans cesse pourchassée par la maréchaussée qui battait la campagne, et soutenant avec les brigades des assauts plus ou moins violents, qui retranchaient encore de ses forces.

Dans leur pénible retraite, les bandits emportaient leur drapeau déchiré par les balles et les ronces. Eux-mêmes manquaient de tout ; ils étaient à demi-vêtus et souvent affamés. Lorsqu'ils apercevaient de loin une riche demeure qu'ils auraient pu mettre à contribution, il se trouvait alentour quelque route passagère qui en rendait l'abord impossible ; s'ils se penchaient seulement pour se désaltérer à une fontaine, ils voyaient accourir sur eux des ennemis avant que l'eau eût touché leurs lèvres.

Cependant les contrebandiers, loin de renouveler leurs murmures contre le capitaine, semblaient plus intimement liés à lui par les revers et l'infortune, et lui témoignaient plus de respect et de dévouement que jamais, tant il est vrai que le malheur fait trouver une âme à tous les hommes.

Pour Mandrin, il marchait toujours en avant pour éclairer la route, traqué de toutes parts, jeté de côté et d'autre par le hasard, cherchant dans les bois, les montagnes, les landes désertes, quelques endroits où il pût se frayer un passage.

Mais dans les campagnes où l'absence de l'ennemi

lui permettait de pénétrer, partout et toujours il trouvait cette fatale inscription :

« Cent louis d'or pour la tête de Mandrin ! »

Fantôme menaçant, qui peu à peu retranchait toute la terre à ses pas.

Les contrebandiers traversèrent ainsi toute la largeur du Dauphiné de l'est à l'ouest, et arrivèrent dans le vallon de Galaure, situé entre les hautes montagnes, à peu de distance du Rhône. Là, des abords escarpés et des parages inconnus leur promettaient enfin quelques jours de sécurité. Mais en arrivant dans ce lieu, la troupe de Mandrin était diminuée de moitié.

Le capitaine laissa ses gens dans cette vallée, où les fruits et le gibier pouvaient les nourrir quelque temps; il leur ordonna de l'attendre en cet endroit, et s'éloigna seul sur la rive du Rhône.

XXII

LE COUVENT DES URSULINES.

Le monastère de Sainte-Ursule, qui s'élevait dans la campagne de Valence entre le bord du Rhône et un joli village au montant du coteau, était un lieu de paix et de bénédiction. Ombragé d'orangers, d'acacias, de hauts marronniers, sa croix se cachait dans les fleurs, et les bonnes sœurs qu'y rassemblait un ordre peu sévère trouvaient plutôt dans ses murs un abri qu'un cloître.

Dans l'un des derniers jours du mois de septembre, tout s'y préparait pour la profession de mademoiselle de Chavailles, qui devait avoir lieu le lendemain. Le plus grand nombre des religieuses s'occupaient des ornements de l'église, des apprêts du repas, de tous les détails nécessaires à la cérémonie prochaine; les autres vaquaient à leurs occupations journalières, soignaient le jardin, composaient dans la pharmacie des baumes et des spécifiques qu'on venait chercher pour les malades de dix lieues à la ronde, et lavaient à la fontaine des bandeaux de lin et des guimpes plus blanches

que les fleurs d'aubépine sur lesquelles on les faisait sécher.

A deux heures sonnantes, toutes vinrent se réunir pour la récréation, sous un quinconce d'orangers placé à la porte intérieure du convent, et qui formait leur salon ordinaire. Ce bosquet les couvrait de ses branches fleuries, et, par un symbole naturel, la couronne d'oranger, qui ne paraît qu'un jour sur le front des autres femmes, fleurissait constamment sur la tête de ces filles du Seigneur.

Ce jour-là, elles s'entretenaient de la solennité du lendemain avec une gaieté qui n'était pas exempte de quelques inquiétudes. Pendant la nuit, la cloche avait tinté plusieurs fois d'elle-même, le hibou avait fait entendre à minuit son cri lugubre, et ces signes étaient toujours de funestes présages pour la communauté.

En même temps, dans une cellule qui donnait sur la grève, une novice était seule, debout devant le prie-dieu. C'était Isaure de Chavailles, qui ne portait encore que la robe grise et le bandeau blanc des postulantes. Elle se tenait en face de la fenêtre, le regard perdu dans l'espace, les traits contractés, froide, sans souffle, sans mouvement, une main appuyée sur les livres saints du prie-dieu, l'autre tenant encore une lettre d'où s'exhalait le poison qui courait dans ses veines et la glaçait ainsi de son influence mortelle.

Au moment de s'attacher pour toujours à ce cloître dont l'atmosphère pure et sainte lui convenait si bien, et où elle avait retrouvé quelque chose de son innocence passée, elle venait de recevoir un message qui la rejetait du port dans la tempête, et semblait lui ôter cette dernière espérance de mourir en paix dans le repentir et la prière.

Celui qu'elle avait tant aimé, qu'elle aimait encore et n'osait nommer, sauvé miraculeusement de l'échafaud, était prêt à abandonner sa criminelle carrière et à passer dans un pays étranger, où il ne vivrait plus que pour l'amour et la vertu, si elle voulait l'y suivre.

C'était donc une âme dont elle répondait devant Dieu.

Dans ce cloître, sa vie serait douce et abritée, mais inutile, sans but et sans fruit; au contraire, en partageant le sort de celui qui l'appelait, elle changerait en

joie les peines de l'exilé, elle lui donnerait le ciel sur la terre.

Un amant avait, dans cette situation, les mêmes droits qu'un époux ; un grand sacrifice était même le seul moyen de racheter la faute d'Isaure ; il n'y avait que les souffrances, les dangers, les résultats funestes de cet amour qui pussent en expier les coupables délices.

Ainsi la malheureuse femme, tout en s'attachant de ses forces à ces murs hospitaliers, sentait déjà se lever le souffle violent qui allait l'en arracher ; c'était cette perspective impérieuse placée devant elle qui anéantissait ainsi toutes les forces de son être. Éperdue, hale-tante, elle levait les yeux au ciel avec une ferveur désolée, et demandait à Dieu de l'inspirer.

Pour calmer les angoisses de son âme, et appeler une révélation qui vînt à son secours, elle ouvrit au hasard les saintes Écritures, et ses regards tombèrent sur ce passage.

« La femme quittera son père, et sa mère, et sa maison, pour suivre son époux. »

Elle cacha sa tête dans ses mains, et des sanglots brisèrent sa poitrine ; car, quelle que fût la passion violente qui remplissait son âme, elle avait peur de l'avenir qui s'offrait à elle, et c'était réellement le *devoir*, le devoir seul, qu'elle cherchait en ce moment.

Elle entendit du bruit à la porte de sa cellule, et essuya promptement ses larmes. On venait lui dire de descendre auprès de son père, qui arrivait à l'instant, pour assister le lendemain à sa prise d'habit.

M. de Chavailles était assis sous le quinconce, au milieu des bonnes religieuses. Quelques mois de cuisantes douleurs avaient précipité le cours du temps sur sa tête, et bien avant l'âge il présentait l'aspect d'un vieillard qui, sur la pente où il descend, baisse la tête et revient triste et mécontent de la vie.

Isaure s'assit sur une motte de gazon à ses pieds, comme autrefois lorsqu'elle était jeune fille !... lorsqu'elle était jeune fille ! hélas ! c'était un temps qui semblait bien éloigné d'elle, et qui datait de six mois à peine.

En se retrouvant auprès de son père, des religieuses, ses compagnes, aux rayons de ce beau jour, dans cet

air empreint d'une émanation fortifiante de feuillage, elle se rappela l'événement qui venait de l'accabler dans sa cellule comme un songe funeste ; elle se crut de nouveau fixée pour toujours dans la sainte demeure, et fit avec son père des projets d'avenir, comme pour achever de s'étourdir et de dissiper ses impressions terribles.

— Oh ! n'est-ce pas, disait-elle, vous viendrez souvent me voir, toutes les semaines, pendant que la saison sera encore belle ; et puis, cet hiver, si vous êtes trop faible pour sortir et traverser une mauvaise route, notre bonne supérieure me donnera une permission pour aller à Saint-Romain... Je pourrai me présenter chez vous, ajouta-t-elle avec un soupir. Hélas ! vous êtes toujours seul maintenant.

— Oui, la vue du monde me faisait mal ; je me suis démis de la place de maire ; je vis seul avec mes souvenirs, dans cette maison du faubourg où tu es née, où j'ai perdu ta mère. Mais quand je pourrai t'y voir, mon Isaure, je ne regretterai plus rien du monde.

— Assurément, reprit-elle avec une triste humilité, je pourrai rester près de vous ; l'hiver nous garantira de toute visite ; la neige et la glace s'étendront autour de notre maison isolée, et nous serons bien sûrs que personne ne viendra.

— Non, personne..... mais tu seras tout pour moi...

— J'aurai bien soin de vous, comme autrefois ; puis le soir, je ferai votre partie de piquet et je vous lirai les livres que vous aimez... ceux que vous lisiez à ma mère.

— Tu me parleras de ta douce voix, et je serai plus heureux encore.

— Oh ! ce voile que je porte sanctifiera ma présence près de vous ; il rappellera la religion consolante ; vous croirez plutôt avoir à vos côtés une sainte sœur de charité que votre malheureuse fille.

— Non, toujours ma fille, il faut que tu sois toujours mon Isaure ; nul ange du ciel ne pourrait te remplacer près de moi.

Après quelque temps d'entretien doux et consolant, M. de Chavailles se leva pour aller prendre un logement dans le village voisin, où il avait voulu venir passer la

nuit qui précédait la profession de foi d'Isaure, afin d'être tout porté pour la cérémonie du lendemain.

— Appuyez vous sur moi, mon père, dit la jeune fille en l'accompagnant : voyez, j'ai grandi juste ce qu'il fallait pour que votre bras se reposât sur mon épaule, et que je pusse vous servir de bâton de vieillesse.

Puis un souffle glacé passa tout à coup dans son sein, et elle s'écria en tremblant :

— Oh ! je resterai près de vous, n'est-ce pas ? j'y resterai toujours !....

Et ces mots, elle les prononça avec la fièvre de la crainte, comme un condamné dirait : *on me fera grâce !*

A peine Isaure revenait d'accompagner son père, qu'on vit entrer par la grille du jardin une jeune fille qui depuis quelque temps, venait assez souvent dans la communauté ; toutes les religieuses, en l'apercevant, sourirent à cette belle enfant : la novice pâlit à sa vue.

Elle se nommait Charlotte, était jolie comme un amour, mais dans un état d'idiotisme qui lui permettait à peine de prononcer quelques paroles : voilà tout ce qu'on savait d'elle au couvent.

Elle était venue la première fois dans la communauté, il y avait environ un mois, pour qu'on voulût bien lui panser une blessure qu'elle s'était faite à la main ; puis elle avait disparu pendant quelque temps. Maintenant elle était sans cesse à errer autour des murs du monastère, elle y entraît quelquefois, et recevait des bonnes sœurs des fruits et des sucreries qui étaient toujours en abondance dans la maison.

Mais lorsque Lolotte était venue faire panser sa blessure, elle avait trouvé le moyen, comme nous le savons, de remettre la lettre du chef des contrebandiers à Isaure ; le lendemain, pénétrant jusqu'à la cellule de la novice, elle avait vu celle-ci à genoux, pressant la lettre sur son cœur, et répétant des mots d'amour qu'elle avait reportés à Mandrin comme une éloquente réponse. Cette fois, la jeune idiote était parvenue, comme le capitaine l'avait espéré, à remettre son second message ; et dans ce moment, Isaure pensait que c'était sa réponse que la jeune fille attendait.

Cependant Lolotte avait perdu en quelques semaines

ses fraîches couleurs, ses forces juvéniles, l'éclat de ses yeux et de son sourire. On la voyait souvent à travers la grille du jardin parcourir la grève à pas lents, la tête nue, laissant le soleil darder en plein sur son front, laissant le vent défaire ses longues tresses blondes; parfois elle restait là des heures entières assise sur une pierre, les bras passés autour de ses genoux, la tête baissée et les yeux fixés sur le cours du fleuve, dans un abattement et une mélancolie extrêmes.

En voyant entrer cette jeune fille, Isaure comme nous venons de le dire, trembla à la pensée de donner une réponse qui allait décider de son sort. Ne se sentant pas la force en ce moment de prendre une résolution si effrayante, elle s'enfuit dans sa cellule pour se soustraire à ce tourment.

Elle s'assit devant sa fenêtre; elle regarda l'horizon lointain, vague comme un nuage, les eaux paisibles, l'air limpide, les oiseaux fendant d'une ligne noire cet espace azuré.

Le jour baissait; c'était l'heure où Louis d'Alvimar lui avait parlé pour la première fois de son amour; c'était l'heure où, quand leurs rendez-vous nocturnes avaient lieu, elle commençait à l'attendre et à sentir ces premiers battements de cœur enivrants et douloureux qui précédaient sa présence. Il est certains moments de la journée qui influent vivement sur notre âme; ils ont présidé autrefois à une situation passionnée et en ramènent toujours l'impression. Isaure était revenue à ses jours passés, et se sentait tout entière sous la puissance de l'amour. Elle respirait avidement l'air du soir dans lequel il semblait empreint. Le ciel rouge du couchant, assombri peu à peu, se reflétait dans son âme, Lui devenait toute d'ombre et de flamme comme lui. L'image de d'Alvimar se peignit alors à ses yeux plus claire et plus frappante que jamais.

— Oh ! disait-elle, autrefois, quand je pensais à lui, ce n'était que le baron d'Alvimar, jeune, noble, séduisant; mais quand je le voyais, c'était *lui* ! c'était un être sans nom, si rempli de prestiges, si rayonnant de beautés indicibles, que tout mon être se prosternait devant lui. Maintenant quand j'y pense, c'est un esprit funeste envoyé sur ma route pour me perdre, c'est

un objet de terreur autant que d'amour; mais si je le revoyais, oh! ce serait toujours *lui!* il me soumettrait d'un mot, d'un regard, à son invincible puissance; et, si je reste enfermée loin de lui, dans ce cloître, si j'ai la force de résister à sa volonté, c'est que je ne le reverrai jamais...

A peine avait-elle achevé cette réflexion, qu'elle sentit passer une ombre sur sa paupière baissée; en levant les yeux, elle vit à deux pas d'elle, au dehors de la fenêtre, un homme dont la figure se dessinait sur la rougeur sombre de l'atmosphère.

Elle reconnut son amant.

Mandrin avait sauté sur le piédestal d'une croix plantée sur la grève pour s'élever à la hauteur de la cellule, et tenait son bras passé autour de la croix.

Isaure jeta un cri profond et s'élança vers lui : mais la pierre d'assise de la croisée lui heurta le sein, et elle retomba à genoux en tendant les bras vers cette apparition adorée.

Ils restèrent ainsi quelques instants, tous deux immobiles, et plongés dans une indéfinissable extase.

Mais la nuit n'était pas encore close, il y avait du monde à quelque distance sur les bords du Rhône : une minute de plus dans cette situation pouvait les perdre ; ils le sentirent tous deux en même temps.

Mandrin jeta à Isaure un papier roulé. Puis il demeura l'œil ardemment fixé sur la petite ogive de la cellule.

La novice ouvrit le papier, et lut cette ligne à la lueur du crépuscule.

« Cette nuit à onze heures sur la grève. »

La malheureuse enfant avait la raison entièrement perdue; elle était incapable de calculer les difficultés de cette fuite; elle ne sentait que le besoin de s'unir à son amant par un mouvement tendre et sympathique; elle murmura *oui*, et baissa la tête en signe d'assentiment. Mandrin disparut aussitôt.

A neuf heures, les portes du couvent se fermèrent; les lumières de la communauté et celles qu'on voyait briller aux fenêtres du petit village voisin présidèrent à la prière du soir; puis la cloche du coucher fit enten-

dre ses sons paisibles ; les clartés s'éteignirent peu à peu, et tout tomba dans le sommeil.

A cette nuit, à ce silence répandus sur tout le rivage, à ces indices du repos, de la paix de l'âme, l'agitation, la fièvre, toutes les ardeurs qui bouillonnaient dans le sein d'Isaure, redoublèrent d'intensité. Elle était demeurée dans cette situation d'âme passionnée et délirante que le retour de Mandrin avait fait naître. Tout était oublié, son bonheur à elle, son père, sa religion. De toutes les voix du ciel, elle n'entendait plus que celle du dévouement.

Cependant quand l'heure approcha, sans avoir la force de faire ni réflexion ni retour sur elle-même, elle sentit courir dans ses veines toutes les glaces de la crainte et du remords... Onze heures sonnèrent, chaque tintement portait un coup violent dans sa tête et affaiblissait son corps défaillant. A la dernière vibration, elle aperçut le haut d'une échelle s'appuyer contre sa fenêtre. À peine y eut-elle posé un pied tremblant, que deux bras vigoureux la saisirent, et que la pression d'une poitrine brûlante lui rendit la force et la vie. Une seconde après elle était déposée sur le rivage.

Mandrin la conduisit ou plutôt l'emporta vers une voiture placée sur la route qui passait entre le couvent et le village. Charlotte, toujours attachée à son capitaine, suivait les fugitifs.

Comme ils allaient tourner l'angle du monastère, ils virent des lumières autour de la voiture et se rejetèrent derrière le mur qui les cachait.

Tandis que Mandrin attendait sur la grève les dernières minutes qui devaient s'écouler encore avant l'heure indiquée, le hennissement d'un cheval plusieurs fois répété avait attiré l'attention de la sœur tourière, dont la chambre donnait sur la route. Elle s'était levée pour voir quelle voiture pouvait ainsi, d'une manière toute insolite, stationner à cette heure sur le chemin. Étonnée de trouver un élégant carrosse n'ayant ni maître ni domestique avec lui, elle était allée faire part de cette découverte à la supérieure. Celle-ci en conçut quelques alarmes, et après avoir fait éveiller le concierge et le jardinier, pour qu'ils veillassent auprès de cette voiture, l'abbesse commençait une ronde nocturne dans le cou-

vent, afin d'observer celle des cellules, dont la porte ou la fenêtre mal fermée pourrait faire soupçonner quelque projet d'évasion.

Il était donc trop certain que cette lumière qu'on voyait passer tour à tour aux ogives du cloître allait pénétrer dans la cellule de la malheureuse Isaure, et la montrer vide aux yeux de l'abbesse ; il était bien certain aussi que des battues faites aussitôt aux alentours du bâtiment amèneraient la découverte de la fugitive.

Il était impossible de gagner la voiture, gardée qu'elle était par deux domestiques curieux de connaître le secret de cet équipage. Cependant, à cet instant suprême, Isaure ne se repentait pas de ce qu'elle avait fait. Cet instant où elle était avec Mandrin sous le coup du plus cruel danger, elle consentait bien à le payer de sa vie.

Ils se retirèrent ensemble dans d'épaisses touffes de saules jetées au bord du fleuve entre la terre et l'eau, et cette retraite put les protéger quelques minutes. Mais après avoir exploré tous les autres points de la grève, on devait la découvrir ; et quand même on oublierait d'inspecter cet endroit, il serait impossible d'y rester longtemps, atteint comme on l'était par la vague qui venait à temps égaux s'y dérouler, et également impossible de remonter au rivage sur lequel on entendait déjà les pas et les voix des personnes qui approchaient.

Dans cette anxiété, les fugitifs aperçurent un point noir sur la surface de l'eau, et cet objet, en avançant, leur laissa distinguer une petite barque d'une couleur de bois sombre qui semblait faite pour s'harmoniser avec la nuit et y voguer en secret. Ils étaient sauvés, si ce secours pouvait arriver à leur portée. Comme ils faisaient cette réflexion, le bateau vint glisser dans la petite anse où ils se trouvaient, sans doute pour amarrer pendant la nuit.

Un seul homme la montait. Par-dessus son vêtement grossier de batelier, composé d'un large pantalon et d'une veste serrée d'une ceinture de cuir, il portait une de ces pélerines à capuchon que les riverains de ces contrées prennent pour se préserver de l'humidité de la rivière, et qui ressemblent à la partie supérieure d'un costume de moine.

Mandrin le héla à voix basse.

Le batelier toucha la rive, jeta son crampon sur le sable, et attendit appuyé sur sa rame. Le capitaine et les deux femmes s'élancèrent dans la barque.

— Voici une bourse de vingt louis, dit Mandrin au marinier, pour nous emmener à l'instant même. Suis la rive gauche du fleuve, sous l'ombre des saules, et pars comme un trait.

Le batelier, sans doute, ne tendit pas la main, car la bourse qui lui était offerte tomba sur la planche; mais il se mit à ramer avec une adresse merveilleuse qui imprimait à la nef un élan rapide dans le plus profond silence, et l'embarcation glissa sur le fleuve comme si le vent l'eût emportée.

A travers les cimes touffues des saules, on vit quelques instants briller et s'agiter les flambeaux qui cernaient le monastère, et se répandaient sur la plage; puis le léger esquif se trouva élançé au loin, et tout se perdit dans l'ombre.

Mandrin et Isaure étaient assis au milieu du bateau. Lolotte à la poupe, à demi-étendue sur la planche, la tête languissamment appuyée sur un de ses bras arrondi, et le visage voilé par ses cheveux; le batelier, à la pointe de la barque, toujours silencieux, à peine distinct dans la nuit, et ne paraissant qu'une forme noire penchée sur l'eau.

Le bateau longeait toujours le rivage, ayant d'un côté la ligne assombrie par les hautes touffes d'oseraie qui croissaient dans le sable du bord, et jetaient de longues tiges flexibles à la brise nocturne et à la vague fugitive; de l'autre, la route limpide du fleuve, où se reflétaient les astres étincelants.

Mandrin était tout à son bonheur. La joie et le triomphe de ce moment semblaient lui répondre de tout le reste de son sort; il se créait le plus délicieux avenir.

Isaure paraissait rêver, mais elle était tout à fait enlevée à elle-même: l'exaltation de son esprit, la présence de son amant, la rapidité du mouvement qui l'emportait, lui donnaient une hallucination étrange. Lancée ainsi dans l'espace, entre ce beau ciel et cette eau qui le reflétait, passant entre ces deux champs d'é-

toiles, il lui semblait avoir quitté ce monde et traverser les routes du firmament avec celui qu'elle avait enlevé au néant et emmenait au ciel ; elle se réjouissait de la sainte pensée qui l'avait fait, tandis qu'elle était sur la terre, se consacrer à son époux et tout sacrifier pour le suivre.

Pour les deux autres personnes que portait cette barque, Dieu seul savait ce qui se passait dans leur âme.

Il régnait un profond silence, et le mouvement de la barque, quoiqu'il ne se fût pas ralenti, était si droit et si régulier, qu'il ressemblait presque à de l'immobilité. Tout demeurerait comme dans l'instant où l'on venait de partir, si ce n'est que les oseraies de la rive étaient remplacées par les roches et les chênes d'une autre plage.

Après quelques heures de cette course rapide, on était arrivé à peu de distance de la ville de Saint-Vallier, dans laquelle Mandrin pensait déposer sa compagne, tandis qu'il irait dans le vallon de Galaure, où le faible reste de sa troupe était campé, licencier ses fidèles soldats, pour revenir ensuite rejoindre Isaure et gagner avec elle la Méditerranée, puis, de là, le Milanais où il comptait s'établir.

Le bord du Rhône, en cet endroit, restait encore inculte et désert à cette époque ; mais Saint-Vallier, situé sur le plateau peu élevé qui le domine, était déjà entouré de ces vignes, de ces vergers de ces haies d'aubépine, d'une hauteur peu commune, qui lui donnent un si agréable aspect aujourd'hui.

Il était cinq heures du matin, et le jour commençait à poindre ; le capitaine vit une hôtellerie, d'assez bonne apparence, située en dehors de la ville, et par conséquent au milieu de la végétation délicieuse qui l'entoure. Il pensa que Isaure, en son absence, pourrait se trouver en sûreté dans cet endroit.

Il ordonna au batelier de mouiller dans une anse assez profonde, où le fleuve formait un petit lac entouré d'un épais rideau de verdure, et lorsqu'on eut mis pied à terre, il demanda à Isaure de l'attendre quelques instants sous les hautes futaies du rivage, tandis qu'il irait visiter l'auberge voisine. Il y ferait préparer son

logement si le lieu était convenable, et, dans le cas contraire, la fugitive ne devait pas s'y montrer inutilement.

Lolotte disparut sans qu'on remarquât son éloignement.

Isaure, toujours absorbée dans ses pensées, était appuyée contre un tronc d'arbre et les yeux baissés vers la terre, quand elle entendit une voix prononcer, avec une émotion profonde, ces mots :

— Dites-moi adieu, Isaure !

Un frémissement subit parcourut tout son être ; elle leva les yeux en pâlisant et vit David devant elle. Son costume de batelier, dont il avait maintenant rejeté la partie supérieure, le capuchon qui enveloppait sa tête, montrait que c'était lui qui avait amené les fugitifs dans cet endroit. Isaure le regardait tremblante et les mains jointes.

— Dites-moi adieu, Isaure ! répéta-t-il de l'accent le plus doux... Hélas ! des adieux sont les seuls et tristes mots que nous devons échanger en ce monde !... La dernière fois que je vous vis, c'était pour vous dire un adieu solennel aussi, mais moins cruel que celui d'aujourd'hui : alors c'était moi qui allais mourir, maintenant c'est vous qui êtes morte pour moi.

— Est-il possible ! c'est vous, vous, David, qui m'avez sauvée... accompagnée dans une telle fuite !

— C'était pour vous servir tous deux, il le fallait.

— Oh ! ne me jugez pas trop sévèrement... Croyez que son malheur seul...

— Je le sais.

— Tout le monde le maudit.

— Vous devez l'aimer.

— Il est seul sur cette terre.

— Vous devez le suivre.

— Sa tête est à prix.

— Vous devez partager son sort.

Elle remercia David par un regard céleste.

— Les liens qui vous unissent à cet homme doivent être regardés comme sacrés, quand c'est un sacrifice qu'ils demandent... Hélas ! ce n'est pas le bonheur que vous allez chercher, j'en ai le pressentiment trop certain, c'est une grande expiation que vous allez accom-

plir, et c'est pourquoi, le cœur déchiré par vous, je vous bénis.

David, avec sa religion exaltée, qui rapportait tout au principe des choses et aux lois larges et généreuses du Rédempteur, pouvait mieux comprendre et ratifier la résolution d'Isaure que ne l'aurait fait un homme du monde, immoral, impie, mais soumis aux règles étroites et exclusives de la sagesse sociale. Quant à l'abnégation dont il avait fait preuve en secondant l'évasion d'Isaure, elle était bien grande sans doute, mais non pas inconcevable dans un homme qui avait vécu de souffrances et ne s'était jamais compté pour rien dans les sacrifices que le devoir austère lui imposait.

— Mais comment étiez-vous là ? demanda Isaure, d'une voix craintive et oppressée.

— Je savais qu'il voulait partir, dit David, quitter le théâtre de sa funeste renommée, et je pensais qu'il ne devait pas partir seul... Je vins errer autour du monastère des Ursulines, tantôt dans les bosquets touffus qui l'ombragent, tantôt sur le fleuve qui baigne ses murs, toujours vêtu de grossiers habits pour n'être point remarqué... je voulais, tandis qu'il en était temps encore, approcher des murailles qui vous renfermaient... et peut-être vous voir encore une fois.

Le regard qu'il leva sur elle était voilé de larmes.

Isaure joignit les mains avec angoisse devant lui.

— Ah ! ne me plaignez pas de cette séparation, dit-il, ce n'est pas en ce moment que je vous perds.

— Malheureuse !

— Pardonnez-vous, pauvre enfant, comme je vous pardonne.

— Et vous, David, qu'allez-vous faire ?

— M'éloigner du monde.

— O mon Dieu !

— Soyez tranquille, je ne quitterai pas la terre où Dieu m'a envoyé avant que sa volonté m'en retire ; c'est tout ce que je puis vous promettre... Adieu.

Il s'élança dans la barque.

En ce moment, Mandrin redescendit sur le rivage.

David dit, en s'adressant à Isaure et en étendant la main du côté du capitaine :

— Dites-lui qu'il m'a deux fois sauvé la vie, mais

que, selon ma promesse, j'ai fait plus encore pour lui.

Le jeune homme s'éloigna sur le fleuve.

Isaure montra à Mandrin le batelier dont la tête nue était alors entourée des premiers rayons du matin comme d'une auréole céleste.

Et elle lui répéta les paroles qu'elle venait d'entendre.

Mais la jeune fille disait dans le fond de son âme :

— Je ne puis croire à un bonheur acheté de tant de larmes.

Mandrin eut encore le temps, tandis que la barque fuyait, de jeter à David un regard d'adieu qui renfermait toute la reconnaissance de son âme.

Le capitaine et sa compagne passèrent cette journée dans l'hôtellerie de Saint-Vallier, occupés des préparatifs de leur départ, qui devait avoir lieu aussitôt que le chef des contrebandiers reviendrait de leur camp. Mandrin, sous un faux nom, se procura à la ville voisine un passeport propre à faciliter leur évasion, ainsi qu'une nouvelle voiture de voyage et de simples vêtements pour Isaure et pour lui. Il mettait à tous ces soins une ardeur passionnée, et croyait agir comme dans un heureux rêve.

Le lendemain, Mandrin sortit de bonne heure de sa chambre pour dire adieu à Isaure, et partir ensuite pour la vallée de Galaure.

Depuis la veille au matin qu'ils étaient débarqués en cet endroit, le capitaine n'avait point aperçu Charlotte. Absorbé par la passion qui lui faisait oublier tout le reste, il n'avait pas attaché à cette disparition une importance alarmante, et s'était imaginé que la jeune fille, enfant de ces montagnes et accoutumée à cheminer seule dans ces solitudes, était allée rejoindre ses frères dans leur camp, peu éloigné de Saint-Vallier.

Il était dix heures du matin; Mandrin ayant quelques instants à perdre avant que le réveil d'Isaure lui permit de la voir, alla visiter la petite anse du Rhône dans laquelle ils avaient abordé.

C'était un bassin d'une eau pure et extrêmement ombragé.

Sur le talus escarpé de ses bords croissaient de magnifiques bouleaux; à leurs pieds, des pierres en saillie

formaient des degrés naturels pour descendre vers la rive; autour de ces marches tournait en arabesques le gazon le plus frais, le plus odorant, semé de mille violettes, marguerites et fleurettes des champs; ce tapis parfumé se déroulait ainsi jusqu'au sable fin, sur lequel la vague étincelante jetait un reflet argenté.

L'ombre qui couvrait le bassin était coupée par le soleil qui passait entre les branches ses rayons éclatants, dans lesquels tourbillonnaient les ailes dorées des essaims d'abeilles. Dans les broussailles aux touffes épaisses, aux fines dentelles de verdure qui garnissaient le tronc des arbres, habitaient des faisans, des perdrix, de jolies poules d'eau, qui se levaient à cette heure, épanouissaient leur beau plumage au soleil, et venaient d'un pas léger boire au bassin.

Mandrin, après s'être reposé un instant dans cet endroit délicieux, allait remonter le rivage, lorsqu'il remarqua sur le sable les empreintes nettement tracées d'un petit pied de femme.

Il éprouva sans pouvoir s'en rendre compte un serrement de cœur indicible.

En même temps, il vit que le tronc blanc et lisse du bouleau contre lequel il s'était appuyé était couvert de caractères nouvellement tracés.

Les mots qu'ils formaient, interrompus quelquefois par les aspérités et les gerçures de l'écorce, étaient difficiles à lire; Mandrin les rassembla avec peine, et reçut lentement, à coups répétés et chaque fois plus cruels, la douleur poignante qui s'en exhalait.

Voici ce qui était écrit :

« Je vous aimais. — Je voulais vous suivre partout. — J'ai pris l'apparence d'une de ces pauvre créatures privées de raison et que Dieu protège, pour n'inspirer que la pitié et le respect au milieu de vos soldats. — Je n'ai vécu que pour vous adorer et vous servir. — Maintenant vous aimez une autre femme, je n'ai plus rien à attendre pour moi. — Vous êtes heureux, je n'ai plus rien à faire pour vous. — Une force irrésistible m'attire au fond des eaux. — Adieu !

CHARLOTTE. »

La surprise, l'effroi du malheur qu'il avait causé, le regret, le regret si déchirant lorsqu'il s'attache à un mal irréparable, retinrent d'abord Mandrin, pâle, glacé, immobile. Il demeura longtemps ainsi. Enfin, il crut voir s'élever de ces ondes pures comme une glace, et dans lesquelles elle avait expiré, la douce image de Charlotte, et une larme vint dans ses yeux pour le soulager... Dernier bienfait de cette angélique créature !

Quelle était cette pauvre jeune fille ? d'où venait-elle ? qu'espérait-elle ? Personne ne l'a jamais su, ni n'a jamais songé à le savoir. Elle a nourri son amour dans le mystère ; ses tendres et naïves pensées, son dévouement passionné, ses douleurs généreuses et muettes se sont exhalés dans la solitude des montagnes et des frêles vierges ; son âme s'est épanouie comme une fleur sauvage, qui éclôt et meurt dans l'ombre d'un bois inconnu, sans qu'on sache pourquoi elle est venue sur la terre, puisqu'aucun regard n'a jamais admiré sa beauté.

Dans cet endroit si beau, si gracieux, et marqué de si douloureuses impressions, Mandrin eut la même pensée qui avait pénétré la veille dans l'âme d'Isaure, au moment où elle recevait à cette même place les adieux de David ; il se dit aussi :

— Il ne faut pas croire à un bonheur acheté par tant de larmes.

Mandrin fit poser à cette place une colonne de marbre blanc sous un saule.

Ce simple monument existe encore non loin de Saint-Vallier, au bord du Rhône ; mais il ne porte aucun nom, et reste inconnu comme la vie de celle dont il garde la mémoire.

XXIII

LES LIONS BLESSÉS.

En approchant du vallon de Galaure, où devaient être campés ses soldats, Mandrin traversait des parages

frappés d'une espèce de bouleversement aux empreintes récentes : les taillis étaient rompus, les pierres arrachées des nappes de mousse et roulées en désordre ; des taches noires, semées sur les roches, rappelaient les marques éternelles que le sang imprime sur la pierre ; et au loin, dans les espaces découverts, on voyait se réunir sur certain point des masses de corbeaux.

Cependant le capitaine ne se préoccupa point de ces indices sinistres ; depuis quelque temps, tant de combats et de luttes partielles avaient eu lieu dans ce canton que les corbeaux en avaient appris le chemin, et que les taches de sang étaient aussi naturelles sur la pierre que la mousse du temps.

Comme il entra dans l'enceinte fortifiée de rochers immenses où la troupe devait avoir établi son bivouac, le chef des contrebandiers vit des foyers éteints, des tentes déchirées, des chariots renversés, et, au milieu de ce tableau de désastre, six hommes se chauffant autour d'un tas de bois allumé.

Il s'arrêta pâle et frissonnant.

Bruneau se leva et vint au-devant de lui.

— Où est la troupe ? dit le capitaine. J'avais ordonné qu'on vînt m'attendre ici.

— La troupe, la voilà, dit Bruneau en montrant ses compagnons : six hommes au lieu de six cents ; mais c'est égal, elle y est.

— Quant à ce qui est de vous attendre ici, capitaine, dit un autre bandit, nous y sommes venus, quoiqu'à notre compte l'ennemi doive y être bientôt aussi.

— Oh ! mes soldats ! s'écria Mandrin en frappant son front de désespoir.

— Ils sont morts bravement, c'est tout ce qu'on pouvait leur demander.

— Mais, grand Dieu ! d'où sont donc sortis tant d'ennemis ?

— De tous les points à la fois. Soldats de maréchaussée, de troupe royale, sont venus fondre sur nous en même temps ; après nous avoir terrassés ils ont brûlé les tentes, les chariots, les caissons ; tout ce que les morts laissaient sur le champ de bataille a été incendié.

— Ils voulaient en finir avec nous, dit Fauster, qui

se trouvait l'un de six échappés au carnage; ils voulaient effacer de cette terre toute trace des contrebandiers, et c'était justice, nous y avons fait assez de mal...

— Pour nous autres, dit Bruneau, après l'entière déroute, nous nous sommes cachés dans des tanières de bêtes fauves, où nous n'étions pas très-bien logés, c'est vrai, mais où nous pouvions du moins attendre, près d'ici, le retour de notre capitaine, et être fidèles au poste qu'il nous avait assigné.

Fauster gardait, dans cette situation extrême, son sang-froid habituel et la physionomie muette qu'il s'était donnée; Bruneau montrait toujours le calme d'un noble cœur qui ne connaît point de malheur insupportable tant qu'il n'a rien à se reprocher. Les quatre autres bandits, accroupis devant le foyer, la tête et les membres enveloppés de lambeaux de toile, entre lesquels filtraient encore des gouttes de sang, étaient dans un état d'inertie et d'accablement complet.

— Oh! mes braves contrebandiers! répéta Mandrin avec angoisse, c'est moi qui les ai perdus! Voilà tout ce qu'il en reste, six hommes!

— Et qui n'ont pas de quoi vivre, c'est là le pire, murmura un des bandits.

— Et qui n'ont pas un coin de terre où se cacher, car l'ennemi va revenir par ici, dit un autre.

— C'est pourquoi il ne faut pas perdre son temps à se lamenter, dit Grand'Moustache, mais plutôt employer le peu de courage qui reste à déloger au plus vite.

L'avis était bon; sans y répondre on le suivit à l'instant.

La petite troupe se mit en marche; les bandits, emportant leurs gourdes d'eau-de-vie, seule provision qui leur restât, et Bruneau tenant suspendu sur son dos, dans une espèce de filet, son pauvre petit enfant que, par miracle, il avait sauvé du carnage.

Au milieu de ces débris vénérables, du moins par le courage et la fidélité, car la mort avait respecté les plus braves soldats de Mandrin, Fauster semblait faire tache par sa présence, surtout auprès de Bruneau. Il y avait là, dans ce misérable reste de la troupe, l'homme dont la foi avait toujours été douteuse, soupçonnée, et celui

dont le dévouement à la cause des contrebandiers et à leur chef était un fanatisme brûlant.

Mandrin abandonna son cheval dans le vallon, car ses gens étaient à pied, et il ne voulait pas avoir moins de fatigue que les malheureux blessés. Son cœur était déchiré des angoisses les plus cruelles : il regrettait de n'être pas mort sur l'échafaud qui s'était élevé pour lui : alors c'eût été le capitaine qui eût manqué à la troupe ; aujourd'hui c'était la troupe qui manquait au chef plein de honte et de remords.

Le Rhône était peu éloigné, et, des bords du vallon, les habitants de ces solitudes, accoutumés à voir de loin, distinguaient des petites barques amarrées au rivage. Mandrin voulait au moins conduire ses derniers soldats jusqu'à ces bateaux, qui les transporteraient sur l'autre rive du fleuve, où, grâce à l'argent qu'il pouvait encore leur donner, ils changeraient de nom, d'habit et demeureraient en sûreté dans quelque village.

Cependant cette dernière ressource allait peut-être leur manquer, car le temps était sombre, nuageux, embrasé ; les rameaux des cyprès faisaient entendre ce murmure semblable à un gémissement qui est le présage de la tempête, et cet orage qui se préparait pouvait rendre la traversée du Rhône impossible.

Mais c'était la dernière chance de salut : on se dirigea du côté du rivage. La présence du capitaine, le mouvement épanouissant de la marche, la chaleur électrique de l'orage, qui semblait leur élément naturel, ranimèrent un peu les contrebandiers. Ils commencèrent à reprendre leur force physique, qui, comme celle du lion, ne les abandonnait qu'à la mort, et leur courageux oubli de tout ce qui n'était pas la minute présente.

Mais ce moment de sécurité dura peu. Comme on était dans un chemin creux et entièrement ombragé de chênes épais, on entendit non loin de là le roulement d'un tambour. Alors, en regardant à travers les branches, on vit sur la pente voisine une compagnie de maréchaussée qui, comme une forte patrouille, venait ramasser ce qui se pourrait trouver encore de contrebandiers dans le pays. Pour aggraver le danger de ce moment, une villageoise, qui venait de traverser le chemin creux et avait regardé avec terreur les bandits, montait alors

la colline ; il était donc certain que lorsqu'elle arriverait au point de la campagne que parcouraient les cavaliers, elle dénoncerait la présence des brigands dans le ravin où ils seraient bientôt attaqués.

Dans les endroits les plus clair-semés, on voyait passer les chapeaux galonnés des brigadiers et on pouvait les suivre de l'œil dans les étroits sentiers qui en serpentant amenaient au bas du coteau. Pendant cette marche les cavaliers s'arrêtaient à chaque instant, cherchant dans tous les endroits où quelque fugitif aurait pu se cacher, tirant au hasard des coups de fusil dans les fourrés, mettant le feu aux tas de paille, afin de terminer définitivement leur chasse humaine.

Quoique Mandrine eût tant de raison maintenant d'aimer la vie et d'en finir avec ces scènes de dangers et d'horreur, l'ardeur de son sang l'emportait sur tout le reste, et il frémissait de voir des ennemis si près de lui sans courir sus ; il sentait en lui comme un génie du carnage qui eût terrassé tous ses adversaires, quel que fût leur nombre... Mais il devait épargner ses derniers soldats, à lui, ces dernières gouttes de sang des contrebandiers qui restaient encore !

— Nous n'avons plus qu'une ressource pour nous sauver, dit Bruneau, elle est fort incertaine ; mais, comme il n'y a pas de choix, nous devons la tenter.

— Parle.

— Je connais près d'ici une caverne de loups qui doit être vide maintenant et fort heureusement, car dans l'état où nous voilà nous ne serions pas capables de tenir tête à la moindre bête qui nous regarderait de travers ; si nous pouvons atteindre promptement cette tanière, elle est assez profonde pour nous cacher tous les six ; l'entrée est étroite et sera facilement fermée par des broussailles. Nous attendrons là que messieurs les brigadiers aient fini leur promenade, ou que la nuit les engage à aller souper et se coucher.

— La caverne est-elle assez rapprochée pour que nous puissions y arriver à temps ? demanda Mandrin.

— Ce n'est pas probable, mais enfin il faut essayer.

— Combien avons-nous encore de chemin ?

— L'ancre dont je parle doit être au bout de ce ravin, dans les derniers taillis de chênes ; il se prolonge

sous les sables du rivage, et de ses cavités on entend gronder le fleuve.

— Es-tu bien sûr d'être sur le chemin ?

— Oui, je reconnais cet endroit. Un jour le plaisir de la chasse m'avait entraîné jusqu'ici ; dans ce même ravin, je blessai une louve ; toute sanglante, et pouvant à peine se traîner, l'instinct la conduisit cependant jusqu'à sa tanière. Comme elle y entra, cela me fit découvrir ses deux petits louveteaux, noirs comme le jais et l'œil déjà étincelant ; je les tuai à côté de la mère. Elle les vit tomber, et en vérité, dans son gémissement lugubre, elle exprimait la douleur de les avoir fait trouver en venant se réfugier près d'eux... Tenez, c'est bien niais de ma part, mais le regard que cette louve jeta sur moi avant de fermer son œil fauve me rendit triste, et je ne l'ai jamais oublié.

En marchant de toute la rapidité de leurs pas, les contrebandiers regardaient toujours sur le coteau. Ils virent la villageoise qui les avait rencontrés dans le chemin creux parler aux soldats de maréchaussée. Ceux-ci, après avoir rapidement échangé quelques paroles, avec elle, remontèrent à cheval et prirent le sentier qui descendait le plus directement de la colline. Dans une minute, ils allaient fondre sur les contrebandiers.

Pour comble de malheur, un des bandits dont la blessure s'était rouverte laissait des taches de sang sur son passage ; ces malheureuses traces devaient mettre les soldats sur la piste des fugitifs, et en s'arrêtant devant la caverne, faire découvrir cette retraite.

Cependant, exténués, mourants, et tremblants de peur pour la première fois de leur vie, les bandits hâtaient le pas pour y arriver ; et dès qu'ils virent l'ouverture de l'ancre, ils s'y jetèrent précipitamment.

Bruneau se chargea d'en fermer l'entrée. Ne voulant causer sur le chemin aucun dérangement qui pût trahir leur passage, il alla chercher au fond du taillis des pierres, de la mousse, des bruyères, des branches sèches qu'il entassa sur le seuil ; puis, s'enfermant à l'intérieur avec ses compagnons, il éleva ces divers matériaux de manière à murer l'ouverture de la grotte et à rendre cet

endroit tout à fait semblable aux parties de roches et de terrain qui l'accompagnaient.

A peine eut-il mis la dernière main à cet ouvrage, que les soldats entrèrent dans le chemin creux.

L'ancre était assez spacieux pour contenir facilement les six personnes qui s'y trouvaient : aucun interstice de rochers n'en ouvrait la voûte, aucun rayon d'en haut n'en coupait les épaisses ténèbres ; le bouillonnement du fleuve, qu'on entendait d'une manière souterraine, avait un accent profondément lugubre.

Rien ne peut rendre l'abattement et la honte de ces hommes d'une hardiesse indomptée, d'un courage féroce, qui avaient peur et se cachaient pour la première fois, la rage de ces enfants des montagnes et des déserts, qui se sentaient enfermés dans cette étroite cage.

La nuit noire qui les entourait semblait l'image de leur âme, et les gémissements sourds de la vague l'accent de leur sombre tristesse.

Si la moindre lueur du jour fût tombée dans ce lieu, on eût vu Mandrin adossé contre le rocher, la tête basse, le regard fixe et farouche, la main appuyée sur son sabre ; on eût jugé, à sa pâleur, aux crispations nerveuses avec lesquelles il serrait la poignée de son arme, quel rude sacrifice il faisait à ses compagnons, en n'allant pas se faire tuer par les soldats.

Bruneau, comme toujours et partout, était à côté de lui. Le brave Grand'Moustache, intrépide contre le malheur et même contre une humiliation non méritée, était le seul qui supportât patiemment cette position. Tout en veillant au salut de ses frères, en arrangeant avec un art admirable les matériaux qui dissimulaient l'entrée de leur retraite, il avait apporté une brassée de mousse sèche pour former une couche assez molle à son petit enfant qui pleurait de peur dans l'obscurité.

Mais le vieux bandit n'avait jamais si bien senti l'attachement passionné qu'il portait à son capitaine que dans ce moment. Appuyé près de lui contre le roc, son cœur sympathique était comme un écho dans lequel allaient retentir toutes les douleurs du malheureux chef dépossédé. Naguère, Bruneau voyait son capitaine

grand, fort, redouté, victorieux : il le regardait avec une admiration extatique ; maintenant il le voyait dépouillé, proscrit, fugitif : il pleurait sur lui ; naguère il eût donné sa vie pour le vainqueur : maintenant il ferait plus encore pour le vaincu, s'il était possible !

Quoique les contrebandiers eussent volontiers, à la moindre chance de succès, abandonné leur retraite pour fondre sur les ennemis, ils frissonnaient à la pensée d'être découverts dans leur caverne, où toute défense serait impossible, où ils seraient fusillés à bout portant comme des bêtes féroces ; ils tremblaient, et chaque minute redoublait leur effroi.

A travers quelques broussailles moins épaisses que le reste de la cloison, ils voyaient les cavaliers sur la route.

Ceux-ci avaient en effet remarqué les traces de sang laissées sur le sable, et ils ne doutaient pas que les bandits ne fussent cachés près de là. Ils allaient et venaient sur le chemin avec une ardeur patiente, courbant la tête vers la terre, remarquant chaque brin d'herbe foulé, chaque caillou sorti de sa place, chaque branche détournée de son inclinaison. Ayant de la peine à pénétrer dans les taillis, que l'épaisseur du lierre tissu en réseau rendait impraticable, ils tiraient des coups de feu dans l'épaisseur des fourrés pour en débusquer leur proie, comme ils l'avaient fait sur le coteau, et ils mettaient aussi le feu à quelques amas de ronces et de broussailles trop épaisses.

Si un de leurs coups de feu atteignait la barricade de la caverne, les contrebandiers étaient découverts. Ceux-ci restaient là dans un silence haletant, dans une torpeur affreuse.

Mais les soldats s'arrêtent subitement... Un bruit indistinct, parti de la droite du chemin, a frappé leur oreille.

L'enfant de Bruneau, après avoir fait entendre de faibles vagissements, vient de jeter un cri aigu qui, quoique atténué par la barrière qui ferme la grotte, est arrivé jusqu'aux brigadiers.

Bruneau prend son petit garçon dans ses bras et le berce sur son sein pour calmer ses pleurs ; mais le pauvre petit être, inintelligent du danger, redouble ses

plaintes et va sans doute crier de nouveau !.... Et Bruneau voit à travers des branches sèches les soldats qui regardent de ce côté et prêtent l'oreille !

Le malheureux sent que c'est lui, que c'est son amour pour ce petit être inutile qui va perdre le capitaine ! Une angoisse inexprimable le déchire, son cœur bat à l'étouffer, sa tête se trouble, en proie à un vertige affreux ; mille visions d'échafaud, de supplices passent devant ses yeux ; il voit son capitaine sur la roue de la torture, brisé, sanglant, expiré... Et une voix lui crie : c'est toi, toi qui l'as tué !...

L'instinct de conservation, bien puissant pour nous-mêmes, devient une rage quand il se porte sur un être aimé. Bruneau ne sent plus rien que le danger de son chef, qui lui serre le cœur, lui déchire les entrailles... Et il prévoit qu'un bruit, un bruit odieux, va le trahir !... car la poitrine de l'enfant se gonfle et il va crier !

Mais non... non, rien n'interrompt le silence ! la main violente de Bruneau, posée sur la gorge de ce faible petit être, a retenu le cri près de s'échapper... Le souffle même a cessé de s'exhaler.

Les soldats pensent s'être trompés en croyant entendre un bruit étranger à cette solitude, et avoir pris pour une voix humaine le cri de quelque oiseau des bois.

Lassés de leur infructueuse recherche, ils s'éloignent en maugréant ; on entend le bruit du pas de leurs chevaux qui diminue dans le lointain, et se perd tout à fait au détour du chemin creux.

Alors les bandits débarricadent l'ouverture de leur prison, et le jour y pénètre. Mandrin voit Bruneau pâle comme la mort, le front couvert de sueur froide, et le corps de son enfant à ses pieds.

— Qu'as-tu fait ? lui dit-il d'une voix navrée.

— Je vous ai sauvé.

— Malheureux !

— Non ; je vous ai sauvé.

Bruneau, avec son large sabre, creusa la terre à l'entrée de la caverne et y déposa le corps de son enfant. En ce moment il pensa, sans savoir pourquoi, à ce regard que lui avait jeté, en mourant, à cette même place,

la louve dont il venait de tuer les petits... Il referma soigneusement la fosse et la couvrit de mousse.

En remplissant ce triste devoir, il ne versa pas une larme... Il avait pourtant bien aimé la pauvre petite créature qu'il allait laisser là ! Dans l'âme de cet homme, si richement doué de puissances aimantes, il y avait un immense amour, dont son enfant était la fleur et son capitaine la racine.

XXIV

LE DERNIER COMBAT.

Les contrebandiers reprirent enfin leur route. La peur, si nouvelle pour eux, avait brisé ces êtres de fer ; au bout de quelques instants de marche, ils furent obligés d'entrer dans un bois pour se reposer. D'ailleurs, quelque distance les séparait encore de l'endroit du Rhône dans lequel ils avaient aperçu de loin des bateaux amarrés, et ce trajet devant se faire sur des chemins assez fréquentés, il était plus sûr d'attendre le soir pour l'entreprendre.

Ils prirent quelques gouttes d'eau-de-vie, seul soutien qui leur restât, et s'endormirent dans la chaleur étouffante de l'atmosphère pour attendre la nuit.

Mais la nuit vint avant l'heure, car l'orage que les contrebandiers avaient pressenti en sortant de Galaure commençait à envelopper la terre de ses ombres. La petite troupe de Mandrin se remit donc en marche, cherchant les endroits les plus couverts, et se séparant pour ne pas attirer l'attention.

Le site était affreux ; il n'y avait de tous côtés que des roches enlacées, hérissées d'épines, et des précipices sans fond.

En même temps, le ciel était effrayant. Pour des hommes accoutumés au langage de la solitude, les lignes enflammées de l'horizon, le cri des animaux nocturnes, le soupir profond de l'air au fond des bois, le frémissement des rameaux sous le vent, tous les signes

de la nature annonçaient en ce moment un des orages les plus violents qui se puissent voir.

Les voyageurs pressaient le pas, mais sans autre sentiment que l'instinct, car quel que fût le bouleversement affreux de la nature, les malheureux n'avaient point d'abri sur terre où arriver; quand même ils pourraient gagner maintenant les barques désirées, la tempête les rejetterait toujours sur le rivage.

Ils avançaient et ne voyaient toujours autour d'eux que des rochers, des cyprès, des sentiers rocailleux jetés à travers les abîmes.

L'orage commença à éclater. Le ciel était entièrement couvert de nuages noirs; il s'élevait tout à coup de violentes rafales, puis tout redevenait subitement calme, mais de ce calme étouffant qui semble exprimer l'effroi de la nature haletante.

Puis le vent revenait plus terrible; les plantes, arrachées de leur tige, volaient emportées par le tourbillon; les oiseaux sortant épouvantés de leur abri de rameaux qui s'ouvraient autour d'eux, rencontraient dans l'espace un vent furieux qui rompait leur vol et brisait leurs ailes; les cerfs, les daims s'élançaient des haliers et se jetaient effarés sous les pas des voyageurs.

D'un côté de la route, les cimes des roches démolies, les troncs d'arbres rompus, les torrents roulaient du haut des montagnes dans les précipices, de l'autre, le fleuve, noir, écumeux, bouillonnant, battait la rive en mugissant.

On entendait ensemble, dans un concert de désolation, le craquement des branches broyées par le vent, le cri aigu des oiseaux, les gémissements lamentables des flots.

La nuit était profonde, mais des éclairs immenses partaient, se croisaient, se succédaient sans cesse; et à leur clarté bleuâtre, les roches blanches, s'élevant sur le fond noir des cyprès, semblaient de pâles fantômes le front sillonné d'une lueur livide.

Quand les feux de l'orage venaient à cesser un instant, les longs grondements de tonnerre partaient du haut des monts, roulaient dans les ténèbres et allaient se perdre dans le fleuve. Puis, les éclairs renaissaient plus intenses, et de larges et puissantes rafales venaient

après la foudre pour renverser ce qu'elle avait marqué de son trait de feu.

C'était là que passaient les six contrebandiers blessés, sans repos, sans nourriture depuis le matin. Loin d'être abattus, cependant, par ce bouleversement de la nature, ils semblaient s'y ranimer; ils tournaient vers l'orage leurs narines avides de respirer son air enflammé, et marchaient au milieu de ce désordre brûlant, impétueux, de toutes les choses humaines, comme dans leur élément naturel.

Mandrin surtout éprouvait un calme indéfinissable : on eût dit qu'à l'approche de la plus difficile et de la plus importante phase de sa vie, une loi providentielle augmentait son courage. Il sentait son cœur se gonfler d'orgueil, en voyant qu'au milieu des revers les plus cruels il était paisible, qu'au milieu de ce cri d'alarme universelle ses lèvres n'exhalaient pas une plainte; il restait fort et puissant quand tout pliait autour de lui. Proscrit, condamné, sans ressources, sans soldats, perdu la nuit dans ce désordre épouvantable, à chaque nouveau danger il relevait la tête, à chaque nouveau coup de tonnerre il souriait. Il sentait une satisfaction hautaine à lutter à la fois contre les hommes et Dieu.

Le plus mauvais moment était passé pour les contrebandiers : c'est quand ils étaient restés sous terre pour se cacher comme des animaux timides, qu'ils avaient souffert; maintenant, ils allaient fendre les flots de pluie, les trombes de vent, marchant dans les ravins débordés, sous le coup des arbres déracinés qui les frappaient en tombant. Mais si une mauvaise rencontre devait avoir lieu, ils se feraient du moins tuer sur la place, sans fuir et marchander plus longtemps. Cependant, quoiqu'on fût dans un pays assez fréquenté, il était probable que la nuit, la rigueur du temps, en éloigneraient tout être humain, et faciliteraient leur fuite. D'ailleurs, ils approchaient de Saint-Vallier et de l'endroit où des barques donneraient asile à cinq des contrebandiers, tandis que Mandrin et Bruneau iraient chercher ailleurs leur salut.

En ce moment la pluie cesse subitement, quoique l'orage gronde encore; un nuage s'ouvre, la lune éclaire

l'étendue, et, à sa lumière, on voit une ligne de soldats rangés sur le chemin.

La brigade de maréchaussée, après s'être abritée de l'ouragan sous des rochers, quittait cette retraite à la première éclaircie du temps pour retourner à Saint-Vallier, lorsqu'elle se trouva face à face avec les bandits.

Le moment est venu pour ceux-ci de mourir comme ils le veulent, les armes à la main ; mais ils comptent bien vendre chèrement leur vie.

Les soldats de maréchaussée sont encore à quelques pas, ils écoutent les ordres du brigadier.

Un étroit plateau se trouve à mi-côte d'une immense roche escarpée. Mandrin dit à ses gens de le suivre sur cette hauteur et s'y élance le premier. Grâce à leur agilité sauvage, les bandits peuvent le suivre, et la lune éclaire leur dangereuse ascension.

Une fois arrivés là, ils arment leurs fusils, leurs pistolets, et attendent.

Leur position est si favorable, leur attitude si déterminée, qu'il est permis de craindre et de balancer avant de les attaquer ; mais une compagnie entière ne peut reculer devant six hommes, misérable reste d'une troupe détruite, et la présence de Mandrin, que les soldats ont reconnu, les détermine à tout braver pour une capture qui sera si largement payée.

Ils gravissent donc péniblement la roche, en s'attachant aux racines des arbres, aux aspérités des pierres. Les premiers d'entre eux arrivés à l'assaut doivent tomber sous les coups des contrebandiers ; mais ensuite leur nombre sera assez grand pour atteindre et massacrer les bandits, avant qu'ils aient eu le temps de recharger leurs armes.

Cette réflexion qui leur donne de l'espérance, les contrebandiers la font en même temps, et se jugent perdus.

Mandrin voit sa mort irrévocable. Les soldats montent, approchent, et cette fin qu'il attend s'avance vers lui pas à pas. Il adresse dans son âme un dernier adieu à Isaure, son éternel amour, son éternelle pensée ! Et tout ce qu'il demande à Dieu, dans ce moment su-

prême, est de ne pas tomber vivant dans les mains des ennemis.

Cette idée de Dieu, qui passe dans l'âme de Mandrin à son heure dernière, lui fait lever les yeux au ciel. Une saisissante apparition se montre à lui.

Au sommet d'une roche, dont la base est entourée de cyprès, il voit une forme blanche, une figure pure et diaphane, une femme agenouillée ; des cheveux noirs tombent sur ses épaules, sur sa robe blanche, qui s'unit à la blancheur de la roche ; les éclairs sillonnent l'air autour d'elle, marque les contours de ses vêtements de lignes de flamme, entourent sa tête d'une auréole éblouissante... C'est Isaure, ou le génie de Mandrin qui a pris les traits de cette jeune fille et lui apparaît à cette heure ! mais forme humaine ou créature céleste, ange ou femme, c'est Isaure.

L'amour était la foi de Mandrin.

A cette apparition surnaturelle, il se croit sauvé.

Il se tourne vers les siens :

— Combattons, mes amis, leur dit-il, nous sommes invincibles.

Son audace passe dans l'âme de ses soldats.

— Soit, capitaine, rangez-nous en bataille sans nous compter, et commandez comme si nous étions mille.

Mandrin et deux de ses hommes, placés au bord du plateau, mitraillent les premiers soldats qui escaladent le rocher, puis donnent leurs armes à recharger à leurs compagnons. Pendant ce mouvement, les soldats qui ont remplacé les morts sont massacrés à coups de sabre ; ensuite les fusils succèdent aux armes blanches, et celles-ci reviennent à leur tour.

Comme l'escarpement de la roche rend l'attaque de plusieurs hommes à la fois impossible, les soldats ne peuvent profiter de leurs forces pour envelopper les brigands ; ils tombent les uns après les autres, avec une rapidité effrayante. L'orage, qui a repris toute sa fureur, combat pour les contrebandiers. Sans atteindre ceux-ci, qui, adossés au rocher, se trouvent garantis, l'ouragan lance à la tête des soldats ses bouffées de vent impétueuses, ses tourbillons de sable balayés de la cime des monts ; il les frappe de ses rafales, les éblouit de ses éclairs. Encouragés par cet auxiliaire puissant, les con-

trebandiers redoublent leurs coups ; le feu remplace le fer, et le fer le feu , dans une succession rapide et infernale.

Le pied du plateau est déjà jonché de cadavres.

Mandrin lève les yeux vers la roche où s'est montrée l'apparition céleste : le génie, l'ange, la femme est toujours là !

Alors , ayant plus de foi que jamais en sa force sur-naturelle, il ordonne à ses gens de fondre avec lui dans le chemin et d'en balayer le reste des soldats.

Malgré le danger de cet ordre, qui leur fait perdre l'avantage de leur position, ils y répondent par un cri de joie. Enivrés à la fois par l'eau de-vie et l'odeur de la poudre, l'électricité de l'orage, l'orgueil du succès, ces hommes ne sont plus que de l'airain brûlant, de la lave bouillante.

Sur le terrain égal, où les ennemis sont face à face, il s'engage une lutte effroyable entre les soldats exaspérés de leur échec et les brigands rachetant leur vie d'une manière inespérée. Dans ces ténèbres embrasées par la foudre et le feu des mousquets, dans ce roulement où se confondent les éclats du tonnerre et les détonations des armes, il se porte des coups d'une force inconnue, il se passe des faits d'armes inexprimables. On dirait que c'est le feu du ciel qui allume les mousquets et en fait partir mille morts. Mandrin est toujours inspiré par une puissance surhumaine, il combat toujours à la lueur de ces éclairs qui lui ont montré son génie : son sabre est un autre éclair qui sillonne les rangs ennemis et les renverse ; ce n'est plus un homme qui se bat contre vingt, c'est le dieu de la guerre qui foudroie ; ce n'est plus un combat qui se livre, c'est un miracle qui s'accomplit.

Enfin, après quelque temps de ce combat indescriptible, tout est fini ; l'orage et Mandrin sont vainqueurs ! Et tous deux se reposent en même temps. Un silence profond a succédé aux bruits éclatants, la terre n'a plus que des débris immobiles et des corps sans vie ; les nuages se retirent lentement du ciel ; la lune apparaît blanche et paisible. A sa lumière, on voit la campagne dévastée, penchant la cime de ses arbres et laissant

couler ses flots de pluie; et, au loin, les derniers soldats de la brigade qui gagnent lentement la ville voisine.

Les contrebandiers s'essuient le front, qui ruisselle de sueur et de sang; ils se regardent entre eux et osent à peine croire à leur délivrance. Mais sur leur rude visage on voit briller cette joie indéfinissable que les guerriers seuls peuvent connaître, cette joie où se mêlent l'orgueil de la force puissante, la satisfaction du devoir accompli, cette joie enfin qui est le prix du sang et la couronne de la valeur.

Cependant une longue lutte a jeté les voyageurs assez loin du point où ils voulaient atteindre. Ils marchent un moment au hasard, sans autre but que de trouver un endroit où ils puissent se reposer.

Sur les bords du Rhône était une grotte dont l'intérieur avait été préservé de la pluie, et qui cependant, peu profonde et d'une ouverture très-spacieuse, recevait largement la clarté nocturne et l'air rafraîchissant du rivage. Un sable fin se répandait sur le sol de cette retraite et aux alentours, et la pente du terrain l'avait fait sécher assez promptement pour qu'il pût servir de couche aux pauvres fugitifs.

Dès qu'ils eurent conçu l'espérance de se reposer à cette place, ils y demeurèrent attachés par une force invincible; à peine se furent-ils arrêtés qu'il leur eût été absolument impossible de faire un pas de plus. La nature reprit ses droits; un accablement profond s'empara de leur être; une fatigue sans nom nouait leurs membres endoloris; un sommeil profond pesait sur leurs paupières. Ils tombèrent abattus, les uns dans la grotte où Mandrin avait déjà pris place, les autres à l'entrée.

Étant là, ils se relevèrent encore demi appuyés sur un bras, pour prendre leurs gourdes et vider ce qui leur restait d'eau-de-vie jusqu'à la dernière goutte; puis leurs yeux se fermèrent, et quand leurs têtes retombèrent sur le sable, ils étaient plongés dans le plus profond sommeil.

Aucun des six contrebandiers n'avait péri dans ce combat qui venait d'avoir lieu, et cependant qui eût compté les hommes de Mandrin, une heure après que le sommeil se fut emparé d'eux, n'en eût trouvé que cinq autour du capitaine.

La plage était fraîche, unie, argentée par la lune ; des pampres de lierre, serpentant en festons, en guirlandes, coupaient seuls de leurs lignes brunes et gracieusement enlacées ce fond d'une nuance pâle et vaporeuse ; à peu de distance de la grotte s'élevait un bouquet de trois chênes dont les troncs étaient presque réunis. Le plus grand calme régnait en ce moment ; le feuillage des arbres, des lierres, sans murmure, sans mouvement, n'offrait qu'une légère silhouette noire ; le fleuve coulait silencieusement ; le souffle des hommes endormis était paisible et régulier, un bien-être extrême régnait dans leur sommeil.

Mandrin était étendu dans la grotte, ses armes posées à côté de lui ; un bras soutenait sa tête, l'autre s'appuyait sur son sabre ; la pâleur, suite des grandes émotions de l'âme, était répandue sur ses traits : ses cheveux, encore mouillés et rejetés en arrière par le vent, découvraient son front, large et pur, sur lequel une légère blessure faisait couler une à une des gouttes de sang. La fièvre, causée par la privation de nourriture et l'excès de fatigue, lui donnait des rêves lucides, brûlants, des rêves dans lesquels revenait la céleste apparition d'Isaure, et dont la douce ardeur se peignait sur ses traits. Toute sa figure avait une grandeur et un charme inexprimables.

Bruneau s'était assoupi un peu après ses compagnons : un instant à genoux et replié sur lui-même, il avait contemplé son capitaine endormi. Malgré le sacrifice affreux par lequel il avait acheté le salut de son chef, il était si heureux de le voir vivant, sauvé, qu'une larme de consolation coulait sur son rude visage. Il avait empêché la perte de ses frères, et lui seul avait souffert ! c'était tout ce qu'il fallait à ce cœur magnanime ! Quand un nuage passant sur la lune avait dérobé la figure du capitaine à sa pieuse contemplation, il s'était endormi avec les autres.

Une heure avant le jour, une sensation douloureuse éveilla subitement tous les contrebandiers à la fois. Ils avaient les pieds et les mains rudement garrottés ; des baïonnettes étaient sur leur poitrine, des soldats les entouraient.

La nuit régnait encore, et cependant une lumière

rouge, oblique, qui partait on ne savait d'où, les éclairait dans cette situation.

Les soldats de maréchaussée étaient penchés sur leurs prisonniers, en achevant de prendre leurs mesures de sûreté. C'était un contraste cruel que celui qu'offraient face à face ces visages enflammés par la joie d'une riche capture, épanouis par le rire de l'insulte, et ces figures égarées, contractées, livides. Le regard, le rire que les soldats jetaient en ce moment aux contrebandiers leur donnaient le premier coup de la mort.

Mandrin, qui sortait de ses rêves délicieux pour être livré aux mains de ses ennemis d'une manière horrible, désespérée, fit un bond convulsif sur sa couche de sable, jeta un coup d'œil hagard sur les cordes qui liaient ses membres et s'évanouit.

On le transporta en cet état dans une voiture fermée.

Pendant que ceci se passait, Bruneau, caché par l'angle du rocher, et soustrait par la nuit aux regards des brigadiers, vit Fauster, dérobé derrière les troncs de chênes, et tenant encore à la main la lanterne dont il s'était servi pour conduire les soldats auxquels il avait vendu le capitaine. De sa place, le terrible Grand-Moustache brandit son poing contre le traître, et celui-ci, voyant ce geste, laissa tomber sa lanterne et s'enfuit. Bruneau aussi s'éloigna.

Les brigadiers, transportés de joie de s'être emparés de Mandrin, et ne songeant qu'à cette tête qui valait cent louis d'or, ne remarquèrent pas qu'ils n'avaient saisi que quatre brigands au lieu de cinq qu'on leur avait promis.

Mandrin était donc entièrement privé de connaissance lorsqu'il tomba au pouvoir de ses ennemis, comme s'il eût été dit qu'on ne prendrait jamais ce terrible capitaine vivant. Il fut placé dans un fourgon couvert de cuir et garni de fer à l'intérieur; deux de ses gardes s'y assirent à côté de lui, et les autres escortèrent le convoi.

Il parcourut ainsi toute la route qui, sur les bords du Rhône, conduit de Saint-Vallier à Valence. On n'avait rien laissé transpirer dans le peuple de l'arrestation de Mandrin, car on craignait encore les mouvements

qu'aurait pu occasionner la foule sur son passage; on voulait que, cette fois, tout se passât sans bruit et rapidement.

C'était les yeux fermés et sans mouvement que Mandrin parcourait à cette heure ces campagnes dans lesquelles il avait exercé longtemps sa formidable royauté, en les remplissant de trouble et d'effroi, et où maintenant, comme pour compléter l'image de sa mort, les bergers, les laboureurs chantaient en conduisant leurs troupeaux, et creusaient leurs sillons, avec l'espérance de la récolte prochaine, sans même songer au nom de Mandrin.

Cependant tout le long de cette route, un char-à-bancs, entièrement fermé et recouvert d'une toile brune, suivait de loin la voiture qui emmenait Mandrin, s'arrêtait où il s'arrêtait, reprenait sa route en même temps que lui, et arriva le même jour à Valence.

XXV

UN VOLEUR ET UN HONNÊTE HOMME.

La captivité de Mandrin, ramené dans la prison de Valence, n'avait plus le même aspect que lors de sa première arrestation. Ce n'était plus cette cellule bien éclairée, visitée par de nobles dames, sœurs de charité, plus ce grotesque geôlier dont on se jouait si facilement, plus ces promenades au préau pendant le jour, ces entretiens avec un ami fidèle pendant la nuit; mais un cachot souterrain, des gardes cuirassés de fer, une affreuse solitude; ce n'était plus surtout ce pressentiment souriant et léger d'un prochain retour à la liberté, mais cette impression sinistre qui, semblable à l'ombre qu'un événement lugubre jetterait devant lui, assure de son approche.

Des caveaux, creusés sous l'ancien monastère, avaient autrefois servi à recevoir les corps des moines, habillés et assis dans leurs bières, qu'on inhumait ainsi dans les premiers temps monastiques. Débarrassés de osse-

ments qui les encombrent depuis qu'on avait pris l'usage d'enterrer les religieux dans le préau, ces caveaux n'avaient pas été ouverts jusqu'au moment où, en cherchant quels cachots seraient assez profonds et assez sûrs pour enfermer le chef des contrebandiers et ses complices, on pensa à les jeter dans ces souterrains.

Pour y arriver, on traversait un labyrinthe de profonds couloirs gardés par des soldats; on descendait un escalier étroit et tortueux, puis on trouvait d'autres corridors régnant sous les premiers, également garnis de gardes, et qui aboutissaient aux portes des cachots.

Ces passages n'avaient que la largeur des cercueils pour l'usage desquels on les avait pratiqués, et ils étaient privés de la lumière inutile à la mort.

Le dernier caveau, au fond de ces couloirs, était long, étroit, étouffé de maçonnerie; des piliers qui s'avançaient au milieu le divisaient en plusieurs parties ou chambres mortuaires.

C'était là qu'habitait Mandrin.

Il portait l'habit de prisonnier, une longue enveloppe de bure grise, serrée d'une ceinture de cuir, les fers aux pieds et aux mains; il pouvait seulement s'asseoir sur une escabelle, et faire quelques pas dans le cachot. L'eau et le pain de chaque jour étaient déposés près de lui sur la terre. Une lampe de fer descendait de la voûte, mais lorsqu'elle avait épuisé sa faible portion d'huile, ou lorsqu'une chauve-souris l'éteignait en volant, le prisonnier restait dans de profondes ténèbres.

Son âme était trop fortement trempée pour que l'approche de la mort pût l'abattre. Il y avait dans son sein une source intarissable de courage et de fierté; il pouvait y puiser ce qu'il fallait de forces pour ce moment difficile. Il était calme, non-seulement devant les autres, mais devant lui-même.

Il se disait :

— Quand une chauve-souris éteint ma lampe et que je tombe dans l'obscurité, je ne souffre pas; quand je m'assieds sur ce banc au lieu de marcher dans le cachot, je ne souffre pas; *l'ombre et l'immobilité*, ce sont pourtant déjà les deux premiers pas de la mort, et il ne m'en coûte rien de les franchir. Il ne reste plus que les battements de mon cœur à éteindre!... Mais c'est là

qu'est toute la vie!... La vie du cœur!... Mon Dieu, dans cette affreuse solitude, je ne la sens que par la souffrance et le déchirement... la mort sera donc un bienfait!

En arrivant à la conciergerie, où on l'avait d'abord déposé avec ses compagnons, Mandrin avait cherché des yeux son fidèle Bruneau, et pour la première fois ne l'avait point trouvé près de lui... Bruneau s'était sauvé; il avait accepté le salut quand ses frères allaient mourir! Cet abandon avait cruellement serré le cœur du capitaine; il regrettait, non pas seulement pour lui, mais pour l'honneur du cœur humain, pour Bruneau lui-même, que cet homme n'eût pas accompli jusqu'au bout sa vie de dévouement.

Un matin, c'était la veille du jour où Mandrin allait paraître, pour la première fois, au tribunal; il était assis sous la clarté de la lampe, et appliqué à une occupation qu'il s'était donnée depuis quelque temps. A l'aide d'un clou, arraché de la muraille, il gravait lentement, sur la plaque de fer qui retenait la chaîne à son bras gauche, quelques mots d'adieu qu'il adressait à Isaure, avec l'espérance que ce triste gage pourrait lui être remis lorsqu'il ne serait plus. La porte de son cachot s'ouvrit sans qu'il tournât les yeux de ce côté, croyant que le geôlier venait faire sa ronde habituelle; mais il entendit, devant lui, une voix qui lui dit :

— Je ne croyais pas avoir tant de bonheur!

Mandrin avait retrouvé son vieux compagnon. Il le serrait dans ses bras.

— Non, vrai, répéta Bruneau en regardant son capitaine avec adoration, je ne pensais pas avoir tant de bonheur! Croiriez-vous qu'ils m'ont donné le cachot qui est là, voisin du vôtre, et me permettent de vous voir une fois par jour!

Oh! c'en était fait de ces doutes cruels! Maintenant, Mandrin pouvait croire à l'amitié jusqu'à son dernier jour; cette confiance redoublait son courage et y répandait une douceur infinie.

— Toi voilà, Bruneau, dit le prisonnier, avec une larme de reconnaissance; mais tu viens donc te livrer volontairement, car tu n'as pas été arrêté avec nous?

— Les soldats ne m'avaient pas aperçu; je me suis

décidé à rester libre quelques jours de plus que vous, parce que j'avais quelque chose à faire en ce monde avant de le quitter.

— Toi, mon pauvre ami ? je croyais t'avoir laissé assez isolé et dénué de toutes choses, pour que tu n'eusses aucune affaire à régler avant de partir de cette vie.

— Et notre vengeance, donc ! et la punition du traître !

— Comment ! tu aurais pu ?

— Morbleu ! quoi qu'il m'en eût coûté, j'aurais vécu cent ans plutôt que de mourir avant de lui avoir fait payer son crime.

— Et maintenant ?

— Oh ! je l'ai mis moi-même en enfer, afin qu'il ne manquât pas de s'y rendre ! Voilà ce qui m'a retenu quelques jours. Au même moment où il était venu vous livrer, j'avais fait signe à Fauster que nous aurions affaire ensemble, et il s'était enfui à belles jambes. Aussitôt après votre départ, je me mets à parcourir les environs de la grotte, car le traître ne pouvait être loin ; personne. Je bats la campagne en tous sens ; personne. Enfin, le soir, à peu de distance d'un certain moutier, je découvre mon Fauster, assis au pied d'un arbre et qui disait son chapelet (ce maudit chapelet que le père Gaspard lui avait vendu, et grâce auquel il s'était, comme il dit, *converti* !). Mais, par malheur, mon homme m'aperçoit de loin et se jette dans un bois. Bon, il se croit sauvé ; mais au débouché du chemin, il me trouve devant lui ; il en prend un autre, et à la sortie, il me trouve encore ; ainsi d'un troisième. Je n'avais garde de le suivre dans l'épaisseur du taillis, où il aurait pu m'échapper ; mais je l'attendais toujours à la lisière du bois, qui n'avait qu'une face et était adossé de l'autre côté par des rochers impraticables. Pendant trois jours et trois nuits nous restons ainsi, lui comme un lièvre tremblant dans son terrier, moi comme un bon chien de chasse. Enfin, le troisième soir, comme la faim le faisait sortir du bois, je lui mis la main dessus. Vous savez, mon capitaine, que je suis bien plus grand que lui et dix fois plus fort ; je le charge sur mon épaule, et je l'emporte au pas accéléré. Il ne savait pourquoi je ne le tuais pas tout de suite et le promenais ainsi comme

un enfant qu'on craint de fatiguer, et qu'on serre dans ses bras. Mais j'avais mon idée, et je l'emmenai auprès d'un gouffre de ma connaissance qui était à une demi-lieue du bois. Quand il s'est vu déposé au bord de ce trou, si profond qu'il semble percer la terre, il a commencé à comprendre. Alors il m'a expliqué sa crainte à sa manière : son corps s'est mis à trembler, ses dents à claquer, et ses yeux regardaient le gouffre avec des larmes de sang.

Comme j'étais le juge et l'exécuteur, j'ai commencé par l'interrogatoire.

Je lui ai demandé :

— As-tu trahi ton capitaine et tes camarades ?

Il ne disait rien.

— Réponds, ai-je repris, c'est autant de minutes de plus qu'il te restera à vivre.

Il a saisi le raisonnement et n'a plus refusé de parler.

— J'ai dénoncé le capitaine... a-t-il dit, pour sauver mon âme... pour racheter les péchés que j'avais commis en restant quatre années avec les brigands.

— Pourquoi y es-tu resté ?

— Mes yeux n'étaient pas ouverts à la lumière céleste.

— Pourquoi depuis ton changement t'es-tu battu avec nous ?

— Parce que, si Mandrin était tué ou arrêté sans ma participation, je perdais le grand moyen d'obtenir mon salut, en livrant l'ennemi de Dieu à la mort.

— Tu n'as jamais eu de remords, quand il te donnait les plus beaux grades et la meilleure partie du butin ?

— Non.

— Tu n'as pas eu de regrets en le voyant si brave, si grand, si généreux ?

— Non,

— Eh bien ! moi qui représente ici le capitaine Mandrin et toute son armée détruite, je te condamne à mort comme traître.

Il a frissonné, mais sans proférer une parole.

— Je te condamne à mort, et je voudrais pouvoir te donner autant de morts que tu ôtes de jours au capitaine Mandrin ! Je voudrais te voir souffrir, agoniser, râler, expirer, et que tu revinsses à la vie, pour te tuer

encore. Mais puisque malheureusement tu ne peux mourir qu'une fois, je ferai cette fois-là aussi cruelle que possible. Je ne te percerai pas le cœur de mon poignard, ni ne te brûlerai pas le crâne de mon pistolet, ce serait la mort du soldat ; tu ne la mérites pas ; c'est pourquoi, ne voulant pas te tuer de mes mains, j'ai pris la peine de t'apporter jusqu'ici. Tu vois ce gouffre, creusé en droite ligne, et dont le fond est rempli de vase : c'est là que tu vas mourir. En y tombant, cet épais limon empêche qu'on soit tué sur le coup, mais une fois plongé dans cette profondeur immense on ne peut en sortir, le cri même du désespoir ne viendrait pas jusqu'au bord. Tu vas y mourir lentement ; tu sentiras les serpents, souples, froids et traîtres comme toi, passer sur ton visage, sucer ton sang, t'étouffer de leurs nœuds.

Fauster haletait, ses cheveux se mouillaient de la sueur de son front, sa figure se creusait comme une tête de mort, ses lèvres bleues s'agitaient ; mais leur tremblement ne laissait échapper aucune parole, sa poitrine ne poussait aucun cri.

— Ce n'est pas tout, repris-je ; tu crois avoir sauvé ton âme, et moi qui suis près de mourir aussi, et que Dieu inspire en ce moment, je te dis que tu es maudit.

Je disais ma pensée, et il fallait que ma voix eût un terrible accent de vérité, car Fauster, en entendant ces mots, jeta un gémissement épouvantable.

— Oui, ajoutai-je, tu as été traître au sang des douaniers, dont tu étais sorti, en restant quatre années avec leurs ennemis ; tu as été traître à tes compagnons en t'unissant à leurs bourreaux, et il n'y a point de Dieu pour les traîtres ; c'est le démon qui les possède et les torture pendant l'éternité.

Je dois rendre cette justice à Fauster, qu'il ne m'avait pas adressé une seule prière pour me demander la vie ; mais maintenant c'était pour son âme qu'il tremblait.

— O grâce ! grâce ! Bruneau, si ce que tu dis est vrai, laisse-moi voir un prêtre avant de mourir... Au nom des jours où nous avons combattu l'un près de l'autre... Au nom de la tente où nous avons dormi tous deux.... Au nom du pain acheté de notre sang, et que

nous avons mangé ensemble, laisse-moi voir un prêtre !... un prêtre avant de mourir !...

— Non.

— Laisse-moi un jour pour prier.

— Tu n'auras pas une minute... Tiens, serpent, va mourir avec les serpents.

Je le saisis par les cheveux et par les jambes, et je le jetai dans le gouffre.

Puis je regardai.

Une souche d'arbre jetait de grosses racines entre les roches, à quelques pieds. Fauster, en tombant, s'était accroché à l'un de ces jets noueux ; mais, au bout d'une minute, la forte racine pliait déjà sous le poids de son corps, l'écorce se déchirait et laissait voir le bois qui se rompait peu à peu. Il serrait ce soutien avec tant de force, que le sang jaillissait de ses mains... Il tourna les yeux et regarda au-dessous de lui l'horrible profondeur ; ses cheveux se dressèrent ; il releva la tête, et ce fut moi qu'il vit sur le bord. Il faut croire que j'étais plus épouvantable encore pour lui que le fond de l'abîme, car il ferma les yeux. La racine craquait toujours et achevait de se briser. Il eut encore le temps de me crier trois fois :

— Grâce !

Trois fois je lui répétais :

— Maudit !

Et il roula dans le gouffre.

Pendant longtemps la vase s'agita, jaillit contre le roc, fit cadoyer ses flots noirs, ses reptiles, ses vipères... et j'attendis.... Quand je me retirai, tout était immobile au fond de l'abîme.

Mon affaire était faite ; j'enrageais seulement d'y avoir passé tant de jours ; et depuis ce moment-là, j'ai fait deux lieues à l'heure pour regagner le temps perdu.

— Pour venir en prison ! dit Mandrin.

— Oh ! je n'ai pas eu de peine à obtenir mon entrée ; ils m'ont ouvert la porte au grand large quand j'ai dit que j'étais votre lieutenant, et ils veulent bien me réunir à vous...

— Sur l'échafaud !

— Mieux vaut encore cela que de vous quitter.

— Tu veux mourir comme tu as vécu, mon digne

ami. Ton attachement a été grand, sublime..... Mais, moi aussi, je l'ai bien reconnu. Je ne t'ai jamais donné de grade, jamais de butin ; je ne t'ai pas récompensé comme tes compagnons, je t'ai aimé.

En ce moment, un porte-clés vint les séparer, en disant qu'un haut fonctionnaire voulait entretenir seul le chef des contrebandiers ; mais il renouvela à Bruneau la promesse de le laisser revenir une heure, le lendemain, auprès de son capitaine.

Quand le vieux bandit se fut éloigné, le geôlier dit à Mandrin que c'était M. de Marillac, le fermier-général, qui allait descendre près de lui, et le laissa seul.

Mandrin s'assit, croisa les bras, et sourit à l'idée de l'étrange visite qu'il allait recevoir.

— Réellement, pensa-t-il, je suis curieux de voir cet homme auquel ma mort tenait tant à cœur.

Un instant après, la lourde porte du cabanon s'ouvrit, et M. de Marillac entra de ce pas sec et lent qui lui était habituel.

— En vérité, monsieur, dit Mandrin au fermier-général qui s'approchait, je serai satisfait d'avoir l'honneur de connaître un homme de qualité comme vous, qui voulait bien s'occuper de moi pour me faire assassiner.

Le visiteur s'était avancé jusque sous les rayons de la lampe.

— Ah ! c'est vous, mon oncle, ajouta Mandrin après l'avoir envisagé, je ne m'en étonne plus !

— Moi-même.

— Jean Durand est devenu M. de Marillac.

— A quoi servirait de vivre, si ce n'était pour élever sa fortune, son crédit et même son nom ?

— Et vous teniez beaucoup à m'envoyer dans l'autre monde à votre manière, sans attendre l'exécution de la justice.

— Cela est vrai.

— Vous y teniez tant, que vous aviez choisi votre propre fils pour l'exécution de ce dessein.

— Oui, j'ai voulu vous faire assassiner, dit Marillac, sans que son visage de statue perdît rien de son immobilité ; je l'ai voulu de toute la force d'une résolution mûrie, implacable et commandant tous les sacrifices ;

je l'ai voulu au point d'exposer les jours de mon fils pour arriver à ce but.

— Et maintenant, vous venez ici pour me le dire à moi-même.

— Je viens pour vous le dire, et en même temps pour vous demander un service duquel dépend toute mon existence.

— Les préliminaires sont excellents pour me disposer à vos désirs : veuillez poser votre demande.

— Écoutez d'abord. Vous comprenez maintenant que je ne voulais pas vous voir livré à la justice, pour me trouver face à face avec vous, au milieu du tribunal, dans le cours d'un procès infamant.

— Sans doute, il vous plaisait peu qu'une touchante reconnaissance de famille eût lieu entre le neveu, chef de brigands, et l'oncle, fermier-général.

— Et si je désirais que ce chef de brigands fût enseveli dans les cavernes de ses montagnes, c'est que je ne voulais pas voir le fils de ma sœur mourir sur l'échafaud.

— C'est-à-dire que vous ne vouliez pas avoir un supplicié dans votre famille.

— La distinction est juste, j'en conviens.

— Et pour éviter ce procès, ce jugement encore incertain, vous commenciez par vouloir faire assassiner ce fils de votre sœur... Vraiment, mon oncle, c'était la voix du sang, qui parlait en vous.

— Mandrin, dit monsieur de Marillac, en levant pour la première fois les yeux sur celui à qui il parlait, je ne sais quel langage employer avec toi, ni comment te faire comprendre ma situation et ce que tu étais pour moi. Je ne puis te parler au nom de la fortune : tu n'as jamais connu que des richesses volées en un jour, et qu'on jette au vent pour en voler de nouvelles le lendemain ; tu ne sais pas quel attachement on porte à une pure et noble fortune, dont chaque denier vous rappelle un instant de devoir accompli, une privation de sommeil et de nourriture soufferte pour l'acquérir. Je ne puis te parler au nom de la considération publique : dans la vie de brigandage, la gloire consiste à braver, à fouler aux pieds les lois, la religion, les mœurs ; tu ne comprendrais pas quelle satisfaction

fière on éprouve à marcher dans un centre d'estime et de respect, ne rencontrant partout dans la foule que des hommes qui vous tendent la main et vous honorent, comme le digne représentant de l'ordre social qui les abrite, qui leur fait la vie heureuse et sûre !... tu ne sentirais rien de tout cela... Écoute, cependant. J'ai été jeune, et pas un instant pour jouir de l'air, du soleil, du plaisir, pour aspirer la vie, n'a été arraché au travail. J'ai été dans les Indes, et dans ce climat de toutes les voluptés, je n'ai vu que le devoir imposé, la route de labeurs tracée devant moi ; j'en ai rapporté une fortune, fruit de mon courage et de ma loyauté. A mon retour, mes biens considérables m'ont fait obtenir la place de fermier-général, qui consolidait ma situation ; là, j'ai tout fait pour y joindre l'estime publique, le repos, l'honneur. J'ai toujours été le même ; pas un de mes cheveux n'a blanchi hors de la tâche imposée ; ma vie n'a été qu'une longue veille de labeur. Et en une minute, ta présence ici, mon nom prononcé par toi, allait me faire perdre tout le résultat de cette vie. Mon existence passée restait absolument la même, et cependant telle est la loi du monde, que notre parenté allait la flétrir à jamais. En mourant sur la roue, tu me léguais ta misère et ton infamie ; mes biens étaient confisqués pour satisfaire la justice, ma tête vouée à l'opprobre, à l'exil. Comprends-tu maintenant que j'aie voulu te faire assassiner ?

En disant cela, les traits de Marillac s'étaient enfin animés, la chaleur avait monté à son front, ses yeux étaient brillants dans leur profond orbite.

Il y avait quelque chose de saisissant à voir cette figure couverte jusque-là d'un silence de glace, et qui laissait enfin éclater tout le mystère de l'âme ; le marbre s'animait pour la première fois ; il faisait entendre une parole dure et froide comme lui, mais imposante par sa force et son immutabilité.

— Mais pourquoi, dit Mandrin, avoir choisi votre propre fils pour en faire l'instrument du crime ?

— Et quel autre qu'un enfant élevé dans les Indes, au milieu des nouveaux chrétiens encore remplis de toute la ferveur primitive, confié ensuite aux mains d'un prêtre, exalté dans la solitude par la méditation

et la prière, eût eu assez de foi, assez d'enthousiasme religieux pour tenter les dangers d'une telle entreprise, pour s'exposer à la mort, dans le but de délivrer la terre de l'ennemi de Dieu ?

— S'exposer à la mort ! c'est vous qui le dites ! vous y aviez donc bien pensé, et vous le laissiez partir, vous consentiez au sacrifice ?

— Si David, par un miracle, accomplissait sa mission, nous étions sauvés pour toujours !...

— Et s'il succombait ?

— S'il succombait, dis-tu ; ne valait-il pas mieux le voir mort que ruiné, méprisé, avili, exilé, perdu ?... ne valait-il pas mieux le voir mort enfin, que le parent, presque le frère de Mandrin ?

— C'est une ironie du sort, dit le prisonnier avec un paisible sourire, d'avoir fait naître si près l'un de l'autre, et liés par le sang, l'homme qui offre le fanatisme de l'obéissance à l'ordre établi, et celui qui devait porter au dernier degré l'ardeur de l'affranchissement... Aussi, nous nous retrouvons en ce moment fatal, l'un et l'autre, comme il y a seize ans nous nous sommes quittés.

L'enceinte des caveaux funèbres, les murailles noires, les ténèbres épaisses, la rare lueur de la lampe, tout rappelait à ces deux hommes le lieu où ils s'étaient vus pour la dernière fois, rendait plus saillant à leur mémoire l'événement qui les avait séparés et les reportait à cette scène terrible.

— Oui, dit Marillac, c'était dans un lieu semblable à celui-ci... Une tombe s'éleva entre nous... Elle devait nous séparer à jamais par le froid de la mort.

— La tombe de la pauvre Madeleine !

— Que nous avons creusée ensemble, moi par trop de sévérité peut-être, vous par l'amour fatal que vous lui aviez inspiré.

— Oh ! respect à sa mémoire.

— Je n'ai jamais oublié qu'elle était la mère de David.

— David... oui, je m'en souviens, c'était le nom de cet enfant que je trouvais tant de bonheur à voir passer des bras de sa mère entre les miens. Cette femme, cet enfant ne sont jamais sortis de mon cœur ! Et quand

j'ai revu David, après seize ans, sans le reconnaître, je l'ai aimé.

En ce moment on entendit comme un faible soupir qui eût passé sous la voûte.

Mandrin tressaillit; il lui sembla que Madeleine venait le remercier de sa tendresse pour son fils.

Le froid Marillac pensa à profiter de cette douce et tendre émotion qui venait de pénétrer dans l'âme du prisonnier, pour en obtenir ce qu'il désirait.

— Louis, reprit-il, les moments se passent, et je vous ai dit en entrant que j'avais une grâce à vous demander.

C'était l'homme puissant qui venait implorer le condamné; aussi le fermier-général tremblait intérieurement, et celui qui attendait dans si peu de jours une mort affreuse était calme, imposant.

— Parlez, monsieur, dit Mandrin.

— Je viens vous demander, lorsque nous serons tous deux demain au tribunal, vous sur le banc des accusés, moi sur celui des témoins, de ne voir en moi que M. de Marillac.

Mandrin sourit amèrement.

— Vous voulez, dit-il, que j'impose silence à la voix de la nature... En effet, n'ayant pu vous défaire de moi en secret, cette grâce que vous venez implorer est votre dernière ressource.

— Me l'accorderez-vous?

— Quand même j'aurais cette pitié pour vous, elle serait peut-être inutile.

— Que dites-vous?

— Êtes-vous connu dans la province sous le nom de Jean Durand?

— Je l'ai porté jusqu'au moment où j'ai acheté la terre de Marillac, il y a peu d'années.

— Sait-on que vous êtes de Saint-Étienne?

— Tout le monde le sait.

— Alors, si demain mon regard ne vous reconnaît pas au banc des témoins, si dans l'interrogatoire je vous répons comme à un étranger, vous n'en serez pas moins perdu... ce ne sera pas moi qui aurai dit votre secret, mais on le saura après ma mort... Une voix... une voix plus terrible que la mienne dira à la foule :

« Le chef de brigands Mandrin était le neveu de Jean Durand de Marillac, fermier-général. »

— Après votre mort ?

— Oui.

— C'est impossible !

— C'est inévitable.

Les traits de Marillac devinrent d'une pâleur livide.

— Et ce coup qui doit me frapper, dit-il d'une voix étouffée, dépend-il de vous de m'y soustraire ?

— Oui.

— Alors, j'espère encore... car au fond de ton âme, Louis Mandrin, il y avait un instinct de générosité que tout l'amas de tes crimes n'aura peut-être pas entièrement étouffé.

— Et de quel droit l'invoqueriez-vous, cette générosité ? Sera-ce au nom de ma mort que vous vouliez aujourd'hui !

— Au nom de la pitié !

— Non ; il y a lâcheté à renier un parent dans le dernier degré du malheur, et je n'ai point de miséricorde pour un sentiment lâche.

— Que dirai-je donc, juste ciel ! reprit Marillac, tandis qu'une larme brûlante coulait sur son visage creusé ; t'implorerai-je au nom de Dieu, tu ne le connais pas... Oh ! si cependant, car je vais te prier au nom de ce jeune David qui est l'image de Dieu sur terre, et que, pourtant, tu as aimé.

— De David !

— Oui, de ce jeune homme si tendre, si pur, qui ne fut jamais coupable envers toi ; car tout en voulant anéantir Mandrin, qui n'était pour lui qu'un objet imaginaire, un fantôme horrible, il t'aimait, toi, sous ton nom supposé, il t'aimait comme un frère. Et ce serait lui aussi que tu perdrais ! après lui avoir déjà fait tant de mal, veux-tu le condamner encore à la honte, à la misère, à la malédiction du monde ?

Le cœur de Mandrin s'émut à ce nom ; il s'écria :

— Eh bien ! pour David !..

Un jeune homme pâle, frémissant, s'élança du fond du cachot, et se jeta entre Marillac et le prisonnier.

— Non, dit-il à Mandrin, ne fais pas ce sacrifice pour moi, je ne l'accepterais pas.

— David !

— Tu étais là ! crièrent en même temps Mandrin et le fermier-général.

— Oui, répondit le jeune homme en montrant un point du cachot de sa main tremblante, j'étais là, près de la porte, derrière ce pilier... Je vous avais suivi, mon père ; les gardiens m'ont cru avec vous, ils m'ont laissé passer : mais en entrant ici... un serrement de cœur... je n'ai pas osé me montrer, et...

— Et de l'endroit où vous étiez caché, dit Marillac avec une froide colère, d'étranges révélations sont parvenues jusqu'à vous ?

Le regard de David se détournait de son père ; il savait maintenant qu'un féroce égoïsme s'était joué de lui et de sa piété, pour le pousser à un crime intéressé, en y donnant l'apparence d'une mission céleste.

Il appuyait comme autrefois sa tête décolorée, mais si expressive, si touchante, sur l'épaule de Mandrin. Il avait tout oublié, leur rivalité passée, ses propres souffrances, pour ne songer qu'au sort du prisonnier... Cette âme tendre et généreuse était surtout portée à se passionner pour le malheur.

— Non, dit-il à Mandrin, tu ne feras pas ce sacrifice de renoncer aux seuls parents que tu aies sur la terre, dans le moment affreux qui se prépare ; de rester seul devant les souffrances de la mort... Et nous, nous ne voulons pas t'abandonner non plus ; nous serons là pour faire au moins tout ce qui dépendra de nous : souffrir avec toi !

— Malheureux ! s'écria Marillac, penses-tu à qui tu parles ?

— Je parle au plus grand des criminels, répondit David, dont les traits rayonnaient d'une splendeur divine. A quoi servirait-il donc que le Christ fût descendu sur la terre, si le condamné n'y trouvait pas un frère ?

Marillac, à cette heure, souffrait cruellement de son propre ouvrage ; il avait jeté son fils sur cette voie d'exaltation religieuse, et maintenant son fils l'écrasait, lui, dans son élan sublime.

Mandrin ne pouvait que serrer son jeune parent dans ses bras, en répétant :

— David !

— Louis ! dit le jeune homme, Louis ! C'est ainsi que je t'appelais dans mon enfance, quand mes lèvres pouvaient à peine balbutier un nom, et que mon cœur savait déjà t'aimer. Oh ! rends justice à cette tendresse d'enfant ; dis qu'elle s'est bien conservée dans mon cœur, malgré l'absence et les changements de l'âge ; dis que dès que je t'ai revu, un instinct fraternel m'a entraîné vers toi !

— Au nom du ciel, David, dit son père en pâlisant davantage, songez que cet homme est le héros des brigands et l'horreur du monde.

Le jeune homme saisit les deux mains du prisonnier, les éleva comme pour en montrer les chaînes, et jeta un regard de reproche à son père.

— Le passé n'existe plus, dit-il d'une voix profonde. Mandrin a laissé sa vie d'autrefois derrière lui : ces murailles le séparent de ses crimes comme des lieux sauvages qui en furent le théâtre.

— O David ! cœur généreux, dit le prisonnier, tu es seul à me pardonner ; mais tu me pardonnes, c'est assez.

— Et Dieu, tu n'y penses donc pas ! Dieu aussi veut te pardonner puisqu'il te purifie par le malheur et te fait racheter tes fautes sur cette terre... Oh ! mais c'est vrai, tu n'as jamais pensé à Dieu, toi ; tu ne l'as jamais cherché dans les œuvres de la nature et dans le firmament d'étoiles... Eh bien ! tant mieux que tu ne l'aies jamais connu, car il t'apparaîtra tout d'abord à son plus haut degré de grandeur ; par delà tous les cieux, quand tu iras le rejoindre, il va se montrer à toi tout de bonté et de miséricorde, pour te bénir et te pardonner.

Tandis que le pieux délire du jeune homme s'exhalait ainsi, l'âme du vieux Marillac était refoulée plus avant dans son intérêt matériel, le fermier-général avait repris tout son empire sur lui-même et son flegme habituel.

— Mandrin, dit-il, je n'espère plus qu'en vous, mais j'ose maintenant compter sur votre générosité, car la tendresse même que vous montre ce jeune insensé doit vous engager à le sauver ; ainsi, demain, au tribunal...

— Demain, monsieur, dit Mandrin avec un dédai-

gneux sourire, demain, au tribunal, j'aurai oublié votre nom et vos traits.

— Ensuite je reviendrai...

— La veille de ma mort, n'est-ce pas? car vous en craignez le lendemain.

— Je reviendrai savoir si mon fils et moi nous devons tomber en même temps que vous.

Le prisonnier inclina la tête devant M. de Marillac et tendit les bras à David, qui s'y précipita en répétant :

— Mon frère !

— Suivez-moi, mon fils, dit le fermier-général sur le seuil du cachot.

— J'obéis, dit le jeune homme, mais, moi aussi, je reviendrai!

XXVI

LES MOMENTS QU'ON NE PEUT PEINDRE.

Nous avons dit que dans le trajet de Saint-Vallier à Valence, un char-à-bancs d'une humble apparence et couvert d'une toile de couleur sombre suivait, à une centaine de pas de distance, la voiture qui emmenait Mandrin prisonnier. Le char-à-bancs paraissait n'avoir d'autre but de voyage que de garder à vue cette voiture funèbre; il mesurait son pas au sien, suivait tous ses circuits, laissait les routes battues pour prendre les sentiers difficiles où elle s'engageait, et marchait, comme elle, sans relâche, le jour et la nuit.

Ce modeste chariot renfermait deux personnes plus à plaindre que le prisonnier.

Dans l'hôtellerie où il l'avait laissée pour attendre son retour, Isaure n'avait pas tardé à apprendre les nouveaux combats soutenus par les contrebandiers, leur défaite et la capture sans doute prochaine de leur chef et du reste de la bande.

Heureuses nouvelles pour la province, que les habitants racontaient et recommençaient devant Isaure avec des bravos répétés et de joyeux battements de mains.

Dévorée d'anxiété, d'effroi, de désespoir, trouvant des forces factices dans une fièvre ardente, la malheureuse enfant passait les jours entiers et une partie des nuits à errer dans la campagne.

Ses yeux, sa pensée, son âme tout entière interrogeait l'espace. Elle montait, en s'attachant aux saillies des pierres, jusque sur une hauteur escarpée; de là, elle dardait son regard dans l'étendue, comme si elle eût pu le forcer à embrasser tous les points de l'horizon, puis elle s'engageait dans des gorges profondes, et regardait, épiait la terre pour y découvrir la trace des pas de Mandrin. Peu accoutumée aux bruits de la solitude, elle prenait le frôlement des légères tiges d'arbres sous le vent pour le cliquetis des armes, la faible plainte d'un oiseau effrayé de l'orage lui semblait le cri de détresse d'une armée entière.

Elle se retrouvait presque toujours le soir sur un rocher entouré de cyprès, mais plus élevé que leur cime, et dont la vue s'étendait au loin sur le canton de Galaure... C'était là qu'elle entendait sonner l'angélus, douce et pieuse harmonie qui venait la trouver autrefois dans sa chambre de jeune fille, ou sous les orangers du monastère, et qu'elle entendait maintenant sur cette roche nue, parmi les arbres des tombeaux, en proie à toutes les angoisses de l'abandon et de l'épouvante.

Le soir de l'orage, le soir où Mandrin remporta sa dernière victoire, le bruit des décharges de mousqueterie parvint jusqu'à Isaure. Ne se trompant pas cette fois, elle demeura penchée sur la roche, écoutant avec une terreur tantôt froide comme la mort, tantôt ardente de fièvre, la rumeur éclatante et confuse du combat qui avait lieu à cent pieds au-dessous d'elle dans le ravin. Elle ne distinguait rien : les éclairs qui embrasaient l'espace autour d'elle et la couronnaient de flammes ne pénétraient pas dans la profondeur ombragée; mais elle savait que Mandrin était là, au milieu de ces éclats meurtriers : elle demeurait sur son rocher, et dans le sein de la tempête, elle priait et pleurait.

On sait ce qui se passa. Vers minuit, le bruit du combat s'éloigna et cessa tout à fait, l'orage s'assoupit. Isaure descendit du rocher et de la colline, marchant d'un pas lent parmi les fondrières, les troncs d'arbres

brisés, les filets d'eau bondissant sur la pierre ; pâle, inondée de pluie, l'œil fixe sans rien voir, guidée par le seul instinct, et semblable à une ombre errante.

Un peu avant le jour, au moment même où Mandrin fut livré par la trahison, soit que les dernières forces d'Isaure fussent épuisées, soit que la sympathie surnaturelle qui unit deux êtres aimants lui fît sentir à cet instant une douleur plus violente, elle tomba anéantie sur la terre.

C'était près d'une route.

Sur ce chemin détourné s'avancait un religieux, la besace à l'épaule et le bâton blanc à la main.

La quête, ce pèlerinage continuel de la pauvreté, poussait incessamment le père Gaspard à travers les campagnes, et la Providence ou l'instinct de son bon cœur le guidait souvent vers les malheureux que, tout mendiant qu'il était, il trouvait encore le moyen de soulager. C'était lui que le ciel envoyait en ce moment vers Isaure. Il reconnut la malheureuse enfant avec une douleur impossible à exprimer, la prit évanouie dans ses bras, et la porta ainsi jusqu'au village voisin.

Quelques jours d'un égarement d'esprit complet ôtèrent à la jeune fille le sentiment de ses malheurs et permirent à son corps de reprendre quelques forces. Au bout de ce temps, le religieux ne fut pas dans la cruelle obligation de lui apprendre la perte inévitable de son amant ; elle connaissait ce malheur par intuition ; les angoisses déchirantes de son cœur le lui avaient assez appris. Elle voulait se déclarer complice du brigand, pour le suivre en prison et mourir avec lui... Mais pour cela, il eût fallu pouvoir se lever, marcher, affronter les regards des officiers d'une brigade, des magistrats d'une ville, et Isaure ne pouvait faire un pas sans l'appui du religieux, ni regarder le jour sans fondre en larmes... Le père Gaspard la fit renoncer à son projet désespéré, à la condition qu'ils suivraient tous deux le condamné à Valence, et le verraient dans sa prison.

C'étaient donc le religieux et sa malheureuse compagne qu'enfermait ce char-à-bancs attaché aux pas de la voiture de détention.

Une toile cirée noire, hermétiquement fermée, leur ôtait la vue de cette triste route. Isaure était appuyée

sur l'épaule de son vieux protecteur, et ses mains pendantes tenaient languissamment le rosaire du moine. Son profil délicat et pur se détachait en blancheur mate sur la laine brune de l'habit religieux; ses cheveux noirs séparés sur son front suivaient les contours de sa joue amaigrie, et se déroulaient sur son sein et sur sa taille affaisée; parfois un léger tressaillement rapprochait ses sourcils, une larme coulait lentement de dessous ses longs cils baissés et allait mouiller son sein et ses cheveux; ses lèvres sèches et pâles se mouvaient par instant et laissaient échapper quelques paroles mortes qui ne rendaient aucun son.

Le religieux y répondait par un soupir de pitié ou par ces mots doucement murmurés : — Pauvre lis de la vallée de larmes!.. urne d'affliction!..

Mystérieux entretien de la pitié et de la douleur, où le cœur parlait seul.

Le père Gaspard cependant avait trouvé une ressource pour empêcher Isaure de mourir. Il lui avait dit que son amant était perdu pour elle dans les jours passagers de cette terre; mais que si elle pouvait le ramener à Dieu, le faire chrétien avant sa mort, ils se retrouveraient réunis à jamais dans la vie éternelle; et la jeune fille profondément croyante s'était attachée à cette pensée.

C'était un espoir qui occupait encore son esprit; il lui restait à peine quelques jours à voir son amant, et dans ce court laps de temps, le génie du bon père avait su lui créer un avenir.

Le conseil du vieux moine était bien désintéressé; il ne souhaitait plus la conversion de Mandrin, pour qu'elle vînt le sauver lui-même et le détourner de ses habitudes de péché : sa pauvre âme, à lui, était tout à fait oubliée dans l'affreux malheur où étaient tombés deux êtres qu'il chérissait, il était incapable de faire aucun retour sur lui, et de penser même à son éternité.

Et puis quand il voyait la raison d'Isaure prête à s'égarer, il avait encore un autre moyen de calmer son esprit; il mettait entre les mains de la jeune fille son chapelet, dont il avait remplacé la tête de mort par une douce figure du Christ : il la forçait à dire ce ro-

saire ; et cette prière lente, monotone, empêchait la pensée de se porter trop vivement ailleurs ; ce narcotique bénit endormait le désespoir.

Ils arrivèrent ainsi à Valence.

Arrêté pour la seconde fois, le grand criminel était tenu au secret le plus sévère ; on le redoutait encore au fond de son cachot, et personne ne pouvait en approcher avant le jugement.

La première arrestation de Mandrin ayant été suivie d'une heureuse évasion, nous n'avons pas donné en ce moment d'explication sur le tribunal devant lequel le chef des contrebandiers devait comparaître.

Il y avait à Valence une sénéchaussée, un bailliage et une judicature royale chargée de connaître de tous les crimes et délits. Mais, en 1738, un tribunal criminel spécial avait été établi, à la demande de la ferme générale et contre l'opinion du parlement de Grenoble, pour juger les contrebandiers. Cette judicature arbitraire trouvait depuis ce moment de violentes contestations dans l'esprit public, toujours soulevé contre les traitants et leurs exactions de tout genre.

A la nouvelle capture de Mandrin, le parlement de Grenoble, qui était alors investi d'une grande puissance, grâce au chef de son parquet, l'illustre Servan, considérant qu'il ne s'agissait point d'un simple contrebandier, mais d'un célèbre criminel, dont le plus grand nombre des actes étaient indépendants des fraudes de commerce, voulut renvoyer le procès devant le tribunal criminel de Valence.

En vertu de cette décision, Mandrin pouvait se pourvoir directement et exiger que sa cause fût portée devant la cour souveraine. Mais cette réclamation, qui amenait des retards, lui semblait impliquer une terreur de la mort dont il ne voulut pas se flétrir, et il consentit à comparaître devant le tribunal extraordinaire, dont nous avons vu plus haut que M. de Morval était commissaire-interrogateur.

Une foule immense remplissait, chaque jour, la salle des assises.

Cette procédure devait se réduire à un seul mot : la *condamnation* ; car les faits inculpés étaient prouvés d'avance ; les accusés n'avaient ni le pouvoir ni la vo-

lonté de se défendre. Cependant l'instruction du procès dura plusieurs jours, comme si les juges ordinaires de la plus pauvre espèce de l'humanité se fussent complu dans leur grandeur, en tenant tout à coup entre leurs mains, l'ange déchu, le génie des ténèbres. On rapporta, dans les assises, tous les sauvages faits d'armes de Mandrin, tous ces actes empreints de barbarie, mais de grandeur et de générosité, qui avaient signalé la carrière du chef des contrebandiers.

Pour lui, il demeura constamment fidèle à ce caractère de fierté, de bravoure, d'indépendance qui l'avait conduit à se soustraire au dernier rang de la foule pour se faire le roi du désert. Il jeta toutes les lumières possibles sur son procès, en apprenant les faits qui auraient pu rester ignorés; il marchait de lui-même au-devant de l'arrêt fatal; et, à la haute puissance dont il était naguère revêtu, succédait ce prestige invincible qui environne l'homme beau et fier devant la mort.

Bruneau était encore là, comme dans des temps plus heureux, posté aux côtés de son capitaine; son visage reflétait celui de son maître, et montrait ce calme imperturbable, qui était en ce moment le dernier degré du courage. Pour les autres contrebandiers, faibles débris de la troupe de Mandrin, ils représentèrent dignement jusqu'à la fin le caractère intrépide, fier et sauvage de cette bande de brigands qui, par le cachet excentrique et formidable dont elle fut revêtue, devait conserver une place dans les annales de l'histoire.

Ces longs et inutiles préliminaires amenèrent enfin leur dernier mot, la condamnation de Mandrin et de ses complices au supplice de la *roue*, dont le nom impliquait toutes les tortures réunies.

Quarante-huit heures furent données aux criminels pour se préparer à la mort.

Jusqu'à ce moment Mandrin avait été tenu dans l'isolement le plus complet; ce ne fut qu'après le jugement, et le soir même de ce jour, que les membres du tribunal, touchés du désespoir de mademoiselle de Chavailles, dont les infortunes avaient pris une triste célébrité, lui permirent de pénétrer dans la prison du condamné.

Ce jour était aussi celui que M. de Marillac avait dé-

signé pour revoir son neveu, et apprendre la volonté de celui qui pouvait le livrer ou le soustraire au déshonneur.

C'était donc le 24 octobre 1751, à six heures du soir, que Isaure, enveloppée d'une sombre mante et toujours appuyée sur le père Gaspard, son fidèle soutien, franchissait la porte voûtée du terrible sanctuaire.

Ils marchaient tous deux dans le dédale des longs et obscurs couloirs de la prison, éclairés de loin par des réverbères dont la terne lueur se réfléchissait sur le fer des baïonnettes, et plongés dans un silence qui n'était interrompu que par le pas des sentinelles.

Isaure était tremblante comme une feuille prête à se détacher de sa tige pour tomber sur la terre. Le froid humide de ce lieu souterrain pénétrait le trop délicat réseau de sa frêle organisation, et se répandait jusqu'à son âme. Ses genoux affaiblis se dérobaient sous elle, et cependant elle eût voulu avancer rapidement, car chaque minute de retard était perdue pour le temps à passer auprès de son amant, pour les seuls instants qu'elle eût à vivre encore.

— Appuyez-vous sur moi, ma fille, disait le père Gaspard. Hélas ! vos pieds sont meurtris par ces longues courses dans les montagnes.

— Oh ! les pesantes voûtes ! les sombres murailles de sépulcre !... peut-on jeter ici des êtres vivants !

— Vous frissonnez !... Pauvre enfant, depuis hier vous n'avez pris aucune nourriture.

— Des chaînes ! murmura Isaure qui sentit un fer glacé contre la muraille où elle appuyait la main pour se soutenir. Des chaînes... ou des haches peut-être !

La malheureuse enfant portait un œil hagard dans la profondeur des souterrains ; elle croyait en voir sortir des bourreaux armés de fers, souillés de sang. Ils avançaient en silence. Des soldats l'arme au bras passèrent au fond du corridor.

— Ces hommes ! dit Isaure en tressaillant, mon Dieu, que veulent ces hommes !

— Rien, mon enfant, c'est un poste qu'on relève ; il n'y a rien à craindre...

— Pour aujourd'hui, acheva-t-elle avec le plus déchirant sourire.

Ils avaient franchi l'escalier tortueux et étaient des-

cendus dans les couloirs inférieurs, plus étouffés et plus obscurs encore que les autres.

— Quelles ténèbres ! dit Isaure, il n'y a pas d'heures sous ces voûtes, pas de jours, pas de nuits ! rien que le temps de la prison !... Oh ! que ce temps doit être long !

— Pas trop, ma petite dame, dit un soldat qui l'avait entendue : on n'y vit pas vieux, allez.

Et il se mit à rire.

Un rire dans cet endroit c'était un coup de poignard.

— Avançons ! mon Dieu, avançons donc ! reprit Isaure avec un mouvement fébrile.

— Oui, mais je me perds dans tous ces détours, répondit le père Gaspard ; je ne sais par où nous devons prendre.

Et s'approchant d'une sentinelle il lui montra son laissez passer, afin que le fusilier lui indiquât la porte du cachot qu'il cherchait.

— *Le cachot des condamnés à mort*, dit le soldat après avoir lu ; le corridor à gauche, la porte au fond.

Isaure avait porté la main à son cœur ; une sueur froide coulait de tout son corps ; elle ne pouvait plus se soutenir.

Le religieux la regarda avec une pitié désolée.

— Ce n'est rien, dit-elle.

— Pauvre, pauvre enfant !

— Je vous dis que ce n'est rien... Je ne veux pas mourir avant de l'avoir revu.

Enfin la porte du cachot s'ouvrit.

Mandrin était assis devant une petite table, et soutenant sa tête dans ses mains ; la lampe du prisonnier, cette flamme vacillante dont la durée marquait seule les derniers instants de sa vie, était descendue de la voûte et posée devant lui.

Au bruit des gonds qui roulaient lourdement, il leva les yeux... il aperçut la figure d'Isaure dans l'ombre... Frappé à la fois d'étonnement et de la crainte de voir s'enfuir une si chère illusion, il se leva, porta ses deux mains à son front, et retomba sans force, accablé par les battements de son cœur.

Mais Isaure approcha en lui tendant les bras... Il jeta un cri qui tenait des joies du ciel.

La jeune fille s'était précipitée aux genoux du condamné.

Il est impossible de rendre l'impression de ce moment, où la joie, la terreur, l'enchantement, le désespoir, confondaient leurs ardentes extases, leurs étreintes, leurs regards, leurs larmes.

— C'est toi ! toi ! dit Mandrin en pressant entre ses mains la tête de la jeune fille appuyée sur ses genoux... c'est toi !... je puis te revoir encore !

— Oui, moi, à tes pieds... dans tes bras... encore une fois !

— Je vous remercie, mon Dieu ! un instant de bonheur et mourir après.

Hélas ! ce mot que les cœurs aimants prononcent toujours dans leurs ferventes prières : *un instant de bonheur et mourir*, ce mot était trop vrai dans ce moment.

Jamais Mandrin n'avait paru si noble, si beau qu'au milieu de cet appareil funèbre, qui contrastait avec le charme élevé de toute sa personne et le faisait mieux ressortir. Il portait le misérable et sombre costume des condamnés, le sarreau de bure grise serré de toute part avec des chaînes ; ses cheveux noirs grandis tombaient sans ordre sur son cou d'une forme admirable ; la pâleur de la souffrance donnait un caractère plus élevé à la force, à la résolution suprême qui éclataient sur son visage. Ce vêtement de supplice, linceul prématuré, ces fers, indices du cercueil de fer qui allait s'ouvrir, semblaient jetés sur tant de vie, de jeunesse, de beauté, pour les rendre plus précieuses et les faire adorer.

Isaure s'était assise sur la terre aux pieds de son amant. Elle demeura dans cette attitude, appuya un bras sur les genoux de Mandrin, de son autre main blanche et effilée elle étendit les plis de sa longue robe de laine sur ses pieds ; puis elle dit, en levant ses beaux yeux d'ange, remplis de toute leur expression passionnée :

— Tu ne croyais pas me revoir ? abandonné dans ce cachot, que faisais-tu ?.. Tu priais Dieu ?..

— Non, je pensais à toi. Je finissais de graver sur cette plaque de fer (il lui montra le cercle plat qui retenait la chaîne à sa main gauche) quelques mots d'a-

Dieu, avec l'espérance que ce gage te serait remis après ma mort.

Isaure prit cette main et la pressa sur son cœur avec tant de force, que le dur anneau meurtrit son sein et y laissa une empreinte profonde.

Les dernières paroles du prisonnier l'avaient ramenée à toute l'horreur de sa situation ; à ces douleurs sans nom que pourrait seule comprendre la femme qui, en contemplant son fils ou son amant, dans tout l'éclat de la vie, de la beauté, s'imaginerait le voir tout à coup arraché de devant ses yeux, et jeté aux bourreaux...

Mandrin, au milieu de ses transports passionnés, eut cependant un sourire pour le bon religieux qui, les mains jointes, les yeux mouillés de larmes, restait immobile devant eux.

— Toi, bon père Gaspard, te voilà, dit-il ; que de fois je t'ai repoussé et appelé *vieux fou*, quand tu venais dans mon royaume du mont Désert... Insensé ! Je devais recevoir de toi plus que la vie ; tu m'as ramené Isaure.

— Oui, c'est lui, dit la jeune fille, qui m'a trouvée mourante au pied de ce rocher où j'étais tombée de fatigue et de désespoir, après avoir assisté de loin à cet affreux combat, dont j'ignorais l'issue. C'est lui qui m'a recueillie dans son sein paternel et m'a donné la force de venir jusqu'ici.

— Ah ! c'est donc bien toi ! s'écria Mandrin, c'est toi-même, et non point une vision idéale, qui m'es apparue sur la hauteur, dans les rayons des éclairs, pendant ce dernier combat où il me fallait des forces surnaturelles pour vaincre, où je ne pouvais être sauvé que par un miracle !... C'est à toi, Isaure, que je dois d'avoir triomphé jusqu'au dernier moment sous les armes, et de n'avoir été vaincu que par la trahison !

Le front pâle de Mandrin se releva avec orgueil.

— Oubliez cela, mon fils, dit le père Gaspard. Le temps est trop précieux pour le perdre en vains retours vers le passé ; songez à l'avenir.

— A l'*avenir* ! répéta le condamné avec un triste sourire.

Ce mot réveilla les pensées pieuses d'Isaure, lui rappela sa sainte mission auprès du condamné, et l'espoir

qui lui restait encore; son sein se ranima, son sang arrêté reflua brûlant dans ses veines; l'inspiration divine rayonna dans son regard.

— Oui, *l'avenir*, dit-elle d'une voix profonde. Crois-tu donc qu'il n'y ait plus rien à attendre pour nous ?

— Loin de là, répondit Mandrin, car depuis quelque temps je nourris un projet, un désir pour les jours qui vont venir.

— Moi aussi, dit Isaure, j'ai un désir, une ardente espérance.

— Je voulais que nous fussions réunis pour l'éternité.

— Je le voulais aussi; parle donc, je t'écoute.

— Eh bien, reprit Mandrin, tu te souviens de ce jardin où tu venais me rejoindre pendant la nuit, tu te souviens des arbres, des fleurs qui y étaient plantés ?

— Oui ! oui ! c'est là que mon âme épanouie s'est élevée au monde suprême de l'amour, là que j'ai senti la grandeur et la force de l'existence, en bénissant celui qui me l'avait révélée !.. Oh ! mon ami, quoi que j'aie jamais pu te dire et te peindre dans mon regard en pleurant d'amour devant toi, tu n'as jamais su combien je t'aimais, combien j'étais heureuse et fière de t'avoir tout sacrifié, d'avoir su te mettre dans mon cœur au-dessus de tout le reste du monde !.. Tu n'as jamais su combien je t'aimais encore, plus tard, quand j'ai connu ton nom et mon malheur ; il me semblait alors que mon union avec toi, que ma faute était comme une belle tunique de martyre qui me paraît, m'embellissait, tout en me dévouant à la mort.

— Ame céleste !

— Mais que dis-je !.. Oh ! ne parlons pas du passé... Explique-moi ta pensée, achève.

— Je pensais, Isaure, que mes dépouilles mortelles, ces restes... mutilés, seraient déposés dans un endroit ignoré ; mais que là, des arbres, des plantes semblables à nos anciens massifs de verdure, rappelleraient un des coins de notre jardin bienheureux. Je pensais que comme tu venais autrefois belle, tremblante, émue, me rejoindre là chaque nuit, tu viendrais encore sous cet ombrage pareil chercher le souvenir de ton amant, et que quand tu aurais cessé d'être, on te réunirait à moi dans ce tombeau.

— Ta volonté sera faite, dit Isaure d'une voix entrecoupée par un frisson glacé, et cette tombe ne m'attendra pas longtemps... Mais qu'est-ce que ces misérables vestiges de notre être sans souffle, sans amour, et bientôt réduit en poussière!..

Et, puisant les forces dont elle avait besoin dans l'ardente piété de son âme, elle ajouta :

— Écoute-moi à ton tour. Je pensais, moi, que si, par pitié, par amour pour ta malheureuse femme, ou par un rayon divin qui ouvrirait tes yeux, tu consentais à revenir à Dieu, à embrasser la foi des chrétiens avant de mourir, nous serions réunis là-haut, purs esprits du ciel, ayant triomphé de toutes les douleurs, réunis pour les siècles des siècles, dans l'éternité de l'amour.

Mandrin pencha la tête dans un mouvement de doute et de tristesse.

Le bon religieux, appuyé contre la muraille, les contemplait tous deux, et pressait le Christ de son chapelet entre ses mains tremblantes.

— Oh ! reprit Isaure avec exaltation, tu as vu souvent dans l'orage de sombres vapeurs, roulant leurs tourbillons de ténèbres et de flammes, frapper, broyer, anéantir les arbres, les plantes ; mais lorsqu'entre deux nuages tu apercevais un coin du ciel, là tout était bleu, calme, lumineux, divin ! Nous, mon Dieu, nous sommes dans cette vie comme les végétaux dans l'orage ; les tourmentes de l'humanité nous brisent, nous déchirent ; mais au-delà, dans la sphère céleste, nous trouvons le temps de paix et de délices... Oh ! toi que j'ai tant aimé ! ne veux-tu pas, d'un mot, d'un seul mot, nous donner cette éternité ?

— Si, mon amie, je le veux... je veux tout pour toi...

— Eh bien, après avoir vécu dans l'erreur, consens seulement à mourir en chrétien, et l'avenir que j'attends nous sera assuré. Je t'ai abandonné toute ma vie terrestre, laisse-moi te guider dans celle du monde futur... Tu te rappelles cette nuit où j'ai quitté le couvent pour t'accompagner dans ta fuite, dans ton exil... Dieu le sait, je n'avais d'autre pensée que de sauver ta destinée remise entre mes mains ; et lorsque nous parcourions le fleuve rapide, à la lueur des étoiles, je rêvais tout

éveillée que je t'emmenais au ciel... Consens à réaliser mon rêve.

— Que faut-il faire?

— Croire, vous repentir, espérer, dit d'une voix onctueuse le père Gaspard.

— Eh bien ! reprit le prisonnier en regardant Isaure avec un ineffable sourire, je crois en Dieu, parce qu'un Dieu seul pouvait te créer si belle, si touchante et si pure ; je me repens de ma vie, parce qu'elle m'a séparé de toi ; j'espère, parce que tu me dis d'espérer ; réponds, es-tu contente ? suis-je chrétien ?

— Non, ce n'est pas assez, je suis tout pour toi ; Dieu n'est pas là.

— Alors, demandez donc pour moi une plus entière conversion, répondit Mandrin en s'adressant au religieux et à Isaure ; Dieu n'a rien à refuser à des âmes comme les vôtres.

En ce moment, on entendit du bruit au dehors, et la porte s'ouvrit une seconde fois.

XXVII

DERNIÈRES GRANDEURS.

Deux gardiens de la prison portant des torches de résine à la main, entrèrent dans le cachot et demeurèrent à l'intérieur, placés de chaque côté de la porte.

Ils précédaient M. de Marillac et son fils, qui s'avancèrent lentement.

A la vue de ce vieillard, un souffle plus froid que l'air de ces caveaux mortuaires pénétra dans le sein d'Isaure et de Mandrin. La jeune fille se leva précipitamment et se retira dans le fond de l'enceinte, par un mouvement de répulsion.

Pendant l'entretien suivant, les personnes présentes se trouvaient ainsi placées :

Mandrin était debout devant la table sur laquelle brûlait la lampe, calme, assuré, dédaignant même de se parer de tout le courage qui remplissait son âme, et

ne montrant qu'une tranquillité froide et quelque peu ironique ; M. de Marillac en face de lui , les yeux attachés à la terre , redoutant moins les regards de Mandrin que ceux de son fils et de la noble jeune fille , dont les généreux sentiments étaient un reproche à son égoïsme ; David , entre son père et le prisonnier , les bras croisés , la tête penchée sur sa poitrine , non en signe de faiblesse et d'abattement , mais avec une expression de recueillement et de résolution profonde ; Isaure et le père Gaspard , un peu plus loin , dans l'embrasure d'une fenêtre murée , assis tous deux sur la pierre d'appui et au milieu du vaste cintre sculpté , la jeune fille appuyée sur l'épaule du religieux.

Si la vie est tout entière dans les sentiments , ce cachot du condamné à mort , où l'homme ne descend que pour un jour , ce creux sombre aux entrailles de la terre était plus animé en ce moment que bien des somptueux édifices : l'existence morale y abondait. Il y avait là le courage le plus grand , celui du condamné devant l'échafaud , la révolte de l'ange de l'orgueil et sa punition , le matérialisme exprimé par l'attache sans bornes aux biens positifs , l'amour à son dernier degré d'exaltation , le fanatisme religieux , austère , inexorable pour les autres et pour lui-même , et , à côté de lui , la religion toute de cœur , qui ne recueille et verse autour d'elle que douceur et consolation. Les vives expressions de ces sentiments divers se peignaient sur les traits des personnages groupés dans le caveau.

La lueur rouge des torches que les soldats tenaient à la porte d'entrée éclairait ces figures sombres et exaltées , et à l'entour , dans les profondeurs du souterrain , flottaient les grandes ombres des piliers et des arcades sépulcrales.

Un morne silence régna quelques instants.

C'était à M. de Marillac à le rompre ; mais ses lèvres , sèches et pâles , avaient peine à s'entr'ouvrir.

Si on eût pu voir ce qui se passait en lui , cet homme si fier de son intégrité , de sa fortune rudement acquise par le travail , forcé en ce moment d'implorer un bandit condamné à la roue , eût peut-être inspiré de la pitié.

— Mandrin , dit enfin le fermier-général , vous avez

tenu votre parole ; pendant le cours du procès , vos yeux ont bien voulu ne pas me reconnaître.

— N'est-ce pas , mon oncle ? je vous ai regardé , je vous ai parlé comme si je vous eusse rencontré alors pour la première fois.

A ce titre d'oncle , donné par Mandrin à M. de Marillac , le moine et Isaure relevèrent vivement la tête et écoutèrent avec surprise et émotion.

— Il est vrai , continua le prisonnier en souriant , que vous avez parfaitement imité ma discrétion : vous m'avez chargé de tout le poids de votre témoignage ; comme si je n'eusse été pour vous que le chef de brigands ennemi de la province ; vous m'avez entendu condamner à mort sans froncer le sourcil... Et vous aussi , mon oncle , vous me regardiez en ce moment avec la plus parfaite indifférence , comme si vous m'eussiez vu pour la première fois.

Marillac n'osa pas répondre.

— D'un côté comme de l'autre , reprit Mandrin , voilà une parenté qui est restée bien secrète.

— Je vous en remercie et j'espère.

— Ne vous hâtez pas de me rendre grâce , vous ne savez pas dans quel but je me suis plié à cette dissimulation que vous sollicitiez de moi.

— Et quelle autre pensée pouviez-vous avoir que celle de me sauver ?

— Qui sait ?

— Vous vous êtes dit : En les reconnaissant pour mes parents , je perds un vieillard et son fils , car tout lien avec moi est mortel à l'honneur ; je les perds sans aucun avantage pour moi , avec une cruauté froide , atroce : et vous avez gardé le silence.

— Peut-être aussi avais-je un autre motif en me taisant. Je vous ai dit l'autre jour que si je consentais à garder votre secret pendant le cours du procès , on le connaîtrait également après ma mort.

— Il est vrai.

— Et quand vous m'avez demandé de détourner ce coup qui allait vous atteindre , je n'ai rien promis.

— Il est vrai , répéta Marillac en frémissant.

— Eh bien , alors , peut-être en ne dévoilant pas notre parenté pendant la durée des assises , ai-je été

guidé par cette réflexion : Un homme que les liens du sang faisaient mon protecteur s'est toujours montré mon ennemi ; il a voulu me faire assassiner ; il a déposé contre moi , il a chargé de toute sa force les délits qui m'ont fait condamner à mort ; en ce moment affreux il n'a pas senti le besoin de me tendre la main, de m'adresser un mot d'adieu... La vengeance est entre mes mains : je m'en servirai... Vous devez bien penser, monsieur de Marillac, que la vengeance est chère à l'âme d'un brigand...

Le vieillard pâlit, mais il demeura impassible.

— J'ai donc peut-être ajouté, continua le prisonnier : Ce secret des liens qui nous unissent, ce secret qui le fait trembler, au lieu d'être connu dans ce moment où il n'entraînerait que sa ruine, ne se découvrira qu'après ma mort ; car alors il sera reproché à cet homme d'avoir trompé le monde par un lâche silence ; il joindra à la honte d'être de la famille du supplicié la honte d'avoir renié le malheureux.

Les forces de Marillac commençaient à l'abandonner.

David leva lentement les yeux, et au plus tendre regard jeté sur Mandrin, il joignit un mouvement de tête qui voulait dire :

— Non, mon frère, ce n'est pas là ce que tu as voulu...

Mandrin lui tendit doucement la main pour le remercier de l'avoir si bien connu.

Le fermier-général, absorbé dans sa terreur, n'avait pas vu ce mouvement ; il dit à Mandrin d'une voix frémissante :

— Parlez, expliquez-vous ; quelle que soit l'horreur de mon sort, je ne suis point ici pour vous implorer, mais pour apprendre votre décision.

— Les preuves de notre parenté existent, dit le prisonnier.

Il tira de son habit une enveloppe qui contenait plusieurs papiers.

— Voici, ajouta-t-il, l'acte de mariage de mon père, celui de ma naissance, divers autres titres de famille. Là, le nom de Jean Durand, le nom que vous avez longtemps porté, monsieur, celui de la ville dans la-

quelle on sait que vous étiez commis de la ferme, sont plusieurs fois répétés; un de ces acte annonce que vous m'avez servi de parrain sur les fonts de baptême.

Des tressaillements nerveux, un frémissement inexprimable passaient sur les traits de Marillac et rompaient l'immobilité de sa face de marbre.

— Ces papiers, reprit Mandrin, je les ai toujours portés avec moi : il ne me quittaient ni le jour ni la nuit, dans mes continuels voyages.

En disant cela, il avait déchiré l'enveloppe et il étalait les divers parchemins sur la petite table, à la clarté de la lampe.

La vue de ces feuillets, que Mandrin n'avait pas ouverts depuis longtemps, fit sur lui une étrange impression, et, dans ce moment de secousses violentes et terribles, le ramena à des pensées d'une douce tristesse; il oublia un instant M. de Marillac et feuilleta lentement ces vieux papiers, où des dates, des noms à demi-effacés par le temps, répandaient un parfum des premiers jours de jeunesse et portaient dans l'âme d'attendrissants souvenirs.

— Oui, dit Mandrin rêveusement, ces papiers sont toujours restés là, sur mon sein; qui pouvait donc me les rendre si chers? le nom de ma mère, que je n'ai jamais connue; de mon père, que j'ai perdu à seize ans; de ma ville natale, où je n'ai vécu que pour souffrir? Oh! c'est un mélange de tout cela! C'est que, de la famille, de la société qui unit les autres hommes, je n'ai jamais eu que ces pauvres feuilles usées dans mon existence errante, isolée, maudite; je les emportais dans mon camp sauvage, comme une plante exotique d'un monde lointain...

Puis, songeant à l'heure qui allait sonner pour lui, il se retourna vers M. de Marillac, et dit, en le regardant fixement :

— Voici, monsieur, des papiers qui doivent rester après moi... Vous savez que la dépouille du supplicié appartient au bourreau...

Le visage du vieux Marillac devint morbide.

— J'avais donc raison de vous dire qu'une autre voix... une voix plus terrible que la mienne, appren-

drait le secret de notre parenté aux habitants de la province ; car ce serait lui , ce serait le bourreau qui , en déroulant ces titres de famille , dirait à la foule...

— Oh ! c'est horrible ! s'écria le vieillard.

— Dirait à la foule : « Le brigand Mandrin était le neveu du fermier-général Marillac ! »

— Et qui ajouterait , dit David : « Cet oncle et son fils se sont cachés ; ils ont renié , à son dernier moment , le plus malheureux des hommes. » La première de ces révélations serait un malheur ; la seconde , une honte , et moi , je ne veux pas la supporter... Moi , du moins , je te suivrai , je me dirai ton ami , ton frère , jusqu'au pied de l'échafaud.

— Insensé ! s'écria son père.

— Noble cœur ! dit Mandrin ; je n'accepterai pas ton dévouement.

— Puis , se tournant vers M. de Marillac , il ajouta d'une voix calme :

— Je vous ai dit , monsieur , qu'il dépendait de moi d'anéantir ces preuves , si je voulais renoncer à ma vengeance.

— Renoncer à te venger de moi ! dit Marillac , qui se rendait en ce moment une terrible justice , le pourras-tu ?

Mandrin prit les titres épars sur la table , et les approchant de la lampe avec lenteur et tristesse , comme on détruit un cher et précieux souvenir , il les brûla l'un après l'autre.

La cendre tomba et alla se perdre sur la terre noire du cachot.

Puis Mandrin se tourna vers Isaure et le moine qui , tous les deux immobiles , regardaient cette scène avec une palpitante anxiété.

— Mon père , Isaure ! dit-il , je viens de pardonner au plus cruel de mes ennemis ; maintenant , répondez-moi , suis-je chrétien ?

— Oh ! s'écria Isaure en courant s'élancer dans ses bras , le ciel est à toi !

— Bien , mon fils , bien ! dit le père Gaspard à Mandrin ; tu as beaucoup aimé et beaucoup pardonné : avec cela on peut te tenir quitte du reste , et je réponds de ton salut.

— Nous serons réunis dans le sein de Dieu , reprit Isaure, en regardant son amant avec une douce extase. Cette pensée donne la force de tout supporter. . Oui, je pourrai braver l'horreur de ces derniers jours... Il me semble déjà que la terre s'efface sous mes pas

David gardait le silence : il n'avait fait aucun mouvement ni rien laissé voir de ses impressions pendant ce qui venait de se passer : seulement, des larmes coulaient lentement de ses yeux.

Immobile et le front baissé, M. de Marillac n'osait pas remercier le prisonnier de ce qu'il venait de faire, par quelque effusion de pitié et de reconnaissance. Cet homme n'avait jamais répandu aucune marque de tendresse autour de lui ; s'il se fût livré en ce moment à un mouvement de cœur, on l'eût méconnu ou dédaigné. C'était là sa punition.

— Votre *fortune*, votre *honneur*, sont maintenant bien assurés, monsieur, lui dit Mandrin ; vous pouvez y trouver la *récompense* de votre vie.

Le fermier-général regardait en ce moment mademoiselle de Chavailles et le moine franciscain ; il souffrait intérieurement que deux personnes connussent son humiliation.

— Soyez tranquille, monsieur, dit le père Gaspard qui pénétra sa pensée, votre secret sera bien gardé : il est enfermé dans le sein de la religion.

— Et le sera bientôt dans la tombe, ajouta Isaure en répondant pour elle.

M. de Marillac fit un mouvement pour s'éloigner... Il sentit qu'il y aurait de la faiblesse à se dérober ainsi à sa pénible situation, et s'arrêta.

— Allez, monsieur, dit Mandrin, vous pouvez passer heureux et triomphant le seuil de ce cachot, vous retrouverez au dehors cette opulence, cette considération, cette vie publique qui vous sont si chères, et jamais (oh ! vous pouvez en être bien assuré !), jamais aucun regret, aucun triste souvenir du passé ne viendront rompre la glace de votre cœur et vous troubler dans votre paisible félicité !

David releva enfin la tête et prit la parole à voix haute :

— Et moi ! dit-il à Mandrin, crois-tu que je veuille

jouir d'une fortune acquise par un mensonge envers le monde et une cruauté envers toi? Non ; cette opulence , cette considération me brûleraient le front de honte ; ce séjour de la ville me serait un enfer , je souffrirais plus de ce calme , de ce bien-être de chaque jour , que de la misère , de la ruine et de l'exil...

— Malheureux ! que feras-tu donc ? dit son père avec effroi.

— J'irai dans un lieu où ce nom , ce rang , cette richesse qu'on nous laisse ne pèseront pas sur moi... Car, dans la retraite que je choisirai, asyle intermédiaire entre la vie et la mort , on a déjà perdu , comme dans la tombe , ses richesses , son rang , et jusqu'à son nom !

— Oh ! mon Dieu , serait-il possible !

— On n'a plus , sur ce rocher désert de la Grande-Chartreuse , qu'un nom de religion et la robe de bure , commune à tous les frères.

— David ! mon fils !

— Oh ! pas un mot pour me détourner de cette résolution : je jure devant Dieu qu'elle est irrévocable !

Marillac sentit bien , à cet accent de vérité , qu'il n'y avait rien à espérer. Il dit avec un soupir étouffé :

— Je serai donc seul sur la terre !

— Seul , mon père ?... Si vous appelez être seul vivre séparé de votre fils , il y a longtemps que vous en avez pris l'habitude.

— Malheureux ami , dirent en s'approchant de lui le prisonnier et Isaure , à vingt ans , t'ensevelir dans un cloître !

— Vous voyez bien qu'il le faut , répondit-il en les embrassant du même regard ; car , désormais , je ne pourrai plus vous aimer qu'en priant pour vous.

L'horloge de la prison sonna. Les gardiens avertirent qu'il était l'heure de se retirer.

A ce moment d'adieu , Isaure et David sentirent un déchirement affreux : ils levèrent les yeux sur Mandrin et le virent si grand , si imposant de force et de sérénité , que , par un mouvement spontané , ils se jetèrent tous deux à ses genoux et prirent ses mains , en s'écriant :

— Oh ! toi , condamné ! donne-nous du courage !...

Il est impossible de rendre ce moment d'étreintes et de larmes.

Mais , en sortant des bras de Mandrin , David était plus fort , plus calme.

Il se retira avec son père.

— Adieu... à toi aussi ! dit Mandrin en pressant Isaure sur son cœur.

— Non , pas encore adieu , dit le père Gaspard ; nous reviendrons demain , à cette heure.

— Oui , demain , répéta la jeune fille avec une exaltation fiévreuse , encore demain... Et ensuite... Adieu sur cette terre , mais bientôt dans le ciel... j'y monterai avec toi !

— Que dites-vous ? demanda sévèrement le religieux.

— Avez-vous pensé que je voudrais vivre encore après lui ?

— Malheureuse enfant , voulez-vous perdre votre âme par une mort volontaire ?

— Je sens que Dieu me pardonnera , dit-elle.

— Non , répondit le moine avec un accent inspiré qui le rehaussait en ce moment et lui donnait une imposante autorité ; il ne vous pardonnerait pas de quitter cette terre , car il vous y reste un grand devoir à remplir.

— Que voulez-vous dire ? demanda Isaure en tremblant.

— Votre père , votre noble et digne père est malade et près sans doute de sa dernière heure ; j'ai attendu ce moment pour vous l'apprendre , pensant que le dévouement qui vous est imposé près de lui vous rattacherait à la vie.

— O mon Dieu !

Ce mot d'Isaure , ce soupir dans lequel se réunissaient tant d'affreuses douleurs , résonna sous les voûtes funèbres et alla se perdre dans un silence frémissant : c'était le cri le plus déchirant qui fût jamais sorti des entrailles humaines !...

— Retourne près de ton père ! vis pour lui !... je t'en supplie ! dit Mandrin les mains jointes.

— Mais tu ne sais donc pas , dit la jeune fille en l'enveloppant d'un regard ardent , où se mêlaient la fièvre de l'amour , le délire du désespoir , tu ne sais pas que

la seule chose qui me soutint encore était de penser que cette mort qui t'attend, tu ne la souffrirais pas seul ; que lorsque tu rendrais le dernier soupir, je ne le saurais pas, parce que le mien s'exhalerait en même temps !

Mandrin pâlit et sentit un mouvement de terreur pour la première fois. Il pensa qu'après avoir perdu l'existence de l'un des hommes les plus purs, les plus vertueux que le ciel eût formés, il allait peut-être encore lui enlever sa fille à ses derniers instants, et c'était une action vraiment coupable, de laquelle il frémissait de se charger.

Passant son bras autour d'Isaure mourante, il éleva la faible main de la jeune fille, et lui dit avec un accent d'une puissance irrésistible :

— Isaure, au nom de tout ce que tu as de plus sacré, au nom de ta mère morte, au nom du Dieu que tu vénères, au nom de cette éternité où tu veux que nous soyons réunis, jure-moi de conserver les jours qu'il te reste à vivre, de les vouer à ton père.

La malheureuse enfant, fascinée par ce regard, à demi-évanouie sous le souffle embrasé de son amant, dominée par la puissance magique qu'il avait toujours exercée sur elle, prononça faiblement, et même sans comprendre la portée de cette parole :

— Je le jure.

A peine avait-elle dit ces mots, que les gardiens s'avancèrent et enjoignirent de nouveau aux deux personnes présentes de quitter le cachot du condamné.

Au même instant, on entendit un roulement de tambour, un bruissement d'armes, et des pas pressés dans les corridors. On pouvait distinguer aussi, par un bruit confus régnant au-dessus des caveaux, qu'un mouvement général et extraordinaire avait lieu dans toute la prison. En même temps, un piquet de soldats d'une arme différente vint remplacer le poste qui se trouvait à l'entrée du cabanon. Ce moment où la garde se relevait ainsi d'une manière précipitée amena un léger conflit, dans lequel plusieurs soldats appartenant au poste qui arrivait se répandirent dans l'intérieur du cachot.

— Que se passe-t-il donc ? demanda le père Gas-

pard à l'un d'eux; je vous en supplie, mon sergent, dites-le-moi ?

— Il ne se passe rien, mon révérend père, répondit le soldat. Ce n'est rien, qu'une petite discussion entre les tribunaux, qui ne dérangera pas, Dieu merci ! le cours de la justice. Le parlement de Grenoble, ne reconnaissant pas l'autorité du tribunal spécial dans l'affaire du capitaine Mandrin, déclare non-valable le jugement qu'il a rendu, et ordonne, au nom du président Servan et de la cour suprême, que la cause soit portée devant la chambre criminelle de Valence. Par suite de cet arrêté, la garde de la prison appartient à la force armée de la ville, et nous venons en occuper les postes.

Toutes les âmes sont sujettes à la douce folie de l'espérance. Quelle que fût la situation désespérée du chef des contrebandiers, les retards qu'un nouveau procès allait amener lui assuraient quelques jours d'existence, et dans ce peu de jours, une illusion bienfaisante pouvait placer encore bien des chances de salut.

Grâce à cette nouvelle donnée par le soldat, il n'y eut point d'adieux déchirants entre Isaure et le prisonnier, et les malheureux, en se quittant, purent encore se dire :

— A demain !

XXVIII

CONCLUSION.

Cependant, le lendemain, comme midi sonnait à la cathédrale, la place aux Clercs était couverte de l'immense appareil qui entourait les exécutions à mort, aux temps où elles tenaient le premier rang parmi les fêtes publiques. La vue s'étendait, d'un côté, sur une estrade drapée de noir et remplie d'instruments de supplice, de l'autre sur des gradins occupés par la magistrature, la noblesse, les femmes privilégiées de la ville, tandis

que la masse compacte du peuple formait tout autour de la place comme une enceinte de muraille vivante.

Le tribunal de Valence, excité dans son orgueil par l'opposition du parlement, avait maintenu ses droits à force ouverte, et s'était plu à braver la nullité appliquée à son jugement par la cour souveraine, en en faisant avancer d'un jour l'exécution, quitte à subir plus tard les conséquences de cette révolte.

La roue, l'échafaud, la potence reçurent leurs victimes. Les cinq contrebandiers furent exécutés les premiers. Bruneau, cœur aimant et courageux, subit les tortures avec fermeté, et mourut en donnant son âme à son capitaine dans un dernier regard.

Qu'avaient fait ces malheureux pour ne pas mourir comme leurs compagnons, mourir dans les combats, où on s'endort avec insouciance comme après une partie perdue, et en souriant à la mort, toujours douce au soldat sur le champ de bataille ?

Mandrin fut grand et fort jusqu'au dernier moment; il parla à la foule, embrassa le père Gaspard, son confesseur, demanda pardon à Dieu, et s'étendit sur le lit de fer, où il expira dans les plus affreuses tortures.

Satan, comme nous l'apprend l'Écriture, inventa la mort pour l'homme dans son infernale méchanceté, mais il ne trouva rien de plus ! Les législateurs, les juges, les bourreaux, ont découvert, pour les appliquer à leurs frères, des raffinements de douleurs, des déchirements, des brûlures, des dépècements, des massacres sans nombre. Que les démons le leur rendent dans l'éternité de l'enfer !

Quelques années après, quand la civilisation et la culture, dans leur continuelle invasion, arrivèrent pour la première fois à la côte Saint-André, on y trouva les restes du camp de Mandrin encore debout sur le mont Désert; ces profondes cavernes, ouvertes pour les travaux des contrebandiers et faux-monnayeurs, ces énormes blocs de pierre dressés pour leur table; ces forêts abattues pour leurs dortoirs; ces fourneaux taillés dans le roc; ces bassins creusés sous des cascades, pour la fabrication de leurs armes. C'était un des plus frappants exemples de la fragilité des forces humaines, que ce palais grandiose et sauvage, élevé par les plus hardis

brigands pour consacrer le vol, la rapine, le droit du plus fort, au bout de si peu de temps abandonné, désert, et dont les immenses constructions, si solides et si fières, n'étaient plus habitées que par le daim et l'hirondelle.

David de Marillac se retira dans la Grande-Chartreuse dont, en 1760, sa piété, sa charité, son exactitude à remplir tous les devoirs de l'ordre le plus austère, le firent nommer supérieur. Le malheur même l'avait jeté dans l'asyle qui lui convenait : il était formé pour ces continuelles contemplations religieuses, au milieu desquelles certaines âmes oublient les affections et les souvenirs terrestres, dans d'ascétiques tristesses ; il était né pour la douleur, et c'est à lui surtout qu'on aurait pu appliquer cette parole du poëte allemand : *Souffrir, c'est vivre !*

Isaure demeura auprès de son père, dans la petite maison des bords de l'Isère, près de Saint-Romain. Le père Gaspard obtint du supérieur de son couvent la permission de passer la plus grande partie de l'année avec eux.

Les soins et l'amour de la jeune fille pour son père redoublaient de toute la force de ses remords ; elle rendait au digne vieillard les instants de devouement et de tendresse qu'elle lui avait ravis dans le cours d'une passion coupable, trop malheureuse pour lui être reprochée. C'était dans cette simple et paisible habitation du faubourg qu'Isaure avait vu commencer les événements de sa vie par un incendie allumé de la main des brigands, et image de la cruelle et bizarre destinée que le sort allait lui faire. Mais elle n'avait jamais vu Mandrin dans cette retraite, et n'y trouvait pas même le triste charme des souvenirs ; là son amour n'était qu'une sombre et brûlante illusion, évanouie dans les plus poignants regrets. Dans cette enceinte silencieuse pour son âme, elle ne devait jamais connaître la vie ; autrefois elle n'y était qu'une enfant, maintenant elle n'y est qu'une ombre.

Nous la laissons sous ces ombrages où nous l'avons vue pour la première fois, à dix-sept ans, quand elle croyait qu'il était si facile et si doux de vivre, fraîche, suave, gracieuse, ne pensant qu'à ses fleurs et à ses

oiseaux, et où, maintenant, pâle, frêle, abattue, elle erre sans les voir, passant au milieu de ces rameaux comme une âme vaporeuse, en murmurant un nom adoré.

Le père Gaspard était tout entier aux pieux devoirs de consolation qu'il remplissait auprès d'Isaure et auprès de son père. Cependant, quelquefois, faisant un agréable retour sur lui-même, il se réjouissait intérieurement de la conversion finale du grand criminel auquel il avait dû autrefois la vie, observant avec plaisir que, depuis ce temps, il avait perdu toutes ses mauvaises habitudes de péché, et était redevenu un saint homme comme auparavant; changement qui s'était opéré, en effet, depuis que le bon moine avait cessé ses excursions, au moins aussi joyeuses qu'apostoliques, auprès des bandits du mont Désert, et avait oublié tout le reste pour absorber sa pensée et son cœur dans les grandes infortunes des êtres qu'il aimait.

FIN

TABLE

	Pages.
AVIS DE L'ÉDITEUR.	I
I. — L'Assaut.	9
II. — L'Intérieur de la ville.	18
III. — Une Belle amazone.	32
IV. — Un Jour mémorable	45
V. — Le Camp de Mandrin	61
VI. — Le Camp de Mandrin (Suite).	72
VII. — La Confiance.	81
VIII. — Une Nuit.	96
IX. — Les Voleurs.	106
X. — Le Val d'Embrun.	111
XI. — Combat.	118
XII. — David.	127
XIII. — Le Bonheur en ce monde.	134
XIV. — La Prison	143
XV. — Les Amis.	150
XVI. — La Confession de Mandrin	160
XVII. — David.. . . .	168
XVIII. — Le Banquet des adieux.	177
XIX. — Une Halte en voyage.	189
XX. — Vengeance.	197
XXI. — Retour de fortune.	209
XXII. — Le Couvent des Ursulines.	213
XXIII. — Les Lions blessés.	228
XXIV. — Le Dernier combat.. . . .	237
XXV. — Un Voleur et un honnête homme	246
XXVI. — Les Moments qu'on ne peut peindre.	261
XXVII. — Dernières grandeurs.	273
XXVIII. — Conclusion.. . . .	283

GB L 195

Sig.: G.B. L. 195
Tít.: Mandrin
Aut.: Robert, Clémence
Cód.: 1008358

